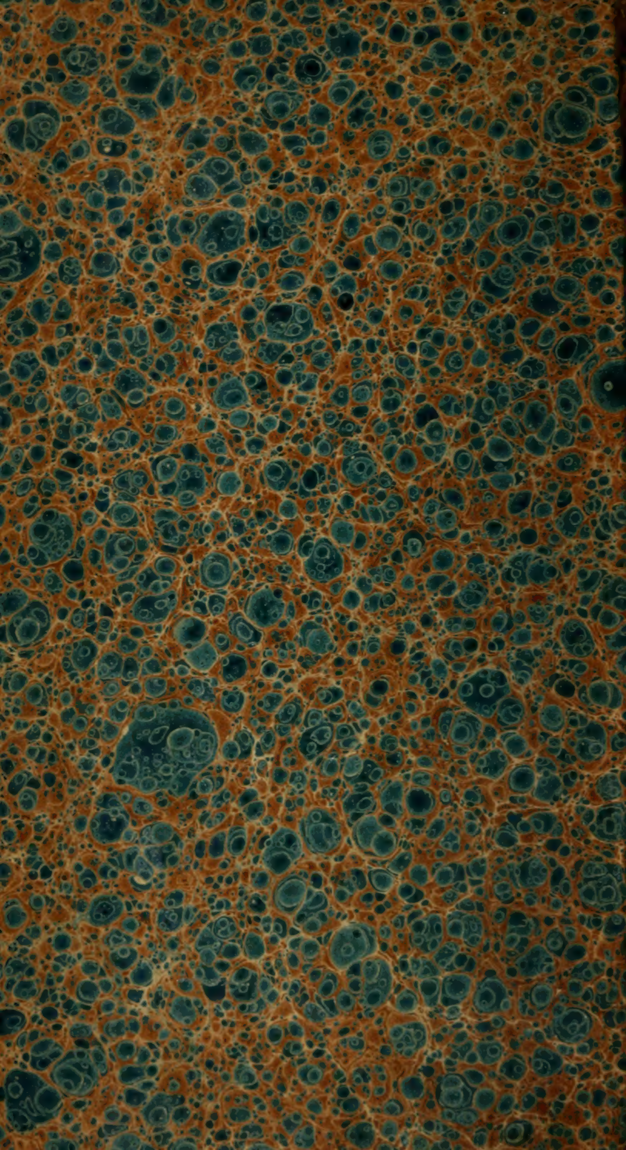
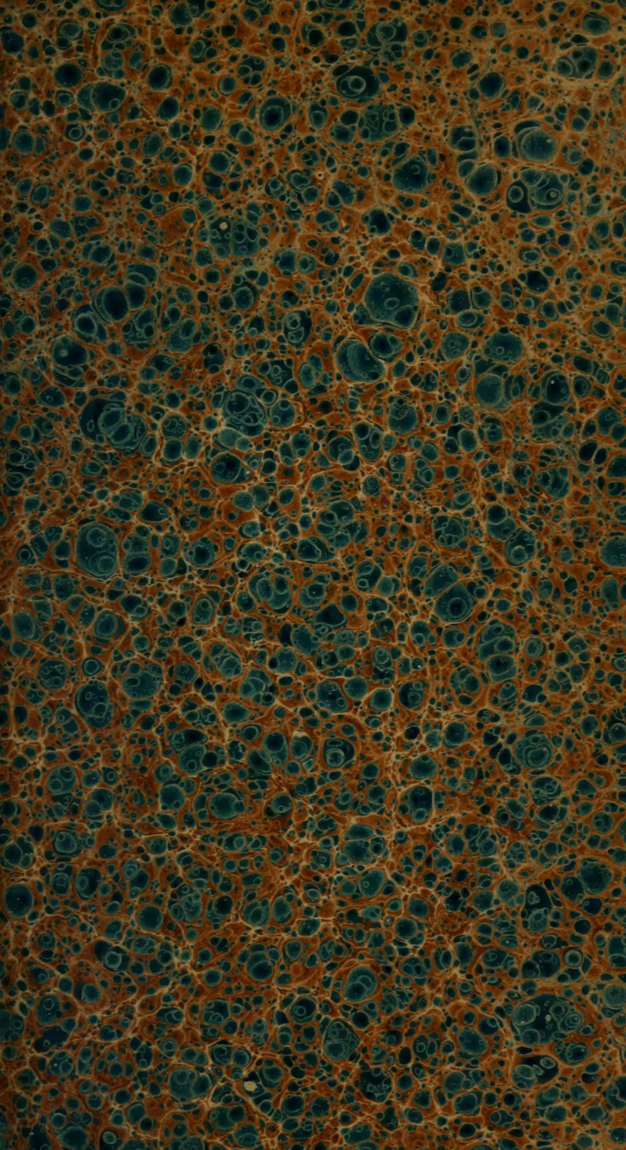






HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

DU

THÉATRE ITALIEN,

TOME CINQUIEME.

HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

DU

THÉÂTRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN FRANCE, JUSQU'A L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyses des principales Pieces, & un Catalogue de toutes celles tant Italiennes que Françaises, données sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus curieuses & les Notices les plus intéressantes de la vie & des talens des Auteurs & Acteurs.

Castigat ridendo mores.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



HISTOIRE

DU

THÉATRE ITALIEN,

Depuis son origine jusqu'à ce jour.

PIGMALION.

Comédie en trois actes, en prose, suivie d'un Divertissement, 13 Janvier 1741. (1)

PIGMALION ouvre la scène avec Timandre, son plus cher ami Timandre combat le dessein que Pigmalion a formé de vivre dans un célibat perpétuel. Pigmalion lui répond en soupirant, que Vénus ne s'est que trop van-

---

(1) La scène est dans l'Isle de Chipre.

gée du mépris qu'il a fait éclater pour ſon empire. Timandre lui demande quelle eſt cette vengeance. Pigmalion ordonne à Soſie, ſon Eſclave, de ſe retirer, pour ne le rendre pas témoin d'un aveu ſi extravagant. Soſie s'étant retiré pour ſe tenir à l'écart, & tout entendre ſans être vu; Pigmalion tire un rideau qui couvre la ſtatue d'Agalmeris; Timandre ne peut refuſer ſon admiration à cette belle image, mais il ne comprend rien dans ce que Pigmalion vient de lui dire de la vengeance de Vénus. Il n'eſt que trop éclairci, quand Pigmalion lui dit qu'il eſt paſſionnément amoureux de ce chef-d'œuvre de ſon ciſeau, & que c'eſt pour cette même Agalmeris, qu'il refuſe d'accepter la main de Cléonide, dont il eſt tendrement aimé. Timandre eſt ſi ſurpris de cette paſſion pour un objet inſenſible, & ſi irrité du refus que Pigmalion fait d'une Amante, dont l'hymen voudrait le rendre heureux, qu'il veut briſer cette fatale ſtatue. Pigmalion l'empêche d'exécuter ſon deſſein, & conſent d'aller avec lui dans le temple de Vénus, pour prier cette Déeſſe de calmer ſa colere. Ils ſortent tous deux dans cette intention.

Sosie, qui d'un lieu où il se tenait caché, a tout entendu sans rien voir, reparaît aux yeux des Spectateurs. Il ne peut s'empêcher de rire de la folie de son Maître. Nisis, Suivante de Cléonide, vient s'informer chez Pigmalion du sujet du refus qu'il a fait de la main de sa Maîtresse. Elle tire adroitement le secret de la bouche de Sosie, & s'en va le divulguer, pour exposer Pigmalion à la risée publique & pour venger sa Maîtresse.

Nisis n'est pas plutôt sortie, que Sosie veut satisfaire sa curiosité : il tire le rideau qui lui dérobe la vue de cet objet si fatal au repos de son Maî re; il en est frappé à son tour, peut être même en devient-il amoureux ; il ne cesse de parcourir toutes les beautés qu'il decouvre dans cette charmante image. Quel est son étonnement, quand il la voit s'animer & se détacher de son pied d'estal.

Agalméris, animée par un miracle qu'on suppose être un effet de la priere que Pigmalion est allé faire à Vénus dans son temple, s'avance sur le bord du Théâtre & fait un monologue très-convenable à sa situation.

Elle parle ensuite à Sosie, & lui

demande où elle est, & ce qu'elle est: Sofie revenu de sa frayeur, a bien de la peine à satisfaire sa curiosité, sur toutes les demandes qu'elle lui fait. Toutes ses réponses sont autant d'énigmes pour elle ; il veut essayer de lui plaire, & lui parler d'amour ; ce mot est encore une nouvelle énigme pour elle, & cette énigme est d'autant plus obscure, qu'elle ne trouve rien en lui qui puisse expliquer ce penchant réciproque, dont il lui parle, & qui ne se fait entendre, que lorsqu'il se fait sentir.

Cette scène, qui est bien traitée, est interrompue par l'arrivée de Cléonide, de Clitophon & de Nisis.

Cette dernière les a instruits de tout ce qui vient de se passer chez Pigmalion, par la puissance de Vénus. Ils demandent à Sosie où est cette statue qui fait tant de bruit à Cythere. Sosie leur répond qu'elle est devant leurs yeux ; elle inspire différens sentimens ; Cléonide est jalouse de sa beauté, & Clitophon en devient passionnément amoureux. Il a sans doute plus de talens dans son esprit, ou de graces dans sa personne, que Sosie pour faire connaître à Agalméris, l'amour que

cet Esclave avait envain tenté de lui expliquer. Elle écoute Clitophon avec complaisance : cet effet d'un amour naissant & ingénu, redouble celui de Clitophon ; il lui parle de sa passion & n'en est pas rebuté ; elle lui donne même des raisons de concevoir quelques espérances, & il forme le dessein de l'enlever à son Rival. Cléonide a trop d'intérêt à cet enlevement, pour n'en pas devenir complice, & le penchant secret d'Agalméris pour le premier objet aimable qui s'est présenté, la fait consentir facilement à se laisser conduire par-tout où l'on voudra.

Pigmalion, revenu du temple de Vénus, apprend avec joie de Sosie, que la Déesse a exaucé sa priere ; mais ne trouvant plus sa chere Agalméris chez lui, il court après son ravisseur & la ramene dans sa maison. C'est alors qu'il commence à sentir que Vénus ne l'a exaucé que pour se venger du mépris qu'il a fait de son empire. Il trouve dans la Statue animée, une coquette, une ingrate, une orgueilleuse ; en un mot tous les défauts dont son sexe est susceptible ; il ne laisse pas cependant de vouloir l'épouser, mais elle ne veut ni de son cœur, ni de sa main.

Les contradictions que Pigmalion éprouve, font la matiere des deux derniers actes, & ce n'est qu'à la fin du troisieme, que l'instant de son bonheur arrive. Agalméris, touchée de sa persévérance, & sur-tout de la soumission avec laquelle, il lui laisse la liberté de disposer de son cœur, lui rend enfin la justice qui lui est dûe, & lui sacrifie Clitophon, qu'elle n'a d'abord aimé que par ce que rien ne s'était présenté de plus aimable à ses yeux.

On convint que le sujet de cette Comédie déja tant de fois rebatu, était traité d'une maniere ingénieuse; on en admira les détails, & la vivacité du dialogue ; mais l'ensemble ne fit pas un grand plaisir, & ce n'est pas la seule Piece qui ait été goûtée par les connaisseurs, & peu accueillie du Public. Elle fut terminée par le Vaudeville suivant :

VAUDEVILLE.

Fillette, malgré les appas
Dont la nature l'a pourvue,
Si l'amour ne la touche pas,
N'est tout au plus qu'une statue;
Mais qu'un agréable blondin,

Près d'elle heureusement s'exprime,
Voilà le dernier coup de main,
La Fillette s'anime.

✕

Allez chez la jeune Cloris,
Et ne présentez à sa vue
Qu'un cœur sensiblement épris,
Vous n'adorez qu'une statue;
Mais débutez par des présens,
Ornez d'offrandes sa victime,
A l'odeur d'un pareil encens,
La Coquette s'anime.

✕

Cette Piece était originairement de Bauran, Auteur de la Servante Maîtresse, mais Romagnesi & Procope-Couteau la retoucherent & la donnerent au Théâtre. Le dernier de ces deux Auteurs était originaire de Paris, & Docteur en Médecine de la Faculté de cette Ville, avait beaucoup d'esprit & d'enjouement, & sur-tout, le talent agréable de faire de jolis vers de société; il a donné au Théâtre Français l'Assemblée des Comédiens, & à la Comédie Italienne la Gageure, & de plus les Fées, en société avec Ro-

magnesi, & le Roman ou les deux Basiles avec Guyot de Merville, il est mort le 31 Décembre 1753.

L'ÉCHO DU PUBLIC.

Comédie en un acte, en vers, 7 Mars 1741. (1)

Un Suivant d'Apollon ouvre la scène avec la Critique, par un ordre exprès d'Apollon, qui veut qu'elle devienne l'écho du Public, & qu'en cette qualité, elle réforme les abus. La Critique a beau refuser un emploi, dont elle prévoit l'inutilité, elle est forcée d'obéir au Dieu du Parnasse. Le bruit de sa Dignité s'étant déja répandu par-tout, la médisante Belise est la premiere qui vient la trouver pour savoir ce qui se passe dans toutes les conditions. La nouvelle Sybile ne peut rien lui apprendre, dont elle ne soit déja informée, & sur quoi elle n'ait déja fait des réflexions critiques, mais ce qu'elle ne sait pas, c'est ce que l'écho du Public lui apprend sur son propre compte.

(1) La scène est au Château des Thuileries.

Ils diſent que les traits d'une ſecrette envie,
Contre tout votre ſexe animent vos diſcours ;
Et que pour décrier une femme jolie,
De cent propos malins empruntant le ſecours,
D'un ridicule affreux vous noirciſſez ſa vie ;
Que vous n'épargnez point votre meilleure amie,
Qu'à peine de chez vous quelqu'un s'en eſt allé,
Que de cents traits mordans on le voit accablé.
Que ce goût pour la raillerie,
Vous fait ſouvent calomnier ;
Et qu'on n'eſt à l'abri de la plaiſanterie,
Qu'en ſe retirant le dernier ;
Que cet étrange caractere
Eloigne de chez vous la ſincere amitié ;
Et que ſi vous traitez l'Univers ſans pitié,
Sur ce qui vous regarde il ne s'épargne guere.

Beliſe s'étant retirée peu ſatisfaite de la ſincérité de l'écho du Public, Arlequin Français vient le conſulter à ſon tour, après s'être défini lui-même. Il n'approuve point la définition que la Critique fait de l'Eſprit, & voici celle qu'il en donne :

A votre Jugement vous donnez une entorſe ;
Un mot ſuffit à pareil jeu,

Et comme l'esprit est un feu,
On doit sentir le coup, voyant partir l'amorce.

Il se plaint de la désertion des Spectateurs, qui venaient en foule quand on ne les entendait pas. L'écho du Public lui répond que c'est précisement parce qu'ils sont entendus, qu'on cesse de les venir voir L'Arlequin Français veut savoir de la Critique, non ce que l'écho public dit de lui, mais il veut seulement apprendre d'elle ce qu'on dit de l'Arlequin Italien, voici ce qu'elle lui répond :

L'Italien est vieux, le Français ne vaut rien.

Et pour le corriger de la curiosité qu'il a de savoir ce qu'on pense de son antagoniste, préférablement à ce qu'on dit de lui même ; elle parle ainsi :

Voilà comme on pense aujourd'hui,
Chacun n'est occupé que des défauts des autres;
Je le pardonnerais, si les fautes d'autrui
Pouvaient nous corriger des nôtres.
Mais cela ne se peut, & par bonne raison ;
Nos défauts & l'amour que l'on a pour soi-même,
Ont une intime liaison.

Et comme l'on ne peut condamner ce qu'on
aime,
On blâme son voisin sans y connaître même
Et notre exemple, & sa comparaison.

L'Arlequin Italien qui survient, interrompt la conversation qui commençait à s'échauffer entre l'Arlequin Français & la Critique ; ces deux Arlequins se traitent d'abord avec beaucoup de politesse, & se disent avec la même hipocrisie, ce qu'ils ne pensent nullement l'un de l'autre. L'Arlequin Italien demande à la Critique ce que l'écho du Public décide de ses talens ; la Critique lui demande s'il veut savoir les défauts qu'on lui impute ; il lui répond qu'il ne veut rien apprendre qui lui déplaise. L'Arlequin Français répond :

C'est des Comédiens l'usage accoutumé ;
Il sont comme le Petit-Maître,
Qui du moment qu'il est aimé,
Ne s'embarrasse pas s'il mérite de l'être.

La Critique désapprouve cet usage, & en fait connaître les pernicieuses suites par ces vers :

C'est le Public qui cause ce malheur.

Par la même raison qu'il se rend favorable
Aux talens d'un passable Acteur,
S'il abuse de sa faveur,
Il lui doit être inexorable; &c.

Les deux Arlequins, après avoir assez long-tems dissimulé jusqu'à se louer réciproquement, en viennent enfin aux menaces & aux coups. La Critique les congédie par cette réponse décisive.

Les complimens que l'un à l'autre
En arrivant vous vous êtes poussés;
De la façon dont ils étaient pensés,
Font votre portrait & le vôtre.

Un Marquis fat, succéde aux deux Arlequins. Il demande avec confiance à l'écho du Public, ce que la renommée publie de ses exploits dans les champs de Mars & dans ceux de l'Amour.

La CRITIQUE.

D'après moi, je vais vous parler
Avec une exacte franchise.
Une vertu qu'on veut trop étaler;
Ne mérite pas qu'on la prise.
Elle se fait timpaniser;
Pour peu qu'elle soit fanfaronne;

Et le Public malin se plait à refuser
Ce qu'à soi même l'on se donne.
Rabattez donc de cette vanité,
A tant d'honnêtes gens funeste ;
Joignez à l'intrépidité,
L'heureux talent d'être modeste.
Si de vous faire aimer vous trouvez le secret,
Dans votre cœur renfermez cette gloire ;
Et sachez qu'en amour, un Vainqueur indiscret,
Bien loin de triompher, avilit sa victoire,
Puisqu'on en méprise l'objet.

Le Marquis est remplacé par un Misantrope, qui s'ennuye de tout, & qui n'a qu'un dégoût affreux pour tout ce qui n'a pas la grace de la nouveauté.

La CRITIQUE.

Je vois que votre esprit s'occupe
A chercher toujours du nouveau ;
Mais de ce sentiment on est toujours la dupe.
Le nouveau n'est pas toujours beau.
Ne vaut-il pas bien mieux voir ces divins ouvrages,
Qu'on a de tout tems admirés,
Qui font le désespoir de ces Auteurs peu sages,
Dont les pas chancelants & souvent égarés,

Courent après l'esprit dans leurs vers bigarrés ?
Et ne font que rimer les ennuyeuses pages
Des Romans les plus ignorés.

PHILEMON.

Quoi ! ne faire plus rien ? J'en suis inconsolable.
Réveillez les Auteurs de l'assoupissement,
Déesse, & le spectacle à mes yeux plus aimable,
Fera tout de nouveau mon seul amusement.

La CRITIQUE.

Je ne puis seconder le desir qui vous guide ;
Par une Critique solide
J'effraye les Auteurs, loin de les animer.
C'est mon emploi de les tenir en bride,
Mais vainement mon œil les intimide ;
Leur amour propre a soin de rallumer,
Malgré ma censure rigide,
La fureur qu'ils ont de rimer.

L'Auteur qui suit le Misantrope, veut se singulariser par une nouvelle maniere de composer pour le Théâtre, & veut faire une Piece où il n'y ait qu'un seul Acteur. Ce trait de Critique tombe sur l'Oracle que l'on donnait alors, & dans lequel il n'y a que trois

perſonnages. Elle eſt ſuffiſamment déſignée par ce portrait qu'en fait la Critique elle-même.

Une Actrice agréable & finement placée,
L'an paſſé ſoutint le bonheur
D'une Piece flatteuſe, où toujours la penſée
Sans éblouir l'eſprit, arrivait droit au cœur.

La Critique finit la Piece par ces vers qu'elle adreſſe au Public.

A corriger les faibleſſes humaines,
Le Seigneur Apollon perdra toujours ſon tems;
Mes démarches ont été vaines,
Mais quel bonheur, Meſſieurs, quel doux fruit de mes peines,
Si j'ai pu vous flatter pendant quelques inſtans!
Enfans de Terpſicore,
Venez former des pas badins,
Et que vos Jeux dans ces Jardins,
Annoncent le retour de Flore.

Romagneſi & Riccoboni, qui ne manquaient pas de réuſſir dans ces ſortes de Pieces à tiroir, n'eurent pas un ſuccès moins heureux dans celle-ci. Elle fut très-bien reçue du Public.

La clôture du Theâtre se fit le dix-huit Mars par Samson, & l'Echo du Public, suivi d'un Compliment, prononcé par le sieur Rochard, qui fut très applaudi.

DEBUT DU Sr. CARLIN.

Le 10 Avril l'ouverture fut faite par Arlequin Muet par Crainte, Cànevas Italien, de Riccoboni pere, qui avait été donné en 1717, & dans lequel le sieur Carlo Bertinazzi, connu depuis sous le nom de Carlin, débuta avec beaucoup de succès. Il était alors âgé d'environ vingt-huit ans, & le Public le trouva digne de réparer la perte qu'il avoit fait à la mort de Thomassin, qui n'était point encore remplacé.

Le sieur Rochard qui était chargé de faire le Compliment de rentrée, profita de cette occasion pour disposer les Spectateurs à bien recevoir le Débutant, & parla ainsi:

Messieurs, ce jour qui renouvelle nos soins & nos hommages, devait être marqué par une nouveauté que nous avions préparée ; mais l'Acteur qui va avoir l'honneur de paraître devant

vous, pour la premiere fois, avait trop d'intérêt & d'impatience d'apprendre son sort, pour nous permettre de reculer son début.

« Si votre nouveauté tombe (nous » a-t-il dit), j'apprendrai comme le » Public siffle, & c'est ce que je ne » veux point savoir ; si elle réussit, je » saurai comme on applaudit, & ferai » peut-être une funeste comparaison de » sa réception à la mienne ». Pour ne donner au nouvel Acteur aucun lieu de reproche, nous nous sommes entierement conformés à ses intentions.

Il sait, Messieurs, non-seulement ce qu'il a à craindre en paraissant devant vous, mais en y paraissant encore après l'excellent Acteur que nous avons perdu, dont il va jouer le même rôle. Les sujets d'une si juste crainte, seraient balancés dans son esprit, s'il connaissait les ressources qu'il doit trouver dans votre indulgence ; mais c'est envain que nous avons essayé de le rassurer ; il ne peut être convaincu de cette vérité, que par vous-mêmes, & nous espérons, Messieurs, que vous voudrez bien souscrire aux promesses que nous lui avons faites de votre part ; elles sont fondées sur une si longue & si

heureuse expérience, que nous sommes aussi sûrs de vos bontés, que vous devez l'être de notre zele & de notre profond respect.

DEBUT DE VICENTINI, FILS.

Joachim Vicentini, dernier fils de Thomassin, & pour lors âgé de dix-huit ans, débuta aussi par le rôle d'Arlequin, dans Timon Misantrope, 26 Août; mais comme les talens ne sont pas toujours héréditaires, il ne fut point reçu, & fut obligé d'aller exercer les siens sur les Théâtres de Province.

DEBUT DE MOLIN.

Molin débuta aussi par le rôle d'Arlequin, le 16 Août, dans l'Embarras des Richesses, & ne fut pas mieux accueilli. Il retourna en Province; il a depuis quitté le Théâtre, & s'est retiré à Toulouse, sa patrie.



LES ENFANS DE POITIERS.

Poitiers, Danſeur & Compoſiteur de Ballets, arrivé depuis l'année derniere de Londres, avec la Demoiſelle Rolland, dont nous avons déja parlé; fit exécuter par ſes enfans, le 16 Octobre un Ballet pantomime intitulé les Enfans Jardiniers. Le petit garçon était âgé de ſept ans, & ſa ſœur de cinq. Ils firent le plus grand plaiſir dans ce Ballet, ainſi que dans celui des Sabotiers, & pluſieurs autres qu'ils exécuterent avec des graces & des talens incroyables, dans un âge ſi peu avancé. Ils amenerent toujours une foule prodigieuſe de Spectateurs au Théâtre Italien, dont la gloire commençait à s'éclipſer, & que la perte de Thomaſſin & celle de Romagneſi, dont nous parlerons bientôt, avaient rendu preſque deſert. Ces enfans aimables continuerent à faire l'admiration de Paris, juſqu'au mois de Février de l'année ſuivante, qu'ils parurent pour la derniere fois, à la ſuite du Faucon & du Retour de Tendreſſe. La recette de cette repréſentation fut entierement à leur profit. Cet uſage établi dès long-tems en An-

gleterre, fut introduit en France pour la premiere fois, en faveur de leurs talens, qui furent regrettés de tout le Public. Ils retournerent alors à Londres, & ils vivent maintenant en Province avec leur pere, du prix de leurs talens, & du fruit de leurs travaux.

Mort de Sticotti.

Fabio Sticotti, Gentilhomme du Frioul, sur les terres de la République de Venise, qui était venu à Paris en 1716, mais qui n'avait débuté qu'en 1733, dans le rôle de Pantalon, pour lequel il avait été reçu, mourut le 5 Décembre 1741, âgé de soixante-cinq ans. Il était bien fait de sa personne, & n'était pas moins désiré dans la société par son extrême gaité, qu'accueilli au Théâtre par son talent. Il avait épousé Ursule Astori, Cantatrice, avec laquelle il était venu à Paris, & dont il avait eû Antonio Sticotti; Michaelo Sticotti, dont nous avons parlé, & Agathe Sticotti, qui a paru quelquefois sur le Théâtre Italien, mais qui a été plus connue par ses qualités estimables, & par l'attachement invinci-

ble d'un homme de mérite qui l'a épousée malgré les persécutions d'une famille irritée.

LES ORACLES.

Parodie en prose & en Vaudeville, de la Pastorale d'Issé, 21 Décembre 1741.

DORIMON, déguisé en Berger, ouvre la scène par ce couplet, sur l'air: *Fille de la Tourlourette.*

Moi qui dans mes tendresses,
Eus toujours du malheur,
Dont toutes les Maîtresses
Mépriserent l'ardeur,
Faut-il que je m'engage
Sous de nouvelles loix?
Et n'est-ce pas dommage,
Qu'amour mette aux abbois,
Un si beau minois?

Léandre, son cousin, lui reproche la tristesse où il le trouve enseveli.

LÉANDRE.

AIR: *Et voilà l'allure mon Cousin.*

Les pleurs & les chagrins
Mon Cousin,

Retardent l'aventure ;
Le Sexe féminin,
Vif & fin,
Veut gaillarde encolure,
L'air badin,
Et sur-tout fringante allure,
Mon Cousin,
Et sur-tout, &c.

DORIMON.

AIR : *Lucas se plaint qu'à sa femme.*

C'est pourtant par ce langage,
Que d'Issé je suis vainqueur ;
Par un tendre hommage
Ses yeux demandent mon cœur.

LÉANDRE.

Quel avantage
D'avoir fixé le Seigneur
De son village !

Dorimon & Léandre s'étant retirés, Issé vient exposer ce qui se passe dans son cœur.

ISSÉ.

Qu'est-ce à dire ?
Le petit Amour
Me joue un tour ;

Je ſoupire,
Cela vient de lui,
Oui,
Lere lanlere,
Je ne ſais que faire.
Quand on veut lui réſiſter,
Le mal ne fait qu'augmenter;
Je crois que pour en guérir,
Il faut le ſouffrir.

Doris vient auſſi demander à ſa ſœur quelle eſt la cauſe de ſa rêverie.

DORIS.

AIR *Pour fuir l'Amour.*

Quoi! ma petite Sœur,
Vous êtes donc ſeulette?
Gageons que votre cœur,
D'amour a fait emplette.
Le gros Colas,
A la fin vous enchante;
Pour vos appas
Depuis long-tems il chante.

Iſſé fait entendre à ſa ſœur que ce n'eſt pas pour cela qu'elle ſoupire. Colas vient & ſe plaint à elle de ſon indifférence. Mais il n'en eſt pas plus

heureux. Dorimon qui vient après que Colas s'eſt retiré, lui déclare ſon amour. Iſſé ne peut lui cacher plus long-tems le penchant de ſon cœur, & le quitte en lui diſant tendrement :

Je fuis l'amour, quand je vous fuis.

Léandre fait auſſi une déclaration d'amour à Doris ; mais comme il ne veut pas aimer conſtamment, elle ne s'accommode pas de ſon humeur légere. Paſſons aux Oracles qui ont donné le nom à la Comédie.

L'action ſe paſſe dans la Forêt de Dodône.

Un Acteur Italien parle ainſi au Grand-Prêtre.

AIR : *Un Cordelier.*

Depuis un tems Paris nous idolâtre
Sur notre théâtre,
Et même applaudit
A tout ce qu'on y dit.
Quel changement ! ſerait-ce par caprice ;
Ou par la Juſtice,
Qu'à la fin il rend
A notre zele ardent ?

Le GRAND-PRÊTRE.

Ni l'un, ni l'autre.

AIR :

Air : *Ma fable eſt-elle obſcure ? lure, lure.*

Dans un déſert parut un phénomene,
Pour l'admirer tout le monde y courut ;
Tant qu'il brilla, l'audience y fut pleine ;
Il s'éteignit, la foule diſparut.
Italiens, ma Fable eſt-elle obſcure ?
Lure, lure, lure ;
Le Public vous l'expliquera,
Lera, lera, lera.

L'ORACLE.

Air : *Adieu paniers, vendanges ſont faites.*

Profitez bien de vos recettes,
Pendant que vous prenez ſix francs,
Lorſque vous n'aurez plus d'enfans,
Adieu paniers, vendanges ſont faites. (1)

Iſſé paraît, & demande à ſon tour quel ſera le ſort de ſon amour. L'Oracle lui répond ſur l'air de l'Opéra.

Iſſé, de Dorimon doit être le partage,
Il eſt Seigneur de ce Village.

(1) On comprend facilement que ce couplet portait ſur les Enfans de Poitiers ; dont j'ai parlé plus haut, & qui avaient attiré tout Paris. C'était en faveur de leurs jeunes talens, que l'on avait permis aux Comédiens de prendre ſix francs.

Nous paſſerons rapidement au dénouement, pour épargner au Lecteur les craintes d'Iſſé, qui ignore que le Berger qu'elle aime, eſt ce même Dorimon à qui l'Oracle la deſtine. Dorimon le lui apprend, & par cet aveu, il calme tous les troubles de ſon cœur. La Parodie finit par leur union ; tous les Habitans du Village qui prennent part à leur bonheur, forment des danſes qui terminent cette Piece.

Elle eut beaucoup de ſuccès. Romagneſi qui en eſt l'auteur, n'avait cependant fait que traveſtir & ſuivre pied à pied la Paſtorale d'Iſſé, que l'on donnait alors pour la quatrieme repriſe. Les paroles en ſont de la Mothe, & la muſique de Deſtouches.

DEBUT DE BALETTI.

Le premier Février, le ſieur Baletti, fils du ſieur Mario & de la Demoiſelle Silvia, débuta par le premier rôle dans la Comédie du Petit-Maître Amoureux. Il fut très-bien reçu du Public, qui lui trouva beaucoup d'intelligence, & que Mademoiſelle Silvia avait favorablement diſpoſé par le compliment ſuivant.

Messieurs ; pardonnez à l'inquiétude qui m'amenne ici, il n'appartient qu'à vous de la calmer ; elle est si forte & si naturelle, que vous en serez peut-être touchés. Vous allez décider du sort du nouvel Acteur qui va paraître ; sa fortune est entre vos mains, c'est une mere encore plus tremblante que son fils, qui vient solliciter pour lui votre indulgence.

Il n'a pas tenu à moi qu'il n'ait renoncé au parti qu'il embrasse ; j'y ai fait tous mes efforts, mais ni mes prieres, ni mes représentations n'ont pû l'en détourner ; en vain lui ai je montré toutes les difficultés, en vain en lui parlant des talens qui lui sont nécessaires pour mériter vos suffrages, l'ai-je humilié peut-être, plus qu'il ne le méritait ; rien ne m'a réussi. J'y ai perdu jusqu'à mes larmes, & ce qui redouble en ce moment ma crainte, c'est que c'est moi que j'accuse de l'inutilité de mes efforts. Oui, Messieurs, c'est à moi à qui je m'en prends. Il est si doux de vous plaire, ou seulement de s'imaginer qu'on vous a plû ; & dans les occasions où vous avez bien voulu récompenser mon zèle par quelques applaudissemens, j'y ai paru si sensible,

que j'en ai laiſſé éclater devant lui une joie ſi imprudente, qu'elle eſt devenue aujourd'hui l'attrait invincible qui le détermine, & qu'enfin l'eſpérance d'avoir quelque jour un peu de part à cette joie ſi délicieuſe, ne lui permet plus de voir à quel prix vous la donnez ; ainſi, Meſſieurs, ce ſont les bontés que vous avez eues pour moi, qui l'expoſent aujourd'hui au danger qu'il va courir ; & j'ai recours à la même bonté pour l'en tirer.

Ce diſcours fut fort applaudi, & le jeune Acteur auquel on trouva beaucoup de diſpoſitions, ne le fut pas moins. Il fut reçu avec le ſieur Carlin au mois d'Août de l'année ſuivante.



LE MARI GARÇON.

Comédie en trois actes, en vers libres, 10 Février 1742. (1)

Léandre ouvre la ſcène avec Finette, Suivante de la Comteſſe, dont il paſſe pour être le frere, quoiqu'il ſoit uni avec elle par les nœuds d'un hymen ſecret. Il s'informe de l'état de la ſanté de ſa ſœur prétendue ; Finette lui répond qu'elle ſe porte bien, & qu'elle ne perd aucun des plaiſirs qui ſont raſſemblés à Forges, pour divertir les malades vrais ou faux. Elle fait le portrait du Médecin, qui préſide à ces Eaux.

L'aimable homme ! c'eſt un modele
Que devraient ſuivre ſes Rivaux ;
Ils veut que les Buveurs reſpirent
Le plaiſir en tout tems, la joie à tout propos.
Plus on a ſoin, dit-il, de tracaſſer ces eaux,
Plus elles font de bien, & plus elles tranſpirent.

(1) La ſcène eſt aux Eaux de Forges.

Comme elles font d'ailleurs naître un grand
appetit,
Il les exhorte, il leur prescrit
De faire sur-tout bonne chere,
Et de ne dormir que de nuit.

Léandre se plaint à Finette de ne pouvoir jamais s'entretenir avec sa sœur, que Cidalise obsede sans cesse. Finette lui répond par un nouveau portrait qu'elle fait de cette fâcheuse, qui l'importune par plus d'une raison.

FINETTE.

Elle est vive, spirituelle.
Avec des personnes comme elle,
L'entretien ne tombe jamais.
Elle a pour en faire les frais,
Des ressources continuelles.
C'est un recueil vivant de toutes les nouvelles.

LÉANDRE.

Moi j'en ferais beaucoup de cas,
Sans un défaut, qui dans elle me blesse.
On voit toujours qu'elle s'empresse
D'être par tout où l'on ne la veut pas.
Sans vous connaître elle se livre,
Et vient hors de propos toujours vous acoster.
S'attache-t-elle à vous, rien ne peut l'écarter;

Elle eſt la premiere à vous ſuivre,
Et la derniere à vous quitter.
Quelques ſoins que l'on prenne, & quelque part qu'on aille,
On la trouve toujours; on a beau l'éviter:
Elle eſt en même tems a Paris, à Verſaille,
Elle a le don de ſe multiplier.
Par ſon activité qui tient de la magie,
Elle eſt de chaque fête & de chaque partie,
Sans qu'on prenne jamais le ſoin de l'en prier.

Léandre ordonne à Liſette d'aller prier ſa ſœur de tâcher de ſe dérober à Cidaliſe pour lui venir parler en ſecret.

M. de la Joie, Médecin d'une nouvelle eſpece, & ſur-tout grand ivrogne, vient faire lui-même l'étalage de ſes qualités, d'une maniere qui a beaucoup déplu aux ſuppôts de Galien.

. . . . . Un Médecin raſſemble
Toutes les qualités & tous les arts enſemble;
J'entends par arts, ceux qui par leur gaieté,
Ont mérité le nom de talents agréables,
Et concourent à la ſanté,
Comme au délaſſement de tous les gens aimables.

Il eſt tout à la fois Muſicien, Gourmet,
Poëte, Cuiſinier, & Maître de Ballet.
De toute façon il s'eſcrime,
Il change comme il veut de ton & de maintien;
Tantôt vif & badin, tantôt grave & ſublime,
Tout digne enfant de Galien,
Doit être né Comédien.
Notre profeſſion n'eſt qu'une Pantomime,
Adieu je ſuis forcé de finir l'entretien,
Car l'heure du dîner approche.
Je ne veux point m'attirer de reproche,
Et je ſuis ſur-tout ponctuel,
Quand il faut ordonner un repas ſolemnel.

La Comteſſe ſuccede à M. de la Joie, & c'eſt dans cette ſcène que ſe fait l'expoſition.

La COMTESSE.

Quoi, vous auriez voulu que riſquant mon ſecret,
J'expoſaſſe avec lui mon bien & ma fortune?
Que de quelques inſtans le plaiſir indiſcret,
Fût peut-être ſuivi de trente ans de regret?
Juſques ici ma richeſſe incertaine,
Eſt, vous le ſavez bien, attachée au ſuccès
Du difficile & long Procès,

Que doit juger le Parlement de Renne.
Cléon, qui pour son fils ma demandé ma main,
Doit rapporter cette affaire importante,
Qui tient mon état incertain,
Et j'attends tout de sa faveur puissante.
J'ai, par cette raison, dû flatter son erreur,
Et cacher notre nœud jusques à la journée,
Qui doit par un Arrêt fixer ma destinée.
Songez que s'il venait à savoir par malheur,
Le secret de notre Hymenée,
Pour ennemi j'aurais mon Rapporteur,
Et qu'infailliblement je serais ruinée.
Ai-je tort?

Un jeune Marquis, ami de Léandre & amoureux de la Comtesse, est fils du Rapporteur du grand procès, qui l'oblige à cacher son mariage. C'est le même à qui elle fait espérer le don de sa main pour son fils. Léandre & lui sont agréablement surpris de se retrouver à Forges, s'étant déja liés d'amitié à Paris.

Le Marquis de Florange est charmé d'apprendre que son ami est le frere de sa chere Comtesse, ce qui met Léandre dans une situation très-comique. Plusieurs obstacles naissent de cette po-

sition, & l'Auteur surprend avec art, par des détails, l'attention des Spectateurs, [ju]squ'au moment où le Marquis de Florange vient annoncer à la Comtesse le gain de son procès.

La COMTESSE.

Vous comblez mon ravissement!
Ce jour pour vous, Léandre, est un jour de
victoire.

Le MARQUIS.

Il en est un pour moi de bonheur & de gloire;
J'apprends en même tems, vous m'en voyez
ravi,
Que vous êtes l'heureux parti
Dont mon Pere a fait choix pour moi dans
mon absence.

La reconnaissance jette la Comtesse dans le plus grand embarras, mais comme le Marquis devient pressant, elle dit à Léandre.

Ce n'est plus le tems de nous taire,
Vous savez mon secret, parlez donc, mon
mari.

Le MARQUIS.

[M]on [m]ari! qu'entens je! ô Ciel!

LÉANDRE.

Oui,
C'est le mot de l'énigme, & sous le nom de frere,
L'époux s'est caché jusqu'ici. . .

. . . .

(*A la fâcheuse Cidalise.*)

Oh pour le coup, je pourrai tête à tête,
En dépit des fâcheux, vous parler & vous voir,
Madame, & votre époux va l'être enfin ce soir.

Cette Comédie dans laquelle il est aisé de reconnaître le ton & la facilité de Boissi, eut beaucoup de succès. On lui reproche seulement d'avoir rendu trop vil le caractere du Médecin, qu'il pouvait rendre joyeux & comique, sans le dégrader à ce point. Cette Piece eut avant Pâques, neuf représentations assez suivies & assez applaudies, mais elle a été rarement reprise.

Le dix Mars, les Comédiens firent la Clôture de leur Théâtre par la Tragi-Comédie de Samson, qui fut suivie des Oracles & du Compliment ordinaire; ils ne rouvrirent point au

tems accoutumé, à cause des réparations considérables qu'ils firent faire à leur salle. On la repeignit tout à neuf & ce fut alors que l'on plaça le balcon de pierre, qui est sur la façade de la rue Mauconseil. Pendant ce tems là ils allerent à Fontainebleau, où le Roi était alors avec toute la Cour, & n'en revinrent que le 19 Mai; qu'ils firent l'ouverture de leur Théâtre, par la premiere représentation du Valet Embarrassé; mais avant de faire l'extrait de cette Piece, nous devons parler de la perte irréparable que le Public & les Comédiens firent dans la personne de Romagnesi.

Mort de Romagnesi.

Jean-Antoine Romagnesi, fils de Gaëtan Romagnesi, & petit-fils de Marc-Antoine Romagnesi, connu dans l'ancienne Troupe Italienne sous le nom de Cynthio, nâquit à Namur en 1690. Son pere étant mort, sa mere nommée Anne Richard, se remaria à Bruxelles avec un nommé Duret, qui maltraita fort le jeune Romagnesi, quoiqu'il eut débuté dans la Troupe de sa

mere, avec assez de succès, pour un jeune homme de quinze ans. Outré des duretés de sa mere, qui lui refusait son nécessaire, & désespéré par les mauvais traitemens de son beau pere, Romagnesi prit la résolution de quitter la maison paternelle, & d'entrer dans le service Militaire. Il s'empara de quelques petits effets, partit, & s'engagea avec un Capitaine, qui ne le traita pas mieux que son beau-pere, malgré le présent qu'il lui avait fait d'une montre, qui était le plus considérable & le plus précieux des effets qu'il avait emportés. Romagnesi qui avait l'ame fiere, & qui supportait impatiemment les mauvais traitemens qu'il n'avait pas mérités, déserta & passa dans les troupes du Duc de Savoye, où il trouva un Capitaine plus dur encore, & qui enchérit sur l'inhumanité du premier. Tant de malheurs coup sur coup firent prendre à Romagnesi la résolution de revenir en France, & pour y parvenir, il écrivit au fameux Quinault, qui était alors à Strasbourg, & lui exposa en termes pathétiques sa malheureuse situation. Quinault fut exact à lui répondre, & lui manda que s'il pouvait se transporter à Basle, il trouverait

une nouvelle lettre qui lui indiquerait le moyen de se rendre à Strasbourg.

Romagnesi prit si bien ses mesures, qu'il déserta une seconde fois, & de Curé en Curé, de Couvent en Couvent, il trouva le moyen de pourvoir à sa subsistance, & de se rendre aux portes de Basle, n'ayant pour tout vêtement qu'une veste, un mauvais chapeau & pas un denier dans sa poche. A ce triste état se joignit un nouvel inconvénient. Messieurs de Basle ne laissaient entrer dans leur Ville aucune personne venant du côté de la Savoye, sans s'informer exactement de son nom, de sa qualité & du dessein qui l'amenait.

Romagnesi qui ne jugeait pas à propos de faire part de ses aventures aux Magistrats de Basle, révait au moyen d'éluder leur ordre, lorsque le hasard lui en fournit l'occasion. A cent pas de la Ville, il apperçut un troupeau de cochons, qui étaient conduits par un garçon de dix à douze ans; il s'avança vers ce jeune homme, & se saisissant du fouet qu'il avait à la main, il lui ordonna d'un ton à le faire trembler de ne rentrer dans Basle, avant une

heure au plutôt ; qu'à l'égard de ses cochons, il les laisserait à l'entrée du Fauxbourg. Le petit garçon intimidé promit d'obéir, & Romagnesi sans perdre de tems, chassant les cochons devant lui, prit le chemin de la Ville, où il fit son entrée à la suite du troupeau, qu'il laissa ainsi qu'il s'y était engagé ; s'étant ensuite informé du Bureau de la Poste, il s'y rendit, mais il n'y trouva point la lettre qu'il attendait de Quinault. Le Courier de Strasbourg ne devant arriver que le jour suivant. Ce retardement fut cruel pour Romagnesi, qui n'avait pas mangé de tout le jour, & qui n'avait pas une obole. Il fallait prendre un parti, & il n'en trouva point d'autre, que celui d'entrer dans une petite Auberge voisine du Bureau de la Poste, où il demanda à souper & à coucher. L'état dans lequel il était, parut suspect pour le payement, à l'Hôtesse. Elle parla de payer d'avance, & ne voulut rien donner qu'à cette condition. Romagnesi eut beau l'assurer qu'elle serait contente, & qu'il attendait une lettre qui le mettrait en état de la satifaire, cette promesse parut douteuse à l'Aubergiste, l'éloquence de Romagnesi fut inutile;

elle était prête à congédier ſon nouvel hôte, lorſqu'un Boulanger, voiſin, qui avait entendu la harangue de Romagneſi, touché d'un mouvement de compaſſion, s'engagea de payer pour ce dernier, au cas qu'il ne tînt pas ſa parole. Les termes dans leſquels Romagneſi témoigna ſa reconnoiſſance furent proportionnés au ſervice qu'on lui rendait.

Le lendemain matin, le Boulanger vint prendre Romagneſi, & l'accompagna au Bureau de la Poſte aux lettres; celle de Quinault était arrivée port franc. Cet Acteur lui marquait qu'il arriverait le même jour, & en effet ſur les quatre heures du ſoir, il tint ſa parole. Il ſerait difficile d'exprimer la joie de Romagneſi, qu'il marqua par les plus tendres embraſſemens, & avec une grande abondance de larmes. Quinault voulut abſolument donner à ſouper au Boulanger, ayant appris le ſervice qu'il avoit rendu à Romagneſi. Le lendemain il fit habiller, le plus promptement qu'il fut poſſible, ſon nouveau Camarade; & partit avec lui pour Straſbourg, où ils arriverent ſans aucun accident. Comme la déſertion de France embarraſſait Quinault pour Re-

magnesi ; il jugea à propos de demander une audience secrette au Commandant, & à l'Intendant de Strasbourg. Il leur conta l'aventure du jeune Romagnesi, le plus à son avantage qu'il lui fut possible. Le Commandant & l'Intendant promirent leur protection, & dirent à Quinault qu'il pouvait faire paraître son Acteur quand il jugerait à propos. Quinault fit part de cette bonne nouvelle à Romagnesi, qui redoubla ses sentimens de reconnaissance; il débuta au bout de quelques jours, & fut très-accueilli des Spectateurs. Peu de tems après les inquiétudes de Romagnesi, au sujet de sa désertion, cesserent totalement, par une amnistie qui fut publiée, & un congé de son Capitaine, qui en avait reçu un ordre exprès. Après avoir passé deux ans à Strasbourg, Romagnesi quitta la Troupe de Quinault, pour passer dans celle qu'Octave tenait à Paris, aux Foires de Saint Germain & de Saint Laurent, sous le titre d'Opéra-Comique, où il remplit avec succès les rôles de premier Amoureux. Ce fut à ce Théâtre que Romagnesi se fit connaître pour Auteur, par une Piece en trois actes en prose & en vaude-

villes, intitulée Arlequin au Sabat, qui fut repréſentée à la Foire Saint Laurent de l'année 1716, & aſſez bien reçue du Public. A la fin de cette même année 1716, Octave ayant été obligé de quitter l'entrepriſe de ſon Spectacle, Romagneſi s'engagea dans une Troupe qui jouait alors à Marſeille, & dans laquelle il reſta juſqu'en 1718. Ce fut alors qu'il revint à Paris, où il débuta ſur le Théâtre Français, le 4 Juillet, par le rôle de Radamiſte. Il joua enſuite celui d'Alceſte dans le Miſantrope; Néron dans Britannicus, Valere dans Criſpin Rival de ſon Maître, & Xipharèz dans Mitridate. Il fut aſſez accueilli du Public, & cependant il ne fut point reçu. Il joua depuis à Bordeaux, à Bruxelles, & à Cambrai, d'où il revint à Paris, où il débuta ſur le Théâtre Italien, le 13 Avril 1725, par le rôle de Lelio dans les Surpriſes de l'Amour. Il fut reçu à ce Théâtre, dont il ſoutint long-tems la gloire, tant par ſes talens pour la déclamation, que par le ſuccès des Pieces qu'il y donna, & dont voici le catalogue :

A lui ſeul.

Le Retour de la Tragédie, Comédie en un acte en proſe, ſuivie d'un divertiſſement, 1726, non imprimée.

Le Temple de la Vérité, Comédie en deux actes en proſe, avec des divertiſſemens, précédée d'un Prologue, auſſi en proſe, 1726.

Samſon, Tragédie en cinq actes en vers, 1730.

Le Petit-Maître Amoureux, Comédie en trois actes en vers, 1734, non imprimée.

La Feinte Inutile, Comédie en trois actes en vers libres, 1735.

Le Bailly Arbitre, Comédie en un acte en proſe, 1735.

La Ruſe d'Amour, Comédie en un acte, 1736, non imprimée.

L'Amant Prothée, Comédie en trois actes en vers, & trois divertiſſemens, 1739.

Le Superſtitieux, Comédie en trois actes en vers, 1740, non imprimée. (On prétend que le plan, & une partie du dialogue des ſcènes en proſe de cette Comédie, lui avaient été donnés par M. Perin).

Les Ombres Parlantes, Comédie

en un acte, dans le goût des Pieces Italiennes, 1740, non imprimée.

Arlequin Amadis, Parodie en un acte, de la Tragédie lyrique d'Amadis, non imprimée.

Pigmalion, Comédie en trois actes en Prose, 1741, non imprimée.

Alcione, Parodie en un acte de la Tragédie lyrique du même nom, 1741, non imprimée.

Les Oracles, Parodie en un acte, de la Pastorale lyrique d'Issé, 1741.

Avec M. Niveau.

Le Temple du Goût, Comédie en un acte en vers libres; suivie d'un divertissement, 1733.

Avec M. Davesne.

Le Frere ingrat, ou le Prodigue puni, Comédie en trois actes en vers, 1735, non imprimée.

Avec M. Laffichard.

La Fille Arbitre, Comédie en trois actes en prose, 1737.

L'Amour Censeur des Théâtres, Comédie en un acte en prose, 1737, non imprimée.

En société avec Dominique.

L'Italienne Françaiſe, Comédie en un acte en proſe, ſuivie d'un divertiſſement, 1727.

L'Iſle de la Folie, Comédie en un acte en proſe, ſuivie d'un divertiſſement, 1727.

Arlequin Bellerophon, Parodie en un acte, de la Tragédie lyrique de Bellerophon, 1728.

La Bonne Femme, Parodie en un acte de la Tragédie lyrique d'Hipermneſtre, 1728.

Alceſte, Parodie en un acte, de la Tragédie lyrique du même nom, 1728.

Arlequin Tancrede, Parodie en un acte de la Tragédie lyrique de Tancrede, 1729.

Les Payſans de qualité, Comédie en un acte en proſe.

Les Débuts, Comédie en un acte en proſe, ſuivie d'un divertiſſement,

Baïoco & Serpilla, Parodie en un acte du Joueur, Intermede Italien, repréſenté ſur le Théâtre de l'Académie Royale de Muſique; ces trois Pieces Précédées d'un Prologue, 1729.

D. Micco & Leſbina, Parodie en un

acte, de l'intermede Italien, du même nom, représenté sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, 1729.

Le Feu d'Artifice, ou la Piece sans dénouement, Comédie en un acte en prose, suivie d'un divertissement, 1729, non imprimée.

Hésione, Parodie en un acte, de la Tragédie lyrique du même nom, 1729.

La Foire des Poëtes, Comédie en un acte en prose, suivie d'un divertissement.

L'Isle du divorce, Comédie en un acte en prose, suivie d'un divertissement.

La Sylphide, Comédie en prose, suivie d'un divertissement; ces trois Pieces précédées d'un petit Prologue, non imprimées, 1729.

Bolus, Parodie en vers & en un acte, de la Tragédie de Brutus, de M. de Voltaire 1731.

Arlequin Phaëton, Parodie en un acte de la Tragédie lyrique de Phaëton.

Arlequin Amadis, Parodie en un acte, de la Tragédie lyrique d'Amadis, 1731, non imprimée.

En société avec M. Riccoboni le fils.

Les Amusemens à la Mode, Comédie en trois actes, & en vers libres

Le troisieme en vers lyriques, mis en musique par M. Mouret, sous le titre des Catastrophes lyri-tragi comiques précédé d'un Prologue, 1732.

Le Bouquet, Comédie en un acte en vers, suivie d'un divertissement, 1733.

Les Ennuis du Carnaval, Comédie en un acte en vers, 1735.

Achille & Deidamie, Parodie en un acte, de la Tragédie lyrique du même nom, 1735.

Les Indes Chantantes, Parodie en trois petits actes & trois divertissemens du Ballet lyrique des Indes Galantes, précédée d'un Prologue entre deux Acteurs, 1733, non imprimée.

Les Sauvages, Parodie en un acte en vers, de la Tragédie d'Alzire, 1736.

Les Complimens, petite Piece d'une seule scène, en vers, jouée à l'ouverture du Théâtre, 1736.

Les Gaulois, Parodie en un acte en vers, de la Tragédie de Pharamond, 1736.

Castor & Pollux, Parodie en un acte de la Tragédie lyrique du même nom, 1737.

Atys, Parodie en un acte, de la Tra-

gédie lyrique du même nom, 1738, non imprimée.

La Conſpiration manquée, Parodie en un acte en vers de la Tragédie de Maximien, 1738.

La Querelle du Tragique & du Comique, Parodie en un acte en vers, de la Tragédie de Mahomet II, de M. la Noue, 1739, non imprimée.

En ſociété avec Dominique & Riccoboni fils.

Les Comédiens Eſclaves, Prologue en Proſe.

Arlequin toujours Arlequin, Comédie en proſe & en un acte, ſuivie d'un divertiſſement.

Arcagambis, Tragédie burleſque, en un acte.

L'Occaſion, Opéra Comique, en un acte, ſuivi d'un divertiſſement. La derniere Piece non imprimée.

Médée & Jaſon, Parodie en un acte, de la Tragédie lyrique du même nom, 1726.

La ſuite des Comédiens Eſclaves, Prologue en proſe, non imprimée.

L'Amant à la Mode, Comédie en un acte en proſe, non imprimée.

Arlequin Hulla, Comédie en un acte

acte en prose, suivie d'un divertissement.

La Revue des Théâtres, Comédie en un acte en prose, suivie d'un divertissement, 1727.

Les Enfans-Trouvés, ou le Sultan poli par l'Amour, Parodie en vers & en un acte, de la Tragédie de Zaïre, 1732.

Romagnesi était grand & bienfait, sa voix était un peu sourde, & sa poitrine semblait peiner, lorsqu'il débitait un couplet un peu long. Il était bon Acteur dans tous les genres mais il excellait sur-tout dans les rôles d'Ivrogne, de Suisse & d'Allemand. Il mourut subitement à Fontainebleau, dans les bras de Mademoiselle Bellemont sa tante, le 11 Mai 1742, & le Curé de Fontainebleau lui ayant refusé la sépulture, son corps fut renvoyé à Paris, & inhumé à saint Sauveur sa Paroisse. Il emporta les regrets du Public, & sa mort fut une époque de la décadence du Théâtre Italien, qui ne revint en faveur, que lorsqu'il donna ses feux d'artifice, dont l'invention ramena le Public toujours avide de la nouveauté. On lit au bas de son portrait ces vers, qui caractérisent très-bien son talent, & qui sont de M. l'Abbé de V... de l'Académie Française.

Comédien senſé, Parodiſte plaiſant,
En traits fins & légers, Romagneſi fertile,
Couvrit les plats Auteurs d'un ridicule utile;
Qu'on doit le regretter dans le ſiecle préſent !

Le ſieur Baletti prononça le Compliment de rentrée, qui précéda la premiere repréſentation de la Piece dont nous allons donner l'extrait.

LE VALET EMBARRASSÉ, OU LA VIEILLE AMOUREUSE.

Comédie en trois actes, en vers, 29 Mai 1742. (1)

ARISTE, Amant de Julie, fille du Comte Damis, qu'il a vue au Spectacle, ſe traveſtit en Soldat avec Valentin ſon Valet de Chambre, & tâche de s'introduire dans un château où elle eſt enfermée, ſous la garde d'une vieille tante.

VALENTIN.

Dieu veuille en ce Château, que d'une Hôteſſe
affable,

---

(1) La ſcène eſt vis-à-vis le Château du Comte Damis.

Nous puiſſions recevoir un accueil agréable !
Mon cher Maître, avec vous je n'en fais pas
le fin,
Le corps exténué de fatigue & de faim,
Après avoir goûté d'un peu de bonne chere,
Deux heures de repos feraient bien mon affaire,
C'eſt pour moi que je parle; à des beſoins ſi bas,
Sans ſe deshonorer, l'amour ne deſcend pas.
De ſa propre ſubſtance il ſe nourrit lui-même;
Lui ſeul il ſe ſuffit, on a tout quand on aime.

Ariſte convient avec Valentin que l'amour lui a fait entreprendre un projet, dans lequel ils pourront rencontrer quelque difficulté, & il a recours à lui pour imaginer des moyens propres à ſervir ſon amour, qui eſt extrême.

VALENTIN, *ironiquement.*

Au Château cette nuit ſi nous mettions le feu,
Dans le logis auſſi-tôt grand vacarme,
On s'éveille, on ſe leve, & chacun prend
l'allarme;
La porte s'ouvre, on ſort, on cherche du ſecours,
A la faveur du trouble & de ce grand concours,

Nous pouvons aiſément tous deux nous introduire,
Chez notre Belle alors nous étant fait conduire. . . .

Ariſte à qui l'amour tourne la tête, ſaiſit avidement ce projet qu'il trouve merveilleux.

VALENTIN.

. . . . . Il eſt extravagant!
Pour faire votre cour à la belle Julie,
Vous voulez débutter, Monſieur, par l'incendie!
Et pour préſent de nôce, offrant à ſes beaux yeux
Les débris conſumés du bien de ſes ayeux,
En faire à votre gloire élever un trophée!
Et ſi Julie était dans la flâme étouffée? . . .

Ce mot ſuffit pour faire ſentir à Ariſte combien ce projet était ridicule. Il en imagine un beaucoup plus ſimple, & beaucoup plus raiſonnable; c'eſt de demander une retraite dans ce château, ſous prétexte que l'un des deux a été bleſſé.

Valentin ne ſe prête d'abord qu'avec peine à ce dernier expédient, mais voyant approcher Arlequin, Concierge

du Château, il consent à contrefaire le blessé, & se couche sur le gazon, après avoir enveloppé son bras de l'écharpe de son Maître.

Arlequin à la vue des deux Soldats, qu'il prend pour des voleurs, ne se croit pas trop en sûreté. Ils ont beau vouloir exciter sa pitié, il est inexorable; mais une bourse qu'on laisse tomber à ses pieds, le rend plus compâtissant. Il leur promet de les servir, & leur apprend qu'il n'y a dans ce Château qu'une vieille tante & une aimable niece, fille du Comte Damis, qui est absent depuis deux ans. Il leur conseille ensuite de commencer par cajoler la tante, & d'être sur-tout très-réservés avec la niece, devant laquelle un seul regard pourrait les trahir.

Ils lui promettent d'observer exactement la loi qu'il leur prescrit, & Arlequin les quitte pour aller prévenir la tante.

Le Valet d'Ariste veut abandonner une entreprise dans laquelle il prévoit trop de difficultés; & justifie ainsi le titre de la Piece.

VALENTIN.

Convenez que je suis un homme universel.

Si je puis me tirer de tout ceci ſans peine,
Me voilà de Valet, Apprentif Capitaine;
Malade & bien bleſſé, d'homme ſain, vigoureux,
Je dois faire le fou quand je ſuis des plu ſages.
Suis-je à la fois chargé d'aſſez de perſonnages?

Madame Duremont arrive avec Julie, & Arlequin. La vue de deux Soldats effarouche d'abord la tante; elle veut leur refuſer l'azile qu'ils lui demandent, mais Valentin lui jette des regards qui l'attendriſſent. Julie de ſon côté, reconnaît dans Ariſte, cet aimable inconnu qu'elle a vu à la Comédie, & qui n'a déja fait que trop d'impreſſion ſur ſon jeune cœur. Ariſte ne la voit pas plutôt, qu'il oublie les conſeils d'Arlequin, & lui parle d'une maniere à donner des ſoupçons à la vieille ſurveillante; Valentin tâche de l'excuſer ainſi:

Son eſprit ſe dérange en de certains momens,
. . . Cela lui vient d'un excès de tendreſſe,
De la perte qu'il fit jadis d'une Maîtreſſe;
Il en penſa d'abord mourir de déſeſpoir,
Il croit depuis ce tems lui parler & la voir:
Sitôt qu'il ſe rencontre auprès de quelque Belle,
Cette idée à préſent chez lui ſe renouvelle.

Madame Duremont ne ſerait pas ſi crédule, ſi elle était moins ſenſible : Valentin qu'elle prend pour un homme bien au-deſſus de ce qu'il paraît, l'occupe toute entiere. Elle le lui fait connaître par ſes diſcours, dont il ſerait très-flatté, s'ils ne renfermaient en même tems un ordre qui lui paraît cruel; c'eſt qu'elle le condamne à une longue diete, de peur que les alimens trop ſolides, ne nuiſent à ſa bleſſure. Nouvel embarras pour Valentin, qui ne s'accommode point de l'abſtinence.

Julie ouvre le ſecond acte en cherchant un portrait que Madame Duremont a perdu, & que Valentin a trouvé; mais cette perte eſt ce qui la touche le moins, Ariſte l'occupe plus agréablement.

JULIE, *ſeule.*

Mais quand je l'examine & que j'y veux réver,
Cet air me frappe au point que j'y crois retrouver
Les traits d'un inconnu, dont à la Comédie
Le regard aſſidu, mais plein de modeſtie,
Mit un trouble en mes ſens dont mon cœur fut ſurpris,
C'eſt lui-même, & ſes yeux m'en ont aſſez appris,

Pour connaître le but de sa métamorphose. . .
Hélas! à quel danger sa poursuite m'expose!

Rosette que Valentin a sans doute disposée en sa faveur, lui promet de lui donner à manger & à boire à l'insçu de Madame Duremont, & le délivrer ainsi de l'embarras présent de la diete; mais il tombe bientôt dans un autre. Des Chirurgiens qui viennent de la part de cette vieille amoureuse, veulent absolument le panser; Ariste son Maître le tire heureusement de ce nouvel embarras au moyen de quelques pistoles. Cet Amant rencontre à la fin Julie, & lui parle de son amour; elle veut fuir, il l'arrête & se jette à ses genoux.

ARISTE.

Vous voyez un Amant soumis à vos genoux,
Qui croit pouvoir, Madame, aspirer jusqu'à vous;
Que sa délicatesse empêchait de paraître,
Mais que l'amour plus fort veut vous faire connaître,
Si vous lui permettez enfin de s'exprimer,
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il ose vous aimer, &c.

JULIE.

. . . . Un auſtere devoir
Défend de vous parler & même de vous voir.
Ignorez-vous encor qu'un obſtacle invincible
Vous interdit l'eſpoir de me trouver ſenſible ?
Que mon cœur par mon pere à d'autres vœux promis,
Ne ſaurait jamais être heureux s'il n'eſt ſoumis.
S'il ne ſait s'immoler au pouvoir qui le lie,
S'il ne ſuit la raiſon & s'il ne vous oublie.

Roſette qui eſt préſente à cette tendre converſation, les raſſure contre la triſte nouvelle du prochain retour de ſon pere, qui doit lui amener un époux.

ROSETTE.

Que craindre ayant pour vous & l'amour & Roſette ? . . .
Mais rentrez au plus vîte; & nous, faiſon retraite.

(*lorſqu'ils ſont partis.*)

J'embarque nos Amans & je les mets à bord,
Mais je laiſſe à l'Amour à les conduire au Port.

Arlequin commence ainſi le troiſieme acte.

Quel désordre au Château, lorsqu'à son arrivée
Le Comte va trouver sa sœur folle achevée,
Et que de deux gaillards reçus maîtres chez lui,
Ces Dames ont fait choix pour charmer leur ennui !
Comme il n'est pas doué d'un naturel fort tendre,
C'est à moi sans façon qu'il pourrait bien s'en prendre,
Prenons conseil avant qu'il puisse être arrivé.

(*Le Comte paraît.*)

D'un homme sensé qui . . . . le voilà tout trouvé.

Arlequin prévoyant l'orage qui est prêt à fondre sur lui, veut se retirer ; mais le Comte l'arrête. Les réponses ambigues du Valet, donnent des soupçons au Maître, & Arlequin pressé, avoue que deux Soldats qui se disent de son régiment, ont été reçus chez lui, par droit d'hospitalité. Les inquiétudes du Comte augmentent, & il ordonne à Arlequin de ne point parler de son arrivée.

Malgré cette défense, Arlequin ins-

truit Arifte & Valentin de la fituation embarraffante où ils fe trouvent tous. Valentin effrayé demande à fon Maître pourquoi il paraît fi content, & Arifte lui apprend que c'eft à caufe de la permiffion que Julie vient de lui donner de la demander en mariage à fon pere. Valentin défefpéré de cette joie déplacée, lui répond qu'il n'a pas fon pareil pour fe faire illufion, & lui confeille de quitter une entreprife fi folle. Arifte ne veut point y confentir, & voyant Madame Duremont approcher, il le laiffe aux prifes avec cette folle.

Madame Duremont, ravie d'avoir un tête à tête avec Valentin, lui déclare l'amour qu'elle a pour lui; encore nouvel embarras pour ce Valet, qui a beau lui dire qu'il n'eft qu'un pauvre miférable ; elle ne veut pas l'en croire, & perdant enfin toute retenue ; elle lui propofe de l'enmener en Canada, où fon pere, jadis Gouverneur de la nouvelle France, a laiffé des biens immenfes.

Mde. DUREMONT.

. . . . . C'eft-là que par d'heureux liens,
A l'abri du reproche, & goûtant fans envie

Le ſolide agrément d'une commode vie,
Eloigné pour jamais de ces climats pervers,
L'un de l'autre charmés, & ſeuls dans l'Univers,
Nous pourrons, ſatisfaits d'une tranquille joie,
Nous-mêmes, nous filer des jours d'or & de ſoye.

Pour ſon malheur, le Comte ſon frere, qui s'eſt approché d'elle ſans en être apperçu, a entendu cette belle déclaration d'amour, & après lui en avoir fait toute la honte, il lui dit qu'il ne ſauráit mieux l'en punir, qu'en l'envoyant au Canada, avec ſon nouvel Amant.

Valentin veut ſe retirer, mais le Comte le retient & lui fait ſubir un interrogatoire plus pénible que tout ce qu'il a éprouvé d'embarraſſant dans la folle entrepriſe de ſon Maître.

Cependant le Comte & Madame Duremont le preſſent toujours plus vivement, il ne trouve point de meilleur ſtratagême, que de feindre qu'il eſt engagé ailleurs, & de le prouver par le portrait dont nous avons parlé & qu'il a trouvé à ſon arrivée. Ce por-

trait eſt juſtement celui de Madame Duremont, peinte en Flore.

Valentin n'avait garde de la reconnaître dans des traits ſi différens de ceux qu'il lui connaît. Trente ans s'étaient paſſés depuis qu'elle était l'original de ce portrait ; elle prend cette feinte de Valentin, pour une déclaration d'amour des plus galantes, elle lui dit tendrement qu'elle va bientôt lui amener cet objet de ſa tendreſſe, & elle ſe retire pour aller s'habiller en Déeſſe Flore.

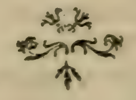
Le Comte Damis qui ne comprend rien, non plus que Valentin, à ce que Madame de Duremont dit au ſujet du portrait, & de l'original, veut faire empriſonner ce valet embarraſſé. Valentin crie au ſecours, & Ergaſte arrive. Cet Ergaſte eſt juſtement l'oncle d'Ariſte, que le Comte a amené avec lui pour épouſer ſa niece.

Valentin qui le reconnaît, commence à reſpirer. Julie vient ſe jetter aux pieds de ſon pere, & le prie de vouloir bien ne la point condamner à épouſer Ergaſte. Ariſte prie à ſon tour ſon oncle, de ceſſer d'être ſon Rival, puiſque la belle Julie ſe déclare en ſa faveur. Le Comte ne balance pas

à préférer le neveu à l'oncle, qui ne cede pas ſans regret l'aimable objet dont on lui avait promis la poſſeſſion.

Madame Duremont revient déguiſée en Flore, ce qui ne fait pas un habit trop commode pour le voyage du Canada, mais elle y renonce volontiers, lorſqu'elle apprend que le fol objet de ſon amour n'eſt qu'un Valet.

Cette Comédie eſt d'Aviſſe, déja connu par ſa Piece de la Gouvernante, qui a été bien reçue. Celle-ci n'eut pas moins de ſuccès; on en trouva le ſujet ſimple, l'intrigue aſſez bien conduite, le dialogue naturel, mais le dénouement un peu commun; elle eut cependant treize repréſentations également applaudies. Panard & Fuſelier avaient déja traité le même ſujet à l'Opéra Comique.



LES DIEUX TRAVESTIS, OU L'EXIL D'APOLLON.

Comédie en un acte en vers, 2 Août 1742. (1)

L'Auteur ſuppoſe que Minerve, dans le deſſein de réformer la terre, croit ne pouvoir s'y prendre mieux, qu'en commençant par Paris, qu'elle regarde comme la Capitale du monde. Les progrès qu'Apollon a faits dans la Theſſalie, pendant ſon exil, l'engagent à le choiſir pour ce grand ouvrage. Quelques autres Dieux, tels que Mercure, Comus, Momus & Flore, ne trouvant pas cette entrepriſe de leur goût, & craignant que les hommes ne deviennent des Dieux à force d'être vertueux, ſe liguent pour traverſer ce projet, & mettent Jupiter même dans une ſi injuſte conſpiration.

Minerve & Diane ouvrent la ſcène. La ſeconde demande à la premiere ce qui peut l'appeller à la Cour de Paris.

(1) La ſcène eſt à Paris dans une Salle du Louvre.

MINERVE.

L'intérêt du Public, les mœurs & les talens.
Ne croyez pas pourtant que l'ardeur d'être utile,
Me faiſant préférer, dans les ſoins que je prends,
Les Sujets au Monarque, & les Petits au Grands,
Je laiſſe la Cour pour la ville;
Un autre que Minerve, un Dieu, qu'ont éprouvé
Les rigueurs d'un deſtin contraire,
Remplira cet emploi qui m'était réſervé,
Et j'ai jetté les yeux ſur votre frere.

Apollon vient: Minerve l'engage à corriger les défauts qui regnent à Paris, & dont elle fait une vive peinture.

L'humanité s'éteint, la nature périt;
Le vice eſt dans le cœur & l'erreur dans l'eſprit;
La vertu mépriſée eſt en butte à l'outrage;
On déteſte la vérité,
On chérit le libertinage,
Et le menſonge avec impunité,
Regne ſur ſon viſage.
C'eſt ſur de tels eſprits, c'eſt ſur de pareils cœurs,

Qu'à travailler je vous engage.
Corriger à Paris les eſprits & les cœurs,
Mon frere voilà votre ouvrage.

Apollon n'eſt pas rebuté par la difficulté qu'il enviſage. Il ſe livre tout entier à un projet ſi digne de Minerve.

Mercure, traveſti en petit Maître, paraît devant Apollon, & n'en eſt pas reconnu. C'eſt ſans doute un privilége que le deſtin a accordé à tous les Dieux qui doivent devenir les Interlocuteurs de cette Piece.

Le Meſſager des Dieux vient annoncer à Apollon une Belle qu'il a charmée. Apollon ſe prête au rendez-vous, & quitte Mercure pour y aller.

Momus & Comus arrivent auſſitôt. Le premier avec ſes attributs ordinaires. Le ſecond en gros Financier. Ils apprennent à Mercure que de tous les Dieux ligués contre Apollon, aucun ne paraîtra ſi ce n'eſt Flore. Les autres en ſont diſpenſés par les raiſons ſuivantes.

Ils ſont trop affairés; altéré de carnage,
Mars aux ſanglans combats, traîne tous les vivans;

Neptune ſur plus d'un rivage,
Prête aux mêmes fureurs, & les flots & les vents;
Dans les gouffres d'Etna, Vulcain forge des armes,
Bachus de l'aquilon tâche à parer les coups,
Et Cupidon ſéche les larmes
De tant d'épouſes, dont les charmes
Sont enterrés ſi loin des yeux de leurs époux.
Mais ſur ces Dieux abſents, ſoyez exempts d'allarmes;
Comus & moi, nous les doublerons tous.

Mercure leur dit que cela ſuffit, & qu'il ſe charge de faire le rapport de l'entrepriſe à Jupiter.

Comus attend le retour d'Apollon, pour apprendre le ſuccès du rendez-vous où Mercure l'a invité. Apollon revient, & dit de la Belle qu'il vient de voir.

Que ſi le Ciel avait à ſes appas,
Joint les vertus qu'elle n'a pas,
Elle ſerait une femme accomplie.

Le reſte de la ſcène roule ſur la Muſique & la Poëſie.

COMUS.

Ah! fi, Monſieur, fi; paſſe encor

Pour la muſique, elle me pique
Lorſque dans le goſier d'un moderne Médor,
Ou d'une moderne Angélique,
Et par ſauts & par bonds, on lui donne l'eſſor;
Mais pour la Poéſie. . . . . .

Apollon qui ſe donne pour Poëte & pour Muſicien juſtifie ainſi la Comédie.

Je vous aſſure
Que depuis quelque tems, qu'on y voit établi
Un enfant d'Appollon, un Acteur accompli,
Qui joint, plein de nobleſſe ainſi que de droiture
Au ton du ſentiment, la voix de la nature,
Je vois le Théâtre annobli,
Et je m'y plairais, je vous jure.

Momus ſuccede à Comus, & paraît traveſti en Poëte. Cette ſcène qui eſt une des plus agréables de la Piece, eſt auſſi une des plus inſtructives, on y blâme ſur-tout l'abus que quelques Auteurs font de l'eſprit.

MOMUS.

Examinez la Comédie,
Par qui de notre tems le Théâtre fleurit.
Qu'y trouverez-vous de l'eſprit.
Examinez la Tragédie,

Ce Spectacle pompeux que la France chérit,
Que remarquerez-vous dans la plus applaudie?
De l'eſprit, de l'eſprit, de cet eſprit charmant,
Qui de ſons & de mots, heureux aſſortiment,
Porte comme une éclair dans la tête engourdie
Et d'admiration & de raviſſement,
Une céleſte mélodie,
Que ſans réflexion on entend clairement,
Et que l'on n'entend plus ſitôt qu'on l'étudie.
Enfin de cet eſprit fait pour l'enchantement,
Dont le plus faible trait & la moindre peinture,
Remplacent libéralement,
Sans le ſecours de la nature,
L'intrigue, l'intérêt, le nœud, le dénouement.

Flore paraît dans la ſcène ſuivante; & tirant avantage du plaiſir qu'elle a paru lui faire dans le chant & dans la danſe; elle lui dit en le quittant :

Demain je vous attends, Monſieur, à mes genoux,
Oui demain dans la matinée,
A mes genoux, entendez-vous?
Pour y languir toute l'année.

APOLLON.

Je brave la menace, & je garantirai
Mon esprit & mon cœur d'une fatale yvresse,
Par le soin dont j'éviterai
D'un sexe trop charmant l'approche enchanteresse.

Momus revient travesti en Comédien, & Apollon le voyant marcher & gesticuler d'une maniere ridicule, reconnaît facilement sa profession. Celui-ci le confirme encore en déclamant des vers à contre sens.

APOLLON.

Je vais vous parler franchement,
Ecoutez ; que ceci dans votre esprit s'imprime,
Ce n'est que par un hurlement
Qu'en vous la nature s'exprime,
Et vous braillez le sentiment.

Minerve vient avec Diane, annoncer à Apollon que cette derniere le place à la Cour, dans un Office de Chasse, créé exprès pour lui. Des Bergers que Pan lui envoye, viennent former un divertissement en son honneur, & Mercure vient lui annoncer son rappel au ciel par ces vers.

Alte-là, s'il vous plaît, tous vos projets ſont
vains,
Déeſſe, Jupiter approuve votre zele;
Quant à vous Apollon, vous gâtez les humains,
Et ſon ordre aux cieux vous rappelle.

Apollon eſt ravi de cet évenement; mais Diane & Minerve ne conſentent à ſon départ, qu'après qu'il aura vu la fête qu'on a préparée pour lui; elle termine la Piece par les couplets ſuivans:

Quand le cœur à l'eſprit ſe lie,
Ils peuvent combler nos deſirs.
On doit au ſentiment le bonheur de la vie,
Les talens en font les plaiſirs;
Mais il faut que du cœur la raiſon ſoit maîtreſſe,
La nature à l'eſprit doit impoſer des loix.
Ah! quelle ſage & douce ivreſſe!
Lorſque pour l'inſpirer elles n'ont qu'une voix!



On ſemble heureux aux yeux de tous,
On fait grand nombre de jaloux,
D'un bien qui ſur rien ne ſe fonde;
Mais on ſe ſent ronger le cœur,

Par les remords ou par la peur ;
Voilà le monde.



Notre derniere nouveauté,
Quoiqu'elle ait plu, n'a pas été
En Spectateurs beaucoup féconde ;
A celle-ci que votre voix
Nous fasse dire maintes fois,
Voilà du monde.



Cette Piece qui est de Guyot de Merville, fut applaudie à cause des détails agréablement & quelquefois fortement écrits ; mais on fut scandalisé de voir les Dieux s'opposer à la réformation des mortels. On ne devait pas moins être étonné de les rencontrer au Château des Thuileries. Cette Comédie est la derniere de cet Auteur, dont l'extrait se trouve dans le corps de cette histoire, celles données depuis, n'ayant eu que peu de succès.



Michel Guyot de Merville, né à Verſailles le premier Février 1696, eſt un des Écrivains, dont la vie privée eſt la moins connue. Il ne ſortit de ſon obſcurité que pour préſenter aux Comédiens trois Tragédies, qu'on n'a pas jugé à propos d'inſérer dans le recueil complet de ſes Œuvres, qui vient d'être imprimé. Elles furent rejettées avec dédain; il en fut indigné, & ce premier àccueil ne s'effaça jamais de ſa mémoire. Il donna pluſieurs Pieces au Théâtre Français; mais ni ſes chûtes, ni ſes ſuccès ne purent le réconcilier avec ceux des Acteurs dont il avait le plus à ſe plaindre. Les applaudiſſemens que le Public donna à quelques-unes de ſes Pieces, & ſur-tout au *Conſentement Forcé*, Comédie en un acte, qu'on regardera toujours comme un chef-d'œuvre dans ſon genre, auraient dû faire ceſſer toute querelle; mais de nouveaux dégoûts l'obligerent de renoncer à ce Théâtre, & de porter ſes ouvrages aux Comédiens Italiens. Il y eut encore de grands ſuccès, & de plus grandes tribulations; car il ne ſçut jamais fléchir devant l'automate orgueilleux,

orgueilleux, ni écarter des concurrens par des intrigues, ni se procurer des succès apparens par des démarches humiliantes Il avait pris Moliere pour modele ; il tâchait d'imiter, dans son style & dans ses peintures des mœurs, la simplicité de ce grand homme. Etait-il surprenant que dans le siecle de l'esprit, M. de Merville trouvât des contradicteurs. Il renonça à la célébrité, quitta sa patrie, & se livra à son goût pour les voyages, qui, cependant n'éteignit point en lui celui qu'il avait pour son Art. On trouve dans la nouvelle édition de ses Œuvres, des corrections considérables qu'il a faites dans ses Pieces anciennes, & un volume entier de Comédies non représentées. Il se retira ensuite vers l'an 1750 ou 1751. Son esprit, son caractere doux, liant, sensible, lui procurerent l'amitié d'un Gentilhonmme Suisse, auprès duquel il a passé les dernieres années de sa vie, & qui s'apperçut que M. de Merville était dévoré de chagrin ; il chercha à le partager. L'ami qui s'afflige de nos peines est le plus doux des bienfaiteurs ; nous lui devons bien plus qu'à l'ami qui se rend heureux de nos plaisirs ; car notre bon-

heur ne paſſe que faiblement dans l'ame de ceux à qui nous le communiquons; aulieu que l'infortune touche, attendrit tout ce qui nous environne, & ſemble diminuer en proportion de la part qu'y prennent ceux qui nous conſolent: M. de Merville, fit confidence à ſon ami de ſes malheurs domeſtiques. Le plus cuiſant de tous était de voir une épouſe qu'il adorait, une fille qu'il aimait tendrement, aſſociées à ſa miſere. Ses querelles avec les Comédiens lui avaient ôté toutes les reſſources qu'il eût pu trouver dans ſes talens; une Gouvernante infidelle avait abuſé de ſa confiance, il ne touchait plus que quelques petites rentes qu'il avait à Paris, dont le paiement était ſuſpendu par l'interruption des fonctions des cours de Juſtice. Pour diſſiper ſa triſteſſe, il entreprit de nouveaux voyages. Les infortunés s'imaginent que le ſpectacle des malheurs qu'offre ſans ceſſe la ſcène du monde, adoucira les maux qu'ils éprouvent; mais lorſque la douleur s'empare d'une ame tendre, les malheurs d'autrui ne font que l'aggraver encore. Il alla à Francfort, parcourut la Hollande, ſe tranſporta en Provence, & revint à Lyon par Ge-

nêve, dans le dessein de s'y fixer. Il sçut que M. de Voltaire venait s'y établir. Des vers qu'il avait faits autrefois à l'instigation de Rousseau & de l'Abbé Desfontaines, l'avaient brouillé avec ce grand homme. M. de Merville, pénétré de regret, fit des démarches pour se réconcilier avec lui ; il lui adressa des vers qui contenaient une rétractation, mais ils furent sans effet. Il ne se rebuta pas, il alla voir M. de Voltaire, qui le reçut avec politesse, mais froidement. Il semble que les lévres d'un infortuné convertissent en fiel le lait même dont il veut s'abreuver. Après cette derniere épreuve, il revint chez son ami, pour y passer huit à dix jours. Il partit pour Genéve, mit ordre à ses affaires, fit un état de ses effets, & s'assura que le prix de leur vente suffirait pour acquitter ses dettes. Il fit un bilan qu'il mit sur sa table, écrivit plusieurs lettres, en laissa une pour un Magistrat de ses amis, dont il connaissait l'intégrité ; il le chargea de l'exécution de ses volontés ; laissa ses habits, son épée & tout ce qu'il possédait, ne prit qu'une mauvaise capote, & sortit de la maison qu'il habitait le 23 Mai 1765, en disant qu'on ne l'attendît

point le lendemain. Vers ce tems là on trouva sur les bords du lac de Genéve, dans le territoire de Savoye, un cadavre que les flots y avaient jetté. La disparution de M. de Merville, sa situation affligeante, les mesures qu'il avait prises pour que ses créanciers fussent payés, toutes ces circonstances firent conjecturer qu'il s'était noyé. Son ami qui lui connaissait une ame trop forte pour ne trouver d'autre ressource contre son sort, que la destruction de son être, n'ajouta aucune foi au bruit public, fit des recherches, écrivit de tous côtés; on lui marqua qu'il s'était retiré dans un couvent du pays de Gex, à deux ou trois lieues de Genéve, & ce n'est que long-tems après que le Résident de France, avec qui M. de Merville avait été en relation, a constaté sa mort. La conduite qu'il observa avant de disparaître, prouve une droiture de cœur bien rare dans ces funestes circonstances. La cause même de ses chagrins n'est pas le trait le moins beau de son caractere. La tendresse paternelle & l'amour lui rendarent sa misere plus insupportable. Il ne lisait jamais le Consentement Forcé, sans répandre un torrent de larmes. Cette Comédie était sa propre histoire;

il faut convenir que, si son épouse ressemblait à Clarice, M. de Merville devait être inconsolable ; mais avec une ame telle que la sienne, il n'est pas surprenant aussi que cette Piece soit la meilleure de ses Comédies. On exprime avec bien plus de chaleur des sentimens qu'on éprouve, que les sentimens factices que l'on donne à ses Acteurs.

On a trouvé dans ses papiers quatre Comédies nouvelles, & quelques Poësies fugitives ; ces ouvrages forment le troisieme volume de ses Œuvres. On a trouvé encore une critique des Œuvres de M. de Voltaire ; un ouvrage intitulé l'*Esprit d'Horace*, & un troisieme dont le titre est, *les Veilles de Vénus*. L'Editeur de ses Œuvres, de qui nous avons emprunté la plûpart des Anecdotes que nous venons de rapporter, ne dit point si c'est une traduction du *Pervigilium Veneris*. Ces trois ouvrages ne sont point imprimés.

Ceux qu'il a donnés sur le Théâtre Français sont :

Achille dans l'Isle de Scyros, Comédie héroïque en vers & en trois actes.

Le Conſentement Forcé, Comédie en un acte en proſe.

Les Époux Réunis, Comédie en trois actes en vers.

Le Médecin de l'Eſprit, Comédie en un acte en proſe.

Au Théâtre Italien.

Les Maſcarades Amoureuſes, Comédie en un acte en vers libres.

Les Amans Aſſortis ſans le ſavoir, Comédie en trois actes en vers.

Les Vieillards Intéreſſés, Comédie en un acte en vers.

Les Dieux Traveſtis, Comédie en un acte en vers.

L'Apparence Trompeuſe, Comédie en un acte en proſe.

Les Talens Déplacés, Comédie en un acte en vers.

Et enfin au même Théâtre, en ſociété avec M. Procope Coutaux, les deux Baſiles, ou le Roman, Comédie en trois actes en vers.



HIPPOLITE ET ARICIE.

Parodie, 11 Octobre 1742. (1)

ARICIE, *seule.*

AIR : *Qui des deux pourrons-nous choisir.*

L'AMOUR excite mon desir,
Et je m'offre à Diane.
Qui des deux pourrai-je choisir
Pour vivre avec plaisir ?
Cherchons la paix ;
Non, le monde profane
N'a jamais
Que de faux attraits.
Mais sans Amans,
Perdrai-je ici mon tems,
Dans les ennuis ?
C'est encor pis.

Hippolite son Amant paraît & acheve de la déterminer par ce Madrigal.

Notre Hiver est à la Sagesse,
Notre Printems est à l'Amour.

(1) Le théâtre représente le Temple de Diane.

Ce Héros lui déclare le ſien ; la Princeſſe feint de n'en rien croire, afin de s'en voir mieux aſſurée ; elle ſe défend quelque tems, mais comme il ne lui convient pas de faire une plus longue réſiſtance qu'à l'Opéra, elle dit à Hippolite, qui la preſſe de lui donner ſon cœur.

Abregeons, il eſt à vous. Ils invoquent aſſez mal à-propos Diane, afin qu'elle les protege dans leurs amours, & les Prétreſſes de cette Déeſſe viennent former un Ballet qui n'eſt pas moins déplacé.

HIPPOLITE.

Rangez-vous, laiſſez danſer
La grande Prêtreſſe (1).

ARICIE, *après qu'on a danſé.*

Mais il eſt à propos que la danſe finiſſe,
La vieille Phedre vient, & ſa jeune Nourrice (2).

Phedre vient féliciter Aricie ſur le

(1) C'était à l'Opéra Mademoiſelle Carville, qui n'était pas une petite Danſeuſe.

(2) La vieille Eremans, qui avait 30 ans de plus que Mademoiſelle Coupé, qui faiſait le rôle d'Œnone.

parti qu'elle a pris d'aller au Couvent; celle-ci lui répond qu'elle a bien changé de ſentimens, & Hippolite qui l'approuve comme de raiſon, ſoutient qu'on ne doit géner perſonne; alors Phedre entre dans une colere affreuſe, & ſe met à crier de toute ſa force. Lorſque les Amans ſont ſortis, Phedre dit à Œnone qu'elle a découvert leur intelligence, & elle ſe met à jurer de plus belle; elle accuſe ſon mari de tout ce qui arrive. Œnone convient que les abſens ont tort, mais lorſqu'elle apprend que Theſée eſt aux enfers; elle dit à Phedre:

AIR: *Nous autres bons Villageois.*

Par cette nouvelle-là,
Votre flâme eſt autoriſée.

PHEDRE.

Nourrice, comment cela?
Hippolite eſt fils de Theſée.

ŒNONE.

Bon! qui vous en aſſurera?
Le doute vous excuſera,
Qui ſait d'où je venons tretous?
A votre penchant livrez-vous.

Phedre ne demande pas mieux que

de ſuivre le conſeil de ſa nourrice, & elle rentre pour l'exécuter.

Le Théâtre repréſente les enfers. Theſée paraît perſécuté par l'ombre de ſa premiere femme, ſous la forme de Thiſiphone.

THESÉE.

AIR : *Que je ſuis à plaindre.*

Rien ne peut-il donc fléchir ton ame ?

THISIPHONE.

Mon devoir eſt de t'affliger,
Je ne ferais par l'ombre de ta femme,
Si je ne te faiſais enrager.

L'enfer s'ouvre, on voit Pluton ſur ſon trône, les Parques ſont à ſes pieds.

THESÉE.

AIR : *Quand on parle de Lucifer.*

Salut à Monſieur Lucifer,
Souverain du ſombre empire.
(*à part.*)
Avec ſa grande fourche de fer,
Sa gravité me fait rire.
(*haut.*)
Je ſuis fatigué d'être dans l'Enfer,
Permettez que je me retire.

AIR : *Des Pendus.*

Seigneur, je ſuis de qualité,
De Neptune l'enfant gâté,
Ainſi je ſuis de la famille.

PLUTON.

Oh bien je veux que l'on t'étrille
En faveur de la parenté,
Tu ne l'as que trop mérité.

Pluton lui reproche d'avoir voulu lui enlever ſa femme, & Theſée s'en excuſe ſur ce que c'était pour rendre ſervice à ſon ami, ce que l'uſage autoriſe.

PLUTON.

AIR : *Il faut ſuivre la mode.*

On eſt chez moi fort mal venu,
En ſuivant pareille maxime.

THESÉE.

De rendre le Diable cornu,
Eſt-ce donc faire un ſi grand crime ?

PLUTON.

Tu veux de ton oncle Pluton,
Faire donc un mari commode ;
Eſt-ce le fait d'un Dieu Démon,
De ſe mettre à la mode ?

Thesée veut en vain défendre sa cause, Pluton le fait rentrer & assemble le tribunal infernal. Tous les Diables paraissent en robbes de Palais, avec des cornes, & Pluton leur adresse ainsi la parole.

AIR : *Que devant vous tout s'abaisse.*

Or écoutez, honorable assistance,
Deux insolens sont venus ici bas,
Pour me traiter comme un mari de France ;
Jugez le fait, vous étiez dans le cas, &c.

CHŒUR, *de Démons.*

AIR : *Que le mal de dents.*

Que le Phlegeton,
Le Stix, le Tenare ;
Que tout se prépare
A vanger le front
De Monsieur Pluton ;
Qu'en style barbare,
On dresse un factum ;
L'honneur se répare,
Quand on y déclare,
L'affront tout au long.

Thesée revient, criant après son ami Pirithoüs, & demandant aux Parques de le faire mourir, parce qu'il

ne peut plus vivre loin de ſon ami. Il adreſſe enſuite cette priere à ſon pere.

AIR: *Un jour le malheureux Liſandre.*

O toi qui regne ſur les ſoles,
Neptune, entends ma triſte voix!
Tu m'as promis que par trois fois,
Tu remplirais mes vœux frivoles,
Tu juras fort imprudemment,
J'en ai profité ſottement;
Mais ici tu m'es néceſſaire,
Le Stix a reçu ton ſerment,
Tire-moi d'ici, mon cher pere,
Et ne va pas être Normand.

Neptune a exaucé la priere de ſon fils, & Mercure vient le redemander à Pluton, qui refuſe d'abord de le rendre.

PLUTON.

AIR: *Un jour le bon Pere Abraham.*

Il voulait, comme un ſuborneur,
M'enlever Proſerpine,
Et de plus, c'eſt un franc voleur,
Il a pillé Racine.
Dans les Enfers il doit reſter,
Pour n'avoir pas ſu profiter
D'une telle rapine.

Mercure le disculpe de son mieux, en disant qu'il faut excuser les sots, & les fous ; Pluton consent enfin à le rendre, mais avant de le renvoyer, il veut qu'on lui dise la bonne aventure. Thisiphone lui regarde dans la main, & lui prédit qu'il va retrouver chez lui une autre femme encore plus Diablesse qu'elle.

Pluton & le Sénat infernal rentrent, & Thesée suit Mercure.

Le Théâtre représente le Palais de Thesée ; on voit la mer dans l'enfoncement, Phedre paraît suivie d'Œnone, & adresse cette Priere à Vénus.

AIR : *A sa Voisine.*

Galante mere des Amours,
En moi ton feu petille ;
Combien as-tu joué de tours
A ma tendre famille ?
Chez nous ton goût passa toujours
De mere en fille.

Hippolite vient faire à Phedre son compliment de condoleance, mais elle lui répond :

Le bonhomme avait fait son tems,
Ne parlons plus que des vivans.

Elle lui déclare ſon amour & lui offre ſa couronne & ſa main; Hippolite lui répond ſans détour, qu'il aime mieux ſa chere Aricie. Phedre ne ſe rebute point, mais elle eſſaye en vain de le toucher, & voyant qu'elle ne peut l'attendrir; elle lui arrache ſon ſabre pour s'en percer.

HIPPOLITE.

Arrêtez donc, il a le fil.

Theſée arrive en ce moment, & demande à ſa femme ce que tout cela veut dire.

PHEDRE.

N'approchez point, l'Amour eſt outragé.
Que l'Amour ſoit vangé,
De vous je prends congé.

THESÉE, *à Hippolite.*

Toi, mon fils?
Approche & m'éclaircis.

HIPPOLITE.

Ah! Seigneur . . . Juſtes Dieux!

THESÉE.

Il ne répond pas mieux.

HIPPOLITE.

Je vous fais aussi mes adieux.

Œnone, que le Roi interroge veut aussi se retirer, mais il l'arréte, & la force de lui expliquer ce qui leur a troublé la cervelle à tous. Comme il entend à demi mot; dès la premiere parole qu'Œnone prononce, il lui dit de ne pas achever, & sur ce beau témoignage, il condamne son fils, & l'abandonne à la fureur de Neptune. Mais il n'a pas plutôt invoqué ce Dieu, qu'il s'en repent.

AIR: *Dès Trembleurs.*

De Courroux l'Onde s'agitte,
Tu vas périr, Hippolite,
N'ais je pas été trop vîte,
Je suis un nigaud trois fois;
Mais ma sottise derniere,
L'emporte sur la premiere,
Et Neptune à ma priere,
En un jour en a fait trois.

Des Matelots choisissent ce moment pour venir le complimenter, & célébrer son retour par leurs chants & par leurs danses, & il les chasse.

Le Théâtre repréſente une Forêt.

Hippolite (*ſeul*) ſe plaint de l'exil auquel ſon pere le condamne.

AIR : *Je ne regrette point la Ville.*

Je ne regrette point la Ville
Ni les Bourgeois qui ſont dedans,
Ma Lirette,
Ni les Bourgeois qui ſont dedans.
Je ne regrette qu'une fille,
Qui m'aurait fait paſſer mon tems, &c.

Aricie paraît & lui reproche ſon impoliteſſe de la quitter ſans lui faire ſes adieux.

HIPPOLITE.

AIR : *On y va deux on revient trois.*

Eh bien, faiſons une choſe,
Suivez moi.

ARICIE.

Que dis-tu là?

HIPPOLITE.

L'Hymen recouvrira cela.

ARICIE.

Tenez. . . . je n'oſe,
Je le voudrais bien; mais oui da!
Le monde gloſe.

Nous avons dit qu'Aricie n'a pas coutume de se défendre long-tems, aussi se rend-elle facilement aux désirs d'Hippolite; on entend un bruit de Cors, Hippolite veut l'enmenner, mais Aricie dit qu'elle aime à voir ces Ballets, où l'on ne s'attend jamais. Les Chasseurs paraissent & forment une danse, après laquelle on entend une tempête affreuse qui ne sert qu'à annoncer l'arrivée d'un Monstre, qu'Hippolite combat & tue, à la faveur d'un nuage, ainsi qu'il vient l'apprendre un instant après à sa Maîtresse. Diane paraît au grand étonnement d'Hippolite & d'Aricie.

ARICIE.

AIR: *Aimez, belle Pastourelle.*

O chose surnaturelle!
La lune tombe des Cieux!

HIPPOLITE.

A l'aide d'une ficelle
Elle descend en ces lieux.

ARICIE.

Pourquoi donc ici la Lune?

HIPPOLITE.

C'est la voiture commune
De Diane à l'Opéra.

ARICIE.

Comment peut-on ſans déſaſtre,
Ainſi déplacer un aſtre ?
Quelle ſottiſe eſt-ce là !

DIANE.

AIR: *l'occaſion fait le Larron.*

Je viens aider à votre mariage.

ARICIE.

Auriez-vous dû prendre cet emploi-là?

DIANE.

Comme Croiſſant je préſide au ménage,
Et comme Lune, à l'Opéra.

AIR: *Si ma Philis vient en vendange.*

D'avoir cauſé tant de ravages,
Phédre & Theſée enfin ſont las.
On leur a fait jouer de ſi ſots perſonnages,
Qu'au dénouement ils ne s'expoſent pas.

AIR: *Toujours va qui danſe.*

(*à Hippolite.*)

Diane a pris tes intérêts,
J'ai fait dédire Neptune,
Je te fais Roi de ces forêts.

HIPPOLITE & ARICIE.

Pour nous quelle fortune !

Tous.

La, la, la, la, la, la, la,
Toujours va qui danſe.

VAUDEVILLE.

Comment donc, qu'ai-je appris? Vraiment,
De remplir les vœux d'un Amant,
Ma fille on vous accuſe!
La fille répond d'un ton doux,
Maman, je fais tout comme vous;
C'eſt une excuſe.

⁂

De chérir ces Muguets coquets,
Qui portent de petits colets,
A tort on nous accuſe;
On reçoit les gens à rabats,
Quand les Guerriers ſont aux combats,
C'eſt une excuſe.

⁂

On doit toujours fuir un Amant,
Il ne faut pas, me dit Maman,
Qu'à l'entendre on s'amuſe.
Je fuyais Colin; mais hélas!
En fuyant, je fis un faux pas,
C'eſt une excuſe.

⁂

Cette Piece a beaucoup d'endroits
Qui peuvent vous paraître froids,
Meſſieurs, on s'en accuſe;
Mais nous avons bâti cela,
Sur des paroles d'Opéra,
C'eſt une excuſe.

※

On chantait encore en danſant en rond ce branle ſi connu.

V'la ce que c'eſt d'aller au bois,

Cette ingénieuſe Parodie fut univerſellement applaudie; le Public en fut enchanté, & les Gens de lettres, ou les envieux, ce qui revient au même, convinrent qu'il n'y avait pas un couplet qui ne renfermât un trait de critique, auſſi juſte que plaiſant. M. Favart, qui en eſt l'Auteur, s'était déja fait connaître très avantageuſement au Théâtre de la Foire, par différens Opéra-Comiques, & ſur-tout par la Chercheuſe d'Eſprit, qui eſt, ſans contredit, le chef-d'œuvre de ce Théâtre; il fit eſpérer qu'il réparerait ſur celui des Italiens, la perte qu'ils venaient de faire en la perſonne de Romagneſi, comme Auteur, & qu'il ne contribuerait pas moins à ſa gloire, ce qu'il n'a pas

manqué de tenir, par le ſuccès d'un grand nombre d'ouvrages, dont nous ne manquerons pas de parler.

Robert des Broſſes, né à Bonn en Allemagne, entra d'abord dans l'orcheſtre du Théâtre Italien, en qualité de Muſicien ; il débuta depuis en 1744 par le rôle de Frédéric dans Sigiſmond, & celui du Pere dans Samſon ; il a depuis été reçu à penſion pour les rôles de Pere dans le Comique Français, & tous les rôles rompus dans les autres genres. Cet Acteur eſtimable par ſes mœurs & par ſes talens y joint celui de Compoſiteur pour la Muſique ; il a fait celle d'un grand nombre de Ballets & de trois Opéra-Comiques, ſavoir ; les Sœurs Rivales, le Bon Seigneur & les deux Couſines ; on revoit toujours la premiere de ces Pieces avec un nouveau plaiſir, que l'on ne doit qu'à la muſique.

LE SILPHE.

Comédie en un acte en prose, 5 Février 1743. (1)

Le Marquis, Amoureux de Julie, se déguise, & entre au service de sa Maîtresse, sur le pied de femme de Chambre, & sous le nom de Florine; Frontin le présente comme son neveu à sa Maîtresse, qui est nouvellement arrivée de Gascogne.

Ce premier déguisement n'est que le préparatif d'un second sur lequel le Marquis fonde les plus flatteuses espérances. Il est instruit que Julie, élevée par une vieille tante, a été bercée de contes de Fées, de livres de cabale & d'histoires de Peuples élémentaires, de sorte qu'elle s'imagine être toujours entourée de Génies.

Le Marquis, donc, instruit de ces circonstances, veut en profiter, & commence par le rôle de Soubrette, pour être bientôt à portée de jouer celui de

La scène est chez Julie.

Sylphe & d'Amant. Quand il parle à sa Maîtresse comme Florine, il affecte constamment l'accent Gascon ; mais lorsque pendant la nuit, il l'entretient comme Ziblis, qui est son nom de Sylphe, il reprend sa voix & sa prononciation ordinaire.

Après quelques conversations nocturnes, aussi tendres que merveilleuses, où l'amoureux Ziblis s'est emparé de l'imagination & du cœur de sa chere Julie, il lui a promis enfin de se rendre visible, & Julie le presse de lui tenir parole.

Le MARQUIS.

Eh sous quelle forme voulez-vous que je vous apparaisse ?

JULIE.

Sous la vôtre apparemment.

Le MARQUIS.

Sous la mienne, belle Julie ! Les corps des Habitans de l'air, fluides, transparens & dissous par la lumiere, ne peuvent tomber sous les sens, & être apperçus par les yeux des mortels.

JULIE.

JULIE.

Comment donc, Ziblis... Mais en vérité... je ſais bien que je ne vous aime que pour vous cependant.

Le MARQUIS.

Quoique vous ne m'aimiez que pour moi, cependant votre imagination, n'eſt-il pas vrai, ne ſerait pas ſatisfaite ? Je vous propoſe donc auſſi le moyen que nous avons, nous autres Sylphes, pour nous communiquer aux mortels, en prenant à leur gré, la figure qui leur plaît.... Voulez-vous que je vous apparaiſſe ſous celle.....

JULIE.

Vous n'en prendrez aucune s'il vous plaît, & votre propoſition me parait même fort étonnante; ſi je vous nommais quelqu'un, n'inquieterais-je pas votre amour ? Ne devriez-vous pas en être jaloux, & ſoupçonner un Rival ?...

Le MARQUIS.

Oh je vois votre délicateſſe. Eh-bien il me vient une idée : je vais prendre la figure de Florine ; elle ne ſera plus

une fille, & la simple confidente de votre passion. Pour moi, elle sera moi-même; oui, moi-même, belle Julie, l'Amant le plus tendre & le plus passionné; il ne me faut que le moment de disposer de son ame; c'est-à-dire, de la placer dans un autre corps, tandis qu'ici j'occuperai le sien.

Toute cette scène se passe dans l'obscurité; Julie veut retenir son Amant, mais sans l'écouter il part, & un moment après l'appartement de Julie se trouve éclairé.

Le Marquis paraît vêtu d'un habit léger & brillant, sous les traits de Florine, & se jette aux genoux de Julie; elle veut retirer sa main, qu'il baise avec transport.

Le MARQUIS.

Mais, Madame, il était donc inutile que je prisse un corps; apparemment que la figure sous laquelle je vous apparais, vous déplaît.

JULIE.

Non, mon cher Ziblis, & soit qu'elle emprunte de votre ame, qui l'anime, ce certain agrément que l'amour seul peut donner; soit préjugé de mes sen-

timens pour vous, je trouve, que ſous tous les traits de Florine, vous étes mieux, mais mieux, beaucoup mieux qu'elle . . . vous riez . . .

Le MARQUIS.

Je ris, il eſt vrai : car enfin, ce n'eſt pas dans cet inſtant, la premiere fois, que je vous apparais ſous ces mêmes traits, & ce matin encore à votre toilette. . . .

JULIE.

J'entends. L'ame de Florine, par votre ordre, ſe promenait hors de chez elle.

Le MARQUIS.

Oui ; tandis que je formais ces boucles, que je plaçais ces fleurs dans vos beaux cheveux, tandis . . . vous rougiſſez. . . .

JULIE.

Ah Ziblis, cela n'eſt pas bien ; on croit être avec une fille, on ne prend point garde à ſoi ; on eſt dans un certain déſordre, & juſtement c'eſt avec un Amant. . . .

Le MARQUIS.

Mais croyez vous que depuis que

je vous adore. Mon ame errante, sans cesse, dans ces lieux, ne vous ait pas vue plusieurs fois. . . .

JULIE.

Oh, ce n'était que votre ame; mais avec un corps; cela est bien différent.

Le MARQUIS.

Très-différent, belle Julie, & j'en sens bien la différence, que vous trouverez bon, que l'ame de Florine ne revienne plus ici, & que sous sa figure, que je m'approprie dès ce moment, j'y reste désormais toujours avec vous.

JULIE.

Non, s'il vous plaît; il est trop difficile au cœur, de ne se point laisser distraire par les sens. Que sais-je? Le mien pourrait quelques fois s'échapper vers ces traits, qui vous sont absolument étrangers, &, en vérité, vous n'y pensez point, vous dis-je, de vouloir vous obstiner à les garder auprès de moi; ce serait en quelque façon, vous même, y placer un Rival.

Après quelques autres discours, qui partent également de la délicatesse de

Silvie ; elle propose à son Amant de la rendre Sylphide.

SILVIE.

Croyez-vous que quand même je ne l'aurais pas lû dans nos plus fameux Cabalistes, l'amour ne m'inspirera pas, que lorsqu'un Sylphe aime véritablement une mortelle, au lieu de s'abaisser jusqu'à elle, il peut l'élever jusqu'à lui, & la rendre participante à son essence. Oui; la force & l'attraction de son amour secondé du nôtre, exaltent en nous les parties d'air, les rendent dominantes, & les ayant détachées de celles des autres élemens, dont nous sommes composés, nous en organisent un corps, purement aërien & semblable à celui des Sylphides.

Le Marquis serait fort embarrassé pour se tirer de cette situation, sans la complaisance si naturelle à toutes les femmes, pour leur beauté ; aussi profite-t-il adroitement de ce moyen. Julie qui voit qu'il lui faudrait renoncer à ses charmes terrestres, renonce d'elle-même à devenir Sylphide. Le Marquis n'a pas moins d'adresse pour lui découvrir peu à peu la réalité de

ſon exiſtence, & il parvient facilement à ſe faire pardonner de ſa Maîtreſſe, la ruſe qu'il a employée pour lui plaire.

Cette Petite Comédie qui eſt de M. de Saint-Foix, eut le ſuccès qu'elle méritait, & fut très-applaudie ; on n'y trouve pas ce que les anciens appellaient *vis comica* ; mais un ſujet ſimple, des ſituations agréables & un dialogue facile, peuvent quelques fois dédommager de ce qui manque du côté du Comique.



PAMELA EN FRANCE,
OU LA VERTU MIEUX ÉPROUVÉE.

Comédie en trois actes, en vers libres, 4 Mars 1743. (1)

PAMELA ſeule écrit à ſes parens le bonheur qu'elle a eu d'échapper au Maître qui en voulait à ſa vertu, & celui qu'elle a eu de trouver une Comteſſe Françaiſe qui la traite moins comme une Servante, que comme une propre Sœur.

Cette Maîtreſſe dont Paméla fait un éloge dicté par ſa reconnaiſſance, eſt un Marquis amoureux d'elle, & qui s'eſt déguiſé en femme pour ne pas effaroucher la délicateſſe de cette vertueuſe Suivante. Ce Marquis ſurprend Paméla dans ſon occupation ordinaire, c'eſt-à-dire écrivant à *ſes chers parens*. Il a lieu d'être flatté de l'article qui le regarde, & la prie ſeulement d'y ajouter une invitation à ſon pere & à ſa mere de venir la trouver, l'aſſurant

(1) La ſcène eſt à la Campagne, dans un Château.

qu'ils partageront ſon amitié pour elle.

Nouveaux tranſports de reconnoiſſance de la part de Paméla, qui ſe remet à écrire auſſitôt que ſa prétendue Maîtreſſe eſt partie.

PAMELA, *ſeule.*

Ecrivons, écrivons . . .
Lorſqu'ils ont à parler de ce qui les regarde,
Les bons cœurs ne tariſſent pas,
Et la reconnaiſſance eſt toujours babillarde.
Cette préciſion dont on fait tant de cas,
Eſt le langage des ingrats.

Mathurin, Jardinier du Marquis, n'a pas été plus inſenſible que ſon Maître, aux charmes de Paméla; ce qui n'eſt pas étonnant, car comme dit M. de Voltaire dans Nanine en pareille ſituation, *Blaiſe eſt un homme*; mais ce qui ſurprend davantage, c'eſt la tournure adroite que Mathurin employe pour déclarer ſon amour; & ſon langage groſſier jure un peu avec la délicateſſe de ſa démarche. Il apprend donc à Pamela qu'il eſt amoureux d'une fille auſſi belle que ſage, & que ſon deſſein eſt de partager avec elle ſa fortune, qui eſt aſſez conſidérable pour ſon état. L'obligeante Paméla, qui aime beaucoup à

écrire, n'a garde de lui refuser ce service, & Mathurin lui dit.

» Mademoiselle j'étouffons d'amour » pour vous, & je croyons qu'il est » plus sage de vous le dire, que d'en » crever. Je ne vous avons vu que qua- » tre fois, & ne vous avons parlé qu'une » seule, en passant; & si je sommes » plus rassoté de vous, que si je vous » avions conu toute notre vie; sans » tant tourner autour du pot, vous » avez plus de mérite & plus d'esprit » que moi; mais j'avons plus de bien » & plus d'argent que vous. J'arni- » goy! Marions ma fortune avec vo- » tre beauté, l'une vous rendra plus » riche & l'autre me rendra plus con- » tent.

PAMELA.

Plus content; Est-ce tout?

MATHURIN.

. . . . J'avons encore à mettre
Trois mots sans plus, pis je farmons la lettre.

(*Il dicte.*)

» J'avons avec ma personne, un hé- » ritage de près de vingt mille écus; je

» vous offrons l'un & l'autre de bon
» cœur ; morgué ! acceptez-les de mê-
» me. Boutez en même tems votre
» main blanche dans la mienne, quoi-
» qu'alle soit plus noire : & qui sautera
» d'aise ? Ce sera Mathurin.

Paméla lui demande à qui s'adresse ce billet, & quel est le nom qu'il faut mettre, & Mathurin lui répond que c'est à Mademoiselle Paméla. Elle est fort étonnée de ce détour de Mathurin, mais sa douceur ordinaire l'empêche de se fâcher de la déclaration, & quelqu'un qui survient, lui sauve l'embarras de la réponse.

C'est un Chevalier gascon amené, dit-il, par le bruit de sa haute vertu. Paméla s'excuse de l'écouter, sur ce qu'elle n'a pas coutume de s'entretenir avec les hommes tête à tête.

Le CHEVALIER.

Ne craignez rien de mon transport,
Me prenez-vous pour un Milord ?
Les gens de mon pays ont l'abord plus honnête,
Des faveurs du Beau Sexe ils sont friands, d'accord ;
Mais lorsqu'ils en font la conquête,

C'eſt toujours poliment & du ton qui convient :
Un Anglais les arrache, un Français les obtient.

PAMELA.

Plus vos manieres ſont aimables,
Plus nous devons vous éviter,
Et plus pour nous vous êtes redoutables ;
Nouveau motif de vous quitter.

Le Chevalier Gaſcon ſoutient à Pamela :

Que pour bien éprouver la vertu d'une fille,
Il faut abſolument le creuſet de Paris.

Nérine, Concierge du Château, qui arrive, eſt du même avis, & ſoutient que ce n'eſt pas un grand effort de vertu que de réſiſter à un Amant bruſque & groſſier : tandis qu'ils plaident cette cauſe, le Marquis arrive, eſt reconnu par ſon ami le Chevalier. Pamela eſt au déſeſpoir d'avoir été la dupe du ſtratagême du Marquis, dans la crainte que ſa gloire n'en ſoit ternie.

Le MARQUIS.

C'eſt un ſecret.

PAMELA.

Il est à la discrétion
D'un Gentilhomme d'Avignon,
Il va par-tout publier mon histoire.

Le CHEVALIER.

C'est l'épreuve qu'il vous fallait,
On n'en peut trop parler pour votre gloire,
Et la voilà dans le creuset.

Pamela continue à se désespérer, & dit que rien ne peut laver cette tache qu'une fuite soudaine, elle continue ainsi :

J'aime mieux n'être rien, errer dans l'indigence,
Avoir contre moi l'apparence,
Et vivre sage dans le fond;
J'aime mieux être en butte aux traits de la malice,
En faisant mon devoir; souffrir plus d'un affront,
Et sans le mériter; subir le sort du vice,
Qu'acheter lâchement, comme tant d'autres font,
Une fortune illégitime,
Par un déréglement d'un beau fard revêtu;

Et ſous un faux dehors, jouir, au ſein du
crime,
De tout l'éclat de la vertu.

Elle ſort, & ſa douleur lui prête de nouveaux charmes aux yeux du Marquis. Quant au Chevalier dont le caractere eſt de ſe divertir de tout, il s'apprête à rire aux dépens de ce qui pourrait arriver. Nérine, qui de ſon côté a ſes raiſons ſans doute, pour ne pas trop compter ſur la vertu, finit l'Acte par ces Vers:

On eſt ſage aujourd'hui, l'on ne l'eſt pas demain,
Notre vertu va droit dans la journée,
Selon le tems qu'il fait & ſelon le chemin,
Elle tombe l'après dînée,
Et ſe releve le matin.

Nérine ouvre le ſecond Acte avec le Marquis, à qui elle s'efforce de faire prendre des eſpérances plus heureuſes, au moyen des ſecours qu'elle lui promet; & voyant venir Paméla, elle ſe retire en confidente diſcrete.

Le Marquis cherche à s'excuſer ſur la violence de ſon amour, & apprend à Paméla qu'il y a long-tems que cette

passion est entrée dans son cœur, qu'il l'éprouva dès le moment qu'il la vit au Comté de Betfort, chez M. Jeukes son Maître, qu'il la suivit dans le Comté de Lincoln, & que le bon M. Williams, trompé par l'apparence, l'avait engagé de sa part, à le suivre en France. Paméla est fort étonnée de ce qu'elle apprend, & n'en est que plus embarrassée par la reconnaissance qu'elle doit au Marquis pour un amour si délicat, & pour des procédés si généreux. Elle persiste cependant à partir, lorsque Nérine vient la déterminer à rester par une ruse qui ne pouvait manquer de faire son effet. Cette adroite intrigante verse dans le cœur de Paméla le poison de la jalousie, en lui apprenant que le Marquis doit se marier le lendemain à une femme de qualité des environs, & que cette Dame a pris une si haute idée de sa vertu, qu'elle desire la garder avec elle malgré l'inclination qu'elle n'ignore pas que son mari a eue pour elle.

Paméla outrée de la perfidie du Marquis, se résout à écouter les propositions de Mathurin. Elle sort pleine de dépit, pour aller écrire la réponse que ce Jardinier lui a demandée, & qu'elle lui jette un instant après par la fenêtre,

mais un petit inconvénient empêche ce manant d'être inſtruit de ſa bonne fortune. Il ne ſçait pas lire, & ſe trouve obligé de s'en rapporter au Chevalier, qui au lieu de lui dire ce que contient la lettre, la lui lit ainſi :

» Apprenez Monſieur Mathurin, » que Paméla n'eſt pas faite pour être » la femme d'un Jardinier. Une autre » vous dirait peut-être, pour ſe ſervir » du langage qui vous convient, que » vous n'êtes pour tout potage, qu'un » manant, & qu'un ruſtre, mais je ſuis » trop douce & trop polie...... pour » employer de pareils termes, quoique » l'excès de votre audace, & la force » de la vérité, euſſent pu me les arra- » cher. Si la perſonne qui s'intéreſſe à » moi, & de qui vous dépendez vous- » même, était inſtruite de votre inſo- » lence, vous n'en ſeriez pas quitte » pour des épithetes, & le bâton ſans » doute s'exprimerait plus fortement » ſur vos épaules.

Mathurin ne veut pas que le Chevalier liſe plus avant, & ſort en donnant au diable la lettre, celle qui l'a écrite, & celui qui l'a lue.

Le Chevalier ſe réjouit de l'avanture, & compte bien la faire tourner à

son profit. Il montre à Nérine qui survient la lettre de Paméla, qu'il dit lui avoir été adressée. Nérine a de la peine à le croire, mais il la presse de lui être favorable.

Le CHEVALIER.

Compte sur ce que je te dis,
Je te promets un diamant de prix;
Si pour nous garantir de sa vue importune,
Tu prends ici le soin d'amuser le Marquis,
Tandis que Pamela doit venir, sur la brune,
Me joindre d'un pas clandestin,
Juste à la porte du Jardin.
Là, crac, j'enleve mon Europe;
Je la mets dans ma chaise, & fouette Postillon,
A toute bride je galope,
Et la conduis en Avignon.

NÉRINE.

Vous oubliez en partant avec elle,
Le diamant que vous m'avez promis.

Elle apprend au Marquis qui arrive, le choix que Paméla a fait d'un Chevalier pour la défendre sur la route, le Marquis n'en peut rien croire; mais il reste confus, lorsque son ami lui mon-

tre la lettre qui eſt conçue en cés termes :

» Dans le nouveau malheur qui m'arrive, vous êtes la ſeule perſonne à » qui je puiſſe m'adreſſer ; ma priere va » vous marquer ma confiance. J'ai tout » à craindre d'un trompeur qui veut me » ſéduire ; j'implore votre aide pour me » tirer de ſes mains. Vous m'avez té» moigné tantôt les ſentimens d'un hon» nête homme, prouvez-les moi en met» tant à couvert mon innocence expo» ſée, & trouvez-vous dès qu'il ſera » nuit à la petite porte du Jardin. J'irai » vous y joindre ſeule, & vous me con» duirez chez votre oncle » (il ajoute) le Comte d'Aſbarac qui demeure à Paris (il continue à lire.) » Je ſçai que » lui & votre tante ſont des gens de » bien, ils auront pitié de ma jeuneſſe » & je les laiſſerai les maîtres de mon » ſort «.

Le Marquis eſt accablé, & le Chevalier triomphe ; mais Mathurin qui s'eſt approché ſans être vu de perſonne, & qui a tout entendu, redemande ſa lettre au Chevalier. Celui-ci veut ſoutenir pendant quelque tems qu'elle lui eſt adreſſée, il eſt enfin obligé de ſe rendre à la vérité, & il reſte confondu par

Mathusin, qui raconte avec franchise comme tout s'est passé.

Le Marquis ne s'attendait pas à avoir ce nouveau Rival, dont la concurrence ne lui cause pas beaucoup d'effroi ; mais Nérine & le Chevalier lui font entendre que celui qui veut épouser, pourrait bien être préféré par la vertueuse Paméla ; & le Chevalier propose au Marquis, d'employer l'art magique pour vaincre la rigueur de sa belle.

Le CHEVALIER.

Oui, sois moins effrayé ;
C'est celui qu'on exerce au théâtre Lirique,
Il peut sans crime être employé.
Venge-toi d'abord en musique,
Et punis Mathurin, d'une façon comique.
Il faut te faire un jeu de sa terreur,
Qu'il en soit quitte pour la peur.
Pour Pamela, le Spectacle la charme ;
La danse la ravit, & le chant la désarme ;
Pour la soumettre, enleve-la
Dans une gloire d'Opéra. . . .

NÉRINE.

Oui, quand elle sera parmi ces Demoiselles,
Comptez qu'elle fera comme elles,
Et l'exemple l'emportera.

Le Marquis approuve fort ce ſtratagême, que la fête qu'il a fait préparer, rend encore plus facile à exécuter.

La premiere ſcène du troiſieme Acte ſe paſſe dans l'obſcurité. Paméla vient au rendez-vous qu'elle a donné à Mathurin qui arrive un moment après elle; comme ils ſont prêts à partir, le tonnerre ſe fait entendre & des Lutins paraiſſent. Mathurin eſt tremblant de frayeur, mais il l'eſt bien davantage lorſqu'un Lutin tenant un flambeau à la main, vient le ſaiſir par le bras, & l'entraîne avec lui dans une trappe.

PAMELA.

Je trouve hélas ! un Amant de ma ſorte,
Le ſeul qui m'aimait ſagement ;
Il voulait m'épouſer, & le Diable l'emporte.

Second LUTIN.

Ne craignez rien pour Mathurin,
Quoique ſon crime ſoit très-grave.
Par cette trappe, le Coquin
Vient doucement de tomber dans la cave ;
Il eſt bien-là, car il aime le vin.

Paméla ſe doute malgré ſa frayeur, que l'enchanteur qui opére ce prodige, n'eſt autre que le Marquis : au même

inſtant elle ſe trouve dans un Palais brillant, & elle entend chanter ces paroles:

Pour exprimer la beauté de mon choix,
De vos accords redoublez l'harmonie.

Le Marquis paraît ſous l'emblême du plaiſir, ſa ſuite eſt compoſée de la décence, de la ſageſſe, & de la gaité, il chante:

Que votre crainte ceſſe
Pour obtenir votre tendreſſe,
J'ai pris la forme du plaiſir,
Et j'adore en vous la ſageſſe.

Après beaucoup de couplets repliqués de part & d'autre, le Marquis en vantant l'attrait du plaiſir, Paméla en faiſant valoir les droits de la vertu, l'Amour deſcend dans un char, & la Décence s'éloigne.

PAMELA, *déclame.*

Dans le péril, ah! la vertu me laiſſe,
L'amour a prévenu ſes pas.

Le PLAISIR.

A la qualité de Déeſſe,
Je veux élever vos appas.

PAMELA.

Hélas! de ma faiblesse,
Plaisir, n'abusez pas.

Le PLAISIR.

Venez jouir d'une gloire brillante.

PAMELA.

Ah! doucement; je sens dans ce Char-là,
Chanceler ma vertu tremblante.

Le PLAISIR.

Vôle, Amour, conduis-nous tout droit à l'Opéra.

PAMELA.

Miséricorde! ô Ciel! c'est fait de Pamela;
Mais non, cruel, non, vous avez beau faire,
L'Amour & vous, ne me séduirez pas.
Non, je serai d'une sagesse austere,
Et jusques dans son temple, & même dans vos bras.

Le Marquis se sent vivement touché de la véritable douleur que Paméla lui montre, & la prie d'excuser cette entreprise, qui n'était que pour l'éprouver, il ajoute.

Un sort plus digne vous est dû,
Et ce dernier effort y contraint ma tendresse.

Le plaiſir ne ſe doit unir à la ſageſſe,
Que par les nœuds de la vertu.

. . . .

L'AMOUR, *à Pamela.*

Oh! pour le coup je vous tiens, par ma foi;
Et votre réſiſtance eſt vaine.
L'Hymen vous livre tout à moi,
Vous me payerez ce ſoir mon voyage & ma peine.

L'Hymen arrive, amené par la décence & par la gaité, & l'on chante le Vaudeville ſuivant.

VAUDEVILLE.

Le PLAISIR.

La ſageſſe dans les beaux ans,
Eſt d'employer tous les inſtans
A bien goûter mes charmes;
Riez du ſoir juſqu'au matin,
Sans embarras du lendemain,
Vive la joie, & plus d'allarmes.

✗

Lorſqu'on céde au feu d'un Amant,
Ah! pour le plaiſir d'un moment,
Qu'il en coute de larmes!

Mais quand nos efforts ſont vainqueurs,
Et que l'Hymen unit nos cœurs,
Vive la joie, &c.

✕

L'auſtere vertu de ma ſœur,
Du ſort attire la rigueur,
Ma gaieté le déſarme.
Je vais toujours chantant, danſant,
Et fais fortune en badinant,
Vive la joie, &c.

✕

Cette Comédie eſt de M. Boiſſy. Il l'a tirée du Roman de Paméla de Richardson qui occupait alors tout Paris, mais cette Piece n'eut pas un ſuccès tout-à fait ſi brillant. La fete qui en fait le dénouëment qui eſt très-ridicule à lire, mais qui était fort agréable à la repréſentation, la fit jouer treize fois, M. de la Chauſſée en donna auſſi une au Théâtre Français le 6 Décembre ſuivant, mais elle n'eut qu'une ſeule repréſentation & ne fut point imprimée ; ce qui engagea M. Dancourt à donner une Comédie intitulée *la Déroute des deux Paméla.*

Le 30 Mars, les Comédiens firent la clôture de leur Théâtre par la Comédie de Paméla, & l'Isle des Talens, & ils rouvrirent le 15 Avril par la double Inconstance, & l'Isle des Talens précédée d'un compliment en Vaudevilles, dialogué entre la Demoiselle Thomassin, & le Sieur Rochard, qui avait fait celui de la clôture.



L'ISLE

L'ISLE DES TALENS.

Comédie en un acte, en vers, suivie d'un Divertissement, 19 Mars 1743. (1)

Le GÉNIE FACARDIN.

Je vois des mortels indiscrets
S'avancer le long du rivage ;
Echappés du naufrage,
Cet azile leur semble un séjour plein d'attraits.
Ils ignorent de cet empire,
Quelle est la rigoureuse loi.
Bientôt à leurs transports va succéder l'effroi.
Ils s'approchent ; je dois au plutôt en instruire
La redoutable Fée, à qui dans ces climats
Tout obéit ; courons & volons sur ses pas.

Léonore, Valere, Florine, Agathe, Damon, Arlequin & Pasquin, paraissent au fond du Théâtre. Léonore exhorte ses compagnons & ses compagnes à aller chercher un Temple pour

(1) La scène est dans l'Isle des Talens.

rendre grace aux Dieux, dont le secours les a sauvés du naufrage.

ARLEQUIN.

Allez, si vous êtes pressez,
Allez, allez toujours, car pour moi je demeure.

Ce qui l'engage à rester, c'est qu'il se rappelle d'avoir mis à part dans sa pacotille, de quoi se rafraîchir; mais à peine a-t-il commencé à manger, que le Théâtre s'obscurcit, le tonnerre se fait entendre, il tombe de frayeur; & la Fée Urgandina, Souveraine de l'Isle, paraît.

La FÉE.

Reconnais, Mortel audacieux,
Celle qui regne en ces contrées;
La Fée Urgandina, Reine des autres Fées;
C'est moi qui les forçant d'exercer leurs talens,
Leur fais produire au jour cent chefs-d'œuvres brillans.

La Fée Urgandina annonce à Arlequin que bientôt ceux qui sont échappés du naufrage avec lui, vont lui être présentés, & que celui d'entre eux qui ne se distinguera point par quelque ta-

lent, sera puni. Arlequin tremble pour lui tout le premier. Il expose par quel accident ils sont dans cette Isle, & raconte à la Fée leur triste avanture en ces termes :

Léonore, Valere & Damon, & Florine.
Pasquin, Agathe & moi, tous jeunes gens dispos,
Voici notre histoire en deux mots.
Nous avons voulu prendre une route commune,
Et nous avons vogué vers l'Isle de Paphos,
Laissant sur les côtés l'Isle de la Fortune.
En allant, Monseigneur Neptune
A très-bien gouverné les flots ;
Mais au retour, ce n'était que chaos.
Par une tempête importune,
Tourmentés fort mal à propos,
Nous avons cru devoir nous échapper des eaux ;
Et nous sommes venus, Madame, sur vos terres.
Mais pour des beaux arts, des talens,
Des chefs d'œuvres, des dons brillans,
Et semblables matières,
Si nous en possédons, nous n'en possédons guères.

La FÉE.

Il suffit ; en ce cas, il faut que dans ce jour
Un spectacle affreux se prépare ;
Au traitement le plus barbare,
Vous serez tous livrés avant la fin du jour.

Le Génie vient apprendre à la Fée, qu'il a prononcé ses décrets à la Troupe qui a fait naufrage sur ses terres; il lui dit qu'ils en ont d'abord frémi, mais qu'ils se sont enfin rassurés, & qu'ils se flattent d'obtenir leur grace en faveur de deux de leurs camarades, dont l'un sçait un peu chanter, & l'autre joue assez passablement d'un instrument. La Fée répond au Génie :

Mais n'avez-vous pas dit qu'il faut que l'on excelle ?
Car dans tous mes Etats,
Qui ne sait acquérir une gloire immortelle,
Est semblable à celui qui rampe le plus bas.

Ce dernier décret acheve d'ôter toute espérance à Arlequin, & lui fait dire en tremblant :

Pour le coup, c'en est fait; quel malheur est le mien ?

Car. . . . tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſai rien.

Il ajoute en pleurant:

O mon pere & ma mere!
Pourquoi ne m'avoir rien appris?

Une fanfare annonce que l'épreuve des Talens va commencer. Les étrangers arrivent, & Valere chante le premier:

Amour, ſois-moi favorable,
Toi ſeul fais naître les talens;
Amour, ſois-moi favorable,
Eleve, adoucis mes accens,
Ton feu divin m'eſt ſecourable,
Au fond de mon cœur je le ſens;
Amour, &c.
Que l'on adore
Deux beaux yeux,
Par tout on eſt victorieux,
Et ce ſentiment fait éclore
Mille dons précieux.
Que l'on adore
Deux beaux yeux,
La voix s'anime, & ſe ranime encore;
Il ſuffit, pour former des ſons mélodieux,

Que l'on adore
Deux beaux yeux.
Amour, &c.

Léonore fait la ſeconde épreuve en récitant un conte ingénieux, mais qui tiendroit ici trop de place.

Le ſieur Leveau, ſous le nom de Damon, ſe préſente à ſon tour, & après avoir demandé de l'indulgence, il joue ſur la flûte & ſur le hautbois pluſieurs morceaux, dont le premier caractériſe parfaitement la crainte & l'eſpérance. Il fut généralement applaudi.

Les autres épreuves ſe ſuccedent, & celle d'Arlequin eſt la derniere.

ARLEQUIN.

Je viens de raſſembler mon art & ma ſcience;
J'avais grand tort d'avoir autant de défiance,
Oui, Madame, il eſt étonnant
Combien je ſuis ſavant.
Je ſuis ſurpris de ma propre abondance,
Je ſais, regardez bien, je ſais mille lazis.
Voyez-vous? Je ſais faire auſſi la capriole;
Eſt-elle bien? Je ſais répondre aux clis, clis, clis,
Il ne me manque enfin que la parole.

La Fée ne peut s'empêcher de rire, & dit :

Que répondre ? Allons donc ; en ces derniers
instans
Qu'on ne me parle plus de supplice ;
L'esprit & la gaité, valent bien les talens,
&c.

VAUDEVILLE.

Une simple Bergere,
Sans art, sans ornemens,
Dans sa taille légere,
Dans son humeur sincere,
Fait voir mille agrémens ;
Le premier des talens,
Est le talent de plaire.

Colin, tendre & sincere,
M'offre des feux constans ;
Comment être sévere ?
Par une ardeur trop chere,
Il enchante mes sens ;
Le premier des talens,
Est le talent de plaire.

Cette Comédie ingénieusement imaginée pour faire briller chaque Acteur

dans son genre, est de Fagan, qui n'aûroit pas été moins bien reçu dans l'Isle des Talens, que sa Piece le fut du Public. Elle eut dix représentations qui furent toutes également applaudies.

LES PETITS MAITRES.

Comédie en trois actes en vers, 2 Juillet 1743. (1)

La Comtesse, parente du Marquis, chez qui la plus grande partie de l'action théâtrale se passe, ouvre la scène avec un Chevalier, faux ami du Marquis, chez lequel ils arrivent de grand matin pour tramer sa perte.

Le CHEVALIER.

. . . Maîtres & Valets, tout dort dans ce logis;
Notre Marquis sommeille au sein de l'indolence,
Ou bercé des regrets de sa mauvaise chance,
De ses déréglemens se reprochant l'excès,
Il veille en maudissant un malheureux succès.

(1) La scene est dans la Maison du Marquis.

La Comteſſe apprend au Chevalier que le Marquis a fait une groſſe perte au jeu, & qu'elle en a inſtruit ſes parens, par un bon motif. Le Chevalier loue ſon bon cœur & vante le ſervice qu'ils vont lui rendre tous deux, en le faiſant interdire. Ils ſont très-ſurpris de voir la Marquiſe ſi matin chez le Marquis ; le Chevalier ſe propoſe de lui parler, & dit à la Comteſſe de cacher ſa ſurpriſe.

La Marquiſe, qui ſe défie également de la Comteſſe & du Chevalier, plaint avec eux le ſort déplorable, où la paſſion du jeu a jetté le Marquis. Ils s'exhortent les uns les autres à remuer tous leurs amis ; le Chevalier & la Comteſſe quittent la Marquiſe pour aller agir de leur côté, après l'avoir invitée à en faire autant.

La Marquiſe étant reſtée ſeule, fait connaître ſes véritables ſentimens dans ce Monologue.

Je ne m'en tiendrai point à des propos ſtériles,
J'eſpere lui donner des ſecours plus utiles ;
Voilà nos gens de Cour, grand tapage, grand bruit,

Toujours bien des discours, & toujours peu de fruit ;
Encore si ceux-ci n'avaient que le langage,
Que les déhors fardés, dont la Cour fait usage ;
Mais vouloir pousser l'art, jusqu'au point de trahir
Ceux qu'avec plus de zele on semblerait servir,
De tout vice, à mon sens, c'est le plus détestable,
Et je croirais garder un silence coupable,
Si je ne découvrais au Marquis, aujourd'hui,
Les indignes complots que l'on fait contre lui.

La Marquise se promet d'être mieux instruite de ces mêmes complots par le retour de Marton, sa fidele suivante. Cette Marton vient habillée en Dame, elle demande à sa Maîtresse quel doit être l'objet de son travestissement ; la Marquise lui répond qu'elle en sera bientôt instruite, & lui demande compte de la commission dont elle l'a chargée auprès d'Oronte. Marton le lui rend par cette lettre d'Oronte même.

Marquise, vos soupçons ne sont que trop certains ;

Le Chevalier & la Comteſſe
M'ont découvert leurs coupables deſſeins ;
Jugez ſi ma délicateſſe
A pû ſouffrir la propoſition,
Que contre le Marquis ces bons amis m'ont faite,
De quitter ma retraite,
Et pourſuivre avec eux ſon interdiction.
J'ai cru devoir, autant qu'il m'a paru poſſible,
Pour n'être point ſuſpect,
Cacher par mon ſilence & mon air circonſpect,
A de tels procédés combien j'étais ſenſible ;
Agiſſez donc ; ſuivez votre cœur généreux
S'il eſt beſoin, je vous ſeconde,
Je ne renonce point au monde,
Pour le ſecours des malheureux.

La Marquiſe ſe diſpoſe à tirer le Marquis des piéges que le Chevalier & la Comteſſe lui tendent. Pour s'en prévaloir, elle dit à Marton de la ſeconder dans une ſi noble entrepriſe ; elle fait entendre que le Marquis lui avait été deſtiné autrefois pour époux ; qu'elle l'a toujours eſtimé, quoiqu'il n'ait pas trop pris ſoin de s'en rendre digne ; qu'elle n'oubliera rien pour le faire changer ; elle ajoute, parlant toujours à Marton :

Je veux dans tout ceci, que tu me sois utile;
Obliger le Marquis, & sous un autre nom.
Depuis huit jours au plus que tu me sers
Marton,
On ne te connait point; j'ai donc sur toi la
vue,
Pour jouer près de lui le rôle d'inconnue;
Voilà le vrai motif de ton déguisement,
Je remets à t'instruire après plus amplement.

Elle fait descendre Marton dans le Jardin, voyant venir Merlin, confident du Marquis. La Marquise flatte Merlin, de maniere à lui faire croire qu'elle est amoureuse de lui. Merlin se trouvant au dessus de son état de Valet, & voulant faire accroire à la Marquise qu'il n'est pas ce qu'il paraît à ses yeux, lui dit d'un air de fatuité.

Ah! Madame, il en est que le malheur ex-
pose
A l'affront d'un état indigne, au-dessous d'eux...
Mais, non; le vice seul doit nous rendre hon-
teux.

La Marquise se retire, & prie Merlin de prévenir son Maître en sa faveur.

Le Marquis querelle Merlin, & lui fait sentir tout le poids de sa mauvaise

humeur ; Merlin le radoucit d'abord, en lui apprenant qu'un de ses Fermiers vient d'apporter un gros sac d'argent à son Intendant ; le Marquis en est transporté de joie, & dit à Merlin d'aller chercher le Chevalier.

La Marquise vient se présenter au Marquis, qu'elle trouve chantant quelques fragmens d'Opéra. Elle l'avertit des piéges qu'on lui dresse & lui promet des secours effectifs. Le Marquis ne se refuse pas aux secours qu'elle lui offre, mais il lui dit qu'elle est mal instruite sur la défiance qu'elle prétend lui donner au sujet de la Comtesse & du Chevalier ; il lui apprend que son Intendant lui doit apporter une grosse somme, & que c'est ce qui le met de si bonne humeur. La Marquise lui inspire la même défiance sur son Intendant, qui conspire contre lui avec ses ennemis ; il n'en veut rien croire, & la Marquise ne lui fait pas moins espérer de le servir efficacement.

La Marquise étant sortie, le Marquis lui rend justice en ces termes, tant pour le passé, que pour le présent & pour l'avenir.

Au fond, la Marquise est aimable ;

Elle est solide amie, & franche & serviable;
Et je ne puis la voir sans quelque émotion»
&c.

M. Bertrand Intendant du Marquis, vient à lui chargé de papiers, qu'il lui fait signer aveuglément, parce qu'il lui en doit revenir de l'argent, à ce qu'il lui fait entendre. Ces papiers qu'il lui fait signer, doivent servir au Chevalier & à la Comtesse, à faire interdire le Marquis. Cet Intendant, qui est d'intelligence avec les faux amis du Marquis, le quitte après lui avoir promis de lui faire prêter de l'argent par un Usurier, avec qui il partage le fruit de cette usure.

La Comtesse & le Chevalier disparaissent ensuite aux yeux du Marquis, & il apprend avec surprise qu'ils se sont mariés à son insçu, & qu'ils n'ont rien oublié pour le faire interdire & pour achever de le ruiner: c'est la Marquise qui instruit le Marquis de toutes ces perfidies; quoiqu'elle lui fasse toucher au doigt toutes les circonstances de la plus noire des trahisons, il en est si peu ému, que voici toute la réponse qu'elle en tire:

Un Intendant me vole!

Qu'ai-je à dire à cela ? Cet homme fait son rôle.
Peut être, s'il avait beaucoup de probité,
Je n'y trouverais pas la même utilité, &c.
La Comtesse me trompe . . . Eh! quoi ? c'est ma parente ;
Ce titre est suffisant, pour que mon bien la tente.
Mon ami me trahit par le plus lâche tour,
Mais il fait son emploi ; c'est un ami de Cour.

La Marquise voyant qu'elle s'est vainement flattée de le sécourir, & que pour son malheur elle ne saurait le rendre digne de ses soins, lui dit enfin :

Soins, discours, actions, rien ne peut vous convaincre ;
Vous êtes l'ennemi que je ne saurais vaincre ;
Inutiles efforts ! j'en dois désespérer ;
Le fond de votre cœur vient de se déclarer.
Jamais la folle erreur n'en peut être bannie.
Vous l'avouerai-je encore ? Après m'avoir punie
De l'orgueil d'avoir cru pouvoir vous corriger,
J'ai regret aux remords qui doivent me venger.

Ces dernieres paroles de la Marquise sont si humiliantes pour le Marquis, & il en est si vivement pénétré, qu'il se jette aux pieds de sa généreuse Amante, & lui marque son repentir par ses vers :

Jusqu'au fond de mon cœur votre discours pénetre;
Il éclaire mes yeux, exprime un sentiment,
Qui dans mon ame opere un subit changement;
Il en bannit l'erreur, & ne laisse en sa place,
Que l'espoir d'obtenir votre estime & ma grace;
Ne la refusez point, je l'implore à genoux.

La Marquise, touchée de son repentir, lui pardonne, & tous deux font grace à Merlin de toutes ses friponneries, dont il promet à son tour de se corriger.

Cette Piece est d'Avisse; elle n'eut qu'un succès médiocre, parce qu'elle n'offrait aux Spectateurs que des situations communes, & la beauté du caractere de la Marquise ne put faire pardonner l'atrocité de ceux du Chevalier & de la Comtesse.

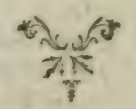
ARLEQUIN ET SCAPIN, MAGICIENS PAR HAZARD.

Canevas Italien en quatre actes, 15 Juillet 1743.

ARLEQUIN & Scapin entreprennent dans cette Piece de devenir les rivaux de leurs Maîtres, & d'enlever leurs Maîtresses ; mais ayant manqué leurs coups, ils quittent la Ville, & se retirent dans un bois, chacun avec un fusil, dans le dessein d'y vivre de leur chasse. Au premier coup que tire Arlequin, il voit tomber d'un arbre un livre, ou espece de grimoire, lequel contient tous les secrets de la magie. Ils ouvrent ce livre, & aussitôt trois Diablotins ou Génies, viennent leur offrir tout ce qu'ils demandent. Tantôt Scapin, tantôt Arlequin, munis du grimoire, font diverses niches à leurs maîtres. Arlequin se trouvant en prison, pendant que Scapin a le livre, il se voit prêt à être condamné à mort : Scapin revient avec le grimoire, le tire d'embarras, le fait disparaître aux yeux de ses Juges, & enlever par deux Diables,

dans une chaise à Porteurs. Enfin l'or qu'ils ont reçu des Génies, leur fait prendre la résolution de demander pardon à leurs Maîtres, & de bruler le grimoire.

Quoique cette Piece Italienne ait amené beaucoup de monde, & ait fait beaucoup de plaisir, par le jeu continuel d'Arlequin & de Scapin, qui ne faisait que de débuter, je n'en aurais rendu aucun compte, à cause de la médiocrité de l'intrigue, & du peu d'intérêt qui s'y trouve, si elle n'avait été l'époque des feux d'artifice que donnerent les Sieurs Ruggieri, qui par cette nouveauté, ramenerent en foule pendant plusieurs années au Théâtre Italien, le Public qui commençait à l'abandonner, sans autre raison que son inconstance ordinaire.



LE COMBAT MAGIQUE.

Canevas Italien en cinq actes, 12 Septembre 1743. (1)

On suppose que dans une de ces Isles régnoit un Roi juste, intégre, aimé de ses Sujets; la Reine son épouse, était à peu près du même caractère; ils avaient un fils unique nommé Cléatre, lequel quitte la Cour de son pere, pour se rendre dans la Cour d'un autre Souverain, afin d'y disputer le prix d'un fameux tournois, dans lequel la main d'une belle Princesse devait couronner le Vainqueur.

Après le départ du Prince, un Courtisan nommé Agénor, homme intrigant, adonné à la magie, & d'une ambition démesurée, trouve le moyen de se mettre en crédit parmi le Peuple, & de former un parti pour envahir le trône; il vient à bout de son dessein;

(1) La scène est dans une des Isles des Mers d'Ethiopie.

il trouve le moyen d'empoiſonner le Roi.

Cependant Agénor n'eſt pas ſans inquiétude, depuis la mort du Roi; il craint qu'Arlequin ne le ſoupçonne d'y avoir eu part; il prend le parti de l'enfermer dans un ſouterain, & de l'y laiſſer pendant quelque tems, ſe chargeant lui-même du ſoin de lui porter tous les jours de quoi ſe nourrir.

Agénor a grand ſoin encore par les ſecours des Génies & des Eſprits d'empêcher que Cléatre & ſon épouſe ne reviennent dans leur patrie; il leur fait même ſubir le joug de l'eſclavage. Il ne s'occupe plus qu'à trouver les moyens de ſe faire déclarer Souverain de cette Iſle, & d'y régner ſur ſes nouveaux Sujets; il ordonne même à ſon fils Tindare, d'aller diſpoſer la Reine à devenir ſa bru, en donnant la main à ſon fils.

Agénor, ennuyé de voir Arlequin dans le ſouterrain, où il eſt renfermé depuis fort long-tems, prend le parti de l'enterrer pour le faire mourir; il frappe la terre avec ſa baguette, & auſſitôt Arlequin en ſort, paraiſſant fort étonné de revoir le jour. Agénor le raſſure, & lui promet de l'envoyer dans un Pays où il trouvera tout à ſouhait, pour

contenter ſon appétit; fromage, macarons, &c. Au même inſtant Agénor appelle ſes gens, & leur commande d'exécuter ſes ordres. Ils conduiſent Arlequin dans un bois, pour le faire mourir, & dans le moment qu'on va exécuter un ordre ſi cruel, l'air paraît tout en feu; ſes aſſaſſins épouvantés prennent la fuite. Il paraît au fond du Théâtre un Tombeau, duquel s'éleve l'ombre du feu Roi, qui adreſſe ces paroles à Arlequin :

Arlequin, ne crains point; c'eſt moi, qu'innocemment,
Par l'ordre d'Agénor, tu privas de la vie;
Enfermé dans ce lieu j'attends l'heureux moment,
Qu'à mon lache aſſaſſin elle ſera ravie.
Cet arbre, qu'à Merlin ont conſacré nos loix,
De tout autre pouvoir brave l'effort vulgaire;
Viens-en prendre une branche, & ſa magique voix
T'apprendra ce que tu dois faire.
Qu'on puniſſe Agénor; qu'on couronne mon fils;
Je ſuis libre, je vole aux champs de l'Eliſée;

Le bonheur deſcendra ſur mes Peuples ſoumis,
Et la fidélité ſera récompenſée.
Adieu ; Merlin par moi te l'ordonne ; obéis.

Arlequin muni de cette branche, ſe promet de renverſer tous les enchantemens d'Agénor, qui venait d'exciter une furieuſe tempête, dans le tems que Cléatre & ſon épouſe, accompagnés de leur ſuite, revenaient dans leur patrie, dans le deſſein de le faire périr. Ils abordent enfin au rivage, quoiqu'ils ayent été ſéparés par la tempête. Arlequin reçoit la Princeſſe & ſes deux Suivantes, & les fait conduire à la Cour; il recommande fort à Cléatre de ne pas paraître devant la Reine ſa mere, de crainte qu'Agénor ne s'oppoſe à cette entrevue, & qu'il ne les éloigne de la Cour, par quelqu'autre nouvel enchantement. Mais voyant que Cléatre s'oppoſe à ce conſeil, & qu'il eſt dans l'impatience de voir la Reine, Arlequin remédie à tout, en le touchant de ſa baguette, & dans le moment les traits de Cléatre ſont ſi changés, que la Reine ne le reconnaît plus pour ſon fils ; ce qui donne lieu à un jeu de Théâtre auſſi plaiſant que ſingulier.

Tindare, fils d'Agénor, trouve Cléatre; celui-ci eſt fort étonné de voir que le fils d'un ſimple Courtiſan ne lui rende pas tous les honneurs qui lui ſont dús, comme Souverain depuis la mort de ſon pere, ils mettent l'épée à la main; Arlequin qui ſurvient dans le moment, les touche de ſa baguette & les rend immobiles, ce qui termine la diſpute.

Cependant Agénor commence à s'appercevoir que ſa magie réuſſit fort mal dans tout ce qu'il entreprend; il ne ſe rebute point; il parait au fond du Théâtre avec ſes papiers & ſes livres, ſans épargner un grand in folio qui contient toute la magie d'Atlas. Agénor, effrayé de tout ce qu'il voit, prend ſa baguette pour appeller ſes gens les plus expérimentés en magie; mais Arlequin la briſe en la touchant de la ſienne, & il eſt obligé de ſe ſauver, fort effrayé de tous les prodiges qu'il voit.

Arlequin apperçoit Serpilla, une des Suivantes de la Princeſſe, avec laquelle il avait déja fait connaiſſance lorſqu'il avait fait conduire ſa Maîtreſſe à la Cour; Scapin, Amant de Serpilla, trouve fort mauvais qu'un autre ſoupire pour

elle; ce qui occasionne encore une scène assez comique.

Agénor toujours résolu de ne pas abandonner son projet, & de se faire déclarer Roi, se fait de nouveaux amis, & répand parmi le Peuple des sommes considérables.

Les fideles Sujets du feu Roi en avertissent la Reine qui veut absolument faire punir le traitre; Arlequin l'en empêche, & lui apprend qu'Agénor a causé la mort du Roi son époux; mais qu'elle peut compter qu'avec le secours de sa baguette, il vengera non-seulement la mort du Roi, mais qu'il fera régner son fils à sa place avant la fin du jour.

Cléatre se présente à la Reine sa mere, qui le méconnait encore; mais comme Arlequin n'a plus les mêmes raisons, il le touche de sa baguette: le Prince reprend sa figure, se jette aux pieds de la Reine, qui l'embrasse comme son fils, & comme l'héritier du trône. Arlequin les prie d'aller tous deux chez la Princesse, & de se rendre tous sur la place publique, au moment où Agénor viendra pour s'y faire couronner. Arlequin conseille même à la

Reine

Reine qu'elle consent de feindre à la proposition qu'Agénor lui fera de donner la main à son fils.

Agénor arrive en grande pompe, & suivi du Peuple, il se place sur le Trône qui avait été préparé. La Reine arrive un moment après : Agénor ne manque pas de lui proposer le mariage dont son fils lui a déja parlé; la Reine ne sçait si elle doit accepter ou refuser, & se trouve dans une grande perplexité ne voyant point arriver Arlequin, mais il paraît tout d'un coup devant Agénor. Il lui reproche d'abord l'ordre qu'il a donné de le faire mourir, & après lui avoir rappellé tous ses crimes, il touche de sa baguette le Trône ou Agénor s'est placé, & il se change à l'instant en une cage de fer, ou cet usurpateur se trouve enfermé.

Arlequin apprend alors à la Reine, au Prince son fils, à la Princesse & à leurs Sujets, que sa baguette n'avait de pouvoir que pour punir Agénor & placer le fils du Roi sur le Trône; il ajoute que ne pouvant plus en faire un aussi noble usage, il s'en servira seulement pour ordonner une fête destinée à célebrer le retour du Prince. La fête est composée de plusieurs divertissemens,

qui font terminés par un feu d'artifice superbe.

Cette Piece Italienne, qui renferme plus de morale & offre plus d'intérêt que les Canevas ordinaires, fut très-applaudie & a toujours été remise avec succès.

LE TUTEUR.

Canevas Italien en un acte, 7 Janvier 1744. (1)

MARIO, Amant de Camille, se plaint à Scapin son Valet de la difficulté qu'il trouve à s'introduire chez Pantalon, Tuteur de sa Maîtresse. C'est une Orpheline fort riche, que son pere a confiée en mourant à Pantalon, qui la tient rigoureusement enfermée. On ne dit point dans la Piece comment les deux Amans ont fait connaissance, mais il y est exprimé qu'ils soupçonnent que Pantalon veut lui même épouser Ca-

(1) Le théâtre représente une rue, où l'on remarque la Maison de Pantalon, & une autre Maison qui appartient a Scapin.

mille, pour se dispenser de lui rendre compte de son bien, & la suite fait voir qu'ils ont soupçonné juste. Scapin assure son maître qu'il viendra à bout de tromper la vigilance du Tuteur, & Mario sort en lui recommandant ses intérêts. Pendant que Scapin rêve aux moyens d'exécuter sa promesse, il voit arriver Arlequin équipé en voyageur, Scapin & lui se reconnaissant pour amis intimes, ils se rendent compte mutuellement de leurs aventures depuis qu'ils ne se sont vûs ; le résultat de celles d'Arlequin, c'est qu'il est fort las, qu'il meurt de faim, & qu'il n'a point d'argent pour payer son gîte, & acheter de quoi manger. Scapin lui apprend qu'il est au service d'un Seigneur fort riche & fort généreux, à qui l'habileté d'Arlequin peut être utile, & qui le récompensera bien, & fournira à tous ses besoins; il ajoute qu'en attendant il lui offre un azile dans une maison qu'il lui montre, qu'il a déja acquise des libéralités de son maître, & dont Arlequin peut compter dès ce moment que la moitié est à lui ; en même tems il le fait entrer dans cette maison, & va rendre compte à Mario de ce qu'il vient de faire pour son service. Il revient un mo-

ment après avec Mario, auquel il conseille de ne pas manquer de donner une bonne idée de sa libéralité à l'habile intriguant qu'il vient de mettre dans ses intérêts, il frappe à la porte du logis où il l'a laissé ; Arlequin lui répond de dedans la maison, & lui désignant différents ustensiles qu'il y a trouvés, & dont il lui demande le nom, il lui crie à mesure que Scapin l'en instruit, qu'il vient de les manger, jusqu'à de la chandelle & des bottes. (1)

Enfin Arlequin sort de la maison, & Scapin le présente à Mario, auquel il promet des merveilles. Cette scène est interrompue par des Lazzis d'Arlequin, qui s'imagine sentir alternativement dans toutes les parties de son corps les éperons des bottes qu'il vient de manger. Scapin quitte la scène, & le laisse avec Mario, qui lui promet de récompenser généreusement ses services, & lui montre une bourse pleine d'or qui excite l'avidité d'Arlequin. Tout en entretenant Mario de son zele, & de

(1) Cette scène est prise du Baron Allemand, Comédie en trois actes, de l'ancien théâtre Italien, aujourd'hui réduite en un acte au nouveau, sous le nom d'Arlequin Baron Suisse.

la capacité qu'il a acquiſe dans ſes voyages, il fait ce qu'il peut pour s'en ſaiſir ſans en pouvoir venir à bout, Mario qui la tient de ſa main, eſquivant toujours en geſticulant celle d'Arlequin qui ſuit la ſienne, ſans faire ſemblant de s'appercevoir de ſon deſſein. Enfin, il fait le geſte de la remettre dans ſa poche, & la laiſſe tomber; Arlequin met le pied deſſus, & Mario qui affecte de ſe promener en lui parlant, a toutes les peines du monde à lui faire quitter ſa place pour le ſuivre; il allégue un rhumatiſme qui le rend boiteux, & obligé de céder aux raiſons de Mario, qui lui perſuade que l'exercice eſt bon pour ſon mal, & aux efforts qu'il fait pour l'attirer à lui, il ſe baiſſe, ramaſſe la bourſe le plus adroitement qu'il peut, & la cache ſous ſa veſte. Mario s'apperçoit d'une tumeur qui lui eſt ſurvenue à la poitrine, & veut à toute force ouvrir cet abcès avec ſon épée; Arlequin effrayé, s'écrie qu'il ſe ſent mieux, & en effet, l'abſcès diſparaît, la bourſe ayant changé de place, & Arlequin l'ayant cachée ſous ſon chapeau. Mario après avoir joui encore quelques momens de l'embarras d'Arlequin, le quitte en lui ôtant ſon chapeau fort hon-

nétement, & lui disant : adieu mon cher Arlequin. Il répete deux ou trois fois cette politesse & sort ; mais Arlequin n'a pas beaucoup de tems pour s'en applaudir, car il rentre dans l'instant, & vient comme par réflexion reprocher à son nouveau valet sa grossiereté de ne pas ôter son chapeau à son Maître qui lui marque tant d'amitié, & qui le salue le premier ; il ne peut comprendre qu'un homme qui doit avoir appris à vivre en voyageant tombe dans une pareille faute , Arlequin s'excuse sur un gros rhume , mais Mario lui répond que le peu de tems qu'il faut pour ôter son chapeau & le remettre, ne peut lui faire courir aucun risque , & en même tems il le lui ôte lui-même ; la bourse tombe ; Mario s'en saisit , & feint une grande colere ; il fait les plus vifs reproches à Arlequin , & malgré sa résistance , il lui saisit le bras , disant qu'il veut percer de son épée la main qui a fait un coup si hardi ; mais au lieu de la percer , il remet dedans la bourse qu'il vient de ramasser , & assure Arlequin qu'il en a beaucoup d'autres pareilles pour le payer de chaque service qu'il lui rendra ; en même tems il le quitte tout de bon , & le laisse transporté de

joie. Scapin revient sur la scène, Arlequin lui fait part de sa bonne fortune, & lui propose de lui vendre la part qui lui reste de la maison dont il lui a donné la moitié, parce qu'il aime à loger à son aise, & qu'il est bien aise d'être en droit de le prier de chercher un autre logement; Scapin a bien de la peine à lui faire comprendre que son intention, en partageant sa maison avec lui, a été de lui donner un asile, & non le droit de le mettre lui-même à la porte. Ils sortent ensemble. Le Théâtre change & représente le cabinet de Pantalon, où on le voit qui appelle Coraline sa Servante, & qui défend qu'on le vienne troubler. Il se met à une table à compter de l'argent, (*) dont Arlequin qui s'est déja introduit chez lui, & jusques dans cette chambre, on ne sçait comment, se saisit à mesure. D'abord il croit se tromper dans son comp-

(1) Cette scène & les suivantes, jusqu'au moment où Pantalon se prépare à sortir, ont été ajoutées quand on a repris le Tuteur trompé, sous le titre du Tuteur; elles sont prises du Canevas Italien, intitulé: *l'Amour extravagant, ou les Filles amoureuses du Diable.* On en fait usage dans plusieurs Pantomimes à la Foire.

te, puis il appelle Coraline, croyant que c'eſt elle qui veut l'inquiéter par plaiſanterie; elle arrive, lui prouve qu'elle n'eſt point entrée dans le cabinet depuis qu'il l'a renvoyée, & ſe retire. Pantalon ſe prend de tous ſes mécomptes à la force d'une imagination préoccupée; il ſe remet à calculer, & ſurprend enfin la main d'Arlequin. Il ſe tourne, voit une face noire à côté de la ſienne, & s'écrie avec frayeur que c'eſt le diable; le tremblement qui doit le ſaiſir, & les autres ſymptômes d'effroi donnent beau jeu au talent de l'Acteur chargé de ce rôle. Coraline accourt à ſes cris, & ne trouvant plus perſonne avec lui, parce qu'Arlequin s'eſt caché pendant le ſaiſiſſement de Pantalon, elle ſe mocque de lui, & le raſſure avec bien de la peine. Il ne veut pas même continuer le calcul qu'il avait entrepris, & dit à Coraline qu'il eſt obligé de ſortir pour une affaire preſſée, mais il lui parle, avant que de s'en aller, de l'inquiétude où il eſt toutes les fois qu'il eſt obligé de s'abſenter du logis; il lui confie ſes vues ſur Camille, & les motifs qui les ont fait naître; il lui recommande, en lui promettant une bonne récompenſe, de faire une garde

affidue, & lui défend de laiffer entrer perfonne qu'il ne foit revenu ; elle promet d'obéir, & Pantalon fort de chez lui. Le Théâtre change encore, & repréfente l'appartement de Camille, où elle s'entretient avec Coraline, de la févérité de fon Tuteur, dont la foubrette gagnée par les promeffes qu'il lui a faites, excufe le procédé. Mario, Scapin & Arlequin, qui vient apparemment d'introduire les deux premiers, entrent pendant cette converfation. D'abord Coraline les querelle avec beaucoup de volubilité, en hauffant la voix de plus en plus ; mais au milieu d'une tirade fort vive, la vue d'Arlequin qui lui eft nouvelle, fait fur elle une telle impreffion, qu'elle en perd la parole, & ne fait plus que bégayer quelques mots, avec la joie peinte fur le vifage. Enfin après avoir écouté tout ce qu'Arlequin lui dit du pouvoir de l'amour, que Pantalon a grand tort de vouloir borner, en captivant Camille comme il fait, & dont lui-même qui lui parle n'a pu fe défendre, à la premiere vue de Coraline, elle recouvre l'ufage de la parole pour déclamer fans ménagement contre la tyrannie de fon Maître, & pour engager fa jeune Maîtreffe

à s'en affranchir. Mario s'entretient avec Camille ; Arlequin & Scapin se disputent à qui fera la conversation avec Coraline , mais elle préfére Arlequin , qu'elle appelle un joli brunet, au grand regret de Scapin qui en est depuis longtems amoureux. Son nouvel Amant lui apprend qu'il est un des bons partis de la Ville ; qu'il possede une bourse pleine d'or , sans compter toutes celles qu'on lui a promises , & la moitié d'une maison ; il atteste Scapin de la réalité de cette derniere possession ; pendant ce détail & les lazzis de jalousie de Scapin, Pantalon frappe à la porte ; Mario & les deux Valets effarouchés se cachent sous un tapis , auquel les femmes font prendre la forme d'un canapé ; (*) elles disent à Pantalon, après l'avoir fait entrer, que c'est un meuble nouveau dont Camille vient de faire emplette. Pantalon s'asseoit dessus , & à chaque mouvement qu'il fait , le canapé prend une nouvelle situation; à cette incommodité se joignent les malices que lui fait Arlequin , auquel d'un autre

---

(1) Cette scène est prise de la Comédie Italienne , intitulée : *le Mariage entre les vivans & les morts.*

côté la posture genée du Maître & des Valets donnent lieu de se livrer à beaucoup de lazis. Enfin Mario lassé de se contraindre, se leve, & voyant Pantalon porter la main à son poignard, il tire son épée pour lui en imposer, & lui déclarer que quoiqu'il soit Tuteur de Camille, il n'a aucun droit de l'empêcher de l'épouser, puisque c'est un établissement convenable pour elle, & qu'il est résolu de terminer malgré lui. Pantalon répond qu'il ne lui sera pas aussi aisé d'ôter de ses mains le bien de Camille que sa personne; Mario replique qu'il va se saisir de ce qui l'intéresse le plus, & qu'il attendra les ordres de Camille sur le reste; en même tems il sort avec Camille; Arlequin & Scapin le suivent, & le premier emméne Coraline; Pantalon n'ose s'opposer au départ de la pupille, non plus qu'à celui de sa Servante, & la Comédie finit.

Ce Canevas avoit été donné en 1733 sous le titre du Tuteur trompé; lorsqu'il fut remis en 1744, on y ajouta plusieurs scènes tirées de différentes autres Pieces; & ajusté de cette maniere, il fit le plus grand plaisir: il y a encore

un Canevas Italien en trois Actes qui fut donné le 14 Septembre 1716, sous le titre (Tapeti) les Tapis. Elle est de l'ancien Théâtre Italien.

LES MARIAGES ASSORTIS.

Comédie en trois actes, en vers, 10 Février 1744. (1)

DORIMON reproche à Damon, son fils, une maniere de vivre trop singuliere; mais ce jeune homme vertueux, en convenant avec son pere de la justice du reproche qu'il en essuie, lui montre que ce défaut apparent, est une vertu réelle.

Oui, je suis accusé de singularité,
Car tout homme à talens est par moi respecté;
La plûpart, il est vrai, ne vont point dans le monde,
On s'y pique à l'envi d'ignorance profonde;
On déclare la guerre au seul titre d'esprit,
Et l'on paraît méchant, lorsqu'on approfondit

(1) La scène est à Paris.

Dans le monde, faut-il qu'un Savant ſe répande ?
Quels diſcours découſus voulez-vous qu'il entende ?
J'eſpérais rencontrer dans ce monde charmant,
Des vertus où l'eſprit ſeme ſon agrément ;
Dans ce qu'on nomme ici la bonne compagnie,
J'ai cru qu'on ſe formait le cœur & le génie,
Et que ce qui faiſait une bonne maiſon,
C'était l'art d'être aimable avec de la raiſon.
Je l'ai connu ce monde ; ah ! grands Dieux, quelle école !
C'eſt de nos jeunes gens une cohorte folle,
Sans principes, ſans goût, s'accrochant à des mots,
Révoltans dans leurs airs, libres dans leurs propos,
Dont l'eſprit effrené, ſans reſpect, ſans prudence,
Fait rire la Folie, & rougir la Décence ;
J'ai cru que je pouvais, ſans me faire aucun tort,
Laiſſer ces Meſſieurs-là qui me déplaiſent fort, &c.

DORIMON.

Damon, on penſe bien quand on ſait ſe conduire,
Et ce grand art conſiſte à ſavoir ſe produire.
Fréquentez ces Maiſons, où, ſans être ſoumis,
Dans l'éclat des honneurs, on ſe fait des amis.
Tous les vôtres, mon fils, plus chagrins que ſauvages,
Au Dieu de la fortune ont offert des hommages.
Ces hommes rebutés, mépriſent par dépit
Ceux dont le crime fut d'effacer leur crédit;
Libres en apparence, ambitieux dans l'ame,
C'eſt l'animoſité qui fronde & qui déclame;
Ils haïſſent les Grands par pure paſſion,
Et leur miſantropie eſt de l'ambition.
Leur eſprit dédaigneux, que leur diſgrace entraîne,
Paraît briſer leurs fers, tandis qu'il les enchaîne;
Ce qu'on nomme vertu, je le vois d'un autre œil;
On ne hait l'Univers, que par eſprit d'orgueil.

Ces deux portraits pour être oppoſés ne ſe détruiſent pas l'un l'autre, &

Dorimon qui voudrait que son fils mît un peu moins de sévérité dans sa philosophie, est ravi d'apprendre de lui-même, qu'il ne sent aucune répugnance pour le mariage. Ce pere a déja chargé le Chevalier son second fils, de chercher un parti convenable à Damon; ce cadet aussi superficiel que l'aîné est solide, arrive & apprend à son pere qu'il a trouvé pour son frere le Philosophe, une épouse dont il fait le portrait suivant:

C'est une fille riche; elle n'a plus de mere,
C'est toujours une avance, & sur-tout point de frere.
Elle n'a qu'une sœur qui fait choix du Couvent,
Le pere sera mort dans un an, même avant.

DORIMON.

T'a-t-il donné parole?

Le CHEVALIER.

Oui, sa face est mourante;
Cette fille a de plus une assez vieille tante,
Décrépite & coquette, & dont le teint fané
Cache les passions sous un front sillonné.

Le tems chez elle encor n'a point éteint leur
braise,
Sa mine a soixante ans, son cœur n'en a que
seize;
Elle a du bien vraiment, il serait dangereux
Qu'un jeune homme parût trop aimable à ses
yeux,
Il s'en emparerait par un bon mariage,
Et c'est à quoi je veux pourvoir en homme
sage.

Damon n'est pas trop satisfait du portrait que son frere vient de faire d'Angélique, sa future, & son éloignement est justifié, par les impertinences que Finette, Suivante de cette Angélique, débite en venant le consulter de la part de sa Maîtresse, sur la coëffure qu'elle doit préférer pour lui plaire; elle lui apprend qu'elle desirerait aussi que l'entrevue se fît au Bal de l'Opéra. Damon sort, & le Chevalier apprend à Angélique qui arrive, que la proposition qu'il a faite à son frere de l'épouser, n'est qu'une ruse dont il veut se servir pour l'obtenir lui-même, attendu que le pere d'Angélique, ne pourra se résoudre de son plein gré, à don-

ner sa fille, qui est riche, à un Cadet de famille ; il continue ainsi, après avoir fait de son frere le portrait d'un pédant.

C'est un homme à souhait pour servir notre
flâme ;
Car, fut-il au moment de vous prendre pour
femme,
Il s'en désistera sans aucun repentir,
Si Monsieur votre pere y veut bien consentir.
Or, il ne faut qu'un point afin qu'il y con-
sente ;
C'est de pouvoir jouir du bien de votre tante,
Car cet article seul doit être notre objet.
Il faut donc vous prêter à servir mon projet,
Jouez l'impertinence aisée & nonchalante,
D'une femme à grands airs, dont l'époux re-
présente,
Vous verrez aussi-tôt mon frere épouvanté.
Voilà tout votre rôle, & moi de mon côté
Je serai l'Amoureux; à la bonne Arxminte
Avec succès déjà j'ai commencé la feinte,
Son ame s'adoucit & ne doute de rien,
Et quand j'aurai son cœur, j'aurai bien-tôt
son bien.

Damon commence le second acte avec Beauval son ami, qui n'approuve

pas la facilité avec laquelle Damon consent au mariage que son pere, ou plutôt son frere le Chevalier a projetté par des vues qui ne regardent que lui-même ; ce galant homme est digne de toute la confiance que Damon lui accorde, & lui parle ainsi sur l'union précipitée qu'il est prêt de former.

Je suis trop votre ami, pour n'être pas sincere ;
L'Hymen & le bonheur ne se rencontrent guere ;
De l'Hymen aujourd'hui l'on ne serre les nœuds,
Que pour être opulent, & non pour être heureux.
Cette foi qu'on se donne, est un vœu mercenaire,
Qu'on forme effrontément, sans aimer & sans plaire,
C'est à la soif du bien qu'on cherche à s'immoler ;
Ce sont des chaînes d'or, dont on veut s'accabler ;
Ce lien dépouillé de tendresse & d'estime,
N'a point cette vertu qui le rend légitime,
Qui produit des époux le charme naturel ;
Et ce bonheur se change en un malheur réel.

Damon ne penſe pas tout à fait comme ſon ami ſur le mariage, il lui dit:

L'Amour n'eſt pas toujours un flambeau bien fidele,
Sa flâme éblouit trop, pour ne conſulter qu'elle;
Et quand la main du tems l'éteint dans notre cœur,
Souvent de notre choix nous découvrons l'erreur.

BEAUVAL.

Je ſai trop quel malheur le mariage entraîne,
Je voudrais n'en avoir jamais ſerré la chaîne.

DAMON.

Vous êtes marié?

BEAUVAL.

Non, je ne le ſuis plus.
Le tems ne peut calmer mes chagrins ſuperflus,
Je pleure tous les jours l'épouſe la plus ſage;
Des graces, des vertus, elle était l'aſſemblage.
J'étais riche, un naufrage enleva tout mon bien;
Ma femme me reſtait, je crus ne perdre rien.
Elle ſuivit mes pas au fond d'une retraite,

Ce fut-là qu'au-dessus des faux biens qu'on regrette,
L'Amour me fit sentir, que malgré le malheur,
L'homme possede tout, quand il jouit d'un cœur.
La mort frappa ma femme; il m'en reste une fille,
Elle seule aujourd'hui fait toute ma famille;
Mon ami, concevez quel est mon désespoir!
On ne m'accorde pas la douceur de la voir.

Un oncle plus généreux par vanité que par sentiment, s'est chargé du soin d'élever cette fille, qu'il refuse aux embrassemens de ce pere malheureux, qu'il ne veut pas même reconnaître pour son parent. Damon demande à son ami le nom d'un parent si cruel; mais il est interrompu par l'arrivée du Chevalier, auquel il cede la place, après l'avoir suffisamment relevé sur quelques propos peu honnêtes, que sa mauvaise fortune lui a attirés de la part de cet étourdi.

Dorimon leur pere, vient annoncer à Damon sa future épouse, & son futur beau-pere. Ils ne se sont pas long-

tems attendre; ils ſont ſuivis d'une vieille tante & d'une prétendue ſœur d'Angélique, dont nous apprendrons le ſort au dernier acte.

Cette ſcène entre les parties contractantes, eſt du nombre de celles qu'on appelle remplies de jeu comique. L'équivoque continuelle qui en fait tout le prix, eſt de convention entre le Chevalier & Angélique; la Vieille qui y eſt jouée, ſe croit aimée du Chevalier, qui n'en veut qu'à Angélique: pour Hortenſe, qui ne trempe nullement dans la fourberie du Chevalier, la bonne Araminte lui donne ce conſeil:

Hortenſe, écoutez bien, & ſentez cet honneur;
D'Angélique ma niece, il faut vous dire ſœur;
Il faut enſevelir l'état de votre pere,
De peur de vous tromper, ayez ſoin de vous taire.

Ces meſures bien priſes, & bien obſervées, produiſent une ſcène très-amuſante. Liſimon, pere d'Angélique, ne retrouve point en Damon l'homme ſingulier qu'on lui a peint ſans doute d'une maniere ridicule, il l'en félicite.

DAMON.

Si j'osais me charger d'un pareil personnage,
Pour pouvoir m'approuver, je vous trouve trop sage;
Qui cherche à s'annoncer sous ce titre affecté,
N'est souvent dans le fond, qu'un esprit avorté,
Qui veut en imposer, à la faveur d'un terme,
Sur l'incapacité qu'en soi-même il renferme;
Mais celui qui s'applique à n'avoir jamais tort,
Qui malgré ses talens, parait simple à l'abord,
Qui pour faire plaisir, desire des richesses,
Qui connaît l'amitié, qui passe les faiblesses,
Qui des travers publics rit en particulier,
Voilà ce que j'appelle un homme singulier.

Chaque personnage remplit son caractere dans cette scène. Les deux peres parlent d'intérêts, Angélique minaude, & la vieille Araminte lorgne tendrement le Chevalier, qui persifle son frere, lequel est tout occupé à admirer la douceur & les perfections de l'aimable Hortense qui le charme.

La scène suivante se passe entre Araminte, Angélique qui n'est vue que du Chevalier, & celui-ci qui lui adresse toutes les choses tendres, que la folle Ara-

minte a la sottise de prendre pour elle.

Damon a ensuite une conversation avec Hortense, qui développe leur caractere, & leurs penchans réciproques.

Dans la premiere scène du troisieme acte, le Chevalier a pris soin d'obtenir le consentement de Lisimon, pere d'Angélique, à qui il a expliqué ses projets.

LISIMON.

En faisant le bonheur d'une fille que j'aime,
Dans cette affaire-là, mon plaisir est extrême,
De voir qu'avec adresse on attrape ma sœur;
Et lorsque de son bien vous serez possesseur,
De concert avec vous, je me mocquerai d'elle.

Le Notaire que le Chevalier a mis dans ses intérêts, parle ainsi à Lisimon:

De la donation la forme sera telle;
Qu'Araminte sera frustrée entierement,
Et ne touchera rien que par votre agrément;
Je sais, graces au Ciel, mon métier de Notaire.

Araminte vient confirmer ce que le Notaire vient d'assurer à Lisimon.

ARAMINTE.

Chevalier, ayez ſoin de faire bien tranſcrire
Ce qu'en votre faveur ma tendreſſe m'inſpire.

Le NOTAIRE, *écrivant.*

Par devant fut préſente en ſon plein juge-
ment.

ARAMINTE, *dictant.*

Jacqueline Araminte.

Le CHEVALIER.

A l'âge où ſûrement
Une fille a ſon bien ſans être émancipée.

ARAMINTE.

Ayant de tous les tems eu du goût pour l'é-
pée,
Aimant du Chevalier la perſonne & l'état.
Ecrivez: pour donner force à cet acte-là,
Que ſi du mariage il ne ſort pas lignée,
Malheur, dont, grace au Ciel, je ſuis bien
éloignée,
Je donne néanmoins mon bien au Chevalier,
Sans qu'aucun autre puiſſe en être l'héritier.

Araminte ſe trouve par cet acte auſſi bien liée qu'on le peut-être dans un mariage de Comédie; mais celui de Damon

Damon avec Angélique, eſt plus éloigné que jamais. Il a eu une converſation avec Hortenſe, dans laquelle il a eu lieu d'admirer plus que jamais les belles qualités de cette charmante perſonne; & ne pouvant plus réſiſter aux ſentimens qu'elle lui inſpire, il lui avoue le penchant qu'elle lui a inſpiré dès la premiere vue: elle s'en défend d'abord, mais Damon a lieu de voir que c'eſt moins ſon indifférence que ſa raiſon, qui la fait s'oppoſer au deſſein qu'il a de la demander à Liſimon, de qui elle lui avoue qu'elle ne dépend pas entiérement. Q oi qu'il puiſſe en arriver, il eſt réſolu de rompre abſolument avec Angélique qui vient auſſi dans la même intention. Quoiqu'ils ne reſſentent aucun penchant l'un pour l'autre, la ſimple honnêteté les jette dans un grand embarras qui redouble réciproquement par l'erreur où ils ſont l'un & l'autre de leurs ſentimens particuliers; ce qui produit une ſcène vraiment théâtrale Enfin ils s'expliquent, & leurs ſatisfactions ſe déclarent à meſure que leurs ſentimens ſe développent. Damon fait part de ſa joie à ſon ami Beauval qui l'en félicite, & auquel il eſt prêt de confier ſa nouvelle paſ-

sion, lorsqu'un laquais de M. Lisimon, vient prier cet ami d'aller trouver son Maître, pour une affaire de la derniere importance.

Damon reste seul & se livre à l'idée flatteuse de posséder sa chere Hortense, qui paraît, & par une action digne de sa générosité, elle vient mériter le bonheur qu'il lui destinait, & lui apprend qu'elle n'est point fille de Lisimon.

On voudrait cependant vous en faire un mystere;
Comment pourrai-je, hélas! désavouer mon pere?
Par quel motif encor, Damon, pour vous tromper! . . .

DAMON.

Que ce discours, Hortense, a lieu de me frapper!

HORTENSE.

On fait bien plus, on veut que de cet artifice,
Mon pere même soit le malheureux complice;
A ne me plus connaître, on veut le condamner;
De l'appelier mon pere on veut me détourner;

Je mourrais de douleur, s'il allait me défendre
De prononcer un nom & si cher & si tendre,
Non, je ne le pourrais ; tout viendrait me trahir,
Mon cœur me forcerait à lui désobéir.

DAMON.

Pour jetter sur son nom la honte du silence,
Qu'a donc fait votre pere ?

HORTENSE.

Il est dans l'indigence.
La fortune autrefois cherchant à l'enrichir,
Ne lui donna des biens que pour les lui ravir.
Ils les a tous perdus ; voilà quel est son crime.

DAMON.

Le malheur qu'on soutient, rend plus digne d'estime.
De grace, nommez-moi ce pere infortuné ?

Il paraît ; ce pere n'est autre que Beauval, & Hortense se jette à ses genoux.

Mon pere, à votre aspect que mon ame est ravie !
Ah ! ne prononcez pas le malheur de ma vie,
Je ne voudrai jamais Damon pour mon époux,
S'il faut pour l'obtenir que je renonce à vous ;

Votre ſeule amitié pour mon cœur a des charmes,
Nommez-moi votre fille, & calmez mes allarmes.

DAMON.

Ciel! qu'entens-je? Sa fille! ô bonheur inoui!
Quoi, le pere d'Hortenſe eſt mon meilleur ami!

BEAUVAL, *à Damon.*

Comblé de vos bienfaits, j'étais dans l'impuiſſance
De vous rendre certain de ma reconnaiſſance;
Trop heureux qu'aujourd'hui l'Amour ſoit de moitié,
Et vienne à mon ſecours pour payer l'amitié.

Dorimon ne peut refuſer ſon conſentement à une union ſi bien aſſortie; & celle du Chevalier avec Angélique, qui ne l'eſt pas moins, acheve de remplir le titre de la Piece, qui finit au gré de tous les Acteurs; ſi ce n'eſt Araminte qui mérite d'être punie, pour avoir voulu, par un caprice condamnable, priver ſes véritables héritiers de ſa ſucceſſion. Je ne crois pas cepenque ce motif excuſe ſuffiſamment la

conduite du Chevalier, & qu'il doive devenir Escroc, pour apprendre à sa Tante à n'être plus folle ; c'est créer un vice pour corriger un ridicule. Au reste, cette Piece eut tout le succès qu'elle méritait, par la beauté des détails & des autres caracteres, & même par l'intérêt qui se fait sentir dans plusieurs scènes, & dont on ne peut se défendre au dénouement. Elle eut quinze représentations avant Pâques, & plusieurs reprises également applaudies ; elle est de M. l'Abbé de V. . . .



L'APPARENCE TROMPEUSE.

Comédie en un acte en prose, 2 Mars 1744. (1)

DORIMON, *Amant de Florise.*

De toutes les especes d'amour que la nature nous inspire pour un sexe trop charmant, il n'y en a point de plus pénible, que celui que l'on sent pour une veuve; une fille coûte bien moins à conquérir. Le charme de la nouveauté, l'attrait d'un bonheur inconnu, & le penchant d'un cœur sans expérience, lui font faire la moitié du chemin; & si la pudeur, ou l'orgueil, ou sa petite malice, lui imposent silence sur ses sentimens, une démarche, un coup d'œil, un geste, les trahit & les décele; avec une veuve, on n'a point ces ressources là; & il semble que par une fatalité attachée à ce que l'on possede, elle tire de l'étendue de ses connaissances, le droit & le pouvoir d'en mépriser l'usage.

(1) La scène est à Paris, chez Florise.

J'aime Floriſe depuis un an ; je me ſuis déclaré ſix mois après ; depuis trois mois je demande à l'épouſer, & je ne ſais pas encore ſi elle m'aime, ... Oh parbleu ! je perds patience ; & il eſt tems enfin que je ſorte d'une incertitude ſi cruelle, &c.

Dorimon ne croit pouvoir mieux s'éclaircir du doute où il eſt ſur ſon amour, qu'en interrogeant Carlin & Nérine. Le premier eſt Valet d'Ariſte, qu'il ſoupçonne d'être ſon Rival, & l'autre eſt Suivante de Floriſe, dont il eſt Amant. Ce Carlin & cette Nérine ſont mariés, & ne s'accordent pas trop bien ; ils viennent ; il les interroge, & pour les mieux mettre dans ſes intérêts, il leur promet de les mettre en état de ſe paſſer d'être Valet ou Suivante, s'ils le ſervent bien dans cette occaſion. Les éclairciſſemens qu'il en tire, ne font que le mettre dans une plus grande incertitude. Nérine lui promet de nouveaux ſoins ; il lui promet à ſon tour cent louis, ſi elle lui tient parole. Voici comment elle y réuſſit ; Floriſe vient ; Nérine tâche de pénétrer ſon cœur, mais inutilement ; ſa Maîtreſſe ne la croit pas aſſez diſcrette, pour mériter

sa confiance ; elle écrit à Ariste, & charge Nérine de lui porter son billet, qu'elle cachette avec soin. Florise s'étant retirée, l'infidelle Suivante voudrait bien savoir ce qu'elle vient d'écrire, les cent louis promis augmentent la tentation ; elle y succombe ; elle rompt le cachet ; elle ouvre le billet, voici ce qu'il contient :

« Qu'avez-vous, mon cher mari ? » Pouvez-vous m'abandonner comme » vous faites ? Quoi ! trois jours sans » me voir, ni m'écrire : c'est trop me » négliger. Venez au plutôt vous justi- » fier de cette froideur. Adieu, mon » cher mari, je vous attends ».

Le nom de mari que Florise donne à Ariste, fait le nœud de la Piece. Dorimon ne vient que trop tôt pour son malheur ; Nérine lui fait part de la découverte qu'elle vient de faire ; elle lui remet cette fatale lettre, dont le port lui est assez largement payé ; elle reçoit les cent louis que Dorimon lui a promis, & le prie très-instamment de ne point déceler l'infidélité qu'elle a faite à sa Maîtresse, en faveur de son bienfaicteur. Dorimon est aussi surpris qu'irrité du mariage qu'il vient d'apprendre, & de la dissimula-

tion d'Ariſte ; il prend le parti de diſſimuler à ſon tour. Ariſte le preſſe de demander la main de Floriſe; Dorimon ne manque pas de prendre cette marque d'amitié pour une inſulte; cependant il garde le ſilence pour tenir parole à Nérine. Cette diſſimulation donne lieu à d'autres ſcènes qui ſont très-amuſantes pour les Spectateurs ; elles ſont cependant un peu multipliées ; enfin Dorimon outré de la fauſſeté d'Ariſte & de Floriſe, montre la lettre qu'il a reçue de Nérine; l'équivoque eſt facilement éclaircie , & Floriſe qui aime Dorimon , & qui ne peut qu'être flattée de ſa jalouſie , ſigne le contrat qu'Ariſte avait pris ſoin de faire dreſſer , ainſi que de préparer une fête qui termine la Piece , & après laquelle on chante un Vaudeville.

Cette Piece qui eut beaucoup de ſuccès eſt de Guiot de Merville. On peut lui reprocher d'avoir cherché à y mettre un peu trop d'eſprit , défaut commun alors à preſque tous les Auteurs qui travaillaient pour le Théâtre , & dont ceux d'à-préſent ſe ſont bien corrigés. Cette Comédie eut huit repréſentations avant Pâques , & fut repriſe

avec le même ſuccès après la rentrée du Théâtre ; elle attira à l'Auteur les vers ſuivans :

D'un Comique riant, naturel, raiſonnable,
Sois le hardi reſtaurateur ;
Par ta Piece nouvelle, on juge que l'Auteur
Peut donner à Thalie, un ton vrai, convenable ;
Cette apparence-là ne nous trompera pas,
Et l'Oracle eſt plus ſûr que celui de Calchas.

La Clôture du Théâtre ſe fit cette année le 21 Mars par la Comédie intitulée la ****, qui fut ſuivie de l'Apparence trompeuſe, du Berceau, Feu d'artifice nouveau qui amenait beaucoup de monde. Le tout terminé par le Compliment ſuivant.

SCENE PREMIERE.

M. ROCHARD.

Meſſieurs, ſi dans nos jeux le deſtin meſurait
Notre ſuccès à notre zèle,
Votre bonté pour nous bientôt nous comblerait
D'un bonheur auſſi flatteur qu'elle. . . .

SCENE SECONDE.

M. ROCHARD, Mlle. RICCOBONI, *sous le nom d'une Marquise.*

La MARQUISE.

Que faites-vous, Monsieur Rochard ? . .

M. ROCHARD.

Ah ! Madame, qu'osez-vous faire ?
Interrompre un discours. . . . .

La MARQUISE.

Par ce discours sans art,
Vous allez révolter, Monsieur, en voulant plaire ;
C'est ce qui de ma loge ici me fait courir,
Car je prends à votre théâtre,
(Dont mon sexe d'ailleurs, n'est pas fort idolâtre)
Trop d'intérêt pour le souffrir.

M. ROCHARD.

Mais, Madame. . . . .

La MARQUISE.

On dirait, Monsieur, sur votre Exorde,
Que malgré le concours & nombreux & constant,

Qu'une fois par semaine à vos vœux on accorde,
Vous seriez encor mécontent ?

M. ROCHARD.

Au fond si je le suis, c'est (soit dit sans scandale)
Que de nos nouveautés, même avec votre appui,
Aucune en tout un an n'ait orné notre salle
D'autant de monde qu'aujourd'hui.

La MARQUISE.

Que ne les donnez-vous meilleures ? . :

M. ROCHARD.

A merveille !
Mais où les trouve-t-on ? Et n'avez-vous pas vu
Qu'au théâtre, enrichi par Racine & Corneille,
Hors Mérope, toutes ont eu
Une réussite pareille.

La MARQUISE.

Eh ! de quoi donc vous plaignez-vous ?

M. ROCHARD.

De ce que nos Auteurs, n'étant pas des Molieres,

Ne peuvent (quelqu'ardeur qui les anime tous)
Rien offrir au Public qui ſoit digne, entre nous,
De ſon goût & de ſes lumieres.

La MARQUISE.

De vos Pieces pourtant, Monſieur, les deux dernieres
Ont dû répondre à votre eſpoir,
La petite ſur-tout, de chacun vient d'avoir
Le même accueil que ceux qui peut-être en ſoupirent,
Seraient charmés de recevoir.
Tout le monde la loue, & bien des gens l'admirent.

M. ROCHARD.

Et perſonne ne la vient voir.

La MARQUISE.

En revanche, à l'Auteur la Troupe rend juſtice,
Vous le ſoutenez bien, & voilà le grand point;
Quand l'art ne réuſſit point,
Vous vous ſauvez par l'artifice.

M. ROCHARD.

Auſſi, pour enfanter un plaiſir qui ſaiſiſſe,

Il faut qu'avec les sens l'esprit se trouve joint.

La MARQUISE.

Songez pour rappeller la foule disparue,
A remplacer les feux, qui. . . . . . .

M. ROCHARD.

C'est notre dessein ;
Et d'Italie, au mois prochain,
Nous attendons une recrue.

La MARQUISE.

C'est bien fait ; après tout il regne un préjugé
Que vous devez travailler à détruire.
On pense qu'un morceau par Phébus protégé,
Chez vous ne saurait se produire.
La plûpart au mauvais prétendent vous réduire,
Et le bon au Français est toujours adjugé,
Quoique plus d'un écrit, sûrement bien jugé,
Du contraire eût pu nous instruire.
Montrez donc, en dépit de ce bruit abusif,
A qui la vérité veut que l'on remédie,
Que pour la bonne Comédie,
Il n'ont point de bail exclusif.
Revendiquez vos droits qui ne sont point frivoles;
Dans quelques bons morceaux que vous nous préparez,

Jouez le mieux que vous pourrez ;
A vos gestes, à vos paroles,
Donnez le ton & l'âme, & le feu desiré,
Et sur-tout sachez bien vos rôles,
Je vous promets que vous plairez.
Voulez-vous qu'en deux mots ici je vous ménage
Le Parterre pour Protecteur ?

M. ROCHARD.

Le haranguer, Madame, ah! vous n'êtes pas sage.

La MARQUISE.

J'ai pour autorité, l'exemple d'un Auteur. . .
Messieurs, si de l'honneur de quelque déférence
Par vous mon sexe est illustré,
Des Acteurs d'un théâtre, à votre appui livré,
Soutenez la faible espérance.
Ce sont de bonnes gens ; effrayés des dangers
Où plonge votre indifférence,
Mais sur vous néanmoins fondant leur assurance,
D'autant plus qu'ils sont étrangers ;
Italiens, enfin, nés presque tous en France,
Vous les avez formés, vous les avez instruits,

Que de votre bonté l'attrait les encourage!
Leur zele, leurs travaux, leurs talens sont
vos fruits,
Daignez cultiver votre ouvrage.

M. ROCHARD.

Oui, Messieurs, c'est l'espoir qu'en ce jour je
conçois ;
Votre propre intérêt nous engage à le croire.
Vos cœurs sont notre but, vos plaisirs notre
emploi,
Et vos suffrages notre gloire.

Ce Compliment fut très-applaudi, & celui par lequel les Comédiens rouvrirent leur Théâtre, ne le fut pas moins. Il fut précédé de la Comédie des Fées, & d'un Canevas Italien en un acte, intitulé la Joûte d'Arlequin & de Scapin, & comme de raison le Feu d'artifice, qui tenait alors le premier rang sur les plus excellentes Pieces.

COMPLIMENT.

Le Caprice représenté par la Demoiselle Riccoboni.

Messieurs, vous pouvez aisément
Sous l'habit féminin, connaître le Caprice,
C'est le sexe & l'ajustement

Qui ſont le plus à moi propice.
Le caprice eſt dans l'homme une eſpece de
vice ;
La femme en fait un agrément.
Ce théâtre léger fut toujours mon domaine ;
Les autres ſont ſoumis à de ſéveres loix,
Qu'on cite avec orgueil, qu'on obſerve avec
peine,
Qui reſſerrent l'eſprit, qui deſſechent la veine;
A force de les ſuivre, on vous a quelquefois
Renvoyé la migraine.
Telle témérité chez nous a du ſuccès,
A telle autre on fait le Procès.
Le Caprice en échec, pour ſe tirer d'affaire,
Met en avant ſon caractere ;
Sa gloire n'eſt point un défaut.
Il n'a point d'un grand nom la peſante chi-
mere :
Apprécié le peu qu'il vaut,
Il ne tombe pas de bien haut,
Et ſa chûte en eſt plus légere.
Il peut ſe relever par ſa fécondité ;
Il la perd quand on l'intimide,
Ses écarts ne ſont pas un délire effronté ;
Il veut la Nouveauté pour guide,
Et pour compagne, la Gaieté.
C'eſt un trio qui devrait plaire ; . . .

Mais du fond du Parterre on me lance un
regard. . . .
Le Lorgneur vient à moi . . . c'est mon Juge
ordinaire,
C'est le Goût . . . Aurait-il, Messieurs, de
votre part,
Quelque remontrance à me faire ?

Le GOUT.

En doutez-vous ?

Le CAPRICE, *à part.*

Faisons-lui nos adieux. . .
Non, demeurons . . . Par un ton gracieux
Si j'apprivoise la Censure,
C'est presque en triompher.

(Haut.)

Seigneur, quel jour heureux !
Quel doux présage pour nos Jeux,
De vous voir a leur ouverture !

Le GOUT, *à part.*

La présence du Goût la flatte & la rassure,
Le compliment est orgueilleux.

Le CAPRICE, *à part.*

Qu'il a l'air froid !

Le GOUT, *à part.*

Ah ! que de révérences !

Le CAPRICE, *à part.*

Ne perdons pas le fruit de nos avances,
Il ne m'a jamais tant imposé qu'aujourd'hui ;
Je ne me trouvais point tête à tête avec lui.

(*Au Goût.*)

Je sais que rien n'est beau que par votre suffrage,
Vous regardez ? . . . on a fait de son mieux
Pour vous recevoir.

Le GOUT.

Moi ! me prend-on par les yeux ?

Le CAPRICE.

La Salle vous plaît-elle ?

Le GOUT.

Eh ! qu'importe la cage ?
Ce sont des oiseaux que je veux,
Dont le ramage se varie.

Le CAPRICE.

Il nous est arrivé des Acteurs d'Italie.

Le GOUT.

Peut-être elle a bien fait de les remercier ;
Et vous apportent-ils quelque nouvel ouvrage ?

Le CAPRICE.

Oui, Seigneur.

Le GOUT.

Je reſpire. Et l'Artificier
Ne ſera plus chez vous le premier perſonnage?
Donnez-vous du Français ?

Le CAPRICE.

On nous en a promis.

Le GOUT.

Je crains l'événement.

Le CAPRICE.

Nous auſſi, je vous jure.
Vous plaire eſt de nos ſoins & l'objet & le prix;
Nous nous réglerions bien ſur votre tablature.

Le GOUT.

Le Caprice ne veut ni regle, ni meſure.

Le CAPRICE, *à part.*

J'en ſuis quitte ; il me va refuſer ſes avis.

Le GOUT.

J'en donne volontiers; les avez-vous ſuivis ?

Le CAPRICE.

Auſſi d'un ton fort clair, mais un peu laco-
nique,

Seigneur, vous prononcez vos décrets ſouverains;
Vous ſifflez ou battez des mains,
C'eſt s'expliquer par ſigne.

Le GOUT.

Eſt-il énigmatique ?

Le CAPRICE.

Non; pour le rendre utile, il faudrait ſeulement
Y joindre les motifs de votre Jugement.

Le GOUT.

Ce ſerait un art Poëtique.
Devinez-les.

Le CAPRICE.

Ici l'on ne ſe pique
Que d'apprendre de vous.

Le GOUT.

Notez donc mes Arrêts,
Tenez-en par année un journal hiſtorique.
Mes principes, toujours uniformes & vrais,
Tournent au ſentiment, c'eſt ma bouſſole unique.
Que le vain préjugé, la mode fanatique,
La vogue du clinquant, le méchaniſme épais;

La haine du moderne, ou l'amour de l'antique
Ne feront décliner jamais.

Le CAPRICE, *à part.*

Il pense m'arrêter . . . mais non, il me redresse.

(*Haut.*)

Il faut, pour épargner vos dedains & nos frais,
Envoyer chaque Auteur chez vous, lire sa Piece;
Ils rimeront les plans que vous aurez régis.

Le GOUT.

Les Auteurs? La plûpart savent-ils mon adresse?
Ils se tromperaient de logis.
Eh! me trouveraient-ils dans ces bruyans réduits,
Où la passion juge, où le jargon impose,
Où les Pradons du théâtre éconduits,
Aux Boileaux font perdre la Cause?
Un Abbé doucereux, un Marquis turbulent,
Un Sénateur, chez Thémis indolent,
Une Coquette désœuvrée,
Un Financier qui décide en ronflant,
Là, pensent créer le talent,
En l'affublant de leur livrée.
Je ne lis point de Piece, il faut la voir ici;

Je ne fais point d'essais, l'on me sert, je décide.

Le CAPRICE.

Mais vous trouvez tout mets trop fade, ou trop acide.

Le GOUT.

Mais dans certains ragoûts vous avez réussi.
Par exemple, la Parodie ;
Le genre est fait pour vous. Libre, brillant & vif,
Vengez, vengez le goût de cette rapsodie,
De ce Ballet plat & massif,
De cette triste Comédie,
De ce Conte sopporatif.

Le CAPRICE.

La Parodie admise avec du lénitif,
Est un casuel lucratif ;
Mais ailleurs que chez nous elle est plus applaudie,
Et nous n'en avons pas privilege exclusif.

Le GOUT.

Gagnez les autres de vîtesse,
L'Opéra va bien-tôt vous faire une largesse,
Un morceau, vieux & neuf, revient sur le tapis ;

Des vers repris ſous œuvre, étayés, récré-
pis,
Par l'amphion de la plus noble eſpece,
Par celui dont on voit tous les autres jaloux:
La Parodie à vous s'adreſſe.

Le CAPRICE.

Mais ſi le Spectateur la faiſait avant nous?

Le GOUT.

Vous nous rebattrerez votre vieux répertoire.

Le CAPRICE.

Vous vous y réduirez ; je commence à le
croire.

Le GOUT.

Tant pis.

Le CAPRICE.

Le neuf a du malheur.

Le GOUT.

Vous prenez le travers. Dans un nouvel ou-
vrage,
Entre l'Auteur & l'Acteur,
La critique ſe partage ;
Dans les autres, l'Auteur nous échappe aujourd'hui ;
Vous payez pour vous & pour lui.

Le CAPRICE.

Ainſi toujours revers, toujours faible recette,
Vous nous déſeſperez . . . Songeons à la retraite.
Déjà plus d'une fois la Comédie en pleurs,
Pour partir fit ſa malle.

Le GOUT.

Et vous l'avez défaite.

Le CAPRICE.

Quoi qu'il en coûte, on nous regrette ;
Rien n'eſt tel que de vivre avec des connaiſſeurs.

Le GOUT.

Il eſt de bons momens.

Le CAPRICE.

Faites-en les douceurs ;
Ce ſeul eſpoir nous fixe, on nous rappelle ;
Eh ! vous avez pour nous quelque inclination,
Car nous auriez-vous, ſans elle,
Paſſé l'imperfection ?
Même en cet entretien, où vous hauſſez le ton,
C'eſt pour nous éprouver & piquer notre zele.

Le GOUT.

Et vous croyez avoir raiſon.

Le CAPRICE.

Oui, Seigneur, Oui, le Goût, pere de la sagesse,
Dédaigne la fadeur, abhorre la rudesse;
Les germes du talent par lui sont fomentés,
Cultivés, mûris, augmentés.

Le GOUT.

Oui, des jeunes Sujets il soutient la faiblesse;
Il aiguise l'esprit, bien loin de l'émousser;
Des services passés, tient compte à la vieillesse;
Tend les bras au plaisir que l'on voudrait repousser
Par excès de délicatesse.

Le CAPRICE.

Les beaux jours à ce prix vont renaître pour nous.

Le GOUT.

Le Caprice à mes loix veut donc être docile?

Le CAPRICE.

Mes Auteurs, mes Acteurs, vous le promettent tous.

Le GOUT.

Le goût se rendra donc indulgent & facile.

Le CAPRICE, *au Parterre.*

Messieurs, vous l'entendez ; le démentirez-vous ?

Ce Compliment ingénieux & vivement dialogué par la Demoiselle Riccoboni, & par le sieur Rochard, fut très-applaudi du Public.

DEBUT DE Mlle. ASTRAUDI.

Rosalie Astraudi, âgée d'environ onze ans, débuta le 30 Avril, par le rôle de Florine, dans l'Isle des Talens ; elle fut très-accueillie du Public & fut reçue l'année suivante, pour jouer les rôles d'Amoureuse, ceux de Soubrette, danser dans les Ballets, chanter dans les Parodies ; elle s'acquitta de tous ses emplois à la satisfaction des Spectateurs.

DEBUT DE VERONESE, CORALINE & CAMILLE.

Il y eut le 6 Mai suivant, deux débuts encore plus brillans que celui dont nous venons de parler ; Carlo Veronèse, pour les rôles de Pantalon, &

Anna Veronèse sa fille, plus connue sous le nom de Coraline, pour les Soubrettes. Tous deux parurent dans la même Piece, intitulée le Double Mariage d'Arlequin, excellent Canevas Italien de l'ancien Théâtre. Tous les deux sont originaires de Venise ; le pere était âgé d'environ quarante-deux ans, & la fille en avait à peine quatorze. Ils firent le plus grand plaisir, & furent également applaudis ; mais les talens ainsi que la beauté de la jeune Débutante, n'ayant fait qu'augmenter chaque jour ; elle se vit long-tems sans Rivale sur ce Théâtre, où elle fut reçue, ainsi que son pere, peu de tems après leur début ; & ses talens & sa beauté inspirerent ces vers à M. de Marmontel.

Oui Lucinde, je t'aime ; & mon ame ravie,
A puisé dans tes yeux une nouvelle vie ;
Volage dans mes goûts & froid dans mes desirs,
Je ne trouvais par-tout que l'ombre des plaisirs ;
Je t'ai vue, & mon cœur a reconnu son Maître.
Surpris de ses transports il s'est senti renaître,
Et pareil à l'aiglon de son œuf échappé,
Sous l'aile de l'amour il s'est développé.

Ce feu que je puiſais dans le ſein de Voltaire,
N'eſt plus dans ton Amant, que l'ardeur de te plaire;
L'amour eſt mon génie, il dicte mes écrits.
Comme il en eſt la ſource en ſera-t-il le prix ?
Heureux, ſi ſur les pas de Tibulle & d'Ovide,
Cueillant pour toi les fleurs du Parnaſſe,
Je pouvais voir ta main mêler, à mon retour,
Aux rameaux d'Appollon les myrthes de l'amour!
La Lyre de Tirſée a gagné des batailles,
Aux accents d'Amphion, Thébes dut ſes murailles;
Orphée a ſu toucher par ſes tendres accords,
Les Monſtres de la Trace & le Tiran des morts;
Ovide abandonné ſur des rives proſcrites,
Des traits de la pitié perça l'ame des Scithes;
Je n'en ſuis point jaloux, & ce talent vainqueur,
Aura plus fait pour moi s'il enchaîne ton cœur.
Ce climat vif & pur, ces lieux plus beaux encore
Depuis qu'ils t'ont vû naître, & mille amours éclore;

Ce pays des Héros, des graces, des talents,
Avait produit Cinthie aux yeux étincelants,
Delie au doux sourire, au séduisant langage,
Corine au teint de rose, au cœur tendre & volage;
Mais crois-moi, ma Lucinde, en ces tems si vantés,
Si l'on t'eût vu paraître auprès de ces Beautés,
Avec cette fraîcheur, cet éclat, ce sourire,
Cette bouche appellant le plaisir qu'elle inspire,
Ce corsage arrondi, tel que l'avait Psiché
Quand l'amour comme un lierre y semblait attaché,
Ce sein ferme & poli qui repoussant la toile,
De son bouton de rose enfle & rougit le voile;
Cette main que l'amour baisait en la formant,
Et qui ranimerait la cendre d'un Amant;
Crois-moi, dis je, Properce, Ovide, ni Tibulle,
N'auraient brûlé jamais que des feux dont je brûle,
Et le nom des beautés célébres dans leurs vers,
N'auraient jamais reçu l'encens de l'Univers.

LE DIVORCE D'ARLEQUIN ET DE CORALINE. (1)

Canevas Italien en trois actes, 10 Juin 1744. (2)

MARIO prie Pantalon d'accorder à Scapin ſon Valet, ſa Servante Coraline en mariage ; Pantalon y conſent, pourvu qu'il ſoit du goût de Coraline. Le Docteur la demande pour lui, & Lelio vient auſſi la demander pour ſon Valet Arlequin. Pantalon ne refuſe perſonne, mais il déclare qu'il ne forcera point l'inclination de ſa Servante. Coraline & Arlequin reſtent ſeuls, ſe découvrent leur penchant réciproque, & ſe promettent foi de mariage.

Mario, Lelio, le Docteur & Scapin, viennent preſſer Pantalon d'ordonner à Coraline de faire un choix;

(1) De pluſieurs Pieces Italiennes que le début de Pantalon & celui de Coraline, firent repréſenter, nous ne donnerons l'extrait que de deux ou trois, qui eurent alors le plus de ſuccès.

(2) La ſcène eſt à Boulogne.

il les satisfait. Coraline après avoir fait à tous ceux qui la recherchent un compliment flatteur, les avoir assuré de son estime, & en même tems avoir affecté de l'éloignement pour Arlequin, à l'instant que chacun de ses Amans se flatte d'être heureux ; elle embrasse Arlequin, au grand étonnement de tous ses Rivaux, promet de n'avoir jamais d'autre époux, & l'emmenne chez elle.

Le Docteur & Scapin, qui sont au désespoir, pour retarder le mariage de Coraline, se proposent de se déguiser en femmes, & de s'introduire la nuit chez elle.

Flaminia commande à Arlequin d'aller dire à Mario qu'elle aime, de se rendre chez elle sur le soir ; Arlequin refuse de faire cette commission, mais Flaminia pour l'engager à la servir, lui fait beaucoup de promesses, & le comble d'amitié. Coraline qui les surprend, les invective, sans leur donner le tems de s'expliquer.

Lelio découvre à Arlequin sa passion pour Flaminia, ce Valet l'instruit de la commission dont cette Maîtresse ingrate l'a chargé pour Mario, & il conseille à son Maître de se rendre chez elle, quand il sera nuit, à la place

de ſon Rival. Lelio conſent à profiter de cet avis ; mais Mario qui a entendu leur complot, les prévient, & entre ſur le champ chez Flaminia.

Le Docteur & Scapin arrivent avec des habits de femme ſous le bras. Ils conviennent en parlant dans l'obſcurité, que l'un habillera l'autre, & qu'ils entreront enſuite chez Coraline, mais Arlequin ſe gliſſe ſans faire de bruit, au milieu d'eux, ſe laiſſe habiller en femme, l'un le prenant pour le Docteur, & l'autre pour Scapin. Dans cet habillement, il ſe place à la porte de Coraline, & lorſque ces Rivaux veulent entrer, ils les épouvantent en criant qu'il eſt le diable.

Coraline, au ſecond acte, cherche Arlequin avec une lumiere, Pantalon lui demande ce qu'elle fait ; pendant qu'ils ſe parlent, Mario qui trouve la porte ouverte, entre dans la maiſon. Lelio & Scapin en font autant ; Flaminia avec de la lumiere, attend Mario ; mais Pantalon vient, & lui ordonne de s'aller coucher, pendant qu'il paſſera la nuit à compoſer une liqueur. Auſſitôt que Pantalon eſt parti, Lelio ſe préſente ; Flaminia extrêmement étonnée de le voir ſi tard chez elle,

lui reproche sa témérité ; mais cet Amant la menace de découvrir son rendez-vous avec Mario, si elle ne répond pas à sa tendresse. Flaminia est fort embarrassée ; Mario qui vient de tout entendre, accourt venger sa Maîtresse de l'indigne procédé de Lelio, met l'épée à la main, Flaminia toute tremblante éteint la bougie, & les deux Rivaux rentrent en se battant.

Coraline reproche à Arlequin son infidélité ; impatienté par ses soupçons, il se fâche, & la laisse seule. Le Docteur & Scapin prennent ce moment peu favorable, pour venir étourdir de leur amour Coraline, qui les reçoit fort mal ; mais pour s'en divertir, elle se radoucit, & leur conseille, pour ne pas être apperçu de Pantalon, d'entrer dans des sacs, qu'elle leur fait apporter. Ils y consentent, & sitôt qu'ils y sont entrés Coraline court chercher sa Maîtresse.

Lelio qui est dans l'obscurité, heurte contre le sac du Docteur, reconnaît celui qui est dedans, l'en fait sortir, & se met à sa place, pour se dérober aux yeux de son Rival. Mario fait la même chose avec Scapin.

Arlequin & Pantalon, curieux de

voir les perſonnages qui ſont dans les ſacs, les délie, les Amoureux s'échappent & effrayent le Vieillard & le Valet, qui a leur tour ſe fourent dans les ſacs; Flaminia & Coraline, avec des lumieres, s'approchent, parlent d'abord avec beaucoup d'amitié, l'une à Pantalon, l'autre à Arlequin, puis les font ſortir à grand coups de bâton.

Les quatre mêmes Acteurs commencent le troiſieme acte. Pantalon & Arlequin gronde Flaminia & Coraline, de les avoir ſi maltraités, & toutes deux s'excuſent ſur ce qu'elles ſe ſont mépriſes. Pantalon renvoye tout le monde, voulant travailler tranquillement à ſa diſtillation.

Coraline prend un nouveau ſujet de jalouſie envers Flaminia, dans une ſcène toute pareille à celle dont nous avons parlé au premier acte. Dans ſa fureur elle vient pour ſe venger de la perfidie d'Arlequin, mais dans ſon aveugle colere, elle tombe ſur Scapin, qui eſt le premier objet qui s'offre à ſa vue, & que ſon amour ramenait auprès d'elle. Elle ne revient de ſa mépriſe, que lorſqu'elle lui a fait ſentir toute la peſanteur de ſon bras.

Le Docteur qui arrive, en fait d'a-

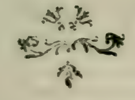
bord compliment à Scapin, puis de nouveau, ils ſupplient tous deux Coraline de répondre à leurs feux. Celle-ci alors furieuſe contre Arlequin, promet d'épouſer celui qui le tuera. L'un & l'autre s'engagent à la ſatisfaire; Arlequin qui a entendu l'extrémité où ſe porte Coraline, lui dit tout ce que le reſſentiment peut lui ſuggérer; tous deux extrêmement mécontents font enfin divorce; le Docteur & Scapin armés, viennent pour tuer Arlequin. Celui-ci court pour chercher une épée, Mario & Lelio défendent ce Valet, & font fuir le Docteur & Scapin.

Mario & Lelio, en préſence de Pantalon, preſſent Flaminia de décider qui des deux aura le bonheur de l'épouſer; Flaminia auſſitôt préſente ſa main à Mario, & le conduit dans la maiſon.

Coraline plaint ſon malheur, de n'avoir pú fixer Arlequin. Elle apperçoit une phiole avec cette étiquette, *poiſon pour faire mourir ſur le champ*; elle boit la liqueur & tombe comme morte; Arlequin arrive, & attendri par ce triſte ſpectacle, il ſuit l'exemple de ſa Maîtreſſe. Les Acteurs qui ſe trouvent ſur la ſcène, ne peuvent revenir de leur

étonnement. Pantalon les en tire, en leur apprenant que ce poison n'est qu'un soporatif (1), & que l'étiquette n'était que pour empêcher quelque domestique d'y toucher. Il rappelle aisément à la vie Coraline, & Arlequin, qui après deux mots d'éclaircissement, sentent renaître plus que jamais l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre, & leur mariage finit la Comédie, à la fin de laquelle la Demoiselle Coraline, joignant le talent de la danse, à celui du dialogue, exécutait avec le sieur Balletti, un pas de deux, qui faisait le plus grand plaisir.

(1) Il est bien mal à l'Auteur de ce Canevas, d'avoir pris par anticipation cette scène à l'Auteur du Maréchal.



CORALINE MAGICIENNE. (1)

Canevas Italien en cinq actes, 2 Juillet 1744. (2)

CORALINE & Mario ont été tous deux élevés par le Magicien Meliſſa, Coraline fait tant de progrès dans la Magie, qu'elle cauſe beaucoup de jalouſie à ſon Maître, qui ne cherche que l'occaſion de s'en venger. Mario devient amoureux de Coraline qui répond à ſon ardeur, & dans la crainte de perdre ſon Amant, elle le retient renfermé dans un jardin, où elle s'endort aux doux ramages des oiſeaux.

Méliſſa, Magicien, par le moyen de ſon Art, apparaît à Mario, qu'il trouve auprès de Coraline, il lui reproche ſa faibleſſe pour cette femme, lui donne une bague, & l'aſſure que lorſqu'il l'aura à ſon doigt, il s'appercevra que loin que Coraline ſoit une beauté digne

(1) Cette Piece vient d'être miſe ſous le titre de Camille Magicienne, & cette excellente Actrice y a fait le plus grand plaiſir.

(2) La ſcène eſt dans l'Iſle des Soupirs.

de ſa tendreſſe, elle n'eſt qu'une Furie, une illuſion qu'il doit éviter. Mario met la bague à ſon doigt, voit Coraline telle que Méliſſa la lui a dépeinte. Honteux de ſon attachement, il abandonne Coraline & fuit loin d'elle.

Coraline, à ſon réveil, s'apperçoit de la fuite de ſon Amant, jure de le ſuivre juſqu'au tombeau. Non contente de ſes enchantemens elle appelle Pluton à ſon ſecours ; ce Dieu ſort des enfers, au milieu de pluſieurs Diables, & chante ce qui ſuit :

Pluton à ta douleur ſenſible,
Seconde tes deſirs ;
Un eſprit inviſible,
Va ſuivre ton Amant & troubler ſes plaiſirs.
Son aveugle inconſtance
Le livre à ta vengeance.
Sortez des Enfers,
Implacables Furies,
Et par d'affreuſes barbaries,
Pourſuivez l'Infidele au bout de l'Univers.
Déchaînez vos Serpens contre un Amant volage,
Redoublez, s'il ſe peut, leur fureur & leur rage,
Et de leurs ſifflemens rempliſſez tous les airs.

Pluton, après avoir chanté ces paroles, retourne aux enfers. Coraline charmée du ſecours que ce Dieu daigne lui accorder, en marque ſa joie, & danſe une furie avec les démons qui ſont reſtés.

Le Théâtre repréſente un bois. Arlequin & Scapin pourſuivis par un ours ſe déſeſpérent de ne pouvoir trouver la ſortie, & craignent d'y mourir de la faim qu'ils éprouvent depuis longtems. Coraline arrive, & leur fait pluſieurs queſtions au ſujet de Mario; Arlequin lui jure qu'il n'en a aucune nouvelle, & qu'il craint d'en être abandonné. Coraline feignant d'avoir pitié de ces malheureux, leur offre à manger & fait paraître une table chargée de mets appétiſſans, mais en les y voyant courir, elle les avertit que s'ils n'en mangent pas, ils mourront, & s'ils en mangent, ils creveront.

Ces deux Valets extrêmement preſſés par la faim, réfléchiſſent ſur la cruauté de leur ſort, mais mourir pour mourir, Arlequin aime mieux mourir le ventre plein. Ils s'approchent de la table, qui ſe change tout à coup en un vaiſſeau, qui diſparaît en pleine mer. Au ſecond acte, Arlequin encore ef-

frayé du paffé, rejoint fon Maitre Mario, qui eft bien content d'avoir abandonné la Magicienne. On entend une voix qui demande du fecours; Mario y vole, & revient avec Flaminia évanouie, qu'il affied fur un gazon. Flaminia revenue, lui apprend qu'elle eft fille du Docteur, que Lelio dont elle eft aimée, & qu'elle ne peut fouffrir, l'a fait enlever & conduire à une maifon de campagne, dans un carroffe qu'il fuivait de loin, dans la crainte d'être découvert, & que les chevaux qui la conduifaient ont pris le mords aux dents, & ont renverfé le carroffe dans lequel elle était. Mario la confole, lui promet de la remettre entre les mains de fon pere, & en devient amoureux; il laiffe cette nouvelle Maîtreffe entre les mains de fon Valet, pendant qu'il vā chercher une voiture pour la reconduire à la ville; mais tandis qu'Arlequin eft feul avec Flaminia, Caroline arrive, & ayant appris par la balourdife d'Arlequin, l'intérêt que fon Maître prend à cette femme, elle la fait enlever par des efprits; Mario ne trouvant point Flaminia à fon retour, la demande à Arlequin, qui lui raconte ce qui vient d'arriver. Mario indigné

de la méchanceté de la Magicienne ; prétend s'en venger & délivrer Flaminia.

Scapin voit Elise, jeune Bergere, la trouve à son gré, lui parle de son amour, & la presse d'y répondre ; mais Elise faisant l'innocente, répond qu'elle ne sait ce que c'est que l'amour, & promet seulement d'y songer. Le Théâtre représente une Grotte, dans laquelle Flaminia est enfermée. Coraline appelle un Satyre qui en est le gardien, la recommande à sa vigilance, & dans la crainte que Mario ne veuille délivrer sa rivale, elle écrit en lettres de feu sur la porte de la Grotte ces petits vers :

S'il est un Amant téméraire,
Qui par un amoureux effort,
Tente de délivrer l'objet de ma colere,
Il recevra la mort.

Arlequin témoin de ceci, en instruit Mario, qui projette de venir avec des gens armés, attaquer Coraline dans son Palais.

Le Théâtre change encore au troisiéme acte, & représente un bois. Le Docteur, pere de Flaminia, ayant appris que Lélio a enlevé sa fille, vient l'y

chercher. En ſuivant la route qu'elle a priſe, il rencontre Pantalon & Scapin, à qui il demande des nouvelles de ſa fille ; mais ceux-ci ne lui en donnant aucune, il retourne à la Ville pour pourſuivre Lélio, & le faire mettre en priſon.

Pantalon va avertir Coraline de la réſolution du Docteur. Scapin revoit Eliſe, & l'entretient de ſa paſſion. Arlequin arrive, & devient auſſi amoureux de cette Bergere. Tous deux jaloux l'un de l'autre, ſe menacent, Eliſe les fuit, & ils courent après elle.

Coraline ſachant que Mario en veut à ſa vie, vient à la téte d'une troupe d'Amazônes, & joint Mario, qui eſt également ſuivi de gens armés, Arlequin l'épée à la main fait le brave ; il veut défendre ſon Maître, mais il eſt ſaiſi de frayeur à la vue des combattans qui accompagnent Coraline. Mario ſe bat avec la Magicienne, leurs Gens en viennent aux mains ; ceux de Coraline remportent la victoire ; afin de pourſuivre Mario ; elle fait changer ſon Palais en carroſſe, entre dedans ; Arlequin ſe trouve ſur le ſiége du cocher, il fait marcher les monſtres qui traînent la

voiture, & le troisiéme acte finit par cette sortie.

Mario au désespoir d'être vaincu, prie Jupiter de le secourir. Ce Dieu descend du ciel, & lui présentant une épée, chante ces vers:

Cesse de répandre des pleurs
Qui ternissent ta gloire,
Jupiter vient pour finir tes malheurs,
Et te conduire à la victoire.
Reçois ce fer brillant & glorieux,
Que Vulcain a forgé pour le Dieu de la guerre,
Ainsi que Mars, soumets toute la terre,
Et suis les pas du plus vaillant des Dieux.
Une Beauté charmante,
Sera le prix de ta valeur;
Pour avoir ce qu'on aime, il n'est rien qu'on ne tente;
Si tu reviens vainqueur,
Tu le seras du cœur
De l'objet qui t'enchante.

Mario content du présent de Jupiter, sent son courage s'augmenter, & pour délivrer Flaminia, prend avec son valet le chemin de la Grotte où elle est enfermée.

Pantalon conſeille à Lélio, qui reſſent une peine mortelle d'avoir perdu Flaminia, de retourner à la Ville. Lélio ſuit ſon avis. Scapin ne ſachant comment ſortir du bois, s'unit à Pantalon, pour aller prier la Magicienne de leur en apprendre l'iſſue.

Le Théâtre repréſente encore la Grotte où Flaminia eſt enfermée. Mario ſuivi d'Arlequin, s'y préſente l'épée à la main. Il en ſort des flammes qui épouvantent le Valet, mais non le Maître, qui fait fuir les Démons qui ſe préſentent; enfin le Satyre ſort; Mario le combat & l'étend mort ſur la place, puis délivre ſa Maîtreſſe & la conduit à la Ville.

Caroline affligée de la mort du Satyre, ordonne aux eſprits de l'enterrer, & comme une furieuſe ſuit Mario.

Le Théâtre change encore & repréſente la Ville.

Par ordre du Docteur, un Exempt arrête Lélio, comme il cherche Flaminia à la Ville. Mario arrive avec Flaminia, la rend à ſon pere, lui raconte ce qui lui eſt arrivé, & la demande en mariage. Le Docteur la lui promet, mais le prie de lui permettre de ſe rendre actuellement au Palais, où il

doit en qualité de Juge, condamner Lélio, le raviſſeur de ſa fille.

Pantalon, qui vient de tout entendre, va en informer Coraline. Arlequin & Scapin ſe déclarent rivaux l'un de l'autre, & s'appellent en duel.

Le Théâtre change encore pour la ſcène ſuivante, & repréſente un Tribunal. Lélio eſt examiné par le Docteur, & condamné à mourir. Coraline déguiſé en Avocat, vient eſſayer de défendre Lélio. Le Docteur perſiſte à vouloir lui faire ſubir ſon jugement; Coraline irritée délivre Lélio, fait changer le Tribunal ſur lequel elle s'eſt aſſiſe en char de triomphe, & les Juges en monſtres qui le traînent; (1) le Théâtre repréſente une tour.

Mario conſole le Docteur, qui dit avoir fait arrêter la Magicienne, au moment qu'elle comptait ſortir du Palais. Coraline paraît à la fenêtre de la tour, & appelle Pantalon: ſurvient Arlequin, à qui Mario & le Docteur ordonnent de contrefaire la voix de Pantalon, il obéit. Coraline lui dit de chercher une échelle, & de venir la joindre. Arle-

(1) Cette ſcène ne ſe joue plus.

quin après avoir fait tout ce que lui a dit la Magicienne, avertit ſon Maître, qu'il vient de voir Coraline faire des enchantements. Mario lui donne un piſtolet pour qu'il la tue ; Arlequin veut remonter ſur l'échelle, mais tous les échelons ſe briſent ſous lui, & tombent par terre. Enſuite Coraline détruit la tour, ſe préſente à Mario, lui fait des reproches très-vifs, aſſure le Docteur que ſa fille épouſera Lélio ; ordonne qu'elle ſoit enlevée de chez lui & ſe retire.

Le Docteur allarmé de ne plus retrouver ſa fille dans ſa maiſon, forme le deſſein avec Mario d'aller combattre la Magicienne. Meliſſa vient annoncer à Mario qu'il l'avait trompé par la bague qu'il lui avait donnée, que Caroline n'eſt point telle qu'il avait voulu la lui faire paraître ; que tout ce qu'il en avait dit, n'avait été que pour ſe venger de l'orgueil de Coraline, qui ayant été ſon écoliere, voulut un jour le ſurpaſſer dans ſon art ; qu'il ſe répent de la vengeance qu'il en a tiré, & que pourvû qu'elle veuille renoncer à la magie, il lui conſeille de l'épouſer, & lui promet un ſort heureux.

Arlequin & Scapin font leur duel.

Arlequin eſt vainqueur. Scapin lui dit que s'il veut lui céder Eliſe, il lui donnera un plat de macarons. Arlequin plus gourmand qu'amoureux, céde ſa Maîtreſſe. Eliſe indignée de la préférence, embraſſe Scapin, & conſent à devenir ſa femme.

Coraline force Flaminia d'épouſer Lélio, puis les enferme dans un Château. Le Docteur & Mario viennent avec main forte pour ſe ſaiſir de la Magicienne, qui s'enfuit dans le Château. Ils l'aſſiégent par quantité de coups de fuſils qu'ils tirent. Coraline fait changer le Château en une terraſſe, ſur laquelle on voit Lélio, Flaminia & leur ſuite. Coraline deſcend, dit à Mario que Lélio a épouſé Flaminia, & qu'elle ne peut plus être à lui. Elle lui jure de renoncer à la magie, & de la déteſter. Mario s'attendrit, accepte ſa main, & la Comédie finit par un chœur de Muſique Italienne.

Ce Canevas Italien, de la compoſition de Veroneſe, amena beaucoup de monde, & donna occaſion à ſa fille de faire briller ſes talens pour la danſe, & pour le jeu théâtral.

❦

Gratis.

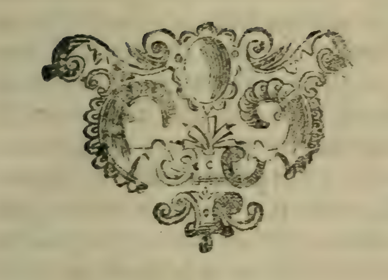
Le 16 Septembre, on donna gratis, en réjouiſſance de la convaleſcence du Roi, les Payſans de qualité, le Fleuve d'Oubli, & Arlequin toujours Arlequin. Les Comédiens firent mettre une belle illumination devant la façade de leur Hôtel, & ſur le balcon, pluſieurs Pieces de vin, qui ne ceſſerent de couler pendant toute la nuit. Les Symphoniſtes de leur orcheſtre, ne ceſſerent de jouer & le Peuple de danſer au ſon de leurs inſtruments. Les mêmes Comédiens avaient déja donné le 10 du même mois, jour que le *Te Deum* fut chanté à N. D. une belle illumination ſur toute la façade de leur Hôtel, accompagnée d'une décoration peinte en détrempe, laquelle repréſentait le Temple d'Iris, de forme circulaire, ſurmonté par un arc-en-ciel, ſur le haut duquel paraiſſait la Déeſſe Iris, aſſiſe, avec les attributs qui lui conviennent & dans l'action de répandre la roſée, pour rendre la terre féconde. Les illuminations qui accompagnaient ce grand Tableau, formaient trois arcades d'ordre ruſtique, ſoutenues par des pilaſtres du

méme ordre. Entre les arcades régnait une espece de frise, sur laquelle on lisaits en très-gros caractere, *vive le Roi*, au-dessous des pilastres, on avait posé quatre piramides de lumiere. L'intérieur du Temple était d'une architecture noble, & tout transparent, ainsi que l'arc-en-ciel & la figure d'Iris. On avait aussi placé au milieu du Temple le portrait du Roi, sous la figure du Soleil, avec ses symboles ordinaires : on lisait cette inscription, *Post nubila Phœbus*.

Aux deux côtés du soleil étaient deux niches ; dans l'une était représentée la figure de la Paix, & dans l'autre celle de l'Abondance. Aux deux extrémités & sur le méme plan de l'édifice, on avait élevé deux grandes pyramides, qui faisaient un effet merveilleux. Cette grande décoration, qui avait 52 pieds de hauteur, sur 50 de large, & qui a été goûtée des connaisseurs, a été dessinée, peinte & conduite par les sieurs Brunetti, pere & fils, Peintres Italiens, qui ont déja donné des marques de leurs talens sur ce méme Théâtre.

Le 17 ils donnerent pour la méme occasion, trois Pieces nouvelles, cha-

cune en un acte, en vers. La premiere intitulée l'*Illumination*, la ſeconde *la noce du Village*, & la troiſieme *les Fêtes Sinceres*. Toutes trois ſont de Panard, & furent données avec tout le ſuccès que pouvait leur procurer une circonſtance ſi intéreſſante pour la Nation.



LE SIEGE DE GRENADE.

Comédie Italienne, mêlée de scènes Françaises, 2 Janvier 1745. (1)

ARSACE.

AMIS, c'est ici que doivent éclater votre zele & ma vengeance ; l'aspect de ses murs vous dit assez ce qu'Arsace attend aujourd'hui de votre amour & de votre valeur. C'est-là qu'un infâme ravisseur retient Zulime, que la fille de votre Roi gémit dans les fers d'un barbare, & qu'un tyran veut la forcer de recevoir la main de son fils. J'atteste tous les Dieux vengeurs du parjure, que j'ai tout fait pour rendre la paix inviolable & sacrée. Quand Oronte, lassé des horreurs de la guerre, vint jusques dans Fez confirmer aux pieds des Autels le traité solemnel qui devait nous rendre amis, loin d'abuser des droits que me donnait la victoire, je le reçus

(1) La scène est dans le Camp, à la vue de Grenade assiégée.

dans ma Cour comme un allié, dont la foi ne m'était point ſuſpecte; qui m'eût dit que le perfide n'y venait que pour exécuter le cruel projet, qui devait m'accabler de honte & de douleur! Libre dans mes Etats, il ſéduit mes Sujets; il enleve ma fille; Pharnace, c'eſt à vous à venger cette injure; Zulime vous fut promiſe, ſa main fut le ſeul prix dont je crus pouvoir acquitter les ſoins d'un Héros; juſqu'à ce jour, tout nous a réuſſi. L'ennemi renfermé dans Grenade ne peut plus nous oppoſer qu'une faible réſiſtance. Forçons le dans ſon dernier retranchement. La flamme & le fer détruiſent ces murs odieux. Vous que j'ai toujours ramenés triomphants, guerriers accoutumés à braver les plus grands périls, qu'une nouvelle audace anime aujourd'hui vos cœurs généreux; ne redoutez point les vains efforts du tyran que je vais attaquer, & ſongez, en combattant, que vous ſervez votre Roi, & que c'eſt lui-même qui vous guide.

Le reſte de cette ſcène eſt rempli par Arbate, Général des Troupes de Maroc, lequel, quoique capable de bien faire la guerre, conſeille à ſon Roi de

faire la paix, si le Roi de Grenade consent à rendre Zulime.

Pharnace, Prince de Fez, amoureux de la Princesse & de la gloire, est d'un sentiment opposé ; mais Arsace défere à celui d'Arbate qu'il député au Roi de Grenade chargé de cette proposition.

Pharnace resté seul avec Arbate, exige de lui qu'il le conduise déguisé dans la Ville, pour y voir un moment l'objet de son amour.

Arlequin vêtu en Pandoure parait sur les murailles de la Ville ; il amuse agréablement les Spectateurs par l'enjouement & la variété de ses lazis, & par la querelle qu'il prend avec Scapin. Arbate arrive, Scapin le prie de l'introduire dans Grenade où il est attiré par la jeune Coraline, suivante de la Princesse captive. Les formalités qu'on observe en conduisant dans la Ville le Plénipotentiaire du Roi de Maroc, font naître entre Arlequin & Scapin de nouveaux jeux de Théâtre, qui ne conserveraient pas leurs graces dans une description. Le Roi de Grenade, après la délibération de son Conseil où la violence triomphe de la raison &

de l'équité, prend l'injuste parti de ne point rendre la Princesse, & de la contraindre d'épouser Cléarte son fils dans le même jour.

Zulime se plaint de ses malheurs à Coraline sa confidente qui la flatte de lui procurer l'entretien de quelqu'un de la suite de l'Ambassadeur du Roi son pere, par le moyen du Capitaine leur conducteur, qui est un de ses Amants. Ce Capitaine s'acquitte de sa promesse, & croyant n'amener à la Princesse qu'un domestique de son pere, il lui présente le Prince de Fez son Amant, qui ne jouit qu'un instant du bonheur de la voir, forcé de s'en séparer par les austeres loix de la guerre.

Au commencement du deuxieme Acte, on rend compte au Roi du succès infructueux de son ambassade. La continuation de la guerre est décidée; on fait une revue générale des Troupes d'Arsace; les assiégés font une sortie, dont le tableau est vif & occupant: ils sont repoussés. Les lazis se mettent dans ces combats, & font rire les Spectateurs parmi les images de la mort.

Le Théâtre change, & représente l'appartement de Zulime, qui est encore tremblante de l'action qui vient de se passer. Coraline la rassure, & péné-

trée de l'état de compaſſion où elle voit ſa Maîtreſſe, elle imagine un moyen de l'en tirer, & ſort pour aller chercher le Capitaine ſon Amant. Cléarte entre avec Arlequin, à qui il propoſe de ſortir de la Ville pendant la nuit qui aproche, & d'examiner ce qui ſe paſſe au camp ennemi. Arlequin y conſent après bien des difficultés de ſa part, & les careſſes de celle de Cléarte. Ils ſortent enſemble : Coraline arrive avec le Capitaine, qu'elle engage à force de promeſſes, à livrer aux aſſiégeans, la porte où il commande. Ils ſortent pour dépêcher un Exprès aux généraux d'Arſace.

Le Théâtre change au troiſieme acte, & redevient comme il était au commencement de la Piece, excepté qu'il eſt obſcurci, parce que la ſcène ſe paſſe pendant la nuit. L'Exprès envoyé par le Capitaine, Amant de Caroline, ſort de la Ville, & paraît embarraſſé de trouver le pavillon de Pharnace. Il eſt arrêté par la ronde qui le conduit à ce Prince auquel il dit devoir communiquer des choſes de la plus grande conſéquence. Cependant on ouvre une fauſſe porte de la Ville, on en voit ſortir Arlequin qui fait des lazis de

frayeur. Scapin entre, l'apperçoit, & se doutant que c'est un espion, tâche de le joindre. Arlequin, sans voir Scapin, sort du Théâtre, en continuant ses observations, & Scapin le suit, autant que la nuit peut le lui permettre. Cependant Pharnace entre, & dit à l'Exprès que la ronde lui a amené, que le jour va paraître, & qu'il faut se hâter. Celui-ci répond qu'il peut marcher avec ses Soldats, & qu'il est prêt à leur servir de guide. Ils sortent, le point du jour paraît, un tambour bat la diane: Arbate donne ses ordres pour l'assaut; Scapin lui amene Arlequin garotté comme un espion de la Ville, & du Prince Cléarte en particulier; & sur ce qu'on demande à Arlequin ce qu'il vient faire dans le Camp du Roi de Maroc, il répond qu'il exerce les fonctions de la charge de curieux de camp, qu'on vient de créer à Grenade en sa faveur. Enfin la peur lui fait déclarer l'ordre qu'il a reçu de son Maître, qui est déja sorti de la Ville, pour attaquer les Troupes d'Atface, pendant l'assaut. Arbate lui promet la vie, & une récompense, s'il veut lui donner les moyens de surprendre Cléarte; il refuse d'abord; mais Arbate ordonne qu'il soit pendu sur le

champ. Il promet tout ce qu'on lui demande pour obtenir sa grace.

On donne l'assaut ; les assiégés commencent à perdre du terrein, lorsqu'Oronte paraît sur la muraille, pret à poignarder Zulime, (1) si l'on ne cesse l'attaque. Les assiégeans hésitent sur le parti qu'ils doivent prendre lorsqu'Arbate arrive, conduisant Cléarte prisonnier qu'il montre à son pere, en levant sur lui le poignard. Oronte à son tour reste interdit ; en ce moment Pharnace qui s'est rendu maître de la Ville, par le secours de l'Amant de Coraline, surprend le Roi, & le tue. Les troupes de ce dernier mettent les armes bas : les assiégeans se rendent maîtres des remparts de Grenade, & y plantent leurs drapeaux.

Pharnace donne la main à la Princesse, & descend avec elle. Il fait baisser le pont, & la mene hors de la Ville

(1) Ce coup de théâtre a été bien souvent employé avec succès, il termine la Tragédie Ipsipile de Mestastase. M. Piron l'a mise en récit dans Gustave, & M. Lemiere en action dans Hypermnestre ; mais personne n'a rendu cette scène d'une maniere plus intéressante, que l'Abbé Prevost, dans les Mémoires d'un Homme de qualité.

au Roi ſon pere, qui la lui donne en mariage. La Piece eſt terminée par un ballet de Guerriers, qui forment des marches & des danſes.

Le ſujet de cette Piece héroïcomique, a été donné par le ſieur Ciavarelli, & eſtimé ſous le nom de Scapin. Les ſcènes Françaiſes ſont de Madame Riccoboni, qui depuis quelques années, tient inconteſtablement le premier rang parmi les Romanciers de ce tems.



LE TRÉSOR CACHÉ.

Comédie en cinq actes, en prose, 17 Mars 1745. (1)

Lucidor ouvre la scène, en se plaignant de la perversité des mœurs de Paris, où tout se trouve en abondance, excepté la vertu & la probité, & où l'on ne peut compter sur celles de personne, après le changement odieux que vient de faire paraître Géronte son ancien ami. Il lui déclare sans ménagement qu'on l'accuse dans le monde, d'avoir abusé de la confiance de Dorimon leur ami commun, qui voyant sa fortune dérangée par sa facilité & par les profusions de son fils, est parti pour aller aux Indes trouver son pere qui s'est puissamment enrichi, dans le dessein de le rétablir; qu'en partant il a recommandé son fils, sa fille, & les dé-

(1) Le théâtre représente la façade de la Maison où Géronte demeure. Elle donne sur la Campagne, dans un endroit fort désert, à une des extrémités de Paris. Plusieurs arbres forment au devant une promenade agréable.

bris de sa fortune à Géronte. Lucidor l'accuse d'abord d'avoir souffert qu'un fils si cher ait achevé de dissiper le reste de cette fortune, , & se soit plongé de plus en plus dans le désordre.

Géronte paraît fort tranquille, & répond en souriant qu'il sçaura confondre les jugemens téméraires, dès qu'il en sera tems. Qu'à l'égard de la conduite du fils de leur ami, il n'a pas été en son pouvoir de prendre sur un jeune homme indocile, & déja majeur, une autorité que son Pere lui-même n'avait pu conserver.

Lucidor veut passer à d'autres reproches plus graves, mais il s'apperçoit que Pasquin; Valet de Lisandre, ce fils débauché de Dorimon, les écoute; il l'accuse de chercher à les épier, & d'avoir aidé à corrompre son Maître. Il convient n'y avoir pas nui, mais il assure que c'est par crédulité, & pour s'être laissé persuader que la fortune de Lisandre était inépuisable. Il s'excuse sur ce que les bons cœurs comme le sien, sont faciles à séduire; mais ce qui lui paraît consolant après cette erreur, c'est que les malheurs qu'il partage avec son Maître, les ont rendus Philosophes: il ne trouve qu'un inconvénient à la

Philosophie, c'est qu'elle nourrit mal ses éleves. Lisandre arrive & son ajustement est dans un désordre, qui peint celui de sa conduite. Lucidor gémit d'un voisinage si dangereux pour Clitandre son fils. Lisandre fait une scène pleine d'incartades, assure qu'il est bien revenu des femmes, & qu'il vient passer huit jours à la campagne avec quelques amis, uniquement occupés à faire bonne chere & à médire ; il presse Géronte de lui prêter mille écus, mais Géronte l'assure qu'il n'en posséde pas vingt, & justifie cette disette d'especes, sur les cinquante mille francs qu'il a été obligé de payer pour le prix de la maison qu'il a acheté de lui-même. Lucidor écoute avec impatience le récit de ce marché, & Lisandre assure qu'il a très-bien placé cette somme qu'il convient avoir reçu; mais en attendant l'échéance de la rente, il prie au moins Géronte de lui donner sa table pour quelques jours. Géronte répond qu'il se gardera bien de laisser approcher de sa fille Julie, un libertin comme lui. Lisandre insiste de lui demander à dîner au moins pour ce jour, Géronte répond qu'il va dîner en ville. Lisandre piqué, déclare à Géronte qu'il a beau s'éloigner de sa

fille, qu'il l'aime, & qu'elle n'en épousera pas d'autre que lui. Géronte la lui promet quand il sera le plus sage des hommes ; ajoutant qu'il ne risque rien avec cette condition qu'il n'aura ni l'envie ni le tems de remplir, parce qu'il compte pourvoir sa fille, dans vingt quatre heures. Lisandre s'emporte en menaces contre celui qui lui enlevera Julie, & il sort outré de dépit.

Dès qu'il est parti, Lucidor recommence à blâmer la conduite de son ami, qui n'a pas eu honte d'acheter le bien de celui qui était en quelque maniere son pupile. Géronte se justifie aisément en apprenant à Lucidor que Dorimon, en partant, lui a confié qu'il avait caché un trésor de deux cens cinquante mille livres, dans le jardin de cette maison ; il ajoute que voyant Lisandre prêt à vendre sa maison sans pouvoir s'y opposer, parce qu'elle fait partie de la succession de sa mere, il n'a trouvé d'autre ressource, que de l'acquérir lui-même, & d'y venir établir sa demeure, pour mettre le trésor en sûreté. Les deux amis se séparent, en se promettant réciproquement le secret ; & Lucidor demeuré seul, termine l'acte par quelques réflexions sur le penchant

qu'ont tous les hommes à parler mal d'autrui.

Julie & Hortenſe ſon amie, qui s'ennuyent de ſe promener dans le jardin, où elles ne voyent que les mêmes objets, ſe propoſent de s'amuſer à contrôler les paſſants; mais elles réfléchiſſent, que ce ne ſont que des Payſans, qui ne valent pas les frais de la critique, Julie demande à Hortenſe ſi elle n'aimerait pas mieux que leur voiſin Clitandre, fils de Lucidor, vînt à paſſer qu'un autre? Hortenſe affecte dans ſa réponſe plus d'indifférence qu'elle n'en reſſent, & Julie voyant qu'elle la preſſe inutilement, uſe de ce petit ſtratagême avec ſon amie, qui la quitte pour dérober ſon embarras.

JULIE.

Adieu donc : revenez, revenez vîte, j'apperçois Clitandre.

HORTENSE, *revenant avec précipitation.*

Clitandre! hé! de quel côté?

JULIE.

Ah, je ne vois plus rien; je crois que je me ſuis trompée.

HORTENSE.

Quel plaiſir prenez-vous à me jouer de la ſorte! ce n'eſt pas que je me ſoucie de Clitandre ; mais je n'aime pas qu'on ſe mocque de moi.

JULIE.

Et moi je n'aime pas qu'une amie ſoit diſſimulée.

Julie continue de preſſer Hortenſe de lui ouvrir ſon cœur, & en tire enfin l'aveu que Clitandre lui paraît fort aimable. Julie paye cette confidence par une autre qu'elle fait à Hortenſe, en lui avouant qu'elle aime ſon frere.

Hortenſe trouve qu'il eſt fort malheureux de ſentir du penchant pour un homme qui reſſemble ſi peu à Clitandre, & Julie lui avoue qu'un Amant auſſi ſage que ce Clitandre, l'ennuyeroit peut-être beaucoup. Enſuite elles ſe confient mutuellement leur crainte, ſur le ſort que Géronte & Lucidor préparent à leurs amours. Dans ce moment Hortenſe voit venir Clitandre, & craint que par timidité il ne paſſe ſans les aborder, comme cela lui arrive ſouvent. Julie offre d'engager la converſation, & de l'agacer.

HORTENSE.

Mais pas trop, je vous prie, il pourrait s'y méprendre.

JULIE.

Point de jalousie. Je me comporterai de maniere qu'il ne pourra se tromper.

Clitandre passe lentement en faisant une profonde révérence à Hortense & à Julie. Celle-ci l'arrête par une politesse d'usage; Clitandre lui répond par d'autres politesses, accompagnées de beaucoup de révérences. Julie essaye en vain de monter la conversation sur un ton plus tendre & plus animé, elle ne peut parvenir à faire expliquer ces timides Amants. C'est en vain qu'elle saisit & qu'elle leur fait remarquer toutes les expressions favorables, que leur penchant réciproque leur laisse échapper; tantôt elle répond pour Hortense, & tantôt pour le discret Clitandre, qui parvient enfin à lui dire: si j'étois convaincu que la vivacité de mes sentimens pût vous engager à n'en pas rejetter l'hommage, je vous protesse..... je vous jure..... Vous ne m'écoutez pas.

JULIE.

Jurez toujours, Monſieur, je vous écoute, moi.

HORTENSE, *embarraſſée.*

Ne voyez-vous pas, Monſieur, qu'elle ſe réjouit à mes dépens ?

JULIE.

Je ſuis ſûre que Monſieur ne prend pas mes diſcours pour des plaiſanteries.

CLITANDRE.

Je crois ſans balancer tout ce que vous me dites de votre amie, & mon cœur m'en dit encore plus.

JULIE.

Et je gage contre vous, que vous l'aimez.

CLITANDRE.

Je l'adore, le reſpect . . . . .

JULIE.

Bon, bon, le reſpect; ſi on l'écoutait toujours, on ne s'entendrait jamais; allons, parlez.

CLITANDRE.

De tout mon cœur ; mais puis-je espérer qu'on m'écoutera ?

JULIE, *à Hortense.*

Un petit mot de réponse.

HORTENSE, *embarrassée.*

Monsieur ......

JULIE, *à Clitandre.*

Tenez, cela est clair comme le jour.

CLITANDRE, *à Hortense.*

Encore deux mots, je vous en conjure.

HORTENSE.

Je ne sçais que vous dire.

JULIE, *à Clitandre.*

Vous comprenez cela ?

CLITANDRE.

Mais .... pas trop bien.

JULIE.

Cependant rien n'est plus intelligible. Ne sçavoir que répondre, c'est dire qu'on répondrait volontiers.

Si Clitandre n'interprête pas à ſon avantage chaque parole que prononce Hortenſe, & s'il ne conçoit pas les plus flatteuſes eſpérances, ce n'eſt certainement pas la faute de ſon amie. Enfin un Laquais vient avertir ces deux Demoiſelles qu'on les demande, & termine cette diſpute de mots.

Clitandre demeuré ſeul, ſe réjouit de ſon bonheur, qu'il croit avoir lu dans les yeux d'Hortenſe, malgré la timidité de cette Belle. Il convient que cette timidité eſt un attrait plus puiſſant pour lui, que l'enjouement de Julie. Il ſe flatte qu'Hortenſe & lui, ſont nés pour faire le bonheur l'un de l'autre; il craint ſeulement, que ſon pere ne déſaprouve ſa paſſion pour une fille ſans fortune; mais il ſe raſſure ſur ſa généroſité, & ſur la tendreſſe qu'il a toujours éprouvée de ſa part. Lucidor entre, & le commencement de la ſcène qu'ils font enſemble, fait comprendre que Lucidor n'a jamais eu qu'à ſe louer du reſpect & de la conduite de ſon fils. Clitandre prie ſon pere avec inſtances, de l'aider à ſe ſaiſir d'un tréſor caché, qui ſeul peut faire ſon bonheur, & que recéle la maiſon de Géronte. Lucidor qui a l'eſprit rempli de la confidence

que Géronte vient de lui faire, croit qu'il s'agit du tréſor de Dorimon. Il eſt effrayé de ce que ce ſecret de ſon ami eſt déja connu, il n'eſt pas moins étonné de la propoſition honteuſe de ſon fils; enfin Clitandre s'explique, & conjure ſon pere de lui obtenir la fille de Dorimon; & Lucidor après avoir ri à part de ſa mépriſe, le félicite, contre la coutume des peres, ſur la nobleſſe de ſes ſentimens; mais ce conſentement eſt moins généreux que Clitandre ne le croit, puiſque ſon pere eſt inſtruit du tréſor caché.

Comme Lucidor eſt prêt à ſe retirer pour exécuter la promeſſe qu'il vient de faire à ſon fils, il eſt arrêté par Arlequin, avec lequel il a une ſcène aſſez comique, mais ſur laquelle nous paſſerons, parce qu'elle eſt peu néceſſaire dans l'intrigue de la Piece. Nous dirons ſeulement qu'il le prend à ſon ſervice, à la recommandation d'un de ſes amis.

Au commencement du troiſiéme acte, Paſquin apprend à Liſandre ſon Maître, que Lucidor le cherche partout, pour lui parler d'une affaire de la derniere importance. Liſandre eſt fort en peine de ſavoir ce que ce peut être;

mais auparavant il fait rendre compte à Pasquin des cinquante mille francs qu'ils a reçus de Géronte pour le prix de sa maison, & dont Pasquin était le dépositaire. Celui-ci rend ce compte en plusieurs articles, plus ridicules les uns que les autres, parmi lesquels il y en a bon nombre qui le regarde personnellement. Enfin pour résultat de ce compte, il se trouve que Lisandre est redevable de deux cens livres ; il est vrai que le dernier de ces articles, fait honneur au bon cœur de ce jeune étourdi, qui a donné une somme de six mille livres pour tirer un de ses amis de la prison où ses Créanciers le retenaient. Lucidor vient en ce moment lui demander sa sœur en mariage. Pasquin se réjouit de cet événement ; mais Lisandre répond que la situation où sa sœur est réduite, ne lui permet pas d'aspirer à un établissement si avantageux. Lucidor replique, que ce n'est pas aux biens d'Hortense, mais à sa personne, que son fils prétend. Alors Lisandre déclare que son dessein n'est pas de s'opposer au bonheur de sa sœur ; mais qu'il veut encore moins qu'on puisse lui reprocher de l'avoir mariée sans dot, qu'il veut absolument qu'elle ait en mariage

les terres qui lui restent, & qui n'y a rien à faire, si l'on n'accepte sa terre avec sa sœur. Lucidor ne peut se résoudre à le dépouiller de sa seule ressource. D'abord Pasquin effrayé de la résolution de son Maître tire à part Lucidor, lui dit de se bien garder d'accepter cette terre, que c'est un fonds ingrat, que les frais en excédent le revenu; que l'air en est très-mal sain; que de plus elle a toujours porté malheur à ceux qui l'ont possédée; qu'on y meurt subitement, & qu'on s'y pend quelquefois; que Lisandre lui attribue tous ses désastres, & que c'est par cette raison, qu'il veut depuis long-tems s'en défaire, sans en pouvoir venir à bout.

Lisandre persiste dans sa résolution, & donne sa parole d'honneur, de ne pas changer de sentimens, & se retire, suivi de Pasquin. Lucidor reste fort étonné de ce mélange d'un libertinage outré, avec une façon de penser si noble. Géronte qui survient, n'en est pas moins surpris, & tous deux concertent les moyens de marier Hortense, aux dépens du trésor caché, suivant l'intention de Dorimon, mais sans que Lisandre puisse se douter d'où est venue la dot. Pour cet effet Lucidor propose à

son

ſon ami, d'uſer d'un ſtratagême, qui à la vérité ne s'accorde pas avec la gravité de leur âge, mais qui lui paraît infaillible. Il lui apprend l'acquiſition qu'il vient de faire, de l'avanturier Arlequin; & ajoute, qu'il n'y a qu'à le faire traveſtir en Capitaine de Vaiſſeau, qui apportera cinquante mille écus, de la part de Dorimon, avec qui il aura lié amitié dans ſes voyages, & dont il annoncera le prochain retour. Les 50 mille écus ſeront dépoſés chez un Notaire, au nom de Dorimon, pour être employés par Géronte à marier ſa fille Hortenſe, quand il ſe préſentera un parti favorable. Il ajoute que cette ruſe produira deux bons effets; l'un de ſervir de frein au jeune homme, en lui faiſant craindre le retour de ſon pere, l'autre de lever l'obſtacle qu'il apporte au mariage de ſa ſœur. Cet arrangement pris, Lucidor quitte Géronte pour aller travailler à l'exécution, & celui-ci la rend plus facile en apprenant à Paſquin qui ſurvient, que Lucidor ne veut plus conclure, ſans ſçavoir l'intention de Dorimon, dont ils ont appris le prochain retour, par un Capitaine de Vaiſſeau de ſes amis, nouvellement arrivé.

Au quatrieme acte, Liſandre ſe trou-

ve avec Hortense & Julie, qui consentent à l'entendre, à la priere de son amie, mais qui ne veut pas lui répondre pour ne pas désobéir à son pere, qui lui a défendu de lui parler.

Lisandre convient de tous ses torts; promet de les réparer, & offre à Julie le sacrifice de tout ce qui peut lui déplaire, dans les goûts auxquels il s'est livré depuis quelques années. Ce sacrifice paraît tardif à sa Maîtresse, d'autant plus que son pere prétend la marier dès le lendemain, & elle ne peut se dissimuler, qu'il a raison de ne vouloir pas risquer de la voir malheureuse, avec un homme qui ne lui serait pas plus fidele avant, qu'après le mariage. Il faut observer que Julie adresse toujours la parole à Hortense afin de ne pas manquer à celle qu'elle a donnée à son pere. Lisandre n'épargne point les protestations d'une meilleure conduite pour la fléchir, & il en vient à bout : elle lui pardonne & lui parle bientôt directement sans s'en appercevoir.

Clitandre arrive, & fait de nouvelles instances, pour obtenir Hortense de Lisandre Celui-ci persiste dans sa délicatesse. Hortense l'approuve, mais Julie prononce sans appel, en décla-

rant qu'elle n'épouſera point Liſandre s'il ne ſe déſiſte de l'obſtination, qui eſt plutôt un caprice, qu'une généroſité. Julie entend la voix de ſon pere, ſort & emmene Hortenſe avec elle. Clitandre emmene auſſi Liſandre; Paſquin ſe diſpoſe à les ſuivre, mais il eſt pétrifié à la vue de Dorimon, que chacun croit encore aux Indes. Cependant il écoute ce vieillard, qui ſe félicite lui-même de ſon heureuſe arrivée, & du plaiſir qu'il ſe promet de ſurprendre ſa famille, qu'il n'a pas voulu prévenir. Enfin Paſquin recouvre l'uſage de ſes jambes, & court avertir ſon Maître.

Dorimon s'avance vers ſa maiſon, & eſt ſurpris de voir une eſpece de marin, en prendre le chemin auſſi-bien que lui; c'eſt Arlequin, qui interrogé par le Vieillard, qu'il ne connaît pas, lui débite, apparemment pour ſe mettre en haleine, toute la fable qu'il eſt chargé de débiter à Liſandre, ſur ſes voyages, ſur ſa qualité de Capitaine de Vaiſſeau de la Compagnie, ſur le nom du Vaiſſeau qu'il commande, qui s'appelle, dit il, le Rinocéros, ou le Monſtre marin; ſur ſon propre nom, nom Indien qui dure un quart d'heure à prononcer, & qu'il a réduit en une

ſillabe, pour la commodité de ſes amis, de façon qu'on le nomme le Capitaine Crac; ſur ſes liaiſons avec Dorimon; les nouvelles qu'il en apporte à la famille, & les 50 mille écus qu'il vient de dépoſer de ſa part chez ſon Notaire, dont il montre le reçu à celui qui l'écoute, qui en eſt fort ſurpris; mais il eſt bien plus étonné, lorſque le bavard lui apprend, que ſon fils vient de vendre à Géronte la maiſon que Dorimon occupoit à ſon départ. Cette derniere nouvelle fait frémir Dorimon, qui ſe rappelle avoir confié à Géronte, le ſecret du tréſor. Il demeure conſterné de la mauvaiſe conduite de ſon fils, & de la perfidie de ſon ami. Mais Géronte ſort du logis dans le moment, reconnaît Dorimon, l'embraſſe, & ne répond à ſes reproches, qu'en le faiſant entrer pour pouvoir ſe juſtifier plus commodément. Ainſi finit le quatrieme acte.

Les mémes Acteurs commencent le cinquiéme. Dorimon prie ſon ami de lui pardonner ſes ſoupçons, & le remercie des ſervices qu'il lui a rendus; Géronte lui demande grace pour Liſandre, & lui allégue pour preuve de ſon bon caractere, la donation qu'il vouloit faire à ſa ſœur, de la ſeule terre

qui lui reste. Dorimon traite cette action d'ostentation, & ajoute qu'il va mettre à une terrible épreuve, cette prétendue générosité. Géronte reproche à Dorimon sa dureté, & l'assure que le repentir de son fils, est sincere. Dorimon lui demande s'il lui donnerait sa fille en mariage sur la foi de ce repentir; celui-ci s'en défend d'abord, sur ce qu'il est presqu'engagé avec un autre; mais enfin il convient que la crainte de rendre sa fille malheureuse, le ferait balancer. Dorimon prend droit de cette réponse, pour s'affermir dans ses résolutions, & presse son ami de le mener voir sa fille, pour éviter la vue de son fils. Lisandre entre dans ce moment, & fait tous ses efforts pour obtenir son pardon, que son pere, après bien des refus, lui accorde, à condition qu'il renoncera à sa succession, à celle de son oncle, & au trésor caché dont il lui donne connaissance, se réservant seulement la terre qui est échappée de toutes ses dissipations. Lisandre obéit sans hésiter, protestant que le revenu de cette terre, où il prétend se retirer, suffira au genre de vie qu'il se propose de mener à l'avenir. Lucidor entre, & présente à Dorimon son fils,

Clitandre, pour lequel il lui demande sa fille, qu'il obtient. Mais celui-ci sachant que tous les biens de Lisandre doivent passer à celui qui épousera sa sœur, refuse de devenir son beau-frere, pour le dépouiller. Hortense qui entre dans ce moment, reçoit avec tendresse les caresses de son pere; elle refuse aussi de se marier, à cette condition. Tous les Acteurs s'unissent pour fléchir Dorimon. Géronte lui représente qu'il va se priver de la douce consolation de voir son fils heureusement établi, Dorimon demande qui serait la personne assez téméraire, pour l'épouser. Julie paraît & dit que ce sera elle, si son pere le lui permet. Lisandre, pénétré de reconnaissance, de honte & de remords, se jette aux pieds de Julie, & lui apprend qu'il est déshérité.

JULIE.

Eh le suis-je moi? Je me flatte que non: mon pere, me priverez-vous de votre bien pour me punir du penchant que j'ai pour Clitandre?

GERONTE.

Au contraire, ma fille, je vous autorise à lui offrir votre fortune, & j'ai

maintenant autant d'empressement à vous unir avec lui, que j'y montrais de répugnance, Puisque (en montrant Dorimon) Monsieur est inflexible, j'adopte son fils pour le mien, & mon bien suffira pour vous deux.

Enfin Dorimon se rend, pardonne à son fils sans condition, & la Piece finit par le double mariage.

Le sujet de cette Piece est tiré du *Trinuminus* de *Plaute*, mais le cinquiéme acte qui est le meilleur de la Piece, est tout entier de Destouches La plûpart des caracteres de la Piece & surtout celui de Lisandre ressemble beaucoup à ceux du Dissipateur, ce qui ne causa pas cependant le mauvais accueil que le Public fit à celle-ci; elle n'eut qu'une représentation; & si nous nous sommes permis d'en donner un extrait si détaillé, notre intention a été de mettre le Lecteur à portée, de décider entre le Public & l'Auteur du Glorieux, & du Philosophe marié, qui méritait d'être jugé d'une maniere moins rapide, & moins tumultueuse. Le reproche le plus raisonnable qu'on avait à lui faire, c'est une multiplicité d'événemens comiques, qui pouvaient retarder

l'action, & affoiblir l'intérêt, en quoi il n'a fait que suivre l'exemple de son original, & de presque tous les anciens; défaut que les modernes paraissent avoir évité avec soin.

Dans cette Piece actuellement imprimée, les noms de Lisandre & d'Arlequin, sont changés en ceux de Léandre & de Crispin.

Le Théâtre fut fermé cette année, le 3 Avril, par Coraline Magicienne, suivie d'un compliment dialogué entre Arlequin & cette Actrice, & il fut r'ouvert le 26 du même mois, par l'heureux Stratagême suivi de l'Impromptu des Acteurs, Piece nouvelle en un acte, en vers libres, & précédée d'un compliment qui fut très-applaudi ; mais dont nous ne donnerons que deux fables qui le terminaient.

FABLE DE CORALINE.

Autrefois, dans le tems que l'on n'avait point vu
D'Orangers dans notre Patrie,
Par le desir du gain un Jardinier ému,
En fit venir deux d'Italie.
L'un d'eux avec soin élevé,

Des outrages du Nord avec ſoin préſervé,
Devint avec le tems fleuri, brillant, robuſte;
L'autre fut négligé. Le malheureux Arbuſte,
De la grêle & des vents éprouvant la rigueur,
Sécha ſur pied bien-tôt, & périt de langueur.
De mon deſtin ils ſont l'image;
Je ſuis, Meſſieurs, cet Oranger,
Tranſporté dans ce lieu d'un pays étranger;
Des vents injurieux ſi j'éprouve l'outrage,
On me verra bientôt ſuccomber à l'orage.
Mais ſi votre bon cœur de ma faibleſſe inſtruit,
S'y prête & m'encourage,
De vos bontés, Meſſieurs, vous pourrez voir le fruit.

FABLE D'ARLEQUIN.

Quand des lieux où l'Aſie étale ſes tréſors,
L'Ebene avec l'Yvoire arrivent ſur ces bords,
L'un & l'autre eſt brute & ſans forme,
Plus dur que le Chêne & que l'Orme;
Pour les polir tous deux, il faut de grands efforts.
Ma camarade & moi, nous ſommes tout de même.
L'Yvoire le voila, l'Ebéne le voici;
Meſſieurs, nous vous prions de nous polir auſſi,

Nous nous y prêterons avec un zele extrême,
Et nous vous dirons grand merci.

Ce compliment est de Messieurs Panard & Sticotti, tous deux Auteurs de la Piece dont nous allons donner, non un extrait suivi, parce que la Piece est sans intrigue, mais des fragmens de quelques scènes épisodiques, dont elle est composée.



L'IMPROMPTU DES ACTEURS.

Comédie en un acte, en vers libres, 26 Avril 1745. (1)

VICENTINI.

Votre projet a reçu des éloges,
Et pour l'exécuter, chaque Comédien
Veut bien donner ici quelque chose du sien;
Au moment que je parle, ils sont tous dans leurs loges,
Pour pouvoir méditer un peu
Le sujet qu'ils prendront, & concerter leur jeu.

Rochard dans la seconde scène fronde cette témérité par des couplets qu'il chante.

Déhesse remplit la troisieme par une scène d'Yvrogne, & voici la quatrieme qui se passe entre Thérese & Riccoboni.

THÉRESE.

Quel est cet autre personnage?

(1) La scène est sur le théâtre de la Comédie Italienne.

Ah ! ah ! c'est vous ! sous cet air emprunté
Je ne remettais pas d'abord votre visage,
Couvert d'un manteau, tout botté,
Quel est votre dessein dans ce bel équipage?

RICCOBONI.

Le dur métier d'Acteur fut long-tems mon partage ;
Un destin plus illustre aujourd'hui m'a tenté ;
Je suis dans ce moment un Philosophe, un Sage,
Qui va chercher la vérité.

THÉRESE.

Vous nous quittez !

RICCOBONI.

Oui.

THÉRESE.

Bon voyage.
Mais si la vérité pour vous a des appas,
Faut-il vous transporter bien loin de ce rivage?
Pourquoi dans ce séjour ne la cherchez-vous pas ?

RICCOBONI.

Où voulez-vous que je la trouve ?
Tout le monde en ces lieux la fuit & la réprouve.

L'eſprit n'eſt plus qu'un faux-brillant,
La beauté qu'un faux-étalage,
Les careſſes qu'un faux-ſemblant,
Les promeſſes qu'un faux-langage;
Fauſſe gloire & fauſſe grandeur,
Logent par-tout le faux-honneur;
Par-tout on voit fauſſe nobleſſe,
Fauſſe apparence, faux-dehors,
Faux-airs, fauſſe délicateſſe,
Faux-bruits, faux-avis, faux-rapports;
Le cœur eſt faux chez Amarante;
Veſta nous montre un faux-maintien,
Liſe eſt une fauſſe ignorante,
Clindor un faux-homme de bien.

THÉRESE.

Quoiqu'un peu trop de fiel paraiſſe dans vos rimes,
Je l'excuſe pourtant; mais enfin dites-moi?
Pour réuſſir à ce nouvel emploi,
Quel eſt votre fonds?

RICCOBONI.

Des maximes.

THÉRESE.

Mauvais bien, ailleurs comme ici;
Faites-nous le régal de quelqu'une.

RICCOBONI.

En voici.

L'amour ſe ſoutient par l'eſpoir,
Le zele par la récompenſe,
L'autorité par le pouvoir,
La faibleſſe par la prudence,
Le crédit par la probité,
L'agrément par la liberté,
La ſanté par la tempérance,
L'eſprit par le contentement,
Le contentement par l'aiſance,
L'aiſance par l'arrangement.

THERESE.

Ce début ſait aſſez me plaire.

RICCOBONI.

Plus de douceur que de beauté,
Me ſemble aux filles néceſſaire;
Plus d'éclat que de vérité,
Dans un Auteur ne me plaît guere;
Pour être heureux, il faut avoir
Plus de vertu que de ſavoir,
Plus d'amitié que de tendreſſe,
Plus de conduite que d'eſprit,
Plus de ſanté que de richeſſe,
Plus de repos que de profit.

THERESE.

Je ne vois en cela rien que de raiſonnable.

RICCOBONI.

En toute choſe la raiſon
Trouve le ſuperflu blâmable,
Le peu lui plaît quand il eſt bon.
Ce parti me ſemble admirable,
Fuyons donc les fâcheux excès,
Que les dégoûts ſuivent de près;
Le Gourmand toujours famélique,
Décide pour la quantité;
Le Gourmet que le bon goût pique,
Décide pour la qualité.

THÉRESE.

Par la bonne philoſophie,
Cette déciſion ſera toujours ſuivie.

RICCOBONI.

Petit bien qui ne doive rien,
Petit Jardin, petite table,
Petit minois qu'on aime bien,
Sont pour moi choſe délectable;
J'aime à trouver quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit;
Les délicats font grande chere,
Quand on leur ſert dans un repas

De grand vin dans un petit verre ;
De grands mets dans de petits plats.

THÉRESE.

Il résulte de ce langage,
Qu'il ne faut jamais rien de trop.

RICCOBONI.

Rien de trop.
Que de sens est caché sous ce mot!
Qu'il est judicieux & sage!
Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracas nous étourdit,
Trop de froideur est indolence,
Trop d'activité, turbulence.
Trop d'amour trouble la raison,
Trop de remords est poison,
Trop de finesse est artifice,
Trop de rigueur est dureté,
Trop d'économie, avarice;
Trop d'audace, témérité.

THERESE.

Ce trop que vous blâmez, n'est pas, à le bien prendre,
Si pénible à changer que vous le croiriez bien,
Cela vient faute de s'entendre;
Le tout souvent dépend d'un rien.

RICCOBONI.

D'un rien, oui comme vous, je penſe,
Un rien produit de grands effets,
Un rien eſt de grande importance
En amour, en guerre, en procès,
Un rien fait pancher la balance;
Un rien nous pouſſe auprès des Grands;
Un rien nous fait aimer des Belles,
Un rien fait ſortir nos talens,
Un rien dérange nos cervelles:
D'un rien de plus, d'un rien de moins,
Dépend le ſuccès de nos ſoins,
Un rien flatte quand on eſpere,
Un rien trouble lorſque l'on craint;
Amour, ton feu ne dure gueres,
Un rien l'allume, un rien l'éteint.

THÉRESE.

Votre ſcène a du bon, j'y vois de la ſageſſe;
Vos Confreres tantôt dans un ſemblable cas,
Ont ſu s'en tirer par fineſſe;
Votre eſprit en cela ne les imite pas.

RICCOBONI.

Tout le monde n'a point le même ſavoir faire,
On ne fait pas ce que l'on veut,
Chacun s'échappe comme il peut,

Chacun d'un embarras se sauve à sa maniere.
L'ignorance dans ce canton,
Se sauve par l'effronterie;
L'homme du jour par un jargon
Qui prend le titre de saillie;
La Danse, par les entrechats;
La Musique, par le fracas;
L'Imprimeur, par des rêveries
Qu'on donne pour des vérités;
La Scène, par des rapsodies
Qu'on donne pour des nouveautés;
Les Orateurs & les Poëtes,
Se sauvent par des lieux communs;
Les Actrices, par des fleurettes;
Et les Acteurs par des emprunts;
J'en vois dont l'ame intéressée,
Se sauve par le caducée;
J'en sais dont l'esprit souple & fin,
Se sauve par un souterrain;
L'un se sauve par des cascades,
L'autre en prenant un certain biais,
Et moi qui craint que mes tirades,
Ne semblent à la fin trop fades,
Je me sauve par les marais.

Une grande partie des vers de cette scène, est du Philosophe aimable M. Bernard. Quant au reste, le ton

oral & facile de Panard, s'y fait aisément connaître, & ces talens réunis firent le succès de la Piece qui eut seize représentations.

LES ENNUIS DE THALIE.

Comédie en un acte, en vers libres, 12 Juillet 1745.

CETTE Comédie est encore composée de scènes purement épisodiques, & n'ayant nulle intrigue; nous ne pouvons qu'en donner des lambeaux, pris de ces mêmes scènes.

Le DANSEUR.

Je suis un Danseur ambulant,
Qui court de ville en ville exercer son talent.
J'ai brillé dans Bordeaux, dans Noyon, dans
Falaise,
En Irlande, en Alsace & dans la Tarentaise;
Le Bas-Breton fut surpris de mes pas,
J'ai charmé jusqu'au Suisse, & tout le Pays-
Bas;
Ce n'est rien, j'ai volé sur la glace & la
neige;

J'ai six mois en patins dansé dans la Norvège. . . .

. . . .

Je ne me borne pas à si petite chose,
Et c'est fort peu pour moi que l'exécution.
Je connais les Ballets à fond,
Et sans me vanter, j'en compose
Qui sont mieux dessinés que celui de la rose...
. . . . La raison,
Dans l'Opéra jamais est-elle de saison?
De la legereté, c'est tout ce qu'on demande;
Autrefois les premiers danseurs,
Par leurs doux mouvemens, dans une Sarabande,
Charmaient les yeux des Spectateurs;
Le bon goût d'aujourd'hui, d'une grace ennuyeuse,
Proscrit les fades agrémens,
Et nous faisons danser tous ces vieux mouvemens,
A quelque troisieme Danseuse.
Lorsque de s'élever bien haut,
Un Danseur a la noble audace,
On le trouve divin, il n'est point de défaut
Que la légereté n'efface;
Aussi connaissant bien le mérite d'un saut,

Nous en mettons par-tout avec un ſoin extrême ;
Londres me vit un jour ſous un habit oblong,
En Sacrificateur, danſer un cotillon. . . .
Quel tapage ce fut ! c'était pis qu'un tonnerre.
De ce Cotillon-là, les Gourmets d'Angleterre
Se ſouviendront long-tems. . . . . . .
Ah ! pourvu que l'on danſe,
On eſt ſûr d'obtenir une entiere indulgence ;
Jamais on n'analyſe un Divertiſſement,
On n'y demande point ni pourquoi, ni comment :
Qu'on habille en Gaulois un Héros de la Grece,
Que l'on coëffe en bichon une grande Prêtreſſe,
Que ſans ſe ſouvenir qu'ils étaient ennemis
Avec l'Abencerage, on attele un Zégris,
Que ces Maures fameux par une danſe fade,
Amuſent pauvrement la Reine de Grenade ;
Qu'après pour une chaſſe où l'on doit ſe laſſer,
D'imbécilles Piqueurs commencent par danſer,
Tout cela dans Zaïde au Public a ſu plaire ;
A ces abſurdités il n'eſt jamais contraire,
Il blâme dans les vers un mot obſcur ou plat ;

Mais quelque part qu'il soit, il aime un entrechat.

La scène du Danseur est suivie de celle d'un Musicien qui s'annonce ainsi :

. . . Vous voyez un Auteur
Connu jusques dans l'Italie,
Très versé dans cet art flatteur,
Qui par l'oreil porte au cœur
Le plus doux charme de la vie.
Musicien fameux & Déesse, je viens
Vous causer du plaisir & redoubler le mien,
En vous communiquant mon œuvre soixantieme.
Dussé-je passer pour gothique,
A la vieille Musique,
Constamment attaché,
Jamais on ne verra chez moi du recherché;
Jamais je n'employerai ces accords difficiles,
Ces vifs, impétueux, effrenés mouvemens,
Ces monstrueux amas de croches inutiles,
Qui font jurer les Instrumens,
Et les Auditeurs de bon sens.
Quand j'entens de ces airs, leur fougue m'éfarouche;
Le travail en est fort, mais je tiens pour constant,

Que l'on doit préférer la Musique qui touche
A la Musique qui surprend.

Il exécute une contrariété dans laquelle il fait briller sa voix & son goût pour le chant. Il sort, & la Gazette le remplace.

Je me nomme Gazette.
A l'égard de mes fonctions,
Les voici j'entretiens parmi les nations,
Correspondance universelle ;
Dans ma course continuelle,
J'ai soin de ramasser tous les événemens ;
Dans le monde je les répans,
Aucun ne se dérobe à l'ardeur de mon zele,
Et par mes Couriers diligens,
Paris, Lahaye, Utrecht, & Cologne & Bruxelles,
Sont informés de tout, & presqu'en même tems. . . . .
Jadis à l'If du Luxembourg,
Ma demeure était établie;
Depuis neuf ou dix ans, j'ai changé de séjour.
Dans un Jardin fameux, où sans cesse il accourt
Une brillante Compagnie,

J'habite maintenant, & j'ai fixé ma Cour,
Sous un arbre nommé l'arbre de Cracovie.
J'y ſuis très-bien ſervie;
Sous cet arbre à midi précis,
Dans un grand comité, mes Juges ſont aſſis.
Là, ſitôt que l'un deux prononce,
Un eſſain d'Auditeurs dans la foule s'enfonce.
Là, la bouche béante, & les yeux ébaubis,
Bras balans, nés en l'air, nombre de mes amis
Gobent avidemment tout ce qu'on leur annonce;
Là plus d'un Avocat, d'un ſtile peu concis,
Pour me bien débiter, s'égoſille & s'enroue;
Et non loin de ce poſte, on voit plus d'un Greffier,
Me broder & m'amplifier,
Sur un Bureau nommé *la Table de Mantoue*...
Non, rien n'eſt ſi plaiſant, que d'entendre parler
Tant de gens aſſemblés ſur diverſe matiere!
On y change à ſon gré la forme des Etats;
On ordonne, on défend, on refuſe, on agrée,
On dépoſe, on remplace, on ſupprime & l'on crée;
Tel projet a paſſé, tel projet ne paſſera pas;
On a pris la redoute, on tient la demi-lune,

Ce

Ce Poëme eſt fort bon, celui-ci ne vaut rien.
L'après-midi ſe paſſe à ce long entretien;
La fin du jour arrive, & juſques à la Brune, (1)
Chacun y mêle un peu du ſien. . . .
Que je ris de bon cœur, quand je vois la marote
De ces gens qu'aux aguets on voit dès le matin,
Qui voulant tout voir & tout lire,
Pour le moindre papier que de la poche on tire,
Galopent du bout du jardin!
Il en eſt encore une eſpece,
Et ces derniers ſont très-nombreux,
Ce ſont de nos Caffés certains piliers poudreux,
Qui brouillés avec la richeſſe,
Et par l'oiſiveté devenus malheureux,
De cent ſoins différens rempliſſent leur penſée,
Et vont s'embarraſſer des vivres de l'Armée,
Sans ſonger aux moyens d'en attirer chez eux...
Ce ſont des nouvelles du jour;
Elles vous plairont, j'en ſuis ſûre,
Vous y verrez comme LOUIS,
Chéri, craint, admiré, Roi, Soldat, Vainqueur, Pere,

(1) La Brune, qui louoit alors les chaiſes au Palais Royal.

Joint l'exemple aux leçons pour apprendre à
ſon fils
Le noble métier de la guerre. . .
Vous y verrez, comme un grand Roi,
Dans les plaines de Siléſie,
D'Achile & de Neſtor, ſachant remplir l'emploi,
Vainquit à Friéberg la Saxe, la Hongrie,
Et changea l'audace en effroi,
Dans des cœurs pleins de jalouſie,
Qui voulaient lui donner la loi.

La Piece finit par un Vaudeville dont voici quelques couplets.

La critique afflige un Auteur,
Mais ſouvent il en eſt meilleur;
Pour limer ſes vers & ſa proſe,
Le ſifflet eſt un aiguillon:
A quelque choſe
Malheur eſt bon.

Climene avant certain écart,
Parlait mal du tiers & du quart;
Sa langue aujourd'hui ſe repoſe,
L'Amour l'a miſe à la raiſon:
A quelque choſe
Malheur eſt bon.



Sortant un jour de Saint Bonnet,
Notre Fiacre rompit tout net;
Il nous fallut faire une pauſe,
Et vuider encor un flacon :
A quelque choſe
Malheur eſt bon.



Cette Piece, qui eſt des mêmes Auteurs que la derniere, eut moins de ſuccès; elle eut huit repréſentations, dans leſquelles on applaudit pluſieurs détails bien écrits, où l'on reconnaiſſait les talens de Meſſieurs Panard & Sticotti.



LA FILLE, LA FEMME, ET LA VEUVE.

Parodie des Fêtes de Thalie.
21 Août 1745.

ACASTE, Capitaine de Vaiſſeau, aime depuis long-tems Léonor ; fatigué des dédains ſoutenus de cette beauté cruelle, il entreprend un voyage ſur mer, dans l'eſpoir d'éteindre, par l'abſence, un feu qui le tyranniſe ; il aborde à Alger, où il délivre Cléon, pere de Léonor, ſans le connaître ; il revient à Marſeille, & comme l'éloignement n'a ſervi qu'à redoubler ſon ardeur, ſon premier ſoin en arrivant, eſt d'aller voir Léonor ; c'eſt dans ce deſſein qu'il ouvre la Scène avec Cléon qui lui demande le nom de ſa Maîtreſſe ; Acaſte refuſe de le ſatisfaire, & l'envoye préparer la féte qu'il deſtine à Léonor. Cléon ſort en chantant ce couplet, qui prouve que l'eſclavage ne lui a point fait oublier les chagrins de l'Hymenée.

Des fers vous m'avez ſu tirer,
J'en ſuis ravi dans l'ame ;

Mais que ſert de m'en délivrer,
Pour me rendre à ma femme?

CLEON.

On me croit mort.

ACASTE.

Que craignez-vous.

CLEON.

Vous badinez, je penſe;
Je crains ce que craint un époux,
Après dix ans d'abſence.

Acaſte eſt reçu de Léonor avec encore plus de froideur, qu'avant ſon voyage; & Béliſe, mere de Léonor, croyant ſon époux mort depuis dix ans qu'il eſt abſent, conſeille à Acaſte de quitter ſa fille, & de former de plus doux nœuds. Enfin après quelques façons, elle ſe propoſe elle-même, pour le conſoler des rigueurs de Léonor. Acaſte accepte le parti pour faire dépit à Léonor qui ſort outrée.

Béliſe preſſe Acaſte de conclure; il paraît fort diſtrait; Cléon arrive, ſuivi des Matelots, pour le divertiſſement, & reconnaiſſant ſa femme, il lui parle ainſi:

CLEON.

Perfide ! est-ce ainsi qu'on me traite ?

BÉLISE.

Mon époux ! . . battons la retraite.

CLEON, *à Acaste.*

J'ai fait le rôle d'un Nigaut,
C'est vous qui causez ces méprises ;
En me disant un mot tantôt,
Vous épargniez bien des sottises.

Ce couplet contient la critique de l'acte. Il finit par cet autre, où Cléon donne sa fille à Acaste en reconnaissance de sa liberté qu'il lui doit.

Allons, prenez-là,
Elle vaut bien sa mere. . . .
Ma fille, tu paieras par-là,
Les dettes de ton pere.

Ajoutons une réflexion à la critique sensible des deux jeunes Auteurs ; comment Cléon, chargé du détail d'une fête, ignore-t-il à qui il l'a prépare jusqu'au moment de son exécution.

Le deuxieme acte est rempli par Isabelle, veuve coquette, aimée par un

Officier, & par un Financier qu'elle amuſe ſans vouloir prendre des liens plus ſérieux. Elle ouvre la ſcène par l'éloge du veuvage : ſa Suivante lui chante :

Jamais Beauté n'eut tant de gloire ;
Faut-il que le veuvage ait pour vous tant d'appas,
Et qu'un ſecond Hymen ne vous en offre pas ?
Ce dégoût eſt ſi grand, que j'ai peine à le croire.
Vous trompez un jeune Officier ;
Eſt-il, eſt-il de plus aimable emplette ?
Vous êtes ſourde aux vœux d'un Financier,
Que de ducats perdus, (*bis.*) ah ! que je les regrette.

Le Financier donne à la veuve une fête où Arlequin habillé en Vendeuſe de petit mêtier, chante une ronde, à laquelle tous les Acteurs avouent modeſteſtement devoir la plus grande partie du ſuccès de leur Piece ; cette ronde ſe débite très-bien à la Comédie Italienne.

Voici le ſujet de la troiſieme entrée, qui s'intitule *la Femme.*

Dorante, époux de Caliſte, vit, dans un bal de nuit, un Maſque, & en de-

vint fort amoureux sans le connaître; il lui propose de lui donner le bal chez lui pendant l'absence de sa femme, qu'il a pris soin d'éloigner : la personne masquée l'accepte & entre sur la scène un masque à la main, par ce couplet.

Amour, quel aimable avantage,
D'occuper un cœur sans partage !
Mon époux comble mon espoir;
Epris d'une flâme nouvelle,
Il croit manquer à son devoir,
Et cependant il est fidele,
sans le savoir.

Dorine, sa Suivante, arrive en colere, & dit à Caliste que son époux la trahit, & qu'il prépare dans sa propre maison, un bal à sa nouvelle Maîtresse; Caliste lui répond.

Je suis sous un nom emprunté,
L'objet de sa légereté;
De moi Dorante est enchanté,
Ainsi je gagne d'un côté,
Ce que je perds de l'autre.

DORINE.

Voilà les hommes !
De sa femme on est bien-tôt las;

C'eſt la mode au ſiecle où nous ſommes,
On veut celles que l'on n'a pas,
Voilà les hommes!

Dorine apperçoit dans le bal Arlequin ſon mari, & pour voir s'il n'eſt pas auſſi inconſtant que ſon Maître, elle l'agace conſtamment; Arlequin rejette opiniâtrement ſes careſſes, & lui dit que ſa femme eſt un dragon qui le dégoûte, non-ſeulement d'elle-même, mais encore de ſon ſexe entier.

Leur ſcène eſt terminée par ce couplet:

ARLEQUIN.

Oui, ma très-digne épouſe
En malice en vaut douze;
Pour fuir cette Honeſta,
J'irais juſqu'en Canada.

DORINE.

Puiſqu'elle eſt ſi mauſſade,
Pourquoi la ménager?
Sans craindre d'algarade,
Un époux peut changer.

ARLEQUIN.

En lui faiſant affront,
Je craindrais pour mon front.

DORINE.

Il a bien répondu,
Il a de la vertu ;
Que de maris ici
Qui ne penseat pas ainsi !

Dorante presse Caliste de se démasquer ; elle le refuse, & lui demande ce que dira Caliste, si elle apprend qu'il est volage. Dorante est déconcerté, & cependant promet d'oublier Caliste ; elle se démasque, & Dorante surpris ; prend bientôt un air riant, & exprime ainsi la joie qu'il a de trouver sa femme dans son Amante.

Qu'il m'est doux
De n'aimer que vous !
Si l'Hymen m'accuse,
L'Amour m'excuse ;
Qu'il m'est doux
De n'aimer que vous !
Votre aimable ruse
Fait un Amant d'un époux ;
Mon erreur
Ne vous fait point d'outrage,
Et mon cœur
Constant, quoique volage,
Pour vous rendre hommage,

Dans de nouveaux nœuds s'engage ;
Je vais ſans partage,
Dire à vos genoux :
Qu'il m'eſt doux, &c.
Nulle crainte,
Déſormais nulle plainte
A nos feux
Ne portera d'atteinte ;
Toujours amoureux,
Toujours heureux,
Comblons nos vœux ;
C'eſt mon cœur qui ſans feinte,
Vous dit par mes yeux,
Qu'il m'eſt doux, &c.

Une apologie ſi galante méritait le pardon ; Dorante l'obtient, & Caliſte trouve ſon bonheur dans l'infidélité de ſon mari. Cette Parodie n'eut qu'un ſuccès médiocre, malgré l'éloge pompeux qu'en fait l'Auteur du Mercure de ce tems-là, qui vraiſemblablement y découvrait le germe des talens que M. Laujon, qui en eſt l'Auteur, a montré depuis. Il fit cet ouvrage en ſociété avec M. Parvis, qui avait eu part à la Noce de Village, donnée l'année précédente. Celle-ci n'eut que huit repréſentations,

& fut reprise quelquefois dans la même année, mais sans succès.

DEBUT DE GANDINI.

Le 13 Sept. 1745, le sieur Gandini débuta dans la Vengeance de Scaramouche, Canevas Italien en trois actes; ensuite dans les Métamorphoses de Scaramouche, & dans plusieurs autres Pieces où il remplit, à la satisfaction du Public, le rôle de Scaramouche qui n'avait point paru sur le Théâtre Italien depuis le fameux Tiberio Fiorelli; car on ne doit point compter Giacomo Rauzzini, venu avec la troupe en 1716, qui n'avait aucun talent pour cet emploi, & ne fit jamais le moindre plaisir.



LE PLAGIAIRE.

Comédie en trois actes en vers, le 1er. Février 1746. (1)

LA Comtesse apprend à Lisette sa Suivante, que pour obliger Lucile, sa Niece, à se déclarer elle va feindre de répondre aux soins du Marquis & du Baron, qui lui offrent leurs hommages, mais dont les vœux s'adressent secretement à Lucile. Lisette répond à sa Maîtresse quelques cajoleries à ce sujet, mais la Comtesse lui réplique qu'elle n'a nulle envie de leur plaire, & que son dessein est seulement de forcer Lucile à dévoiler un secret, que son caractere mystérieux & réservé ne laisse pas même entrevoir. La Comtesse profite de l'occasion de sa fête, que ces deux Amans vont célébrer, l'un par son talent pour les vers, l'autre par son goût pour la musique, & pour les fêtes galantes, dans lesquelles il fait briller son imagination ; ce dernier, qui est

(1) La scène est à Paris, chez la Comtesse.

le Marquis, arrive, offre un bouquet à la Comteſſe, & lui préſente M. Duberceau, homme prodigieux, mais qui s'annonce ainſi :

D'un ſeul coup de ſifflet, je bâtis un Château ;
Je change un Mont en Plaine, une Ville en Hameau ;
Maître des élémens, je fais trembler la terre ;
J'allume les éclairs, je lance le tonnerre ;
Au milieu de Paris, je fais couler les Mers,
Et deſcendre les Cieux, ou monter les Enfers.
Par un contraſte, enfin, des plus inconcevables,
Je fais danſer les Dieux, & voltiger les Diables.

. . . . . .

La flâme ſous mes doigts, prend la forme de l'Onde ;
Tantôt c'eſt un jet-d'eau qui jaillit à la ronde,
Tantôt une caſcade, & tantôt un torrent.
J'offre chaque ſemaine un tableau différent ;
Aujourd'hui c'eſt . . . l'Atlas, demain la Pyramide,
Et pour faire un lieu plein, d'un endroit ſouvent vuide,
J'ai produit un Berçeau, chef-d'œuvre ſi vanté,

Si couru, que le nom m'en eſt depuis reſté. (1)

M. Duberceau, pour répondre à l'accueil que lui fait la Comteſſe, lui promet comme Décorateur, Maître de Ballets & Artificier, un triple hommage de ces trois talens ; un temple, un Ballet d'oiſeau, & un feu d'artifice, appellé l'arc-en ciel. La Comteſſe le remercie, & ſort pour aller s'habiller convenablement à une ſi belle fête.

M. Duberceau reſté ſeul avec le Marquis, lui promet de le ſervir, ainſi qu'il lui a promis, & l'aſſure qu'il doit avoir de ſon zele & de ſa diſcrétion, un ſûr garant.

Le MARQUIS.

Quel garant ?

M. DUBERCEAU.

Votre argent ; ce métal agréable,
M'a ſubjugué le cœur. Oui, foi d'Italien,
Je ferai tout pour vous ; vous me payez trop bien.

---

(1) On venait de donner pendant long-tems un Feu d'Artifice appellé le Berceau, qui avait fait accourir tout Paris ; & M. de Boiſſy, qui ſaiſiſſait tous ces événemens, n'avait garde de laiſſer échapper celui-ci.

Il sort, & le Baron qui arrive, prie le Marquis d'écouter une piece de vers qu'il vient de composer. Le Marquis lui riposte par un air de flûte qu'il vient de mettre au net. Le premier déclame sa fable. Le second chante sa musette, & tous deux se séparent fort mécontens l'un de l'autre. M. Duberceau revient & promet au Marquis de lui procurer un entretien avec Lucile, sans être vu de la Comtesse. Elles arrivent toutes deux suivies du Baron, & M. Duberceau se dispose à leur faire voir le temple qu'il leur a promis, il est dédié au Dieu du secret.

Le silence y conduit le seul Amant discret,
Madame, il est fondé sur la délicatesse;
Servi par les Amours, & fait pour la tendresse;
Décoré par le goût, embelli par les jeux;
Et quiconque y parvient, est certain d'être heureux.

LUCILE.

Ah! le choix est heureux, on ne peut davantage,
Et le Dieu du secret mérite notre hommage.

La COMTESSE.

Il a sur-tout le vôtre, & c'est au fond du cœur

Celui que vous servez avec le plus d'ardeur.

LUCILE.

Pouvez-vous m'en blâmer ? ne doit-il pas nous plaire ?

Le monde nous en fait un devoir nécessaire ;

Et si par lui souvent notre sexe est frondé,

C'est pour l'avoir trahi, non pour l'avoir gardé.

Le Théâtre change & représente le parvis d'un temple dont la porte est fermée. La Comtesse & le Baron se trouvant en dedans, tandis que Lucile & le Marquis sont en dehors, celui-ci ne manque pas de profiter de cet instant favorable, que lui a ménagé le Décorateur Il presse Lucile de lui faire l'aveu du retour qu'elle doit à sa tendresse ; elle se défend quelque tems, & ne voulant pas rester plus long-tems seule avec lui, elle lui promet de lui faire par écrit une réponse favorable. Alors le parvis disparaît & on voit l'intérieur du temple dans lequel la Comtesse & le Baron étaient restés. M. Duberceau leur fait ses excuses, qu'ils reçoivent volontiers, & l'on entend un prélude de flûte qui annonce & qui accompagne l'air suivant, chanté par le Marquis.

Tendres Amans, voilà la nuit;
Le jaloux dort, le Critique ſommeille;
Et pour vous l'amour veille.
Paix, chut; marchez à petit bruit,
Dans le temple du myſtere,
C'eſt l'inſtant d'être introduit.
Venez d'une ardeur ſincere,
Venez recueillir le fruit.

Au ſecond acte, le Marquis remercie & récompenſe M. Duberceau du ſervice qu'il en a reçu. Le Baron arrive, & il le quitte après, pour aller mettre en muſique des vers qu'il ordonne pour la fête. Il ſe trouve ſeul enſuite avec Lucile, qui fait connaître qu'elle ne le peut ſouffrir, mais qu'elle l'accueille ainſi que le Marquis, pour ne pas laiſſer voir la préférence qu'elle donne à ce dernier. Le Baron l'aborde & lui préſente cette fable:

Pour une Colombe diſcrette,
Un Pigeon reſſentait l'amour le plus ardent;
Elle ignorait l'excès de ſa flâme parfaite,
Tant il brûlait ſecrettement;
Il était moins hardi que ceux de ſon eſpece;
Quoiqu'il ſouffrît de ſon tourment
Il n'oſait faire entendre auprès de ſa Maîtreſſe,

Son amoureux roucoulement;
Il bornait toute ſa tendreſſe,
A contempler ſon agrément.
Son trop d'amour le rendait bête;
Mais il vint un moment qu'il ſut mettre à profit;
Ils ſe trouverent tète à tête,
Et l'occaſion l'enhardit.
Colombe, de mon cœur agréez mon hommage,
Lui dit tout bas l'oiſeau craintif;
Je n'oſe vanter mon plumage,
On en peut voir dont l'éclat eſt plus vif;
Mais dans cet inſtant déciſif,
Prêtez l'oreille à mon langage,
Il n'en eſt point qui ſoit plus expreſſif.
L'Amour, le tendre Amour lui-même,
Ne pourrait pas gémir d'un ton plus doux.
Pour rendre mon bonheur extrême,
Et le concert plus parfait entre nous,
Rocuoulez avec moi, rocouulez : je vous aime.

Lucile demande ce que répond la Colombe, & le Pigeon dit qu'il attend ſa réponſe; voyant enfin qu'elle eſt longue à venir, il ſe jette aux pieds de Lucile, qu'il preſſe de vouloir bien la faire, & celle-ci ayant reconnu la fa-

ble en question, se promet de se mocquer de ce copiste, ainsi qu'il le mérite, & lui promet de payer sa fable d'une chanson. Elle sort, la Comtesse arrive, & le trouvant le papier encore à la main, elle lui demande ce que c'est : pour sortir d'embarras, il lui dit que ce sont des vers qu'il a composés pour sa fête ; elle veut les voir ; il s'efforce d'en composer en feignant de les lire, mais la Comtesse s'impatiente, lui arrache le papier, & y trouve la fable dont elle reconnaît aisément la Colombe. Le Baron s'en défend, & l'assure que ces vers lui ont été demandés par un Abbé, pour être donnés à une Chanteuse ; la Comtesse n'en croit rien, & lui dit qu'il est doublement coupable, comme Amant & comme Auteur ; le Pigeon n'étant que la copie du Serin d'une Comédie donnée au Théâtre Français (1). Le Baron se défend, en disant que cette

(1) Les deux Niéces, ou la Confidente d'elle-même, donnée à la Comédie Françaife sans succès en 1737, par le même Auteur, qui n'y fit que de médiocres changemens, en la mettant au théâtre Italien, sous le titre de Plagiaire.

Piece eſt un de ſes ouvrages, & qu'il eſt permis de ſe voler ſoi-même ; mais il ne ſe juſtifie pas ſi facilement d'aimer la niece, en cherchant la main de la tante ; cependant elle feint de lui pardonner, & de lui laiſſer la liberté du choix ; mais en ſortant, elle inſtruit les ſpectateurs.

De ma feinte bonté le fat ſera la dupe;
Son erreur va ſervir au projet qui m'occupe.

Le Baron ſe conſole aiſément de la perte de la tante, dans l'eſpérance de poſſéder la niece. Celle-ci arrive, & lui dit que c'eſt en vain qu'elle a tenté de lui répondre en vers, ainſi qu'elle l'avait projetté; le Baron lui offre de ſe faire la réponſe lui-même. Lucile accepte ce moyen, & permet même au Baron de le faire tendrement ; après cet aveu deſiré, elle le quitte comme de raiſon, & il ſe diſpoſe à tracer les vers qu'on lui a promis d'avouer; mais comme il eſt plus rempli d'orgueil que de talent, ſa veine ne ſatisfait que médiocrement ſa vanité : dans un accès poëtique, il ſe leve pour courir après la Rime, & ſaiſit par le bras Coraline, qui le prend pour un fou, ce qui donne

lieu à une équivoque aſſez plaiſante. Pour ſurcroît de malheur, M. Duberceau vient lui rapporter ſes paroles, en lui diſant qu'on les chante depuis ſix mois dans tout Paris.

Le BARON.

C'eſt le malheur du genre, & j'en ſuis peu ſurpris ;
Ce ſont les mêmes mots que toujours on raſſemble ;
Indiſpenſablement, il faut qu'on ſe reſſemble.

M. DUBERCEAU.

Par bonheur, il me reſte un air qu'on chantera ;
Le ramage, Monſieur, ſur-tout y regnera,
Il y rime à bocage, & convient à la fête.
Demeurez, elle vaut la peine qu'on s'arrête.
J'y vais faire à vos yeux danſer tous les Oiſeaux,
Par troupe vous verrez ſauter les Etourneaux ;
Le Ramier figurer avec la Tourterelle ;
Vous verrez le Pluvier qui pourſuit l'Hyrondelle.
Le Paon s'étale ſeul, de lui-même amoureux ;
La Caille & le Perdreau forment un pas de deux,

Le Serin y voltige autour de la Linotte ;
Le fripon de Moineau ſurvient & l'eſcamote ;
Le Faucon & l'Autour, fondent du haut des airs
Sur ce Peuple qui fuit, plus prompt que les éclairs ;
Une Faiſanne reſte, ils ſe livrent la guerre,
Quand l'Aigle tout-à-coup l'arrache de leur ſerre,
S'applaudit avec elle, & l'élevant aux Cieux,
Il danſe un tambourin, & diſparaît aux yeux.

Au commencement du troiſieme acte, la Comteſſe preſſe en vain Lucile de lui avouer ſon penchant, afin de pouvoir faire un choix conforme à ſes inclinations ; elle ne peut rien tirer de cette fille diſſimulée, qui porte la fauſſeté juſqu'à avouer qu'elle aime le Baron. Ce menſonge tourne contr'elle ; & ſa tante profitant de cet aveu, lui déclare qu'elle va donner ſa main au Marquis, puiſqu'elle ne ſent aucun penchant pour lui. A ces mots, la douleur de Lucile perce à travers ſa feinte, & la Comteſſe recueille le fruit de ſa ruſe ; Lucile reſtée ſeule, fait connaitre ſes allarmes ; elle veut en faire part au Marquis, lorſqu'Arlequin, Valet du Baron,

arrive, & lui apporte de la part de son Maître, la réponse en vers qu'elle lui avait commandée; elle la lit, recommande à Arlequin de dire à son Maître qu'elle en est très-contente, & qu'elle sort exprès pour aller à la Comédie; Arlequin a une scene avec Coraline, puis une autre avec Scapin, qui peut faire beaucoup de plaisir aux Spectateurs par le talent de ces trois Acteurs, mais qui n'a nul rapport au sujet de la Piece, & dont nous ne dirons rien par cette raison.

Enfin Arlequin apprend au Baron, son Maître, l'accueil que ses vers ont reçu de Lucile; mais la joie que le Baron en ressent, est bientôt détruite par l'arrivée du Marquis, qui le vient prier de lui faire une réponse en vers, à ceux qu'il vient de recevoir, & qu'il lui lit: il est aisé de concevoir l'étonnement & la confusion du Baron, qui reconnaît ceux qu'il vient d'envoyer à Lucile, & qu'elle a transcrits de sa main. La Comtesse arrive, & dit qu'elle va leur tenir à tous deux les promesses qu'elle leur a faites, en donnant la main de sa niece au Baron, & la sienne au Marquis; aucun des trois ne paraît satisfait de cet arrangement, & Lucile

voyant enfin qu'il n'eſt plus tems de diſſimuler, ſe jette aux pieds de ſa tante & la prie de ne pas rompre un nœud ſi bien aſſorti.

La Comteſſe qui ne demandait que cet aveu, parle ainſi à ſa niece :

Vous outrez la réſerve, & d'un ſi grand défaut,
J'ai voulu vous punir ou corriger plutôt.
Ma Niéce, à l'avenir ſoyez moins défiante,
Vous avez mal jugé du cœur de votre Tante ;
Et pour vous le prouver, je veux qu'un doux lien
Vous uniſſe au Marquis, & j'y joins tout mon bien.

Lucile pénétrée de reconnaiſſance, promet à ſa tante de n'avoir plus de ſecret pour elle, & lui dit :

Vous ſerez mon conſeil, mon guide, déſormais ;
Et vous m'ouvrez les yeux ſur mon erreur extrême ; (1)
De ſon trop de réſerve on eſt dupe toujours,
Et la ſincérité ſert mieux que les détours.

(1) Il manque en cet endroit un vers, auxquels je n'ai pas oſé ſuppléer.

Le MARQUIS, *au Baron.*

Mon chant a le deſſus, & de ta Poéſie
Je recueille le fruit, dont je te remercie.

LUCILE.

Moi, j'ai pû diſpoſer des vers que vous rimez;
Dans Ville-Dieu, Monſieur, ils ſont tous imprimés,
Et la plaiſanterie eſt le juſte ſalaire,
Que méritent les ſoins de l'Auteur Plagiaire.

. . . .

La COMTESSE.

Au Pigeon, pour le coup la Colombe eſt ravie!

Le BARON.

Certaine Tourterelle, en ſecret mon amie,
Va m'en dédommager, & je cours la trouver.
L'Hymen eſt une cage, heureux de s'en ſauver!

Il ſort, & M. Duberceau, pour couronner la fête, fait danſer les Artificiers, qui exécutent enſuite le feu qu'il a promis.

Cette Comédie, comme nous l'a-

vons déja dit, n'eſt autre choſe que les deux Nieces, que M. de Boiſſy avait donné ſans ſuccès au Théâtre Français, & qui à l'aide d'un médiocre changement en eut davantage au Théâtre Italien, ſous ce nouveau titre, puiſqu'elle eut quinze repréſentations avant Pâques; mais il donna bientôt la revanche aux premiers, en leur tranſportant le Duc de Surcy, également tiré du Comte de Neuilly, qui n'avait été donné que trois fois au Théâtre Italien. Voyez l'extrait de cette Piece donnée le 18 Janvier 1736.



LA COQUETTE FIXÉE.

Comédie en trois actes, en vers, ſuivie d'un Divertiſſement, 10 Mars 1746. (1)

DORANTE, homme de condition, apprend à Clitandre, ſon ami, qu'il a paſſé quelques jours à la Cour pour y obtenir l'agrément d'un Régiment; que l'affaire n'eſt pas encore décidée, mais qu'il en eſpere un bon ſuccès, & s'en repoſe ſur les ſoins d'une tante, qui ſollicite pour lui. Il fait enſuite le portrait de la Comteſſe qu'il aime, & dont il déſeſpere de ſe faire aimer.

Ses dédains ſont fardés par un air gracieux;
Elle ſait déguiſer la froideur de ſon ame,
Autant que je voudrais lui déguiſer ma flâme;
Ses regards, de concert avec le ſentiment,
Font naître mon eſpoir, pour cauſer mon tourment.
Chez elle, du même œil, elle voit, elle attire

(1) La ſcène ſe paſſe dans la Maiſon de Cidaliſe, dont la Comteſſe occupe une partie.

L'homme qui fait bâiller, & l'homme qui
fait rire ;
C'eſt un monde formé de vingt originaux ;
De naiſſance, d'état & d'eſprit inégaux,
Qu'un chimérique eſpoir force de vivre enſemble,
Que le mépris diviſe, & que l'erreur raſſemble.
La Comteſſe qui cherche à ſe les maintenir,
Par leur peu de mérite, a ſoin de les unir.
En ſecret, à chacun, orgueilleux & crédule,
De tous en général offre le ridicule,
Etablit la concorde entre tous ces Rivaux,
Et les enchaîne entre eux par leurs propres défauts.

Clitandre dit que Cidaliſe, ſa Maîtreſſe, eſt bien différente, & Dorante l'en félicite, parce qu'une prude eſt plus facile à vaincre qu'une coquette. Clitandre répond à ſon ami, qu'il eſt dans l'erreur, & oppoſe au portrait qu'il vient d'entendre de la Comteſſe, celui qu'il fait de Cidaliſe.

Mon ami, Cidaliſe eſt bien loin d'être prude;
J'ai fait de ſon eſprit ma principale étude ;
J'ai vu que ſa fierté n'etait qu'un vrai détour.

Elle craint un Amant, & panche vers l'amour;
Elle croit qu'une femme aimable & vertueuse,
Sans le respect public ne saurait être heureuse;
Et qu'au préjugé même exacte à s'asservir,
Pour le pouvoir blâmer, s'y doit assujettir.
Voilà le vrai motif de sa prudence extrême;
Elle a le cœur sensible, & se craint elle-même;
Plus un homme à ses yeux mérite d'être aimé,
Plus la froideur succéde au penchant réprimé,
Et cet air dédaigneux qui paraît vous surprendre,
Vient d'un esprit timide, & d'une ame trop tendre.

Il ajoute que Cidalise n'a pas le moindre penchant pour lui, quelque tendresse qu'il ait pour elle; il conseille à son ami de quitter la Comtesse, dont l'esprit ne peut s'accorder avec la façon de penser d'un homme raisonnable, & de s'attacher à Cidalise, dont le caractere sensé pourrait le rendre heureux. Dorante lui répond qu'il ne peut être sensible que pour la Comtesse, & qu'il ne peut plus lui dissimuler son amour. Clitandre lui conseille de s'en

bien garder, & l'assure que ce n'est que par une indifférence feinte, qu'il en pourra obtenir un retour réel. Il lui conseille sur-tout de ne point dîner chez elle ce jour-là, quoiqu'il s'y soit engagé. Dorante sent la solidité des conseils de Clitandre, & promet de les suivre. Ce dernier sort, & Lisette, femme-de-chambre de la Comtesse, vient avertir Dorante qu'un de ses gens demande à lui parler. Dorante interroge cette Suivante, qui lui répond que le caractere de sa Maîtresse change de jour en jour depuis qu'il vient chez elle; que sa coquetterie diminue, & qu'elle devient pensive & sérieuse; elle lui en fait des reproches, parce qu'elle le regarde comme auteur de ce changement, & voyant venir son Laquais, elle sort.

Ce Laquais est M. Carmin, Peintre en miniature, qui a pris un habit à la livrée de Dorante, pour s'introduire dans la maison de la Comtesse, sans être reconnu. Il promet à Dorante de faire, sans être apperçu, le portrait de celle qu'il aime. Il lui vante son talent & sa promptitude, & l'assure qu'il a fait la veille à l'Opéra, un portrait très-ressemblant, pendant la seule

durée de ce ſpectacle. Dorante ſort en le priant ſur-tout de ne ſe point laiſſer découvrir, & Carmin ſe cache dans un coin, où il eſt appuyé ſur une petite table; il voit venir Cidaliſe, & Liſette, il prend mal-à-propos cette premiere pour la maîtreſſe de la maiſon, celle dont on lui a demandé le portrait; & il y travaille pendant que Cidaliſe & Liſette parlent enſemble. Lorſqu'il trouve ſon ouvrage aſſez avancé pour le pouvoir achever ſans le ſecours de l'original, il ſort: cette ſcène peut bien n'être pas tout à fait dans la vraiſemblance, mais on la pardonne pour le plaiſir qu'elle cauſe, & la néceſſité dont elle eſt.

La Comteſſe, ſuivie de Damis, Petit-maître de robe, vient prier Cidaliſe de prêter ſa ſalle, dans laquelle Damis veut cette même nuit donner un bal à la Comteſſe. Cidaliſe la promet & ſe retire. Damis parle avec la Comteſſe de l'amour reſpectueux de Dorante, dont il s'eſt apperçu, & ſur lequel il fait des plaiſanteries. La Comteſſe en doute encore; mais elle promet à Damis de s'aſſurer du fait, en excitant la jalouſie de Dorante pendant le dîner, où elle ſe promet de marquer

des préférences à tout autre qu'à lui.

Dorante arrive : la Comteſſe veut le plaiſanter, il y répond froidement, & refuſe net de dîner avec elle, ce qui la fâche, ce qui lui fait échapper quelques traits de mauvaiſe humeur, qu'elle réprime par le conſeil de Damis ; Dorante pour ſuivre ceux que ſon ami lui a donnés, répond d'abord cavaliérement à tout ce que lui dit la Comteſſe. Elle le preſſe & il ſe défend ainſi :

Je vous ſuis attaché ; mais parlons franchement ;
Pour ſuivre votre char j'ai trop peu d'agrément,
Je n'ai point un eſprit d'éclairs & de ſaillies ;
Je ne débite point de ces fadeurs jolies,
Qui forment l'homme aimable, & j'ignore cet art
De ſe faire écouter, en parlant par haſard.
Je n'obſerve jamais quelle mode circule ;
Je ne ſens point le prix d'un nouveau ridicule ;
Et de la beauté même attaquant les abus,
Je me borne à louer ſeulement les vertus.
Madame, c'eſt par-là que je vous conſidere ;
Mais on parle chez vous une langue étrangere,

Et me taiſant toujours ſans comprendre un ſeul mot,
J'y fournis le portrait d'un ſauvage & d'un ſot.

Il vante enſuite ſon indifférence. La Comteſſe, piquée de ſon langage, cherche à le piquer à ſon tour, & lui confie qu'un Amant à ſçu lui inſpirer de l'amour, & elle lui apprend qu'elle ſe remarie. Dorante lui demande le nom de cet heureux mortel; la Comteſſe au haſard nomme Damon; Dorante approuve ce choix, & la Comteſſe en ſent un vif dépit; mais ce Damon vient & eſt annoncé par Liſette, qui dit à ſa Maîtreſſe qu'il vient pour lui parler de ſon mariage. Cette équivoque fait croire à Dorante que la Comteſſe ne lui a que trop dit la vérité; il ne peut contenir le vif chagrin que cette crainte lui fait reſſentir, & la Comteſſe qui s'en apperçoit, & qui triomphe, le preſſe, l'invite de dîner avec Damon. Dorante qui n'y peut plus tenir, ſort en aſſurant qu'il ne manquera pas d'aller dîner chez ſon ami, chaque fois que ce Damon viendra dîner chez elle; & le premier acte finit par cette ſcène vraiment théâtrale, & vivement dialoguée.

Le Robin Damis ouvre le ſecond par un monologue, dans lequel il ſuppoſe que la Comteſſe eſt devenue amoureuſe de lui, & il ajoute qu'il a eu tort d'avoir fait faire la veille, à l'Opéra, ſon portrait, qu'il aurait tenu d'elle-même. Pendant qu'il s'occupe à l'examiner, Dorante arrive, & appercevant Damis, il voudrait l'éviter, mais ce fat le plaiſante ſur le dîner ſaillant qu'il vient de faire tête à tête avec ſon ami.

DORANTE.

Un tel plaiſir
Eſt toujours un récit ennuyeux à mourir,
Vous devriez plutôt nous faire part des vôtres;
Tous vos plaiſirs, Meſſieurs, ſont différens des nôtres,
Car vous ne les goûtez qu'en nous les racontant,
Et les nôtres ne ſont ſentis qu'en les goûtant.

Damis dans le cours de cette ſcène, apprend à Dorante que Damon épouſe dans peu la fille d'Orgon ; & dans le moment que Dorante ſe croit raſſuré ſur les ſentimens de la Comteſſe, Damis lui fait confidence qu'il en eſt aimé; Dorante refuſe de le croire, & Damis pour prouver la vérité de ce

qu'il vient de dire, montre le portrait de la coquette, qu'il dit avoir reçu d'elle, & se retire en recommandant le secret à Dorante. Celui-ci demeure interdit; peu à peu il se met en fureur il jure de vaincre la tendresse qu'il a pour elle, & dans le tems qu'il songe aux moyens de cacher son trouble aux yeux de la Comtesse, il voit arriver Cidalise, il l'aborde avec émotion, & lui parle avec douleur des égaremens de la Comtesse. Comme il dit que la seule amitié l'intéresse pour elle, Cidalise lui fait entendre qu'elle croirait, à son émotion, qu'il est conduit par l'amour. Dorante s'en défend sur le caractere de la Comtesse, & dit qu'il ne voudrait aimer qu'une personne capable des mêmes sentimens. Enfin il confie à Cidalise que la Comtesse a donné son portrait à Damis, dont l'étourderie & l'indiscrétion vont la perdre dans tout Paris.

CIDALISE.

La Comtesse aurait dû mieux placer ses amours;
Nous aimons malgré nous, mais nous devons
 toujours
Eclairer notre amour avec la raison même,

Montrer dans notre choix une prudence extrême,
Et ſavoir ménager par un accord ſi doux,
La tendreſſe d'un ſeul & le reſpect de tous.
Sur la foi d'un Amant, lorſqu'une femme compte,
Le tems la met en droit de ſe rendre ſans honte;
Et le monde éclairé, juge par le Vainqueur,
S'il l'eſt par le caprice ou par le choix du cœur.

Elle promet à Dorante de parler là-deſſus à la Comteſſe ſon amie, à qui elle ſe propoſe de demander un entretien particulier.

Dorante reſté ſeul, ſe promet bien auſſi de ne plus ſonger à cette perfide, & même de ne la jamais revoir. En ce moment peu favorable, Carmin arrive & préſente à Dorante le portrait de Cidaliſe qu'il vient de finir. Dorante préoccupé, le repouſſe ſans l'appercevoir en lui diſant :

Non, je ne veux jamais ſonger à cette ingrate.

Il ſort, & Carmin demeure étonné de cet évenement, il croit que c'eſt l'effet de quelque rupture, & craint que ſon portrait ne lui reſte. Pen-

dant qu'il fait quelques réflexions là-dessus, la Comtesse arrive, & lui demande qui il est; Carmin répond qu'il est Peintre & qu'il a le talent de faire un portrait sans la permission de l'original. La Comtesse refuse de le croire, il lui répond qu'elle est elle-même dans le cas, & elle replique qu'elle desirerait pour toute chose au monde que ce fut par l'ordre de Dorante. Le Peintre ne laisse pas échapper cette occasion de lui demander si ce Dorante est un honnête homme. La Comtesse l'en assure, & alors il lui confie que ce Dorante lui avait commandé un portrait, & qu'au lieu de le payer, lorsqu'il le lui a apporté, il a refusé de le prendre. La Comtesse demande à voir ce portrait & le reconnaît pour être celui de Cidalise; piquée de voir que Dorante ait montré par cette démarche des sentimens pour une autre, elle profite de l'occasion pour se venger; elle prie le Peintre de lui laisser ce portrait, puisque Dorante le refuse, & lui donne dix louis que le Peintre reçoit avec joie & s'en va.

Tandis que la Comtesse réfléchit sur une avanture dont elle croit n'être piquée que par vanité, Cidalise arrive,

& l'aborde d'un air très-embarraſſé. Les détours dont elle ſe ſert pour amener la converſation qu'elle veut avoir avec la Comteſſe, confirment celle-ci dans l'erreur où le Peintre l'a jettée, & voyant que Cidaliſe redouble de précautions, elle la met à l'aiſe, en lui avouant qu'elle ſait que c'eſt un portrait dont il eſt queſtion; mais elle eſt loin d'imaginer que ce ſoit le ſien, auſſi marque-t-elle beaucoup d'étonnement d'abord, mais bientôt elle ripoſte à Cidaliſe d'une maniere plus heureuſe, en lui remettant le ſien. Celle-ci n'eſt pas moins ſurpriſe, mais de tous ces étonnemens, aucun n'égale celui de Dorante qui vient apprendre le fruit des conſeils de Cidaliſe, & qui en reçoit des reproches. Son ami Clitandre qui eſt avec lui, & qui connaît la paſſion véritable de Dorante pour la Comteſſe, devine la mépriſe du Peintre, mais en ce moment on apporte à Dorante une lettre très-preſſée, que la Comteſſe l'engage à lire promptement. Cette lettre eſt en effet de ſa tante, qui lui apprend que le Régiment lui eſt accordé s'il peut trouver une ſomme de vingt mille écus, qu'il faut abſolument compter dans la journée. Dorante a peu d'eſ-

pérance de trouver une pareille ſomme, il voudrait avant de quitter la Comteſſe, l'éclaircir de la mépriſe du Peintre ; mais Clitandre l'emmenant malgré lui, pour chercher le prix de ſon Régiment, la Comteſſe plus attachée à Dorante, qu'elle ne le croit, fait des réflexions ſur ſa ſituation, & craint qu'il ne manque ſon avancement, faute de l'argent néceſſaire. Liſette lui repréſente qu'elle n'eſt nullement en état de lui faire cette avance, mais la Comteſſe lui répond qu'elle vient d'imaginer un moyen de rendre un ſervice à ſon ami, & trompée ſur les véritables motifs de ſa généroſité, elle ſort, en diſant que bien inſenſible à l'amour, elle ne ſaurait manquer au devoir de l'amitié.

Tandis que Cidaliſe réfléchit ſur la mépriſe du Peintre, dont elle a été inſtruite par Clitandre, pendant l'entr'acte, & qu'elle ne peut plus ſe diſſimuler de l'amour qu'elle reſſent pour Dorante, ce dernier arrive, au déſeſpoir de n'avoir pû venir à bout de trouver la ſomme néceſſaire pour payer ſon Régiment ; l'idée de voir manquer ſes avancemens, & le chagrin que lui donne la Comteſſe, lui font prendre

le parti, non-ſeulement de quitter le ſervice, mais encore de s'éloigner de Paris, & d'aller vivre dans ſes terres. Il communique cette réſolution à Cidaliſe, qu'il prie de lui conſerver ſon amitié, & de lui écrire quelquefois; il l'aſſure qu'en arrivant chez lui, il va ſe marier. Cidaliſe lui demande ſur quel objet eſt tombé ſon choix. Dorante répond qu'il n'a rien encore décidé, qu'il ne veut qu'une perſonne qui lui convienne, & ſur-tout qui ſoit raiſonnable. Il prie Cidaliſe de lui en indiquer une de ce caractere, & promet de l'accepter de ſa main : enfin peu à peu il parvient par lui propoſer de l'épouſer elle-même; Cidaliſe ne s'en défend point, & Dorante ſonge déja à prendre des meſures pour conclure ce mariage dès le lendemain. Damis qui eſt ſurvenu, & a entendu la fin de leur converſation, les plaiſante l'un & l'autre ſur une réſolution auſſi précipitée; Cidaliſe lui permet de répandre dans Paris une nouvelle qu'elle ſera la premiere à publier, & ſort avec Dorante.

Le premier ſoin de Damis eſt d'aller informer la Comteſſe de ce que le haſard lui vient de faire découvrir; la Comteſſe en eſt outrée, & dans ce mo-

ment voit arriver Clitandre, tout joyeux d'avoir trouvé vingt mille écus, dont ſon ami a beſoin. Elle lui apprend d'abord le prochain mariage de Dorante avec Cidaliſe, & elle eſt toute étonnée de voir qu'il n'eſt pas vivement piqué de cette aventure. Clitandre prétend au contraire que c'eſt un ſervice qu'il lui a rendu, puiſqu'il n'avait pû ſe faire aimer de Cidaliſe; il ajoute :

Je dois lui rendre graces; oui, la choſe eſt
certaine,
Je vais moins le chercher pour vanter mon
bienfait,
Que pour me réjouir du plaiſir qu'il me fait.

La Comteſſe demeurée ſeule ne ſaurait plus cacher ſa douleur, elle convient avec elle-même que les ſentimens qu'elle prenait pour de l'amitié, étaient ceux d'une véritable tendreſſe. Elle eſt au déſeſpoir de perdre Dorante, elle l'envoye chercher, & bientôt il paraît; la Comteſſe lui parle de ſon mariage; Dorante lui dit qu'il venait pour lui en faire part. La Comteſſe cache ſon dépit le plus qu'il lui eſt poſſible, enfin il éclate, & elle défend à Dorante de jamais revenir chez elle. Dorante répond avec

politeſſe, & ſe détermine à ſortir. La Comteſſe le rappelle. Elle voudrait le détourner de ce mariage, mais il paraît déterminé à le conclure, quelque choſe qu'elle lui puiſſe dire. Elle va juſqu'à lui propoſer un autre parti que Dorante refuſe dans la crainte, dit-il, que cette amie de la Comteſſe ne veuille vivre comme elle dans le grand monde, pour qui il a beaucoup d'éloignement.

Je ne veux point avoir une Maiſon bruyante,
Où Paris en détail s'amene & ſe préſente;
Où l'on trouve Officiers, Magiſtrats, beaux eſprits,
Toute eſpece, en un mot, excepté des amis;
Une Maiſon enfin, où loin de s'en voir maître,
Le mari ſubjugué, n'a pas droit de paraître.

. . . .

Si le ſoir par haſard, lorſqu'il vient de rentrer,
Chez ſa femme un moment il oſe ſe montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être?
S'il ſe trouve quelqu'un qui le faſſe connaître,
On ſe leve, & Madame avec un air tranſi,
Dit ne vous levez pas, Meſſieurs, c'eſt mon mari,

Il s'en ira bien-tôt, car jamais il ne ſoupe.
Alors le ſérieux gagne toute la Troupe;
Tous d'un ennui marqué ſemblent envelop-
pés,
Le ſilence eſt rompu par quelques mots cou-
pés.
L'homme, qui voit le froid que ſa préſence
inſpire,
Et qui juge aiſément qu'on veut qu'il ſe retire,
S'eſquive, ouvre la porte en déplorant ſon
ſort,
Et l'on voit la gaieté qui rentre quand il ſort.

La Comteſſe lui demande ſi elle s'eſt jamais conduite ainſi avec ſon mari.

DORANTE.

Mais je ſai, lui vivant, que l'on vous a cru
veuve.

. . . .

Certain Marquis, dit-on, ſéduit par l'appa-
rence;
Mais ennuyé pourtant de n'être pas heureux,
Vous propoſa l'Hymen pour couronner ſes
feux.
Votre réponſe fut un grand éclat de rire,
Après quoi gravement vous daignâtes lui dire,

Cette offre-là, Monſieur, me conviendrait très-fort;
Mais du moins attendez que mon mari ſoit mort.

Cidaliſe, Clitandre & Damis arrivent l'un après l'autre, mais à très peu de diſtance. Cidaliſe dit à Dorante que tout eſt prêt pour leur mariage. Clitandre lui apporte le brévet de ſon Régiment, dont il a trouvé l'argent déja déposé chez le Notaire de Dorante, par une main inconnue, & Damis vient lui propoſer des diamans pour ſon mariage; Dorante ouvre l'écrain, & reconnaît les diamans de la Comteſſe; elle convient que ce ſont eux, & Cidaliſe voyant que ſon amie vient de prouver par un ſemblable trait, combien elle aime Dorante, elle eſt la premiere à lui dire qu'il ne peut payer un tel bienfait, qu'en donnant ſa main à une perſonne qui avait déja ſa tendreſſe, & qui mérite maintenant toute ſa reconnaiſſance; elle lui rend ſa parole, & ſe retire en lui diſant:

Puiſque votre cœur n'eſt point fait pour m'aimer,

Je veux que tout au moins vous puissiez m'estimer.

La Comtesse convient alors de son amour pour Dorante, & reconnaît les erreurs de la coquetterie. Dorante enchanté, lui donne la main, & le Robin étonné de voir son Rival l'emporter sur lui, sort après avoir rendu le portrait de la Comtesse, avec un mépris qui acheve de peindre son impudent caractere, & la Comtesse absolument revenue, finit la Piece par ces vers qu'elle adresse à son époux.

C'est à vous rendre heureux que je mettrai ma gloire,
Et par un changement qu'on aura peine à croire,
Je veux que désormais le monde soit instruit,
Que souvent c'est le cœur qui ramene l'esprit.

Cette charmante Comédie est de M. L*. de V***. de l'Académie Française. Elle eut le plus grand succès, & le mieux mérité. L'intrigue en est simple & bien conduite; le plan en est bien concerté, puisqu'il ne serait pas possi-

ble d'en ôter ou déplacer une ſeule ſcène. Les caractéres en ſont vrais & bien ſoutenus, & le dénouement auſſi heureux que ſatisfaiſant. Quant au ſtyle, il ne laiſſe rien à deſirer, & ne gagne pas moins à la lecture qu'à la déclamation. Une Comédie qui réunit autant de parties excellentes, & qui ſatisfait également le cœur & l'eſprit, ne pouvait manquer de réuſſir beaucoup, auſſi eut-elle plus de trente repréſentations (1) dans la même année; nous ne devons pas oublier de dire, pour ajouter l'éloge qu'elle mérite, qu'elle eut preſque autant de critiques, que d'admirateurs; mais les derniers ſont reſtés, & les premiers ont diſparus.

Les Comédiens firent la clôture de leur Théâtre le vingt-ſix Mars, par la Piece dont nous venons de donner l'extrait, l'Epreuve & un magnifique feu d'Artifice, précédées du Compliment ſuivant, fait & proncé par Riccoboni.

---

(1) A la treizieme, on ne joua que le premier acte, a cauſe de l'indiſpoſition ſubite de Mademoiſelle Silvia.

Meſſieurs, jamais dans notre Théâtre, celui qui a l'honneur de parler au Public le jour de la clôture, ne s'eſt trouvé dans un occaſion auſſi favorable & auſſi flatteuſe qu'elle l'eſt aujourd'hui pour moi.

A la fin des années précédentes, nous nous occupions à vanter notre zèle pour le Public, parce que rien ne nous aſſurait qu'il eût été remarqué. Nous rendions graces aux Spectateurs de leur indulgence ſtérile, qui ne pouvait ſatisfaire que notre zele; quelle différence aujourd'hui, Meſſieurs! Je puis avec une véritable joie, me rappeller vos bontés pour nous, dans toutes les nouveautés, ſoit Italiennes, ſoit Françaiſes que nous vous avons préſentées; vous nous avez applaudis, c'était beaucoup; mais vous avez conſtamment ſuivi notre Spectacle, vous y êtes venus en foule; c'eſt remplir tous nos ſouhaits. C'eſt nous perſuader qu'il y avait dans vos applaudiſſemens quelque choſe de plus que de l'indulgence; pardonnez-nous, Meſſieurs, ce petit mouvement d'amour propre, il ne fera que nous attacher davantage à nos devoirs envers le Public.

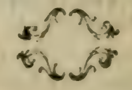
La derniere de nos Pieces nouvelles, eſt celle qui nous a produit les plus nombreuſes & les plus brillantes aſſemblées. Cet heureux ſuccès, bien-loin d'exciter la vanité de l'Auteur, a réveillé ſa modeſtie; il m'avait chargé, Meſſieurs, de vous faire ſentir dans ce remercîment, qu'il ne comptait devoir les marques d'approbation dont vous avez honoré ſon ouvrage, qu'à votre ſeule complaiſance; mais nous voyons trop clairement qu'en applaudiſſant la Coquette fixée, vous n'avez montré de l'indulgence que pour les Acteurs, & pour l'Auteur que de la juſtice. Continuez, Meſſieurs; tout vous aſſure que nous ſerons toujours les mêmes: ſi notre zele ne s'eſt point démenti, lorſqu'il n'était pas heureux, quelles nouvelles forces ne prendra-t-il pas lorſqu'il ſe verra récompenſé?

Ce Compliment fut très-applaudi, & celui qu'Arlequin récita à l'ouverture, le 18 Avril, ne le fut pas moins. Il finiſſait par ces vers, adreſſés aux Officiers.

Partez, braves Français; ſoit que par ſa préſence
Louis redouble encor vos guerrieres ardeurs,

Soit que Mars aux combats vous guide en son absence,
Vous reviendrez ici vainqueurs.
Rappellez-vous alors ce que je vais vous dire ;
Passez les Ponts quand vous voudrez pleurer ;
Venez nous voir danser & folâtrer,
Quand vous voudrez vous amuser & rire.

Ce Compliment fut suivi de la Coquette fixée, & du Diable boiteux. Si quelques personnes se plaignent que nous avons inséré dans cet ouvrage les complimens de chaque année, qui sont presque toujours les mêmes, nous les prions d'observer, que s'ils se ressemblent tous quant à la forme, ils sont souvent très-différens dans le fond, puisqu'ils contiennent toujours l'histoire de l'année, & que ce sont des Pieces justificatives de l'accueil ou de l'abandon que le Public a fait de ce Théâtre.



LA FÉLICITÉ.

Comédie en un acte, en vers libres, suivie d'un Divertissement, 20 Avril 1746.

L'Illusion, sous les traits de la Félicité, donne audience à différentes personnes Dans la troisieme scène, un Petit-Maître, nommé Clitandre, vient se plaindre à la Déesse, qu'il est incessamment ennuyé, tandis qu'il amuse tout le monde.

L'ILLUSION.

De quoi vous embarrassez-vous?
Ne remarquez jamais ces objets de courroux,
Et tournez vos regards d'un côté plus utile;
Le ridicule est bon dans la société.

CLITANDRE.

Et c'est en ce point-là que je suis difficile;
De tous ceux que je vois a la Cour, à la Ville,
Aucun ne me paraît récemment inventé;
En ridicule neuf, le siecle dégénere.
Non, je n'en vois à personne aujourd'hui,
Qu'on puisse dire ils sont à lui :

Il ſemble qu'on les ait hérité de ſon pere.

L'ILLUSION.

Vous vous êtes pourtant avec ſoin appliqué,
A nous fournir l'exemple du contraire.

CLITANDRE.

Avec raiſon ſi l'on veut plaire,
Il faut bien être remarqué.

. . . .

L'ILLUSION.

Que vous ſoutenez bien les droits de votre place.

CLITANDRE.

Je n'exige jamais de grace;
Mais ſans trop me flatter, je ſais ce que je vaux.
Preſque tous les habits nouveaux,
C'eſt moi qui les invente; & ce qui me déſole,
C'eſt de voir quelques gens habillés de bon goût,
Ne proférer jamais une ſeule parole,
Et ne ſavoir au plus jouer qu'au cavagnole,
Cela me donne du dégoût.
On s'habille à la mode, & l'on penſe à l'antique;

Morbleu, voilà ce qui me pique,
Et j'y ſuis trompé le premier.
Hier encor j'apperçois un jeune homme,
Portant un habit ſingulier;
Il était petit-jaune; on l'accueille, on le nomme;
Sur la façon dont il eſt mis,
J'en augure fort bien; point du tout, j'y ſuis pris.
Il était taciturne, emprunté, ſec & gauche,
Je n'en pus tirer un ſeul mot;
C'était un eſprit en ébauche,
Qui promettait un fat & qui n'était qu'un ſot.

L'ILLUSION.

Je conçois la douleur d'une telle mépriſe.

CLITANDRE.

J'en ſuis vraiment au déſeſpoir.
Je crois que tout le monde aujourd'hui ſe déguiſe,
Car j'apperçus après un homme en habit noir,
Avec de gros boutons, une perruque énorme,
Loin qu'à l'ajuſtement la tête fût conforme,
C'était un eſprit vif, contraire à ſon état;
Petit-Maître par goût, & grave avec éclat,
Voluptueux au fond, & pédant pour la forme;

Qui ſous les traits d'un ſot, avait l'art d'être
un fat.

L'ILLUSION.

Sans raiſon votre eſprit ou s'allarme ou ſe
bleſſe.

CLITANDRE.

Franchons le mot, j'ai de l'humeur.

L'ILLUSION.

Mais, oui.

CLITANDRE.

Vous avez tort ; c'eſt par délicateſſe
Que vous me voyez en fureur.
Au tourbillon je me livre ſans ceſſe ;
J'y ſuis toujours actif, & toujours déſœuvré.
Mon eſprit étourdi s'amuſe avec triſteſſe,
J'y parais libre, & je m'y ſens lié ;
Il faut que malgré moi j'accueille, je carreſſe
Des gens fades, ſans politeſſe,
Des gens obligeans, ſans pitié ;
Des raiſonneurs ſans goût, des Amans ſans
tendreſſe,
Et des amis ſans amitié, &c.

Eglé vient ſe plaindre à l'Illuſion, qui l'a trompée en lui conſeillant de chercher à plaire.

EGLÉ.

Hélas! on a beau faire,
En cherchant à séduire on se laisse charmer,
Et c'est ce qui me désespere.
Lorsque de voir le monde on cherche de l'agrément,
Il faut bien nécessairement
Etre tendre, prude ou coquette;
Etre prude est trop ennuyeux,
Etre coquette est dangereux;
Mais notre infortune est complette,
Lorsque l'Amant que nous avons soumis,
De notre cœur voit payer sa défaite;
Fi; le don de charmer qu'on croit d'un si haut prix,
Ne vaut jamais ce qu'on l'achete;
Encor est-ce le plus souvent,
Mal à propos qu'on se décide;
On est coquette avec l'indifférent,
Trop prude avec l'Amant timide,
Et l'on s'attache à l'inconstant.

L'ILLUSION.

Vous avez en amour bien de la connaissance.

EGLÉ.

Vous m'aviez fait penser que cette expérience
Me rendrait heureuse avant peu;

J'ai commencé par la coquetterie ;
Mais en voulant mettre les cœurs en feu,
L'on met toujours le ſien au jeu,
Et l'on perd ſouvent la partie.

L'ILLUSION.

Oh! qui perd gagne à ce jeu-là, &c.

La ſixieme ſcène eſt remplie par deux Auteurs, dont l'un ſe plaint qu'on lui attribue toute la nouveauté ; & l'autre, qu'on lui diſpute toutes ſes productions. On ne voit pas trop pourquoi ces perſonnages s'adreſſent à la Félicité, ils ne donnent aucune raiſon de leur plainte.

Arlequin, Scapin & Coraline, s'adreſſent auſſi à elle, & lui demandent, ſans beaucoup plus de raiſon que les Auteurs, pourquoi celui de la Coquette fixée ne leur a point donné de rôle dans cette Piece, dont ils font une ſorte de critique, & la Félicité les aſſure que l'Auteur en compoſe une autre, dont ils rempliront les principaux perſonnages.

Enfin l'Oiſiveté paraît, & annonce l'Ordre de la Félicité, qu'elle a imaginé comme une occupation digne des perſonnes qui ſuivent ſes loix.

L'OISIVETÉ.

J'ai des différens jeux épuifé la reffource ;
C'eft un cruel amufement,
Dont la vivacité paffe rapidement,
Et fe change en regret à la fin de fa courfe.
J'ai voulu par des nœuds plus doux & plus liants,
Unir entr'eux les mortels inutiles ;
Parmi tous les expédients,
Tous les Ordres divers étaient les plus faciles.
Le premier qui venait des pays étrangers,
Etait trop férieux pour des efprits légers ;
Mais je fuis parvenue à la gloire fuprême
D'en imaginer un moi-même,
Et c'eft par moi qu'eft inventé
L'Ordre de la Félicité.
Un nombre furprenant & d'hommes & de femmes,
Vient fur mes pas de toutes parts.
Des ancres font mes étendarts,
Et l'efpoir le plus doux, éclate dans les ames.

L'ILLUSION.

Eh bien, procurez-moi ce fpectacle enchanteur.

L'OISIVETÉ.

Je le puis aiſément. Au ſeul nom de bonheur,
Tous les humains penſeront le connaître,
Se croiront vertueux, en ſe vantant de l'être.
Liés par le déſœuvrement,
Ils penſeront l'être par ſentiment;
Ils confondront le précepte & l'exemple :
L'autel de la Divinité
Sera fondé ſur la frivolité.
Qu'on ſera preſſé dans ce Temple !
L'on promettra le ſecret le plus grand;
Des riens enveloppés formeront les myſteres;
Les mortels jureront d'être diſcrets, ſinceres,
L'orgueil de la réſerve en ſera le garant.
Je prétends par les noms & de ſœurs & de freres,
Leur faire imaginer qu'ils ſeront tous amis.
Sans l'avoir mérité, ce titre les raſſemble,
Quoiqu'au fond ils ne ſoient unis
Que par l'occaſion de s'ennuyer enſemble.

L'ILLUSION.

Mais leur aveuglement ſera bien-tôt détruit.

L'OISIVETÉ.

Non, pour accréditer l'idole,
Croyez que ſon nom ſeul ſuffit;

Dès qu'ils en verront le ſymbole,
Ils croiront en goûter le fruit.

Le vaiſſeau de l'Ordre paraît au fond du Théâtre : on en voit ſortir le Chef d'Eſcadre avec ſes attributs, & ſuivi de pluſieurs Chevaliers.

L'OISIVETÉ.

Vous qui prétendez être admis à nos myſteres,
Ne craignez point les vents contraires ;
Si vous nous promettez de la diſcrétion,
Vous goûterez des douceurs infinies,
Après votre réception.
Que d'un profond reſpect les ames ſoient ſaiſies.
Pour frere Commiſſaire, il faut prendre Arlequin ;
Et pour voir parmi vous les Charges aſſorties,
Je crois qu'il faut nommer Scapin,
Grand-Maître des cérémonies.

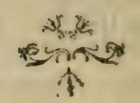
Arlequin & Scapin ſont reçus dans l'Ordre de la Félicité, & la Piece eſt terminée par un Vaudeville, dont voici le couplet que chante Arlequin :

ARLEQUIN, *au Parterre.*

Vous allez voir notre zele,

Se ranimer de plus belle;
Sûrement.
Vous aurez en abondance,
Des feux, du chant, de la danse;
J'en fais serment.
De mettre tout en usage,
Pour briguer votre suffrage,
Nous ne serons jamais las;
Mais que nos Pieces nouvelles,
Soient aussi bonnes que belles,
Je n'en réponds pas.

Cette Piece qui est fort bien écrite, est d'un Auteur anonyme, qui saisit à propos ce sujet amusant, qui était fort en vogue alors; elle eut quelque succès; mais elle eut le sort de tous les ouvrages qui portent sur des Vaudevilles, & qui s'oublient avec le sujet qui les rend célébres.



LE PRINCE DE SALERNE.

Canevas Italien en cinq actes, avec Spectacle & Divertissement, 24 Septembre 1746. (1)

Le Prince Mario, pour se dérober aux poursuites d'Octave, usurpateur de ses Etats, se réfugie à Tarente. Le Tyran veut contraindre Flaminia à lui donner sa main. Cette Princesse destinée à Mario, qu'elle aime, ne veut point par son mariage affermir les droits de cet usurpateur, qu'elle irrite par ses refus, au point qu'il la fait conduire dans une isle déserte, où elle est exposée à des monstres qui doivent la dévorer. Arlequin, mari de Coraline, Suivante de Flaminia, touché du malheureux sort de cette Princesse, se rend secrettement à Tarente, où il instruit Mario de l'arrêt prononcé contre Flaminia. Ce Prince s'embarque avec Arlequin, pour aller la secourir; mais une horrible tempête brise leur navire &

(1) La scène se passe dans la Principauté de Salerne.

les jette l'un & l'autre dans l'iſle où ſe trouve Flaminia. C'eſt ici que la Piece commence.

Le Théâtre repréſente une mer, au bord de laquelle on voit des rochers.

Flaminia raconte ſes malheurs à Coraline, qui tâche de la conſoler; Mario paraît porté ſur un dauphin, met pied à terre, reconnaît ſa Princeſſe, lui exprime ſa paſſion, & lui jure de ne l'abandonner jamais. Celio ſuivi de Scapin, ſon Valet, & de pluſieurs Domeſtiques, vient aſſurer Flaminia, que ne pouvant plus ſupporter la tyrannie d'Octave, il eſt venu dans le deſſein de la délivrer; Mario & Celio ſe reconnoiſſent, ſe lient de la plus étroite amitié, & conviennent de faire tous leurs efforts pour ſecouer le joug de la tyrannie. Celio ſe retire, & Coraline demande à Mario des nouvelles d'Arlequin ſon mari. Mario lui répond qu'il le croit noyé. Coraline eſt extrémement ſenſible à la perte de ſon mari; Scapin ſon frere tâche de calmer ſon déſeſpoir & ſort. Un Génie, monté ſur un cheval marin, vient leur dire qu'inſtruit de leurs malheurs, il veut les aider de ſon ſecours. Il dit à Coraline qu'elle ſera obligée de prendre la figure de

la Princeſſe ; elle fait d'abord quelques difficultés, mais le Génie lui faiſant entendre qu'elle ne peut qu'à ce prix revoir ſon époux, elle conſent à ſe prêter à tout ce qu'on voudra. Le Génie les fait tous aſſeoir ſur un rocher & transporter à la ville.

Arlequin, dans une tortue, arrive au bord de la mer ; il en ſort, & conte ſes avantures. Le Génie lui promet ſa protection lui donne un pouvoir magique, afin d'aller à Salerne combattre le Tyran, & remettre le Prince Mario ſur le trône. Arlequin promet d'obéir : auſſitôt Neptune, des Dieux Marins & des Tritons viennent par leurs danſes & par leurs chants, encourager Arlequin à demeurer fidele à ſon légitime Prince.

PROTÉE, *chante.*

Du fidele Arlequin les deſtins glorieux,
Amenent en ces lieux
La ſuperbe Cour de Neptune ;
Le nom de ce Héros, doit voler juſqu'aux cieux ;
Tritons, célébrez par vos jeux,
Sa brillante fortune.
Un Prince malheureux, dans ſon adverſité ;

En toi, cher Arlequin, trouve un sujet fidele;
Qu'un illustre succès récompense ton zele:
Les Dieux protégent l'équité,
Qu'une vertu si belle
Le place au rang des Héros,
Et qu'une gloire immortelle
Couronne ses travaux.
Sa victoire éclatante
Doit assurer son bonheur,
De la fortune inconstante,
Il dompte la rigueur.

Ce premier acte finit par des danses, & au second, le Théâtre représente l'appartement de Coraline. Scapin apprend à Coraline, habillée en Princesse, qu'Arlequin est dans la ville ; elle en témoigne sa joie. Scapin l'avertit de soutenir son personnage de Princesse, même en voyant son mari, sans quoi elle risque de perdre Mario & Flaminia. Coraline promet de ne se point découvrir. Arlequin vient chez Coraline, & n'y voit que la Princesse, qui lui fait donner un siége ; puis elle déclare son amour. Arlequin refuse d'y répondre ; mais Coraline, soutenant toujours la feinte, oblige Arlequin à sortir impatienté. Coraline en paraît

chagrine & va se déshabiller, afin de calmer l'agition qu'elle vient de causer à son mari.

Le Prince Octave, irrité contre Celio, ordonne au Docteur de le faire arréter, ainsi que Flaminia. Scapin qui vient d'entendre l'ordre du Tyran, plaint le sort de son Maître. Arlequin arrive charmé de revoir Scapin. Coraline en Soubrette, accourt à son mari; ils font une scène, où ils expriment la joie qu'ils ont de pouvoir parler librement. Arlequin leur parle de son pouvoir magique, & leur dit qu'il va penser sérieusement à la perte du Tyran. Le Docteur qui vient d'écouter Arlequin, le fait arrêter & conduire en prison. Octave ayant appris du Docteur le dessein d'Arlequin, ordonne qu'on lui casse la tête; il refuse sa grace à Coraline & à Scapin qui la lui demandent à genoux. Coraline seulement, obtient la permission de le voir une fois avant qu'il meure. (Le Théâtre représente un bois). Des Soldats conduisent Arlequin, le lient à un arbre, & lui tirent des coups de fusils; mais en présence du Tyran, par une métamorphose, Arlequin échappe à leur fureur.

Le Théâtre représente une ville.

Mario & Flaminia apprennent à Arlequin le déguiſement de Coraline, Arlequin répond qu'il ne pouvoit la reconnoître étant l'ouvrage d'une autre magie, qu'il s'en vengera à préſent qu'il le ſait. Il donne enſuite une lettre à Mario, pour ſe préſenter à Octave, ſans crainte d'être reconnu, cet expédient devant faciliter leur entrepriſe. Ils entendent du bruit & ſe retirent. Le Prince Octave & le Docteur ſachant Célio délivré de ſa priſon, voyent clairement qu'Arlequin poſſéde un pouvoir ſurnaturel. Mario, ſous le nom du Florindo, préſente ſa lettre à Octave. Le Prince voyant que ce Cavalier lui eſt recommandé par ſon pere, lui fait mille amitiés, le déclare ſon premier Miniſtre, & lui fait part de la crainte qu'il a de Mario & de Flaminia & de la ſatisfaction qu'il aurait de les voir en ſon pouvoir. Mario promet de faire ſon poſſible pour le contenter. Octave ajoute que la promeſſe que Flaminia lui a faite de l'épouſer, l'a engagé à s'emparer de ſa Principauté. Flaminia, qui écoutait leur converſation, ne peut ſoutenir le menſonge affreux du Tyran ; elle s'avance & lui reproche ſon impudence & ſa trahiſon. Octave ordonne à Mario

de la faire arrêter, afin que la punition ſuive de près ſa témérité. Mario, pour ne donner aucun ſoupçon à Octave qui ſe retire, promet d'exécuter ſes ordres. Mario & Flaminia ſe trouvent cependant fort embarraſſés.

Arlequin feint d'être fâché de l'imprudence de Flaminia; mais Mario & Flaminia le priant de ne point les abandonner, il appelle deux Pages, à qui il commande de conduire Flaminia à une maiſon de campagne, & renvoye Mario plus tranquille. Coraline en Princeſſe, demande à Arlequin s'il ſe réſout à l'aimer. Arlequin qui cette fois la reconnait, fait ſemblant de répondre à ſa paſſion. Coraline qui s'imagine qu'Arlequin la prend pour la Princeſſe, en devient extrêmement jalouſe, lui dit que ce qu'elle a fait n'a été que pour éprouver ſa fidélité, mais qu'il manque de reſpect à une Princeſſe, & qu'elle s'en plaindra à Octave. Octave ſurvient qui prenant Coraline pour Flaminia, lui reproche ſon inſenſibilité pour lui. Coraline qui s'apperçoit qu'Arlequin les écoute, pour ſe venger à ſon tour, feint de changer de ſentiment, & d'écouter le Tyran. Arlequin qui ne peut tranquillement ſupporter l'inconſtance

de ſa femme, comme un furieux fait enlever Coraline, maltraite le Prince Octave, en lui diſant qu'il va conduire Flaminia à un Château, & que s'il la ſouhaite, il aille l'y chercher. Mario qui feint de s'intéreſſer pour le Prince, ſe charge de ravoir Flaminia. Le Prince le quitte, en lui témoignant ſa reconnaiſſance. Célio & Scapin viennent en lui diſant qu'ils ont formé un gros parti. Mario les ſuit pour aller au ſecours de Flaminia. (Bois avec un Château) Arlequin fait entrer Flaminia dans le Château, en l'aſſurant qu'il ne l'abandonnera pas un inſtant. Octave, ſuivi du Docteur & de ſes Soldats, tombent ſur Arlequin, qui ſe défend. Mario avec un grand nombre de gens, ſemble s'unir à eux ; mais dans le fond, il ne penſe qu'à ſecourir Flaminia. Arlequin, après pluſieurs bravoures, finit l'Acte par une transformation. Des Payſans viennent ſe réjouir de la victoire d'Arlequin & forment des danſes.

Arlequin pour découvrir ſi ſa femme aime véritablement Octave, paraît ſous les habits de Flaminia. Mario le croyant, la Princeſſe, lui parle de ſes feux. Arlequin refuſe de l'écouter, Ma-

tio surpris & sensible, le quitte pour s'aller plaindre à Arlequin, ce dernier rit de sa méprise. Scapin qui le prend aussi pour Flaminia, lui représente qu'elle est cause qu'Arlequin est infidele à sa femme. Arlequin répond qu'il ne prétend pas recevoir de leçons, & pendant qu'ils contestent, Coraline, qui croit voir aussi Flaminia dans Arlequin, se jette à ses genoux, accuse son mari d'infidélité, en lui représentant que si elle continue à vouloir lui enlever le cœur de son époux, elle ne pourra pas s'empêcher de tout découvrir au Prince. Arlequin charmé de la tendresse de sa femme, se découvre, l'embrasse, & la tranquillise. Coraline satisfaite, promet de continuer la feinte, & s'en va avec Scapin. Le Prince voyant Arlequin, parait indigné du passé & veut tirer son épée pour le punir; mais Arlequin l'enchante. Le Docteur vient pour parler au Prince, le touche & demeure enchanté. Octave reprend ses sens & se retire. Célio s'adressant au Docteur son pere, le touche, demeure immobile, & délivre son pere. Scapin charmé de voir Célio son Maître sorti de prison, va pour l'en

féliciter, le touche & demeure à son tour enchanté. Célio se retire. Coraline qui apperçoit Scapin, lui parle & le touche, & prend sa place Nicolo enfin prend celle de Coraline. Arlequin après plusieurs lazis qu'il fait avec ce Valet, le désenchante & le renvoye. Le Docteur accompagné de Soldats, veut s'emparer d'Arlequin ; mais au moment qu ils croyent le tenir, Arlequin transporte en l'air le Docteur, & finit le quatrieme Acte.

Le Théâtre représente une Ville & une Prison. Coraline en Princesse, demande à Mario si elle sera obligée d'être encore long-tems à soutenir cette feinte. Octave & le Docteur entendent que Mario promet à Coraline que tout va changer de face, & que bientôt le Tyran tombera sous leurs coups. Octave ironiquement remercie Mario. Coraline paraît toute tremblante. Mario pour regagner la confiance du Tyran, lui remet entre ses mains la feinte Flaminia. Octave semble etre satisfait ; mais après avoir envoyé Coraline en prison pour calmer ses soupçons, il fait arrêter Mario qui se découvre. Octave & le Docteur vont délibérer sur ce qu'ils

feront des coupables. Scapin présent à ce qui vient de se passer, le raconte avec beaucoup d'agitation & de douleur à Arlequin, qui pour se réjouir de Scapin, l'écoute & lui répond avec un grand flegme; après l'avoir bien impatienté, il le rassure, & l'envoye avertir Célio son Maître de se tenir prêt à le seconder. Il s'approche ensuite de la prison, appelle Mario, & lui dit que tout se prépare pour le délivrer tout-à-fait d'Octave. Mario content se retire, ainsi qu'Arlequin qui entend quelqu'un. Le Docteur lui fait apporter par un Soldat une soucoupe, & dessus un verre rempli d'une liqueur empoisonnée. Il fait venir Coraline qui passe pour Flaminia, & veut l'obliger à prendre ce poison. Coraline ne sçachant comment sortir d'un pas si périlleux, pleure & se désespére; mais Arlequin fait enlever le verre que le Soldat présente à Coraline, & chacun se disperse.

Octave au milieu de ses Soldats, dit à Mario qu'il a fait attacher sur un bûcher, que sa vengeance enfin est prête d'éclater, avec une satisfaction sans égale; il ordonne qu'il meure; mais au moment qu'on se met en devoir de lui obéir,

Arlequin change le Théâtre; & le bûcher de Mario devient un trône magnifique, ſur lequel ce Prince ſe trouve aſſis. Tous ceux de ſon parti tiennent en reſpect les gens du Prince Octave, qui ſe voyant au pouvoir de Mario, lui demande grace. Ce généreux vainqueur la lui accorde. & ne ſe venge de lui, qu'à force de bienfaits. Il épouſe enſuite Flaminia, & promet de grandes récompenſes au zele d'Arlequin & de Celio. Le Peuple charmé d'avoir retrouvé ſon légitime Souverain, ſe réjouit & forme des danſes qui terminent la Comédie.

Ce Canevas qui eſt de Veronèſe le pere, eſt un de ceux qui a eu le plus de ſuccès par la variété de ſon ſpectacle, le jeu de l'Arlequin, & de tous les différens agrémens qui concourent au plaiſir du Spectateur. Il a été joué plus de quarante fois de ſuite, & a toujours été repris avec un grand ſuccès.

On y a depuis quelque tems ſupprimé un vol très-hardi, qui avait été exécuté avec ſuccès à un grand nombre de repréſentations & qui pouvait occaſionner des accidens bien funeſtes au milieu d'une ſcène, où le Docteur,

l'un

l'un des conseillers du Tyran, se saisissait d'Arlequin, pour le faire conduire en prison ; celui-ci l'enlevait du Théâtre, & disparaissait avec lui par la trape qui est au-dessus du Parterre.

LES MÉTAMORPHOSES.

Feu d'artifice, exécuté avec le plus grand succès, pour la premiere fois, le 15 Décembre 1746.

On vit tomber pendant l'exécution de ce Feu, la premiere fois qu'il fut donné au Public, différens couplets, sur plusieurs airs de Vaudevilles connus, qui partaient de l'ouverture ovale du ceintre, au-dessus du Parterre. Ces couplets étaient imprimés sur de petits quarrés de papier séparés ; ils faisaient allusion aux Feux d'artifices en général, & avaient été composés par Messieurs Panard & Galet, auxquels on eut l'obligation de cette idée ingénieuse. Comme presque personne n'a été à portée de rassembler ces couplets, & que même peu de gens ont eu l'attention de conserver ceux qui leur sont tombés en

partage ; nous croyons devoir profiter de l'offre que nous a faite M. Guelette, de nous les communiquer pour les placer ici :

AIR : *Non je ne ferai pas, &c.*

Je compare un Jeune-homme aux lances d'artifice,
Vrai salpêtre à quinze ans, sans cesse en exercice ;
Son feu vîte allumé, saisit, frappe, éblouit,
Dure quelques moments, fait grand bruit & finit.

AIR : *Vous voulez m'entendre chanter.*

Messieurs, si de quelque succès
Nous eûmes l'avantage,
Des progrès que notre art a faits,
Nous vous devons l'hommage ;
Votre goût toujours sûr & bon,
Sut éclairer le nôtre,
Je puis le dire avec raison,
Notre ouvrage est le vôtre.

AIR : *Bouchez Nayades, vos Fontaines, &c.*

Le plus souvent, c'est par malice,
Qu'on a recours à l'artifice ;
Ici nous savons en donner,
Qu'en bonne part vous devez prendre ;

Il eſt fait pour vous étonner,
Et point du tout pour vous ſurprendre.

AIR : *J'entens déjà le bruit des armes, &c.*

Une morale très-ſenſée,
Par notre artifice s'apprend;
Si l'amour était de durée,
Ha ! qu'il ſerait doux & charmant;
Mais hélas comme une fuſée,
Tout ſon feu s'éclipſe à l'inſtant.

AIR : *Un inconnu pour vos charmes ſoupire, &c.*

Défiez-vous, Amans, de la malice
D'un petit Dieu qui s'arme d'un flambeau;
Plein de caprice,
Quoiqu'il ſoit beau,
C'eſt un tiran qui vous mene au tombeau,
Et tous ſes feux ſont des feux d'artifice.

AIR : *Ici je fonde une Abbaye, &c.*

Pour mériter votre préſence,
Notre art fait varier ſon jeu;
Chez nous amenez l'affluence,
Meſſieurs, courez-y comme au feu.

AIR : *Du haut en bas, &c.*

Un petit feu,
Fait qu'un mauvais ouvrage paſſe;

Un petit feu,
Aux Auteurs ne sert pas de peu;
Quand une Piece est à la glace,
Pour l'aider, il est bon qu'on fasse
Un petit feu.

AIR: *Pan, pan, pan, la poudre prend, &c.*

Sur le seul plaisir de vous voir,
Messieurs, nous fondons notre espoir,
Votre absence glace notre ame;
Mais quand on vous voit, on s'enflamme;
Pan, pan, pan,
La poudre prend,
Tout est en feu dans un instant.

AIR: *De Joconde.*

Dans ce séjour depuis sept ans,
Equitable Parterre,
Nous employons tous nos talens,
Pour tâcher de vous plaire;
Continuez de venir tous,
C'est notre bien suprême;
Nous sommes tous de feu pour vous,
Pour nous soyez de même.

AIR: *Ce n'est point par effort qu'on aime, &c.*

Maris, n'ayez point de rancune
Contre notre petit talent;
De toute mauvaise fortune,

Ici votre honneur eſt exempt,
Quelquefois nous montrons la Lune,
Mais nous vous ſauvons du croiſſant.

AIR: *M. le Prevôt des Marchands*, &c.

Le ſuccès de l'Artificier,
L'engage à vous remercier;
Graces à l'extrême indulgence,
Dont vous honorez ſes travaux;
Meſſieurs, nous n'avons point en France,
Tiré notre poudre aux moineaux.

AIR: *Ce qu'on fait au Bois de Boulogne*, &c.

Meſſieurs, par un nouveau Courier,
Nous vous envoyons ce papier;
Vous voyez ce qu'il vous annonce,
De la main faites-y réponſe.

AIR: *L'autre nuit j'apperçus en ſonge*, &c.

Au théâtre de Melpomene,
Ceux qui voulaient nous copier,
N'ont fait que nous eſtropier;
Vous l'avez vu ſans peine,
Leur feu n'a duré qu'un inſtant,
Autant en emporte le vent.

Cet uſage de jetter des couplets au Public, ſe conſerva pendant quelque tems, quelquefois même chaque couplet paraiſſait fait par un Acteur dont il

portait le nom; Panard qui se chargeait volontiers de cette besogne, ayant un jour oublié d'en faire un pour Riccoboni fils, cet Acteur s'en vengea par l'impromptu suivant, qu'il fit sur le champ dans le foyer.

Autrefois de vos chansonnettes,
Le Public s'amusait un peu;
Maintenant celles que vous faites,
Ne sont bonnes que pour le feu.

Gratis.

Le 8 Février, on donna un Divertissement à l'occasion du mariage de Monseigneur le Dauphin. Cette Piece n'eut que le succès que devait naturellement lui procurer un événement à laquelle toute la France prenait part.

Le 10 du même mois, les mêmes Comédiens donnerent, *gratis*, pour la même occasion, la Sylphide, la Veuve Coquette & la Folle raisonnable.

Ils firent la clôture de leur Théâtre la 18 du même mois, par le Prince de Salerne, mêlé de trois divertissemens, & suivi d'un compliment dialogué entre Arlequin & Scapin, & Coraline. Le

premier feint de venir annoncer comme à l'ordinaire, & Scapin du bord de la coulisse, lui crie qu'il faut un Compliment pour la clôture. Arlequin lui dit de s'en charger, mais celui-ci s'excuse sur ce qu'il ne sait pas le Français, & que c'est l'usage des amoureux de se charger de ce devoir. Coraline survient, dit qu'elle se ressouvient de quelques vers, qu'elle va débiter comme elle pourra; Scapin promet de parler en mauvaise prose, & Arlequin en Vaudeville.

SCAPIN.

Nous avons donné cette année une quantité de nouveautés; très-peu ont réussi.

CORALINE.

L'Italien pour nous fertile en bagatelles,
Plus d'une fois a secondé nos vœux,
Et nous avons donné pour varier nos jeux
Dans le Français, quatre Pieces nouvelles,
Encore avons-nous vu que c'était trop de deux. (1)

(1) L'Inconstant ramené qui n'eut qu'une représentation, & le Prince de Surêne, Parodie du Duc de Surcy, qui n'eut pas beaucoup plus de succès.

ARLEQUIN.

AIR : *Ces Filles sont si folles.*

Nous nous flattions d'un sort plus doux,
Mais souvent nous nous trompons tous,
Voilà toute la faute ;
Messieurs, quand nous comptons sans vous,
Nous comptons sans notre Hôte,
Lon là,
Nous comptons sans notre Hôte.

SCAPIN.

Notre moisson aurait été très-ample cette année, mais par malheur, nous n'avons eu qu'un Prince de Salerne ; il nous en fallait au moins cinq ou six. Que nous avons de remerciemens à vous faire. Nous vous avons attirés en foule, méme à Arlequin Cabaretier Jaloux, & vous nous savez peut être bon gré de vous en avoir épargné la seconde représentation.

CORALINE.

Messieurs les Officiers,
Nous allons ce Printems, perdre votre présence ;
Ce qui consolera nos cœurs de votre absence,
C'est l'espérance des Lauriers

Qui vont couronner votre gloire,
Et le préſage heureux, qu'au gré de vos ſouhaits,
Vous allez forcer la victoire,
De ramener bientôt la paix.

ARLEQUIN.

AIR : *A la Baronne.*

A la clôture,
Vous que l'on voit ici ce ſoir,
Beau ſexe je vous en conjure,
Faites qu'on puiſſe vous revoir
A l'ouverture.

Le Compliment qui fut fait par les mêmes Acteurs, à l'ouverture du Théâtre, le 10 Avril ſuivant, ne fut pas moins applaudi. Scapin embraſſe fortement Arlequin qui s'écrie qu'il l'étouffe.

SCAPIN.

Dans la chaleur du jeu, je ne fais point de réflexion ; mon premier devoir eſt de faire rire.

Arlequin lui donne des coups de batte.

SCAPIN.

Hoïmé ! que fais-tu donc ?

ARLEQUIN.

Mon premier devoir eſt de faire rire.

SCAPIN.

Attends que nous ſoyons au Théâtre.

ARLEQUIN.

Je n'en ſaurais faire trop de répétitions.

Scapin annonce la nouveauté qu'ils projettent de donner le lendemain.

ARLEQUIN.

Air : *Des Fraiſes.*

Nous aurons grand ſoin de ne
Pas manquer de courage,
Et nous agirons pour que
Nos Auteurs nous donnent de
L'ouvrage, l'ouvrage, l'ouvrage.

CORALINE.

Tout juſqu'à notre Artificier,
A nos ſoins va s'aſſocier ;
Charmé que le Public à ſes feux ſoit propice,
Pour les faire durer, ſon art n'oublira rien ;

Et vous verrez qu'il n'eſt tel qu'un Italien,
Pour bien employer l'artifice.

ARLEQUIN.

AIR: *Folies d'Eſpagne.*

Pour ſoutenir un ouvrage débile,
Les feux pourront faire de bons effets;
Aux froids Auteurs le tapage eſt utile,
Et les petards étouffent les ſifflets.

AIR: *Morbleu vive un Flatteur.*

Vous chez qui l'agrément
Eſt joint à l'utile,
Qui du grand mobile
Avez le maniment,
Venez, Meſſieurs de la Finance,
Et nous nous efforcerons
D'avoir toujours de nouveaux fonds,
Pour payer vos droits de préſence.

On chanta encore beaucoup d'autres couplets adreſſés aux Dames, aux Militaires, & aux gens de Robe, mais qui rendraient cet extrait trop long. Ce Compliment fut ſuivi de *l'Epreuve*, & de la Comédie héroïque, *la Vie eſt ſonge.*

L'AMOUR CASTILLAN.

Comédie en trois actes, en vers libres, suivie d'un Divertissement, 11 Avril 1747. (1)

LAZARILLE, Valet de D. Lope, s'étonne de la maniere dont on fait l'amour à Seville, sans voir & sans être vû. Béatille, Suivante d'Aurore, dont il s'est fait aimer, arrive masquée & couverte d'une mante, & lui remet de la part de sa Maîtresse, une corbeille pour son Maître, & dix ducats pour lui. Lazarille s'écrie que l'amour est pour eux un pérou. Il presse ensuite la Soubrette de se découvrir, mais elle s'en défend, & dit à part qu'elle veut connaître s'il l'aime en effet. Elle lui parle d'elle-même, comme par un mouvement de jalousie, elle lui reproche le penchant qu'il a pour Béatille.

Lazarille s'en défend, l'assure quil déteste cette prude ; il veut lui arracher son masque, elle lui donne un soufflet & le quitte. Lazarille est tout

(1) La scène est à Séville, dans un Hôtel,

étonné d'avoir reçu dans un même moment des preuves d'amour, dix ducats & un soufflet. Béatille reparaît un instant après, sans mante & sans masque : & lorsqu'il va pour lui parler, il voit venir Aurore, travestie en Cavalier Castillan, ayant un bras en écharpe, & sous le nom de Mendoce. Lorsque Lazarille est parti, la Suivante reproche à sa Maîtresse la vie qu'elle mene en ce lieu, toujours suivie de Musiciens & de Danseurs; Aurore lui répond qu'elle est libre, & qu'elle ne veut suivre désormais d'autres loix que celles de l'amour. Cette réponse est une raison de plus pour la févere Béatille, qui reproche encore à sa Maîtresse, d'avoir sitôt oublié les promesses qu'elle a faites à D. Lope, & les services qu'elle en a reçus. Elle ajoute que tant de raisons ne devaient pas lui permettre de l'oublier si facilement, pour un nouveau venu, qui peut être n'est qu'un avanturier. Aurore lui répond que ce nouveau venu n'est autre que D. Lope, qui obligé de se cacher pour avoir tué D. Henrique, qu'on voulait la forcer d'épouser, a pris le nom de Gusman. Elle ajoute que quoiqu'ils s'aiment tous deux, D. Lope ne l'a jamais vue ; ils ne se sont

parlé qu'à travers une jalousie. Aurore développe alors son caractere romanesque, en disant qu'elle n'aime l'amour qu'entouré d'obstacles, & d'évenemens singuliers, & que c'est par cette raison qu'elle s'est travestie pour suivre D. Lope, & l'enlever à une certaine Isabelle, à laquelle il offre depuis peu ses hommages ; & qu'afin de parvenir à mieux connaître le fond de son cœur, elle a recherché & obtenu son amitié, & n'a pas moins sçu plaire à Isabelle sa Rivale, qui est une veille coquette.

Aurore congédie Béatille, en voyant paraître Gusman, & elle remet son bras en écharpe ; celui-ci lui reproche de s'être battu sans l'avertir, mais Aurore toujours sous le nom de Mendoce, lui apprend qu'elle n'a pas eu besoin de second, & que sa blessure est très-légere. Alors Gusman lui apprend à son tour qu'il vient de recevoir sa grace parmi quelques présens d'une assez grande valeur. Aurore à qui il en a l'obligation sans le savoir, lui demande qui il soupçonne de lui avoir rendu un service si important. Gusman lui avoue sans détour, qu'il croit en être redevable à une veuve, dont il a sçu toucher le cœur ; mais il ajoute

qu'elle l'embarrasse par sa profusion, à laquelle sa fortune l'empêche de répondre ainsi qu'il desirerait; il fait entendre qu'il lui a fait cependant plusieurs présens très-bien reçus, & qu'elle ne s'est pas même défendue d'avoir eu part à la grace qu'il vient d'obtenir. Aurore a peine à retenir la colere que lui inspire l'imposture de sa Rivale; elle demande à Gusman une preuve de son amitié, en lui prêtant sa main, pour la venger, puisqu'elle ne peut se servir de la sienne. Gusman qui croit qu'il est question d'un cartel, offre de bon cœur son service; mais Aurore lui apprend qu'il n'est question que d'une rupture, & elle le prie d'écrire cette lettre qu'elle lui dicte :

» J'avais perdu l'esprit lorsque pour m'a-
» muser,
» Je daignai vous offrir une espece d'hom-
» mage;
» Le bon sens vient enfin de me désabuser.

. . . . . .

» Votre dupe à jamais échappe de vos mains,
» Vous ne méritez pas le dernier des hu-
» mains ».

Gusman sort, & l'on imagine bien

qu'Aurore qui deſtine cette lettre à ſa Rivale, ne tarde pas à la lui faire remettre. Elle en charge Béatille qui ayant ſur le cœur l'injure qu'elle a reçue de Lazarille, l'engage à porter ce billet, dans l'eſpérance qu'il pourra lui valoir quelques coups de bâton.

Au ſecond acte Lazarille fait connaître qu'il a échappé heureuſement à la récompenſe que Béatille avait prévue pour lui; mais il n'en eſt pas quitte; Arlequin & Scapin paraiſſent & le ſaiſiſſent au colet; ils lui donnent un billet pour ſon Maître, & ſe mettent en devoir d'acquitter ſur ſes épaules, la reconnaiſſance d'Iſabelle; Lazarille a beau les ſupplier, ils ſont inſenſibles à ſes raiſons; mais ils ſe laiſſent toucher par dix ducats qu'il leur offre, & qu'ils acceptent. Auſſitôt que Guſman paraît, Lazarille lui remet la lettre d'Iſabelle, en l'aſſurant qu'il en a bien payé le port. Guſman après l'avoir lue eſt dans le plus grand étonnement: mais après que Lazarille à appris que c'eſt Béatille qui l'en a fait le porteur, Guſman ſoupçonne aiſément que c'eſt une trahiſon de Mendoce, qui ſans doute a fait cet indigne uſage du billet qu'il l'a prié d'écrire. Celui-ci paraît, & n'augmente

pas médiocrement la ſurpriſe de Guſman, lorſqu'il lui apprend qu'Iſabelle, dont il eſt aimé, l'a chargé de ſa vengeance. Le faux Mendoce joint à cette étonnante nouvelle, le billet qu'il a reçu d'Iſabelle.

GUSMAN, *lit.*

» Un téméraire, à qui j'avais prêté mon
» cœur,
» Outré de voir, qu'enfin vous êtes mon
» vainqueur.

AURORE.

Notez ceci.

GUSMAN.

» M'a fait le plus ſenſible outrage,
» Ce n'eſt que dans le ſang que l'on peut le
» laver,
» J'ai recours à votre courage;
» Si vous m'aimez, Mendoce, il faut me le
» prouver.
» L'inſolent eſt Guſman; je demande ſa
» vie;
» Ma haine ne peut être autrement aſſouvie,
» Pour ne vous point trop haſarder,
» En me rendant ce bon office,

» Deux très-honnêtes gens, qui sont à mon
» service,
» Ont ordre de se joindre à vous pour vous
» aider ».

Aurore se justifie aisément d'avoir trahi l'amour & l'amitié, sur ce que Gusman ne lui avait point confié son intelligence avec elle ; Gusman est indigné de la fausseté d'Isabelle ; cependant les présens qu'il a reçus d'elle le tiennent encore dans l'incertitude sur sa trahison ; mais Aurore l'en tire, ou plutôt l'y replonge davantage, en l'assurant qu'Isabelle, loin d'avoir part à cette générosité, a plus reçu de lui qu'il n'a reçu d'elle.

Lazarille tout essoufflé, vient apprendre à son Maître que le Corrégidor vient de mettre en lieu de sûreté les spadassins qu'Isabelle avait apostés contre lui; cette noirceur indigne de plus en plus Gusman, qui regrette l'infidélité qu'il a faite à sa chere Aurore, & son cœur trop plein épanche en ce moment ses regrets & son amour, dans le cœur de sa Maîtresse même, qu'il ne croit être que son ami. Il est facile de juger le charme qu'elle goûte dans cette

confidence, & ſur-tout lorſqu'elle voit Guſman lui faire ſes adieux, pour aller, dit-il, ſe jetter aux pieds d'Aurore; mais il la preſſe auparavant de lui apprendre à qui il eſt redevable de tant de bienfaits. En ce moment Aurore laiſſe tomber ſon portrait, que Guſman ramaſſe & admire, mais qu'il ne peut reconnaître, par ce que dans ce portrait Aurore eſt revêtue des habits qui conviennent à ſon ſexe; Guſman la quitte enfin, après l'avoir embraſſé, ce qu'elle n'a pu refuſer comme une marque de ſimple amitié.

Béatille revient; Aurore lui apprend le ſuccès de ſa ruſe, & que D. Lope eſt prêt à partir pour aller la chercher à Madrid, mais elle ajoute qu'elle ſaura différer ſon départ, parce qu'elle prétend auparavant lui faire ſubir une ſeconde épreuve, afin de ſavoir ſi l'intérêt n'entre pour rien dans les vues de cet Amant; elle ſort avec ſa Suivante, qu'elle va inſtruire de ſes deſſeins.

Béatille, maſquée, ouvre le ſecond acte avec Lazarille, qui lui apprend qu'il vient de boire à ſa ſanté, le vin de l'étrier. Celle-ci lui ſouhaite toutes les malencontres qui peuvent accompagner

un malheureux voyage, & finit par le donner aux diables.

Gusman vient apprendre à son Valet, qu'au moment où il allait pour payer toutes ses dettes, avant que de partir, il les a trouvées toutes acquittées, ce qui ne lui permet plus d'ignorer à qui il est redevable des autres bienfaits. Il ordonne à Lazarille d'aller presser les chevaux, & lorsqu'il est resté seul, il se livre au plaisir de revoir sa patrie, & sa chere Aurore, dont il espère un accueil favorable: en ce moment il entend une voix qui chante ces paroles :

Aimons, aimons-nous ;
Aimons-nous, tout nous y convie,
L'amour est l'ame de la vie.

Il reconnaît cette voix pour celle d'Aurore, & ces paroles qu'elle proférait ; il ne doute point que ce ne soit elle, & vole à l'appartement, où il croit l'avoir entendue ; mais il est arrêté par Béatille, qui l'empêche d'entrer : il lui fait plusieurs questions ; cette Suivante répond que sa Maîtresse qui était fort riche autrefois, est réduite à faire usage du talent que la nature lui

a donné pour le chant ; Gusman demande avec empressement quels sont les malheurs qui peuvent l'avoir réduite à cette extrémité. Béatille lui répond que c'est la sévérité d'un pere, qui l'a déshéritée pour avoir donné son cœur à un Amant qui a eu le malheur de tuer le Rival, auquel on voulait la forcer de s'unir. Dans ce récit Gusman reconnaît facilement son histoire, & presse Béatille de le laisser parler à sa Maîtresse ; mais elle lui répond qu'elle en a reçu une expresse défense. Alors Gusman soupçonne qu'elle pourrait être aimée de Mendoce, & être l'original du portrait qu'elle lui a fait voir ; il accuse sa destinée qui le rend toujours le Rival de son amie. Lazarille vient l'avertir que les chevaux sont prets, mais sans l'écouter, il entre pour éclaircir tous ses soupçons.

Aurore arrive habillée en Dame Espagnole, dit à Lazarille d'aller chercher son Maître, pour le consulter sur un ballet qu'elle va répéter. Lorsqu'il est parti, Béatille enchante sa Maîtresse en lui apprenant que sa voix a jetté le trouble dans le cœur de son Amant. Il paraît, & la reconnaît facilement, pour celle dont Mendoce lui

a fait voir le portrait. Elle ne fait pas non plus difficulté de le reconnaître pour D. Lope, son ancien Amant; elle lui reproche, non la perte de ses biens, qu'il a causée, mais l'infidélité qu'il a commise, en aimant Isabelle. D. Lope se jette à ses genoux; Aurore lui fait quelque tems acheter son pardon, pour le punir, par ce qu'elle prétend qu'on pardonne mieux quand on est bien vengé, quitte après d'en aimer davantage; enfin elle lui donne sa main, lui apprend qu'Aurore & Mendoce sont le même; les Danseurs de sa suite arrivent & forment un divertissement qui termine la Piece.

Cette Piece qui est de la Chaussée, est tirée d'une autre Comédie Espagnole [1], & fut jouée dans les habits de cette Nation; ce qui étonna beaucoup, tant le costume était mal observé. Elle est vivement intriguée, & bien écrite; mais le fond de l'avanture, & les caracteres, ayant peu de rapport à nos mœurs, elle n'eut qu'un

---

(1) On trouve aussi dans Gilblas, une histoire qui a beaucoup de rapport au sujet de cette Comédie.

ſuccès médiocre, & ne fut jouée que cinq fois ; on a remarqué que les Auteurs les plus célebres, tels que Meſſieurs Piron, Deſtouches & la Chauſſée, n'ont que médiocrement réuſſi ſur le Théâtre Italien.

Ce dernier n'a point donné d'autres Pieces à ce Théâtre, que celle dont nous venons de donner l'extrait ; mais le Théâtre Français, pour lequel il était plus propre, en a joué un grand nombre & qui ſont toutes écrites en vers ; ſavoir :

La Fauſſe Antipathie, Comédie en trois actes.

La Critique de la Fauſſe Antipathie, en un acte.

Le Préjugé à la Mode, en cinq actes.

L'École des Amis, en cinq actes.

Mélanie, Comédie en trois actes.

Amour pour Amour, Paſtorale en trois actes.

Paméla, Comédie en cinq actes.

L'École des Meres, Comédie en cinq actes.

La Fête Interrompue, en deux actes.

La Gouvernante, en cinq actes.

L'École de la Jeunesse, en cinq actes.

On a reproché à la Chaussée de s'être écarté de la route battue par Moliere & par Renard, dans laquelle il a senti qu'il ne fournirait qu'une médiocre carriere; cet injuste reproche est aussi ridicule que celui que l'on ferait à un homme qui aurait découvert une mine de diamans d'une couleur différente de ceux que l'on a vus jusqu'à présent. Pierre-Claude Nivelle de la Chaussée était né à Paris, & y est mort le 14 Mars 1754; il avoit été reçu à l'Académie Française, le 25 Juin 1736.



LE DOUBLE DÉGUISEMENT.

Comédie en un acte en prose,
22 Mai 1747. (1)

ROSALIE, habillée en homme, apprend à Eraste, que Damis, au mépris de la foi qu'il lui a donnée, se dispose à en épouser une autre. Eraste lui promet ses services, & l'engage à ne se pas montrer, qu'il n'ait auparavant sondé les sentimens de cet ingrat.

Marine qui a tout entendu, s'applaudit de la découverte qu'elle vient de faire, en disant qu'il sera très-plaisant, que dans la même maison, il y ait une fille travestie en garçon, & un garçon déguisé en fille. Elle se promet de grands avantages de cet évenement, lorsque Pamphile paraît habillé en femme, sous le nom de Marton. Ce Pamphile est un Amant d'Angélique, Pupille de Damis, qui veut l'épouser, & Marine qui protége Pamphile, lui a fait

(1) La scène est à Venise, dans la Maison de Damis.

prendre ce déguiſement, l'a préſenté comme ſa niece, & placé comme femme de chambre, de l'aveu de Damis, auprès d'Angélique. Marine ne manque pas de faire part à Pamphile de ſa découverte, & de lui apprendre que le prétendu Valet d'Eraſte, eſt une fille ſéduite par Damis, & qui vient lui redemander la foi qu'il lui a promiſe. Elle lui conſeille de ne pas tarder davantage, de ſe déclarer à Angélique, ce qui s'accorde très-bien avec l'empreſſement de Pamphile. Damis paraît, & après avoir loué Pamphile, qui feint de s'occuper à broder, ſur ſon application à l'ouvrage, & ſur ſon eſprit, il l'engage à diſpoſer ſa Pupille en ſa faveur, ce qui produit une ſituation aſſez comique. Damis ſe retire. Angélique paraît, & Pamphile qui reçoit d'elle pluſieurs marques d'attachement, la diſpoſe à recevoir à ſon tour l'aveu de ſa paſſion, & des moyens qu'il a imaginés pour l'en inſtruire. Il feint d'abord d'avoir fait un ſonge, dans lequel il ſe croyait ſon Amant. Le récit de ce qui s'eſt paſſé pendant ce ſonge, eſt conçu en des termes ſi tendres, qu'il fait de vives impreſſions ſur le cœur de la jeune Angélique. Pamphile acheve de

l'émouvoir par ſes careſſes, qui ſont reçus ſans conſéquence, & il eſt prêt à s'expliquer entierement, lorſque Roſalie, toujours habillée en homme, paraît au fond du Théâtre. Angélique ſe retire, Pamphile avec Roſalie a une converſation que leur déguiſément rend aſſez comique.

Marine arrive, & par une étourderie, fait connaître à Roſalie, qu'elle ne voit pas, que Pamphile n'eſt pas du ſexe que ſes habits annoncent. Cette indiſcrétion qui était néceſſaire pour réunir les intérêts des deux Amans ne peut avoir aucun inconvénient; mais les nouvelles que Marine vient leur apprendre, ſont d'une plus grande importance. Elle leur dit que Damis vient de déclarer ſes intentions à ſa pupille, dont la timidité l'a empêchée d'apporter la réſiſtance néceſſaire; elle conſeille à Pamphile d'aller trouver Angélique qui eſt dans le jardin, & Damis & Eraſte ſe font entendre; elles ſe retirent, & ce dernier reproche à l'infidele Damis, le tort qu'il a d'abandonner ainſi Roſalie, contre laquelle il n'a pas le moindre ſujet de plainte. Damis convient de tous ſes torts, ſans paraître plus diſpoſé à les réparer. Son

Jardinier arrive en ce moment, & lui apprend que la fauſſe Marton eſt un amoureux déguiſé, qui vient de propoſer à Angélique de l'enlever, que Marine eſt dans le complot; & que le jeune Domeſtique d'Eraſte, rend la partie quarrée; ce qu'il a vu & entendu à travers la charmille du jardin. Damis furieux, envoye chercher un Commiſſaire, afin d'avoir juſtice de cet attentat; mais Eraſte ſon ami, lui dit qu'il doit commencer par la rendre à Roſalie, & qu'avant d'envoyer chercher un Juge, il doit ſe juger lui-méme dans ſa propre cauſe. Le Commiſſaire arrive ſuivi de Pamphile & d'Angélique, qui déclare naïvement à ſon tuteur, qu'elle aime mieux mourir, que de l'épouſer. Cette déclaration n'eſt pas propre à calmer la fureur de Damis, qui ordonne au Commiſſaire de faire ſa charge, & d'arrêter Pamphile; mais celui-ci qui ſe trouve heureuſement Couſin de Roſalie, demande à ſon tour qu'on lui faſſe juſtice de Damis, & qu'on l'oblige à tenir les promeſſes qu'il a faites à Roſalie, & dont il montre les preuves répétées dans un grand nombre de lettres écrites à cette Amante infortunée, qui

joint ses larmes aux justes reproches de son parent. Damis ne peut plus résister à tant de témoignagnes qui déposent contre lui. L'honneur & la tendresse reprennent leurs droits sur son cœur, il se jette aux genoux de Rosalie, qui lui pardonne volontiers, & il accorde même sa pupille à Pamphile, dont la famille lui est connue. La Piece finit par un double mariage.

Il est difficile de faire sentir dans un extrait le mérite de cette Piece, qui consiste dans la facilité du dialogue, & la simplicité du sujet. Elle est du même Auteur que les deux Pieces suivantes, qui furent données le même jour, & qui n'eurent pas moins de succès. Elles furent toutes trois précédées d'un prologue muet & d'un divertissement.



ZÉLOIDE.

Tragédie en un acte en prose, 29 Mai 1747. (1).

ARIMANT se plaint à Phanès de l'ingratitude de Zéloïde, qui d'Esclave qu'elle était, s'est vue élevée au rang de son épouse, & plus encore du lâche Orosmin, un etranger, qu'il a comblé de biens. Phanès lui représente qu'il est dangéreux de se livrer trop légerement à des soupçons si cruels, mais Arimant lui répond qu'il a lui méme surpris ces deux Amans dans le bois voisin, encore tout en pleurs, que la cruelle contrainte où ils sont réduits, leur faisait sans doute verser. Il allait, dit-il, les punir, lorsque quelques Officiers sont arrivés, & ont par leur présence fait tarder sa vengeance ; mais il ajoute que le ciel lui en réservait une digne de cette amie perfide, que revenant seul au camp, déchiré par tout ce que la jalousie peut inspirer de plus affreux, des cris lui ont fait tourner la tête ; il a vu un homme qui venait d'abattre

(1) La scène est dans le Camp d'Oxithra, près du Gange.

à ses pieds un de ses Esclaves; tandis que la garde qu'il avait appellée, s'assurait de l'assassin, il avait regardé si son Esclave pouvoit encore recevoir quelques secours, mais celui-ci ouvrant les yeux à sa voix, lui avait adressé ces paroles: « Je meurs; Seigneur, & d'une mort trop douce » pour mes crimes; né à Bagdat, j'y » servais dans la maison de Méotro- » bate; séduit par les promesses & les » présens d'un de ses neveux, j'enlevai » le fils de mon Maître, qui n'était en- » core qu'un enfant, & le vendit à des » Corsaires : j'ai parcouru depuis pen- » dant près de vingt années, différens cli- » mats, mais je n'ai par tout éprouvé que » la misere & l'esclavage, & j'étais un » de ces captifs qui vous furent présen- » tés il y a trois jours. Métrobate, que » le ciel vengeur a sans doute conduit » dans ces lieux m'a reconnu, j'ai vou- » lu contre lui. . . . . ».

A ces mots il expira.

ARIMANT, *continue.*

J'ordonnai dans l'instant que Métrobate fût conduit dans ma tente, & ce matin le Conseil de Guerre assemblé, n'a pas balancé sur mon accusation, à

me laisser le maître du sort de l'inconnu, qui sous les yeux même d'un des chefs de l'armée, avait osé poignarder un de ses esclaves.

Arimant apprend encore à Phanès que ce pere est celui d'Orosmin, qui lui a raconté son histoire il y a peu de jours, & qui se trouve conforme au récit de l'esclave mourant.

PHANES.

Et lorsque le Ciel semble les réunir, vous voulez arracher un pere à son fils.

ARIMANT.

Et lorsque le Ciel l'unissait avec Zéloïde, le traître a-t-il craint de m'arracher un cœur qui faisait tout le bonheur de ma vie. L'injure est cruelle, la vengeance doit être atroce. . . . . Mais je vois Orosmin. . . . Eloignons-nous, allons hâter la mort de son pere, pour revenir ensuite ici la lui annoncer, jouir de son désespoir, me battre contre lui, le tuer ou mourir de sa main.

Orosmin arrive après qu'Arimant est sorti, & apprend à Araspe, qu'il va se bannir de ces lieux, pour chercher à éteindre le malheureux amour dont

il n'a pu ſe défendre à la vue de Zéloïde. Il lui apprend encore qu'ils ont été ſurpris par Arimant, au moment où les larmes aux yeux, ils gémiſſaient ſur la néceſſité de ſe ſéparer. Araſpe qui connaît le caractere jaloux d'Arimant, avertit Oroſmin de tout redouter de ſa vengeance. Oroſmin ne manque pas de juſtifier les craintes de ſon confident, par le récit d'un ſonge affreux: en ce moment des gardes amenent Métrobate enchaîné. Ici ſe fait la ſcène touchante de la reconnaiſſance, lorſqu'Oroſmin s'efforce de briſer les chaînes de ſon pere, Arimant paraît & ordonne ſon ſupplice. Oroſmin veut fondre ſur lui mais Araſpe ſe jette entr'eux deux. Oroſmin demande à Arimant de lui faire raiſon de ſa barbarie: Arimant accepte le combat, & lui dit: ſonge ſi tu expires ſous ce fer, qu'auſſitôt, au même lieu, une main infâme y confondra le ſang de ton pere avec le tien; mais ſi je ſuccombe, ſonge aux loix de ce pays; ſonge que dans ces lieux, lorſque l'époux meurt, que ſa femme eſt brûlée avec lui ſur le même bucher, & que tu ne peux me frapper du coup mortel, que

tu ne perces en même tems le ſein de ta Zéloïde.

Cette ſituation eſt vraiment théâtrale, & la préſence de Zéloïde vient encore la rendre plus intéreſſante ; chacun d'eux veut ſe dévouer à la mort, pour ſauver la vie de l'objet qui lui eſt cher ; Métrobate veut ſe percer de l'épée de ſon fils, qui l'arrête, & qui dans l'excès d'horreur, dont il eſt accablé, s'écrie avec déſeſpoir, Amant barbare, voilà le cœur où s'adreſſent mes coups ! .... Zéloïde.... l'objet de tous mes vœux ! .... Zéloïde ..... demain ne ſera plus ! .... Sa jeuneſſe, ſa beauté. .... ſes traits que j'adore..... dévorés par les flâmes. ... Je la livre moi-même à la mort la plus cruelle... ma main allume le bûcher.... je vois des pleurs ... j'entends des cris que la douleur ..., non, Madame, non mon bras ne s'armera point contre vous ... Mais, qui défendra donc mon pere ? Qui vengera ſon honneur, le mien ? Le glaive d'un Bourreau eſt ſuſpendu ſur la tête de ton pere, fils indigne....

Araſpe vient apprendre à Oroſmin que ſon ennemi l'attend à la tête du camp, & que ſes amis s'étonnent que

l'affront dont on veut le couvrir, ne soit point encore vengé. Orosmin regarde avec désespoir Zéloïde & son pere, & suit Araspe, qui le mene au combat. Métrobate & Zéloïde restés seuls, déplorent la cruauté de leur sort, & Métrobate lui demande si quelqu'un de ses parens ne s'opposeront point à la barbarie de son époux. Zéloïde lui répond que personne ne s'intéresse à elle, qu'elle ignore jusqu'aux lieux qui l'ont vue naître & qu'Arimant l'a choisie parmi les captives, amenées après la prise d'Ormus. Métrobate lui demande si elle a eu connaissance de ses enfans, qui ont éprouvé le même sort en la même occasion ; il la prie lorsque son fils & lui auront succombé sous les coups du barbare Arimant, de vouloir bien accorder sa protection à sa fille qui n'était pas né pour l'esclavage, & de s'informer du sort de la malheureuse Fetime.

ZELOIDE.

Fetime, Seigneur ? . . . C'est le nom que je portais avant d'être l'épouse d'Arimant.

METROBATE.

O Ciel. . . . . Ce pourrait-il. . . . .

Ces traits qui d'abord ont frappé mon cœur, & où je retrouve..... Plus je les considere, tous ceux d'une tendre épouse......

ZELOIDE.

Seigneur faites cesser mon saisissement .... Chez qui votre fille était-elle esclave dans Ormus?

METROBATE.

Chez Narcès.

ZELOIDE, *tombant à ses genoux.*

Chez Narcès! je me meurs...... Barbare époux, sur qui tes coups allaient-ils tomber? Courons à mon frere.

METROBATE, *voyant entrer Arimant.*

Ah! ma fille, il n'est plus, j'apperçois son bourreau.

Arimant revient, & Zéloïde lui reproche sa fureur, & lui apprend sur qui ces coups sont tombés, mais il leur apprend que le Ciel n'a pas permis les injustes effets de sa cruelle jalousie.

METROBATE.

Mon fils vivrait!

ARIMANT.

Il m'a vaincu, désarmé & le voici qui vient lui-même vous rassurer.

Orosmin paraît, il apprend que Zéloïde est sa sœur. Métrobate les serre tous deux dans ses bras, & Arimant mérite son pardon par ses remords.

Cette petite Tragédie, qui est très-intéressante, eut le succès le plus certain que puisse en obtenir ces sortes d'ouvrages ; elle fit verser beaucoup de larmes. L'Auteur a sçu y rapprocher dans un très-court espace, & avec beaucoup de netteté, autant d'évenemens qu'il en pourrait tenir en cinq actes. Le seul reproche qu'on pourrait lui faire, est que sa seconde reconnaissance a quelque ressemblance avec celle de Luzignan.



ARLEQUIN AU SERAIL.

Comédie en un acte en proſe, 29 Mai 1747. (1)

On voit Octave au bord du Théâtre, aſſis à la Turque, méditant profondément. Pluſieurs Cuiſiniers arrivent, dreſſent une table, & commencent à la couvrir de plats, loſqu'un gros ours s'avançant gravement, va mettre aux pieds d'Octave, un paquet de racines qu'il porte dans ſa gueule ; il retourne au fond du Théâtre, il renverſe la table, & cauſe tant de frayeurs aux Cuſiniers, ſur qui il paraît vouloir s'élancer, qu'ils s'enfuyent en ſe précipitant les uns ſur les autres ; il revient enſuite auprès d'Octave, & ſe dreſſant, ils ſe regardent tous deux, & ſe mettent à rire. Arlequin a cependant regret au dîné qu'il vient de renverſer ; mais ſon Maître lui dit, que c'eſt ſur-tout en ce lieu qu'ils doivent s'obſerver, & paraître durs & ſévères à eux-mêmes.

(1) La ſcène eſt à Conſtantinople, dans le Jardin du Serail.

Octave a eu recours à ce déguisement, afin de s'introduire dans le sérail du Bacha, où il sçait qu'est renfermée Angélique, qu'il aime, & qui a été enlevée par des Corsaires sur les côtes de Sicile. Octave est parvenu à inspirer la plus grande vénération au Bacha, & l'opinion qu'on a conçue de lui le laisse sans inquiétude. Arlequin n'est pas à beaucoup près aussi tranquille, mais Octave calme ses craintes, & lui dit de remettre promptement sa barbe & sa robe, afin de se divertir aux dépens des gens de la suite du Bacha. Octave sort, & laisse Arlequin avec Scapin, qui lui parle d'abord par signes.

SCAPIN.

Monseu je suis un des muets du sérail.

ARLEQUIN.

Eh-bien Monsieur le muet, qu'avez-vous à me dire ?

Scapin lui répond qu'il vient le consulter pour se tirer de l'embarras où l'indiscrétion de sa maudite langue vient de le jetter parmi dix femmes dont il fait les portraits les plus voluptueux. Il

n'a pu s'empêcher de parler à la fille du Gouverneur de l'Isle voisine, pour la consoler de ce que le Bacha, prêt à l'épouser, s'est amouraché d'une jeune Esclave Italienne, qu'on venait de lui amener. Scapin lui apprend encore que le Gouverneur de cette Isle voisine, est prêt à venir venger l'injure que reçoit sa fille. Arlequin qui sent l'importance de cette nouvelle, congédie Scapin, & l'envoye à Octave, qui lui donnera le moyen de réparer son indiscrétion.

Colombine vient consulter Arlequin, qui lui dit qu'il sait parfaitement qu'elle vient lui demander des nouvelles d'Arlequin; mais Colombine lui répond que non, & qu'elle sait fort bien qu'en quelque lieu où il soit, il est en ce moment à table ou à dormir. Arlequin lui dit qu'il s'affligea beaucoup le jour de cet enlevement, & n'a jamais soupé de si mauvaise grace; cependant un ami charitable, pour l'arracher à sa douleur, le mena au cabaret.

COLOMBINE.

Où il s'enyvra?

ARLEQUIN.

Là, là.

COLOMBINE.

Le Lieutenant du vaiſſeau entra dans ma chambre pour me conſoler. . . .

ARLEQUIN.

Et il y réuſſit ?

COLOMBINE.

Là, là.

Arlequin lui apprend qu'elle le reverra bientôt, mais que ſa vue lui ſera funeſte, ſi elle n'a pas été fidelle. Il l'invite à faire la revue de ſes Amans, & comme Colombine eſt fort coquette, elle eſt aſſez longue, & la liſte fait éprouver beaucoup de tranſes à Arlequin, qui ſe découvre à la fin ; le reſte de cette ſcène où Arlequin contrefait les attaques du Bacha, & la défenſe d'Angélique eſt très-plaiſante ; il congédie enſuite Colombine, pour aller avertir ſa Maîtreſſe de ſon arrivée au ſérail, & ſe plaît à déſoler un inſtant ſon Maître, en lui diſant qu'Angélique s'eſt laiſſée faire Sultane, mais il lui avoue bientôt qu'elle l'aime, & qu'elle l'aimera toujours. Octave lui apprend qu'il a laiſſé le muet ſur le port, pour venir l'avertir du moment où l'on

verra paraître les vaiſſeaux du Gouverneur de l'Iſle voiſine.

Des fanfares annoncent l'arrivée du Bacha, qui paraît ſuivie d'Angélique, de Colombine & de quelques autres femmes dont Octave feint de détourner les yeux, & leur commande de baiſſer leur voile. Enſuite il s'adreſſe au Bacha, auquel il reproche le faſte & l'orgueil avec lequel il ſe préſente devant lui. Le Bacha, après avoir congédié ſa ſuite, veut engager Octave à diſpoſer favorablement le cœur d'Angélique, & lui fait préſent d'une bourſe qu'Octave prend, & jette loin de lui.

Le BACHA, *à part.*

Refuſer de l'argent! tout eſt extraordinaire dans ce Derviche.

OCTAVE.

L'intérêt de la vérité, & non celui de la paſſion, va délier ma langue; homme injuſte, ſuperbe, avare, brutal, intempérant....

Le BACHA, *à part.*

Il faut que ce ſoit un ſaint perſonnage, pour oſer me parler ſi inſolemment!...

Octave lui dit que tandis que l'amour regne dans son cœur, la foudre gronde sur sa tete, & que le bras d'Ali est prêt de s'appésantir sur lui. Le Bacha effrayé, demande au Derviche ce qu'il doit faire pour appaiser la colere du Prophète ; Octave le fait prosterner à l'autre bout du Théâtre, le dos tourné aux Acteurs, & ordonne à Arlequin de lui appliquer vingt coups d'une ceinture constellée, à la moindre distraction qu'il marquera dans sa priere. Pendant ce tems-là Octave s'entretient avec Angélique sur les moyens de sortir du sérail, & il n'en trouve d'autres, que de faire prendre à Arlequin les habits d'Angélique Celui ci s'en défend dans la crainte d'être empallé ; mais Octave le rassure, & lui promet de le tirer du sérail, & celui-ci se résout au déguisement. Alors Octave va prendre le Bacha, qui n'a cessé d'être prosterné, & lui dit que le Prophête s'est laissé fléchir, & n'a étendu sa main vengeresse que sur le coupable objet qui le rendait infidele aux promesses qu'il a faites au Gouverneur, son voisin. Alors Scapin arrive fort allarmé, & tâche de faire entendre au Bacha, par des signes, que le désor-

dre eſt dans l'Iſle, & que l'ennemi approche de ſon Palais. Le Bacha dit qu'il ne peut l'entendre.

OCTAVE.

Tu vas l'entendre. Muet, je te délie la langue, & t'ordonne de parler.

SCAPIN, *au Bacha.*

Seigneur, tout eſt dans le déſordre & la confuſion....

Le BACHA.

O Ciel! mon muet parle! quel prodige!

OCTAVE.

Ce n'eſt pas le ſeul dont tes yeux doivent être aujourd'hui frappés; je t'ai dit que les charmes de la coupable beauté à qui tu ſacrifiois, n'étaient plus. *Octave leve le voile d'Arlequin*, regarde; aime encore, ſi tu l'oſes. *Arlequin fait une grimace épouvantable au Bacha.*

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Ah! ma chere Maîtreſſe, comme vous voilà faite!

On entend un grand bruit de guerre,

& Fatime, fille du Gouverneur voisin, vient apprendre au Bacha, que son pere est venu pour la venger, mais que sa tendresse vient l'arracher au péril qui le menace. Elle lui offre sa main, & l'assure que loin de le traiter comme un ennemi, le Gouverneur son pere, le traitera comme un gendre & comme un allié. Le Bacha touché des marques de tendresse de Fatime, & allarmé des menaces de son pere, se rend à ses premiers engagemens. Octave les unit, & emmenne du sérail Angélique, Colombine & Arlequin, qui se mocquant du Bacha, l'accable de reproches de son ingratitude, & le traite de petit inconstant.

Le Bacha ordonne de célébrer son mariage avec Fatime, par des fetes qui terminent la Piece.

Cette petite Comédie qui est dans le goût des Pieces Italiennes, causa autant d'éclat de rire, que la précédente avait fait verser de larmes. Toutes les trois sont de M. de Saint-Foix, & formerent un spectacle complet, qui fit beaucoup de plaisir par sa variété, & eut douze représentations.

LES TABLEAUX.

Comédie en un acte, en vers libres, ſuivie d'un Divertiſſement, 18 Septembre 1747. (1)

La Peinture ouvre la ſcène & s'applaudit que la fureur de Mars, ſi contraire à tous les Arts, n'a point fait d'injure à celui qu'elle cultive. Un Eleve vient la conſulter ſur la maniere dont il doit peindre le Commis d'un Greffier, qui lui demande ſon portrait; s'il doit le repréſenter la main ouverte ou fermée.

La PEINTURE.

Ouvrez-la, fermez-la, jamais de ſe méprendre
Pour gens de ce métier, on ne peut haſarder;
S'ils ouvrent la main, c'eſt pour prendre;
S'ils la ferment, c'eſt pour garder.

L'Eleve demande enſuite comment

(1) La ſcène eſt dans un Salon de l'Académie de Peinture.

il doit faire le portrait du plaisir, qu'un Amateur lui demande.

La PEINTURE.

. . . .

D'abord pour nous gagner, il nous rit & nous flatte,
Il séduit quand il est nouveau ;
Mais bientôt sur nos yeux attachant un bandeau,
Et cachant sous les fleurs son amertume extrême,
Cruel, plus on le fait funeste, plus on l'aime,
Il ennyvre le cœur, il trouble le cerveau,
Efface la beauté, met l'amour au tombeau,
Languit, meurt, & s'éteint lui-même,
Consumé par les feux de son propre flambeau.

L'Eleve fait à son tour l'esquisse d'un tableau, représentant les querelles des Chimistes contre les Empiriques.

J'ai peinte la chicane aux regards inhumains,
Etique, hideuse, ridée.

. . . . . .

Sur les deux Contestants, la maligne éloquence,
Par des Factum épais, répandra son venin.

La Justice, dans le lointain,
Rira de cette pétulance;
Et pour achever le dessein,
Je veux mettre à quelque distance,
La Déesse Santé, qui, la bourse à la main,
Victime d'un art assassin
Paiera tous les frais de l'Instance.

L'Eleve ajoute une question qui l'embarrasse. Il demande pourquoi la Peinture & la Poësie ont toujours représenté la Chicane avec une affreuse maigreur, quoique chaque jour elle se repaisse des morceaux les plus excellens.

La PEINTURE.

Je le sais; mais il est en elle,
Un appétit si grand, une faim si cruelle,
Que le vorace Eréfithon,
N'a jamais été si glouton;
Chez elle Basse-cour, Colombier, Bergerie,
Tout fond dans un moment, où l'estomac lui crie,
Et ce moment fatal arrive à tout propos.
On lui voit dévorer les arbres les plus gros,
Ses dents sur des Palais exercent leur furie;
Elle déjeûne d'un Enclos,
Et dîne d'une Métairie.

La Peinture & ſon Eleve s'entretiennent encore des différens tableaux qui ont obtenu des ſuffrages dans l'expoſition de cette année.

La ſcène ſuivante eſt remplie par la miniature, qui après avoir eſſuyé les hauteurs de ſa ſœur aînée la Peinture, à laquelle elle répond aſſez bien, prend ſon porte-feuille & en tire d'abord un portrait, que la Peinture prend pour celui du Dieu Mars, & dont l'original eſt un jeune Procureur.

La PEINTURE.

Pour achever l'allégorie,
Il fallait donc lui mettre une lance à la main.

La MINIATURE.

Il lui ſuffit de ſa plume,
Pour dépouiller le genre humain.

La Miniature montre encore le portrait d'une Vénus qui compte ſoixante printems & quatre dents dans ſa bouche, & celui d'une nimphe des cœurs de l'Opéra, traveſtie en Diane ſévere.

Le Génie de la Muſique vient faire une alliance avec la Peinture, qui y conſent à condition qu'il lui prouvera qu'il eſt Peintre comme elle. Le Génie ac-

cepte l'épreuve, & lui fait connaître le point du jour, par une ſymphonie qui imite le chant des oiſeaux. Enſuite il fait entendre une troupe de Chaſſeurs qui font retentir les airs du bruit de leurs cors, & le Génie de la muſique acheve de donner des preuves de ſon talent, en chantant la cantatille ſuivante.

Le Soleil deſcendant ſur les Plaines humides,
Allait paſſer la nuit avec les Néreïdes;
Bondiſſant & joyeux, les Moutons en bélant
Retournaient au Village,
Et les échos voiſins à leur bruit ſe mêlant,
Faiſaient tous à l'envi, retentir le rivage.

L'orcheſtre imite parfaitement le bêlement des moutons, & la Peinture marque ſa ſatisfaction.

Scapin vient lui propoſer d'établir une école de caracteres, où l'on enſeigne la vérité de l'expreſſion, dont il donne l'exemple dans un de ces tableaux.

J'y peins une femme affligée,
Au moment que ſon mari part;
Dans ſa parure négligée,
Après avoir mis un peu d'art,

D'une perſonne larmoyante,
Je lui donne à propos tous les dehors trompeurs,
Et j'ai mis dans ſes yeux une douleur riante,
Qui fait que le plaiſir perce à travers les pleurs.

Il ajoute que dans le portrait, on doit toujours avoir ſoin de répandre beaucoup de gaieté, mais que pour cela il faut ſavoir choiſir ſon tems. Il répond qu'il peignait derniérement un Auteur dans le moment où on vint lui annoncer le plus triſte malheur.

Le ſuccès d'un Rival,
Sa mine en cet inſtant fatal,
D'un demi-pied fut allongée;
Moi-même, à cet aſpect, interdit & confus,
Dans ce que j'avais peint, je ne le trouvai plus.

La PEINTURE.

D'un mouvement jaloux, c'eſt l'effet ordinaire,
Et rien ne m'aigrit tant, qu'un Rival qui proſpere.

Scapin ajoute qu'il s'eſt mis au fait des momens favorables.

Quand un Traitant de ſon tableau me charge,
Pour lui donner un air de ſatisfaction,
J'attends le jour où l'on émarge
L'état de répartition.
Pour peindre en bonne humeur une Mere coquette,
J'attends qu'elle ait à ſa fillette
Dérobé quelque ſoupirant;
Pour peindre un Courtiſan, je guette
L'inſtant où la diſgrace abat ſon Concurrent.

La PEINTURE, *ajoute.*

Ne peignez point les Clercs à la fin du Carême,
Ni les Banquiers le neuf du mois.

Une Ecoliere (Terpſicore) vient à ſon tour viſiter la Peinture, qui lui reproche que ſa Maîtreſſe met trop peu de variété dans ſon talent, & fait danſer de même.

Faune, Matelot, Enchanteur,
Romain, Farmate, Grec, ne s'y diſtinguent gueres
Que par l'habit; l'habit ſeul eſt Acteur.

L'Ecoliere excuſe Terpſicore; elle aſſure la Peinture, qu'elle n'enſeigne pas ainſi ſes Eleves, & en donne la preuve en danſant une ſarabande, d'un air

très majeſtueux ; la Peinture l'applaudit, & l'Ecoliere ajoute :

Voulez-vous qu'en danſant je vous peigne une
Agnès,
Telle que ce tems-ci nous en montre les
traits ?
Dans une figure idiote,
Qui ne ſait où placer ſes mains,
Je mets des regards incertains,
Je baiſſe l'œil, rougis, tremblotte,
Et ſais copier à propos
Tous les traits anciens & nouveaux
D'une fille qui fait la ſotte,
Dans l'eſpoir de trouver des ſots.

(*Elle danſe la Niaiſe.*)

La PEINTURE.

Jamais au Théâtre Lyrique
De cette vérité la danſe ne ſe pique.

L'ÉCOLIERE.

Bon! j'ai vu dans ce lieu plus d'un original,
Non ſans copie, oſer, dans un pas infernal,
Regarder avec complaiſance,
Et ſa jambe & ſes bras. Quoi! n'eſt-il pas
bouffon
De voir en doucereuſe & fade contenance
Sur les rives du Styx, minauder un Démon ?

La PEINTURE.

Comment en pareil occurrence feriez-vous?

L'ÉCOLIERE.

De cette façon.

(*Elle danſe la Furie.*)

La PEINTURE.

Plus on vous voit, plus vous êtes chérie;
Du Public juſtement vous êtes les amours;
Par-tout, même dans la Furie,
Vous êtes une Grace, & la ſerez toujours.

La derniere ſcène eſt celle de la Poëſie, qui vient auſſi féliciter ſa ſœur, & lui faire part de différens portraits qu'elle a tracés. Le premier eſt celui de l'Amour.

Produit par la beauté, ſouvent par le caprice,
Guidé par la folie, & nourri par l'eſpoir,
Enfant pour la malice,
Et vieux pour le ſavoir,
Sur ſon goût réglant ſon devoir,
Sourd à la voix de la Juſtice,
Tyran, flatteur, & gracieux,
Naturel & plein d'artifice,

Cruel au cœur, charmant aux yeux ;
Du plus puiſſant de tous les Dieux,
En quatre mots, voilà l'eſquiſſe.

Elle fait enſuite le portrait d'un Guerrier Français.

Qu'un Guerrier Français eſt aimable !
Sans avoir cet air formidable,
Qu'affecte un féroce Vainqueur,
Il en a le bras & le cœur.
Amant ſoumis, Sujet fidele,
Tour-à-tour, il ſert avec zele
Son Maître, & la beauté qui charme ſes regards ;
C'eſt un Médor près d'une Belle,
C'eſt un Achille au Champ de Mars.

A ces portraits gracieux, il en ſuccede d'autres tracés d'une maniere plus critique.

Dans la même maiſon, ſouvent au même étage,
Des Bourgeois de Paris j'admire l'aſſemblage;
Sur un paillé commun, l'on y voit d'un côté
La ſévere Honeſta, qui du rôle de Prude,
Pour en tirer profit, s'eſt fait une habitude.
Dans l'autre appartement réſide une Beauté ;

Qui vivant des bienfaits d'un Amant vieux & riche,
Sous le joug apparent d'une Tante postiche;
Se donne insolemment des airs de qualité.
L'intérêt au premier nâge dans l'opulence;
La candeur près du toît, languit dans l'indigence;
Un étage plus bas, entre deux Ecrivains,
Loge un homme qui prête aux enfans de famille.
Là, c'est un Médecin qui fait des orphelins,
Ici c'est de Thémis un Suppôt qui les pille.

Elle fait encore deux tableaux de Paris, qui sont très-vrais, mais que nous ne rapporterons pas par cette raison même, qu'ils ressemblent à des choses déjà répétées plusieurs fois, & nous finirons par le portrait d'un Gascon.

D'un Gascon, pour finir, écoutez la peinture.
A bien des animaux, on compare un Gascon;
Mais le Chat est celui qui le peint à merveille,
Prouvons cette comparaison.
Sitôt que le Gascon s'éveille,
Il ne fait, comme un Chat, que secouer l'oreille,
Et le voila tout prêt, sans nulle autre façon.

Aux ruſes d'un Minet, ſa fineſſe eſt pareille,
Auſſi ſouple, & marchant d'un pas auſſi léger,
Il irait ſur des fleurs ſans les endommager;
Par ſa folâtre humeur, par ſon adreſſe extrême,
Le Cadédis, comme un Mitis,
Sait amuſer le monde en s'amuſant ſoi-même
Quand il eſt aux aguets, comme un Chat attentif,
Patient quoiqu'ardent, prudent quoique très-vif;
Nul obſtacle ne le rebute,
Nulle adverſité ne l'abat,
Et quand par malheur il culbute,
Il ſe trouve toujours ſur ſes pieds comme un Chat.

On entend une ſymphonie qui annonce l'arrivée de Terpſicore, qui arrive avec ſa ſuite, & qui exécute des danſes, terminées par le Vaudeville ſuivant.

VAUDEVILLE.

L'ami qui nous quitte aiſément,
Quand notre fortune varie,

Se voit ici communément ;
Il n'eſt pas ſans copie.
S'il eſt encore un cœur franc & loyal,
Qui malgré notre ſort funeſte,
Toujours nous reſte,
C'eſt un original.

※

D'un émule qui réuſſit,
Quand on a de la jalouſie,
Dans ce chagrin, dans ce dépit,
On n'eſt pas ſans copie ;
Si quelque Auteur, du ſuccès d'un Rival,
Se réjouit d'un cœur ſincere,
En bon Confrere,
C'eſt un original.

Les autres couplets portaient ſur la priſe de Bergopzoom, & les autres avantages remportés dans la campagne.

Cette Piece eut tout le ſuccès qu'elle méritait par la diverſité de ſes tableaux & la variété de ſes couleurs. Mademoiſelle Camille, encore enfant, y jouait le rôle de l'Eleve de Terpſicore, & y danſait ſupérieurement tous les caracteres de la danſe. Elle mérita les plus

grands applaudissemens du Public, & le Madrigal suivant, qui n'est pas moins flatteur.

Objet de nos desirs, dans l'âge le plus tendre,
Camille, ne peut-on vous voir, ou vous entendre,
Sans éprouver les maux que l'amour fait souffrir;
Trop jeune à la fois & trop belle,
En nous charmant sitôt, que vous êtes cruelle!
Attendez, pour blesser, que vous puissiez guérir.

Cette Piece est la derniere que Panard ait donnée au Théâtre Italien, malgré son grand succès, car elle eut dix-huit représentations.

Charles François Panard, né à Courville proche Chartres, mort à Paris le 13 Juin 1764, inhumé le 14 à Saint Roch, âgé de soixante-quatorze ans, eut quelqu'étincelle du génie d'Anacréon. Ses vers respirent l'enjouement & le plaisir, mais jamais il ne fit rougir les graces qui l'accompagnerent jusqu'au tombeau. Il sçut allier l'espri & le sentiment, la décence & la volupté,

l'énergie & la délicatesse; mais il eut moins d'élégance, de correction, de coloris, & fut moins grand Peintre que le Poëte Grec. Il arma quelquefois la gaieté des traits de la satyre; il peignit, en badinant, les mœurs de son siecle; & dans le tems que sa muse facile & légere le berçait sur un lit de roses, il en faisait sentir les épines au Spectateur, qui riait de leur piquûre. La morale & la critique caractérisent les ouvrages de cet Auteur, qui semblent être le moins faits pour l'une & pour l'autre; telles sont ses chansons bachiques & galantes, & ses Pieces qu'il appellait anacréontiques.

Il serait inutile de le suivre dans le cours de sa vie. Il conserva, dans l'âge le plus avancé, la naïveté de l'enfance & la vivacité de la jeunesse. La plûpart de ses Comédies sont restées au Théâtre; & il faut espérer que, lorsque le goût se sera lassé de nos Opéra Bouffons, on y mettra ses Opéra Comiques. Il n'y en a aucun dont la critique des mœurs ne soit l'objet. On y trouve des situations & des traits du meilleur Comique. Il essaya ses talens au Théâtre Français, & la seule Comédie qu'il y donna fut très-bien reçue. *L'Impromptu*

des Acteurs, les Epoux réunis, la Répetition interrompue, le Magasin des Modernes eurent le plus grand succès aux Italiens ; & l'on ne donne jamais cette derniere Piece, sans exciter le rire & les applaudissemens du Parterre, quoiqu'on la sache par cœur. Toute la scène de Riccoboni, dans l'Impromptu des Acteurs, est remplie de si excellentes maximes, que les meres les plus séveres les récitent & les font apprendre à leurs filles. Cet Opéra-Comique obtint avec justice les plus grands applaudissemens.

Mais c'est sur-tout par ses Vaudevilles, que M. Panard s'est rendu célebre. Ce genre de Poësie qu'inventa l'enjouement de nos peres, qui servit quelquefois à venger la nation des pertes qu'elle avait faites, ou des malheurs qu'elle avait essuyés, mais que plus souvent encore le libertinage employa à chanter ses excès, devint, par l'art de notre Auteur, le masque le plus séduisant que la sagesse ait jamais pris pour nous attirer à elle, en nous forçant d'abjurer nos ridicules.

Ses chansons sont aussi galantes que ses Vaudevilles sont fins & piquans. La différence de ces deux genres de Poësie

conſiſte en ce que le vaudeville attaque plus généralement les mœurs du ſiécle, les défauts de chaque état & de chaque âge, fait la ſatyre des vices, & qu'il eſt fait pour être chanté par le Peuple. Si quelquefois il renferme un éloge, cet éloge doit être piquant & gai, plus approchant de l'épigramme qui loue auſſi quelquefois, que du madrigal qui loue toujours. La chanſon a des objets plus particuliers; les Belles, les Héros & les Rois, les vertus, les talens & les graces, le vin, les amours. Le vaudeville demande plus d'eſprit & de fineſſe; la chanſon plus de ſentiment, de délicateſſe & de naïveté; le ton de l'un eſt libre, familier & folâtre; celui de l'autre doit être plus ſérieux & plus noble; l'un a pour objet les ridicules, les défauts & les vices, effets des paſſions; l'autre, les paſſions mêmes, ſoit qu'elle les flatte, ſoit qu'elle célébre celui qui ſait les dompter Boileau n'a pas aſſez diſtingué ces deux genres, lorſqu'il dit, après avoir parlé de la ſatyre:

D'un trait de ce Poëme en bons mots ſi fertile,
Le Français, né malin, forma le Vaudeville;

Agréable indiſcret, qui, conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche, & s'accroît en
marchant.
La liberté Françaiſe en ſes vers s'y déploye,
Cet enfant du plaiſir veut naître dans la joie.

Juſques-là le vaudeville eſt très-bien caractériſé; mais lorſqu'il ajoute aux conſeils qu'il donne de ne point faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux.

Il faut, même en chanſons, du bons ſens &
de l'art;
Mais pourtant on a vu le vin & le haſard,
Inſpirer quelquefois une muſe groſſiere, &c.

Il paraît confondre ces deux genres. Nous n'oſerions dire les vaudevilles d'Anacréon & de Sapho; tous les Poëtes, en parlant des odes du premier, & des vers de la ſeconde, diſent indifféremment, les chanſons ou les odes.

Il y a peu de choix à faire dans les vaudevilles & dans les chanſons de M. Panard. Tous ont quelque choſe de piquant, d'ingénieux & d'agréable. On a dit qu'il s'était fait des difficultés pour les vaincre; mais ce n'eſt pas en cela qu'il eſt le plus admirable.

M. Panard avait été prévenu dans

ce genre par Dufreny, un des Poëtes de notre siecle, qui eut le plus d'esprit & de goût; mais dont la paresse arrêta le génie toujours prêt à prendre l'essor. Dufresny avait été précédé par tous les faiseurs d'échos, & ceux ci par le mauvais goût des Poëtes des premiers jours de la renaissance des Lettres, auquel Marot paya aussi son tribut.

On connaît les vers grecs, intitulés *Securis*, *Ovum*, parce que par leurs différentes mesures, on formait, en les écrivant, la figure d'une hache, d'un œuf, &c. M. Panard a fait, à l'imitation de ceux-là, des chansons françaises rimées, & mêmes agréables pour le sens. L'une est intitulée les Lozanges, l'autre, le Verre, une autre la Bouteille. Ces objets sont dessinés très-correctement, par la mesure des vers qui forment la chanson. Il peut être permis à un homme d'esprit de s'amuser de ces bagatelles difficiles, pour se délasser d'objets plus sérieux; mais il ne faut pas les imprimer, & encore moins les louer, de crainte que les jeunes Auteurs ne prennent ces puérilités pour modeles. La chanson suivante vaut mieux, par sa simplicité, que ni les haches, ni les œufs des Grecs, ni les verres, ni les

bouteilles de notre Auteur, & certainement elle lui a bien moins couté.

J'ai, ce matin, fait préſent à Liſette
D'un beau ruban pour mettre à ſa houlette;
J'irai tantôt lui donner ces fleurs ci.
Elle a déjà mon Haut-bois, ma Muſette,
Et penſez bien qu'elle a mon cœur auſſi.
Ah! qu'à l'amour, je dirais grand merci,
Si de ce don, la Belle ſatisfaite,
Diſait un jour, j'eſtime mieux ceci,
Que tous tréſors, & même une couronne,
Quand on mettrait des diamans parmi;
Car tous ces biens, c'eſt le ſort qui les donne,
Et ce que j'ai, vient de mon ami.

M. Panard s'eſt peint lui-même dans les vers ſuivans. Le lecteur peut y ajouter ce que la modeſtie de l'Auteur lui a fait omettre. Il était dans un âge avancé, lorſqu'il a tracé ce portrait reſſemblant.

Mon automne à ſa fin rembrunit mon humeur,
Et déjà l'Aquilon, qui ſur ma tête gronde,
De la neige y répand la fâcheuſe couleur.
Mon corps, dont la ſtature a cinq pieds de hauteur,

Porte sous l'estomach une masse rotonde,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur.
Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur;
Aimant sans m'asservir; jamais brune, ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'ont captivé mon cœur.
Chansonnier sans chanter, passable Coupléteur,
Jamais dans mes chansons, on n'a rien vu d'immonde;
Soigneux de ménager, quand il faut que je gronde,
(Car c'est en censurant qu'on plait au Spectateur,)
Sur l'homme en général mon fiel se débonde.
Jamais contre quelqu'un ma muse n'a vomi,
Rien dont la décence ait gémi;
Et toujours dans mes vers la vérité me fonde.
D'une indolence sans seconde,
Paresseux s'il en fut, & souvent endormi;
Du revenu qu'il faut je n'ai pas le demi.
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde,
Dans une paix douce & profonde,
Par la Providence affermi,
De la peur des besoins je n'ai jamais frémi,

D'une humeur assez douce & d'une âme assez
ronde,
Je crois n'avoir point d'ennemi ;
Et je puis assurer, qu'ami de tout le monde,
J'ai dans l'occasion trouvé plus d'un ami.

M. Panard était tel qu'il s'est peint. Plus enjoué, mais aussi simple que Lafontaine, d'un caractere vrai & sans fard, sans jalousie, & sans ambition; ardent ami, convive aimable, il conserva sa gaieté dans toutes les situations de sa vie. Plus sage encore dans ses mœurs que dans ses vers, il n'afficha jamais cette vaine philosophie, qui ne consiste que dans les paroles & dans une conduite singuliere. Ces vers que M. Favart son ami, a fait sur M. Panard, la caractérisent très-bien.

Il chansonna le vice, & chanta la vertu.

Le Comédien le Grand, Auteur de plusieurs Comédies, ayant entendu chanter un vaudeville de M. Panard, voulut en connaître l'Auteur. Il était Employé dans un petit Bureau, le Grand l'alla trouver, & lui dit, qu'il avait plus de talens que lui : c'était la modestie qui encourageait la timidité. M. Panard en crut le Comédien, & réussit.

Il ne prit jamais aucun ſoin de ſa fortune ; un ami & une amie de M. Panard, lui faiſaient de concert une penſion de trois cens livres, & ce tribut de l'amitié lui était plus précieux, que ne lui auraient été des penſions obtenues aux dépens de l'Etat.

Les ouvrages de cet eſtimable Auteur ſont au Théâtre Français, en ſociété avec l'Affichard.

L'Amant Comédien, ou les Acteurs déplacés.

Au Théâtre Italien, à lui ſeul.

Les Ennuis de Thalie, Comédie en vers libres, en un acte.

Les Vœux accomplis, Comédie en vers libres en un acte.

En ſociété avec M. Sticotti, Comédien Italien.

Roland, Parodie en proſe & vaudevilles, Tragédie lyrique du même nom.

Les Fêtes ſincéres, Comédie en vers & en un acte.

L'Impromptu des Acteurs, Comédie en vers libres en un acte.

Les Tableaux, Comédie en vers libres en un acte.

Outre un grand nombre d'Opéra-Comiques, dont nous donnerons les extraits dans l'hiſtoire de ce Théâtre, on trouve encore dans le quatrieme volume de Panard, des Œuvres anacréontiques, des Fables, des Madrigaux, des Énigmes, des Cantates, & pluſieurs autres ouvrages de ſociété; mais la plûpart ſont marqués au coin de la plus ſaine morale, & tous ſont remplis d'eſprit & de délicateſſe. Le dernier trait qu'il nous reſte à ajouter au portrait de cet eſtimable Ecrivain, ſont les vers de M. Favart, que l'on trouve au bas de l'eſtampe qui le repréſente à la tete de ſes ouvrages.

Ridiculum primus docuit cantare per urbem,
Virtutes docuit moribus ille ſuis.
Utile miſcetur dulci; punctum omne refertur,
Cum Veneris cytharam caſta Minerva ſonat.

LES VALETS MAITRES.

Comédie en deux actes, en vers libres, suivie de deux Divertissemens, 20 Février 1748. (1)

CORALINE en habit de Danseuse, paraît avec Arlequin, habillé en Hussard. Tous deux débarrassés de leurs Maîtres & de leurs Maîtresses, prétendent se bien divertir, & faire les honneurs de la maison à leurs amis, qui ne tardent pas d'arriver. Lafleur, Coureur du Marquis, & Scapin, Heducque de la Baronne, entrent en ce moment, & sont bientôt suivis de Colombine & de Lisette, qui sont aussi Maîtresses, par l'absence des leurs. Arlequin propose de se mettre à table ; Coraline & Lafleur veulent commencer par la danse, malgré le proverbe ; Colombine par un concert, mais après quelques objections ; l'avis de Lisette réunit tous les autres ; ils conviennent d'ouvrir la fête par une

(1) La scène est à la Campagne, dans une Salle de la Maison du Chevalier.

Comédie qui ſera ſuivie d'un ſouper, & le ſouper d'un grand bal ; la difficulté eſt qu'ils n'ont point de piece prête ; Arlequin imagine d'en compoſer une & de la jouer à l'impromptu. Lafleur perfectionne cette idée, il y ajoute qu'il faut que la parodie de leurs Maîtres & de leurs Maîtreſſes, ſoit le ſujet de la piece, & qu'il ne ſera pas difficile à des Valets de copier les propos & les travers de gens qui ne ſe gênent point devant eux, dont ils connaiſſent à fond le caractere & les aventures : Liſette ſe charge du rôle de la Préſidente, qui eſt une précieuſe ; Coraline de celui de la Comteſſe, qui eſt une petite Maîtreſſe, & moi, je vais, dit Colombine :

Contrefaire la voix de ma Joueuſe antique,
Qui perd toujours en friponnant ;
Qui joint à ce défaut le travers plus choquant,
De vouloir plaire avec un viſage gothique ;
Dans le beſoin le plus preſſant,
Refuſant tout au Domeſtique,
Prodiguant tout à ſon Amant,
Car l'amour eſt chez elle égal à l'avarice ;
Ce n'eſt point par une vertu

Que dans ſon cœur un vice eſt combattu,
C'eſt toujours par un autre vice.

Arlequin prétend briller dans le rôle du Chevalier & ſe venger, en le jouant, d'un Maître qui le roſſe ſans le payer, & qui, grace à ſa mauvaiſe conduite, ne peut ſubſiſter qu'aux dépens de la Baronne. Tout ce qu'il craint un moment après, c'eſt de lui prêter des graces naturelles qu'il n'a pas.

La FLEUR.

Je vais de mon côté rendre le perſonnage
Du doucereux Marquis dont je ſuis le Coureur,
Dans tout ſon ridicule & toute ſa fadeur.
Il eſt pincé dans ſa friſure,
Et compoſé dans tous ſes mots;
Son entretien reſſemble à ſa coëffure,
Et ſa coëffure à ſes propos.
Nouvel être du jour, & créé par la mode,
Dont un eſſain de jeunes ſots,
Font leur modele & leur pagode.

ARLEQUIN.

Toujours preſſé, toujours en mouvement,
Le Chevalier eſt ſon contraſte;
C'eſt l'oiſif par état, & l'affairé par faſte;
Si

Si vous le rencontrez, il vous parle en courant ;
Trente affaires toujours le tiennent en cervelle ;
Il vous quitte, & pourquoi ? C'eſt pour aller ſouvent,
Jouer chez lui de la vielle.

Liſette eſt perſuadée que leurs Maîtres feraient leurs profits de cette Comédie.

La FLEUR.

Il vaut mieux qu'ils ſoient loin ; dans leur humeur cauſtique,
Ils pourraient nous trouver de fort mauvais plaiſants,
Prendre la Piece à contre ſens,
Et par vingt coups de canne en faire la critique.

Scapin n'a d'autre emploi que celui d'aller & de venir, & d'annoncer les ſurvenans, & tous les autres Acteurs ſortent pour s'habiller, ce qui ne demande que peu tems, parce qu'ils ſont tous voiſins.

La Piece commence au ſecond acte. Lafleur ſous le nom & les habits du

Marquis, & Arlequin ſous ceux du Chevalier, ouvrent la ſcène.

Le MARQUIS, *courant après le Chevalier, qui arpente le Théâtre.*

Un inſtant, Chevalier, que je te parle; arrête.
Hé! quoi toujours en l'air? toujours courant, volant;
Rien n'eſt plus déſaſtreux, rien n'eſt plus déſolant.

Le CHEVALIER, *toujours courant.*

Que veux-tu? J'ai, Marquis, mille ſoins dans la tête.

Il ſe plaint qu'il eſt obſédé par la Préſidente, la Comteſſe & la Baronne, & que trop de mérite expoſe à bien des perſécutions; le faux Marquis lui promet de ſe charger d'une ou deux de ces Dames, pour l'en débarraſſer, & lui faire plaiſir, s'il veut les lui céder. Le Chevalier s'en défend, ſur ce que toutes trois lui ſont néceſſaires; la Comteſſe l'amuſe par ſa coquetterie & ſon extravagance: la fadeur & le ton précieux de la Préſidente, ne l'empé-

chent point de vouloir l'épouſer, parce qu'elle eſt riche, & que ſa conduite eſt plus raiſonnable ; & la vieille Baronne eſt bonne à ruiner. Le Marquis lui conſeille de ſe dépêcher de l'expédier, de peur que le jeu ne lui arrache la victoire des mains. Le Chevalier répond qu'il ne perd pas un moment ; qu'elle a déjà fait pour lui des dépenſes conſidérables ; qu'elle fournit à ſon luxe & à ſes beſoins, & que deux jours de complaiſance de ſa part l'acheveront ; qu'elle doit même lui faire préſent, avant la fin de la journée, d'un brillant équipage qu'il attend avec impatience.

Le MARQUIS.

Pour te montrer à tout Paris,
C'eſt-là ta grande affaire.

Le CHEVALIER.

Ah ! que dis-tu, Marquis ?
D'affaires, j'en ai tant que je n'y puis ſuffire.
J'ai dix maris à déſoler,
Une mere à tromper, deux tantes à réduire,
Et trois veuves à conſoler ;
Vingt Lettres que je dois écrire,
Quatre Placets à préſenter,

Un Mémoire à faire transcrire,
Deux Procès à solliciter,
Un Régiment enfin, que je veux acheter;
J'ai l'agrément que je desire,
Il ne tient qu'à l'argent qu'il me faut emprunter.

Le Marquis lui dit qu'il n'a qu'à tirer cet argent de la Baronne, & il lui avoue qu'elle doit le lui apporter dans une heure; mais il ajoute qu'il est embarrassé de savoir comment il se défaira de la Comtesse, & sur-tout de la Présidente, qui est fort tenace; le Marquis lui offre de leur tenir compagnie, & le Chevalier accepte avec joie cette proposition; Coraline arrive sous le nom & les habits de la Comtesse, & Lisette sous ceux de la Présidente.

La COMTESSE.

Point de réflexions, & vive la folie,
C'est elle qui me guide. Hó! bonjour, Chevalier.
Pour bien extravaguer je cherche compagnie,
Je ne puis mieux m'associer.

Le CHEVALIER.

Comtesse, à vos travers je voudrais m'allier,

Mais je ſuis aujourd'hui d'un ſérieux énorme,
D'une raiſon. . .

La COMTESSE.

Tant pis, vous allez m'ennuyer.

Liſette affectant le ton précieux de ſa Maîtreſſe, aſſure qu'elle eſt charmée de le trouver de cette humeur; que la Métaphyſique eſt ſa paſſion dominante; que c'eſt une viſite en forme qu'elle vient lui faire, & qu'il faut paſſer l'après-dînée à bien analyſer les ſentimens & les délicateſſes du cœur. Le Chevalier s'en défend, ſous prétexte d'une réponſe qu'il eſt preſſé de faire à la lettre d'une Ducheſſe, dont le Page s'impatiente, & il ſort pour aller la faire, ſans beaucoup s'inquiéter de la Préſidente.

Le Marquis feint de l'excuſer, & revele le ſecret du Régiment dont la Baronne doit fournir l'argent; mais la Comteſſe promet d'y mettre bon ordre; elle leur apprend qu'elle lui a gagné mille piſtoles la veille, qu'elle eſpére d'achever dans la prochaine ſéance; Scapin vient l'avertir que la Baronne l'attend les armes à la main. Elle va la joindre; la Préſidente & le Marquis reſtent ſeuls.

Cette ſcène d'une précieuſe & d'un minaudier qui ſe parlent lentement, & ſouvent par des grimaces, pour s'épargner des paroles, eſt très-plaiſante à la repréſentation; cependant le Marquis s'échauffe un peu, ſe jette aux genoux de la Préſidente, qui ſe défend d'abord, mais qui ne pouvant tenir long-tems à tous les jolis propos, & encore moins aux careſſes preſſantes, ſe rend enfin, & promet de l'épouſer; ils débitent encore l'un & l'autre force lieux communs, ſur la conſtance & la fidélité que doivent obſerver deux époux; & le Chevalier arrive lorſque le Marquis, rempli de ſon bonheur, baiſe avec tranſport la main de la Préſidente, qui ne cache point au Chevalier qu'elle lui préfere ſon Rival, lequel s'excuſe ainſi de ſa trahiſon.

Tu m'as chargé du ſoin de l'amuſer,
Et pour être plus à portée,
Mon cher, je m'en vais l'épouſer.

Le CHEVALIER.

L'épouſer!

Le MARQUIS.

Pour ce ſoir, la choſe eſt arrêtée.

Le CHEVALIER.

Ventrebleu ! c'est un tour. . .

Le MARQUIS.

D'ami ;
C'est pour te soulager que j'ai pris ce parti ;
Mon discours est des plus sinceres,
Tu peux aller vaquer à toutes tes affaires,
Je ferai pour toi celle-ci.

Le Chevalier se console dans l'espérance d'épouser la Baronne, qui mourra bientôt, & dont il héritera ; mais elle vient déranger tous ses projets, en perdant jusqu'à son dernier écu.

La BARONNE, *au Chevalier.*

O doux objet de mon amour d'écu,
Vous partagez ma peine.

Le CHEVALIER.

Oui, de par tous les Diables.

Le MARQUIS.

C'est au plus douloureux.

La PRÉSIDENTE, *à la Baronne, ironiquement.*

Consolez-vous pourtant,
(*En montrant le Chevalier.*)
Monsieur vous reste.

La BARONNE.

Non vraiment;
Le sort me réservait ce dernier trait encore;
Par un coup inoui dont mon cœur a saigné,
La Comtesse m'a tout gagné,
Jusqu'au Chevalier que j'adore.

Chacun rit de l'excès auquel la Baronne a porté la fureur du jeu. Le seul Chevalier est scandalisé de ce que la Baronne l'a joué comme un meuble. Elle lui dit qu'elle l'a bien acheté; elle convient cependant que de tous ceux qu'elle a perdus, c'est celui qu'elle regrette le plus; aussi paraît-elle consolée de tous ses malheurs, lorsque la Comtesse le lui rend généreusement, & se contente de ses biens, qu'elle se réserve; le Chevalier aurait mieux aimé qu'elle usât de sa victoire, & il se dispose à quitter son antique Maîtresse, qui se prépare à le suivre, lorsque Scapin tout effrayé, vient avertir ses camarades que leurs Maîtres arrivent; ils paraissent en effet, les habits de la Comtesse & de la Présidente les trompent un instant, mais ils reconnaissent bientôt ces Soubrettes, qu'ils trouvent charmantes dans ce nouvel

équipage, & auxquelles ils accordent la grace de leurs Valets, qui vont reprendre les habits convenables à leur condition; & la Piece finit par un *concerto* de vielle, inſtrument favori du Chevalier, ſuivi de quelques couplets, chantés par le Marquis.

Cette Piece qui eſt de Boiſſy, n'eut pas un ſuccès auſſi heureux que la plûpart de ſes autres Comédies; il l'a retira après la ſeconde repréſentation, & ne l'a pas même fait imprimer dans ſes œuvres; elle eſt cependant remplie de ſcènes très-plaiſantes, & de détails fort bien écrits; mais le fond de l'intrigue eſt trop médiocre, & les perſonnages ne pouvaient gueres être employés de cette maniere, que dans un Canevas Italien.

Les Comédiens fermerent leur Théâtre cette année le 29 Mars, par les Folies de Coraline, ſuivies d'un Compliment prononcé par le ſieur Rochard, & dont voici quelques ſtrophes.

Tous les ans un nouveau ſerment
Nous lie à vous, & nous engage

Au soin de votre amusement ;
Aujourd'hui j'ajoute à l'hommage,
L'excuse & le remercîment.
Je suis député près de vous,
D'un Peuple plus libre que nous,
D'un Peuple amoureux de la gloire,
Que vous seuls pouvez dispenser.
Eh ! quel titre vaut la victoire
D'un Auteur, que peut caresser
L'accueil d'un si bel auditoire ?
Voilà le temple de Mémoire ;
Vous seuls avez droit d'y placer.
Nous savons quels périls menace
L'épreuve des jeunes Auteurs ;
Faut-il redoubler leurs frayeurs ?
Leur demander avec audace,
S'ils ont quelque nom au Parnasse,
Ou quelques bruyans Protecteurs ?
N'aurions-nous pas mauvaise grace
D'étouffer les germes des fleurs ? (1)

Nous ne donnerons non-plus qu'un extrait très succint du Compliment qui

(1 Il serait à souhaiter que les Comédiens fussent toujours restés eux-mêmes dans ces louables dispositions, & ne se fussent pas permis de prononcer sans appel, des jugemens qui sont le plus souvent cassés par le Public.

ſut prononcé à la rentrée par le même Acteur, le 22 du mois d'Avril 1748, précédé de la Joûte & de la Vie eſt un Songe.

Heureux ſi nous pouvons à force de travaux,
Balancer nos Rivaux!
Melpomene, à ſon gré, par vous eſt applaudie;
Pendant tout cet hyver vous fûtes ſon ſoutien,
Et le cruel Denis, (1) malgré ſa tyrannie,
N'a pas trouvé vos cœurs auſſi durs que le ſien;
S'il vous a plû, Meſſieurs, il le mérite bien;
Vainement la critique, & l'attaque & le fronde;
Jamais Tyran n'a fait tant de plaiſir au monde.
. . . .
Meſſieurs, daignez répondre à nos deſirs;
Honorez-nous toujours de votre bienveillance;
Elle ſert aux Acteurs, autant qu'à vos plaiſirs.

De toutes les Pieces reçues avec tranſport par les Comédiens, tant Français qu'Italiens, preſque pas une ne réuſſit; & la plûpart de celles qu'ils n'ont jouées qu'à force de perſécutions, ont eu le plus grand ſuccès.

(1) Tragédie de M. Marmontel, jouée le 5 Février, qui eut ſeize repréſentations, & qui donna les plus grandes eſpérances des talens de ce jeune Auteur.

Des lauriers immortels qu'au Parnaſſe l'on donne,
Vous fûtes de tous les tems les Maîtres ſouverains;
Les Muſes forment la Couronne,
Mais pour en diſpoſer, elle eſt miſe en vos mains.

Le ſieur Rochard chanta enſuite pluſieurs couplets, ſur l'air : *au bord d'un clair ruiſſeau*, qui était alors fort en vogue, & dont il était l'Auteur.



L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

Comédie en un acte en vers, avec un Divertissement, 18 Juillet 1748. (1)

MERCURE vient annoncer à la Folie, la merveilleuse révolution qui vient de s'opérer dans la nature, par le changement des deux sexes, & qu'on verra ce jour même.

L'impertinence en Petit-Maître,
La fadeur sous un habit noir,
La valeur avec un miroir,
Et la fidélité sous le masque d'un traître.
Le sexe grossira le nombre des Savans;
Les femmes des Jaloux dont l'ame est généreuse,
Seront des maris complaisans.

La Folie lui répond qu'elle a déjà prévenu les ordres du Destin, en disposant les hommes à cette étrange métamorphose & elle en fait un portrait qu'elle finit par ces deux vers :

(1) La scène est dans un Jardin.

Des femmes, enfin un mot, ils ont pris tous les
vices,
Sans en avoir pris les vertus.

Un Officier transformé en Petite-Maîtresse, remplace Mercure, & vient chanter plusieurs couplets, dont il a parodié les paroles sur des airs nouveaux; il est à son tour remplacé par un Danseur qui n'a changé que de sexe, de Danseuse qu'elle était auparavant, & qui s'applaudit de pouvoir être aussi libertin qu'il le voudra; survient un Robin, puis un Officier, devant lequel le Danseur & le Robin disparaissent; ce Militaire était une jeune Marquise, à qui le mari ne voulait pas seulement permettre d'avoir un Amant, quoiqu'il eût une Maîtresse: ce serait bien l'occasion de prendre sa revanche avec son mari, qui est devenu sa femme; mais elle en use plus généreusement.

Je veux la laisser vivre en pleine liberté.
Je vais trouver une jeune Beauté,
Et je laisse Madame avec celui qu'elle aime;
Je donne un rendez-vous, Madame en fait de
même;
Je m'endette, elle en fait autant de son côté;

A l'Opéra je cours, elle à la Comédie;
Elle ſoupe à Paſſy, je ſoupe chez Lidie.

Le Marquis ſort pour profiter des avantages de ſon nouveau ſexe, & ſoumettre toutes les femmes.

Arlequin déguiſé en Revendeuſe à la toilette, paraît très-mécontent de ſon nouvel état, parce que, dit-il:

Il eſt ſi fatiguant d'être une honnête femme,
Que je ne conçois pas comment
On peut avoir le cœur de l'être un ſeul moment.
Une foule d'Amans près de nous vient ſe rendre,
On ne ſait pas lequel il faut entendre,
Car leur mérite échappe au trouble de nos ſens;
L'un nous dit des douceurs, l'autre fait des préſens,
Le troiſieme enfin plus ardent, mais moins tendre,
Trouve mauvais qu'on veuille ſe défendre,
Et parce qu'on lui tient rigueur,
Il prend contre nous de l'humeur.
Cela n'eſt-il pas pitoyable?

Malgré toute la vertu de la Reven-

deuse à la toilette, une Vivandiere qui était autrefois Grenadier, vient pour couper la figure à cette discrette Dame qui s'est avisée d'apporter des poulets à sa fille; la Vivandiere qui conserve toujours le caractere de son premier état, prétend que sa fille fait un honnête femme, comme elle était un brave soldat; elle se propose de couper les oreilles à quiconque osera lui en conter.

Ma fille sera sage, ou, sans aucun quartier,
Je ferai voir en punissant l'injure,
Que l'honneur chez un Grenadier,
Est plus puissant que la nature.

La derniere scène est celle d'un Avocat, qui se plaint vivement de ce que, de femme sensée qu'il était, le ciel s'est avisé d'en faire un homme ridicule.

L'AVOCAT.

Au Sexe on veut en vain reprocher l'injustice,
Blâmer dans son esprit trop de légereté,
Sa médisance, sa malice,
Et la petite vanité
Que peut lui donner sa beauté,
Certain je ne sais quoi, qui flatte, pique, amuse,

Parle ſans ceſſe en ſa faveur,
Et l'homme, malgré lui, dans le fond de ſon cœur,
De la femme trouve l'excuſe;
Mais pour lui qui prétend régner dans l'Univers,
Et qui croit ſa raiſon parfaite,
Il ne montre que des travers
Qu'aucun agrément ne rachete.
S'il eſt inſtruit, c'eſt un pédant;
C'eſt un ſot, s'il eſt ignorant;
S'il a fait quatre vers, ſon orgueil eſt extrême;
S'il eſt en place, il fait l'homme important;
Son ton, ſon air, ſon regard même,
Tout chez lui devient inſultant:
Mais le comble du ridicule,
C'eſt lorſqu'en ſes façons & ſon petit parler,
A la femme il veut reſſembler,
Que de ſa gentilleſſe il veut être l'émule,
Et qu'à ſes agrémens il prétend s'égaler.
Ah! les hommes devraient, s'ils étaient raiſonnables,
Racheter leur manque d'appas,
Par des qualités eſtimables.
Les défauts d'une femme, enfin ſont pardonnables,
Ceux d'un homme ne le ſont pas;

Ensuite en Avocat habile, il soutient
Le contraire de ce qu'il vient de dire.

L'AVOCAT.

Le siecle où nous vivons, est le plus beau de tous;
Et qui le blâme, a tort: peut-on jamais prétendre
Un sort plus charmant & plus doux?
La société douce & tendre,
Unissant les égards avec la liberté,
Produit toujours en France une aimable gaîté;
Le Savant parmi nous quittant le ton barbare,
Est un homme du monde, & jouit des plaisirs:
La femme, de l'étude elle-même se pare;
L'esprit sert les attraits & produit les desirs,
L'air aimable & galant, secondé du courage,
Aux champs de Mars dompte les ennemis,
Et des cœurs au retour reçoit le doux hommage.
Quel espoir plus flatteur peut nous être permis?
La France en combattant enchaîne la victoire,
Toujours la fortune la suit,
Et la Paix, qu'aujourd'hui sa vaillance produit,
Est le plus beau trait de sa gloire.
Déesse, revenez d'une fatale erreur,

Remettez l'Univers dans ſon premier ſyſtême,
Notre ſiecle eſt parfait, & pour notre bonheur,
Des Dieux obtenez la faveur,
Que ceux qui le ſuivront puiſſent être de même.
A mon égard, je vous le dis tout net,
Déeſſe, j'étais femme, & je veux l'être encore,
Je me ris des projets que vous faites éclore.
Naturam expellas furca tamen uſque recurret.

Les Sujets de la Folie viennent terminer la Piece par leurs danſes, & l'on chante le Vaudeville ſuivant.

VAUDEVILLE.

Dois je vivre ſans amoureux ?
Non ; à quelque choſe de mieux,
Je ſens que je ſuis deſtinée ;
Au lieu d'un, s'il m'en venait deux,
Je chanterais d'un cœur joyeux,
La merveilleuſe année !

✕

Juſqu'à préſent, les jeux d'enfans,
Faiſaient tout mon amuſement,
J'ignorais pourquoi j'étais née,
Mon cœur vient de m'en éclaircir ;
J'ai pouſſé le premier ſoupir,
La merveilleuſe année !

✕

Les hommes, dit-on, ſont ingrats;
Pour moi je ne le penſe pas;
Vraiment, j'en ſuis bien éloignée;
Si j'offre un baiſer à Tyrcis,
A l'inſtant il m'en offre dix;
La merveilleuſe année!

Si nous avions voulu copier tous les détails agréables qui ſont dans cette Comédie épiſodique, nous n'aurions fait que la tranſcrire d'un bout à l'autre; elle eſt de M. Rouſſeau de Toulouſe, qui ſoutient ce nom célebre avec dignité; il paraît n'avoir pas oublié ce mot d'Alexandre, à un ſoldat qui ſe faiſait appeller comme lui. Tu as pris mon nom, lui dit-il, mais dans tes jours de combats, ſouviens toi que tu le portes. M. Rouſſeau n'eſt encore connu que par des ſuccès; la Piece dont nous venons de donner l'extrait, en eut un complet. La Coquette ſans le ſavoir ne fut pas moins bien reçue au Théâtre de l'Opéra-Comique, & la mort de Bucephal, eſt un chef-d'œuvre de bonnes plaiſanteries.

LES FÉES RIVALES.

Canevas Italien en quatre actes, précédé d'un Prologue, & suivi d'un Divertissement, 18 Septembre 1748. (1)

PROLOGUE.

LE Roi des Rayons d'or se voyant âgé & sans successeur, destine Roselinde sa fille unique, au Prince Lisidor, en le faisant héritier de sa couronne. Pour en informer tous ses sujets, il ordonne aux Génies & aux Fées de s'assembler; il leur déclare ses sentimens, qui sont approuvés. Le Prince & la Princesse témoignent une grande satisfaction; mais avant de s'unir, ils demandent au Roi la grace de descendre sur la terre pour voir les merveilles que contient ce globe Radore & Pinpin font une description de tout l'Univers; le premier est le Censeur des mortels, & le second leur apologiste. Enfin le Roi permet au Prince & à la Princesse de

(1) La scène est d'abord dans le Royaume des Rayons d'or, & ensuite dans l'Isle du Plaisir.

descendre sur la terre, à condition que si Roselinde devient amoureuse de quelque mortel, elle tombera, sans s'en appercevoir, dans une situation méprisable; & que si Lisidor fait éclater la moindre vengeance, il sera vaincu par la force des hommes : tous les deux font serment de ne point contrevenir aux volontés du Roi. Le Prince les congédie ; des Génies & des Fées les accompagnent ; Pinpin & Radote les suivent. Le Roi, en chantant un air, disparaît.

Le Théâtre se change en un bois ; on y voit une grotte profonde, où les Génies & les Fées font leurs enchantemens.

Coraline commence le premier acte, & tâche d'inspirer du courage à Scapin qui est tout tremblant, parce que l'endroit où elle veut le conduire, lui paraît affreux; elle lui dit qu'elle est venue dans ce lieu pour y faire un enchantement, afin qu'Arlequin, qu'elle y tient enchaîné réponde à son amour. Scapin marque sa jalousie, & lui conseille de faire venir Arlequin en sa présence. Coraline appelle deux monstres, & leur ordonne d'amener Arlequin; il arrive, il se plaint de son mal-

heureux ſort. Coraline lui déclare ſon amour, il la rebute ; Scapin s'offre à l'épouſer, Coraline feint d'y conſen-ſentir, pour éprouver Arlequin, qui fait à Scapin beaucoup de complimens & d'amitiés, & le prie de lui rendre la liberté, en ſe hâtant d'épouſer Coraline. Celle ci à ce diſcours entre en furie & fait ſon enchantement ; Arlequin & Scapin épouvantés, tombent évanouis. Pluſieurs ſtatues paraiſſent, & celle du milieu prononce les vers ſuivans :

Suſpends les maux cruels qui déchirent ton cœur,
Arlequin fera ton bonheur ;
Mais d'une ſuperbe Rivale
Il faudra ſurmonter la puiſſance fatale,
Par les plaiſirs & la douceur.

Coraline fait ſes réflexions, tire Arlequin & Scapin de leur évanouiſſement, déchaîne Arlequin, lui parle tendrement, & pour s'amuſer, commande aux ſtatues de danſer. Elles forment un Ballet, qui finit le premier acte.

Au ſecond acte le Théâtre repréſente un lieu délicieux. Arlequin & Scapin entrent encore tout ſaiſis de ce

qu'ils ont vu. Scapin persuade à Arlequin d'aimer Coraline ; Arlequin, après beaucoup de difficultés y consent ; Scapin alors le menace de la mort, & se déclare amoureux de Coraline Arlequin, après ses lazzis, l'abandonne à Scapin, & ils se retirent bons amis.

Roselinde arrive, elle est charmée de la beauté de la terre ; Arlequin la regarde avec admiration ; Roselinde l'apperçoit, & comme c'est le premier mortel qu'elle voit, elle le trouve charmant. Arlequin de son côté la trouve adorable ; de sorte qu'ils font une scène de lazzis, & deviennent amoureux l'un de l'autre. Radote les observe, & après quelques lazzis, s'en va pour donner avis à Lisidor de ce qu'il a vu. Scapin arrive, voit Arlequin avec Roselinde, & il la raille sur son attachement ; Arlequin exprime sa jalousie par des lazzis ; Scapin fait éclater sa joie, voyant qu'Arlequin s'est attaché à cette étrangere, & il espere qu'il aura plus de facilité à se faire aimer de Coraline. Pinpin vient avec empressement avertir Roselinde, que le Prince Lisidor, tout furieux, la cherche ; Scapin se sauve ; Pinpin reste ; Arlequin & Roselinde sortent. Lisidor écoute ce qui s'est passé.

Pinpin parle en faveur de Roſelinde, calme Liſidor & s'en vont enſemble.

Le Théâtre ſe change en un bois. Arlequin & Scapin ſont pourſuivis d'un ours, Radote s'unit à eux pour tuer l'animal féroce. Lutte accompagnée de lazzis ; mort de l'ours ; Radote ſort, Arlequin fait quelques réflexions ſur ſon amour pour l'étrangere ; & s'endort ſur le gazon : Scapin ſouhaite de voir Coraline, elle arrive. Coraline voudrait s'approcher d'Arlequin, Scapin lui dit qu'il dort ; il lui découvre le nouvel amour d'Arlequin, & la conjure de ſe venger de cet ingrat ; mais Coraline, loin de conſentir à épouſer Scapin, ſe fâche, & lui fait des menaces ; Scapin s'en va très-mortifié.

Coraline s'approche d'Arlequin, fait des lazzis ; Arlequin ſe réveille, & voyant qu'elle le regarde d'un œil ſévere, dans la crainte que Scapin ne lui ait appris ſon nouvel amour, il ſe jette à ſes pieds & lui fait beaucoup de careſſes & de proteſtations. Pinpin, derriere Arlequin, lui lance une fléche. Arlequin redevient amoureux de Roſelinde. Coraline couronnée, menace Pinpin, l'oblige de ſe retirer, & quitte

Arlequin pour aller se venger de Roselinde.

Roselinde arrive, embrasse Arlequin, & lui dit que c'est elle qui l'a fait blesser d'une fleche, parce qu'elle s'est apperçue qu'il avait repris de l'amour pour la Fée Coraline ; Arlequin la remercie, & au même moment on entend un tonnere affreux, &c. La frayeur saisit Arlequin ; Roselinde l'excite à prendre courage ; à l'instant le Théâtre change, & représente le Palais de l'Amour. Coraline se trouve au milieu, assise sur un trône, en habit de Roselinde ; elle appelle Arlequin, il s'approche ; Roselinde l'arrête, Arlequin se trouve bien embarrassé, ne sachant à laquelle donner la préférence. Lisidor entre furieux, tire son épée ; Coraline & Roselinde fuyent ; Arlequin pour se sauver, monte sur le trône où était Coraline. Lisidor voyant qu'il ne peut se venger, frappe du pied ; la décoration se change en un bois qui borde le rivage de la mer ; Arlequin paraît sur un rocher qu'on voit au milieu des flots, Roselinde, pour tirer Arlequin d'un si déplorable état, change le rocher en vaisseau ; le vaisseau vogue, & Rose-

linde ſort. Pluſieurs Pêcheurs & Pêcheuſes ſe trouvent au bord de la mer, & forment un divertiſſement, qui termine le ſecond acte.

Le Théâtre repréſente un bois, au milieu duquel on voit un Château entouré de cabanes. Liſidor fait connaître à Roſelinde qu'elle a violé ſon ſerment, en prenant de l'amour pour un mortel ; Roſelinde s'excuſe, en diſant que c'eſt Coraline qui l'a ſéduite, & par ce moyen elle appaiſe le Prince. Liſidor quitte la Princeſſe, & va chercher Coraline & Arlequin pour s'en venger ; la Princeſſe ſe retire d'un autre côté. Coraline fait des réflexions ſur tout ce qui lui eſt arrivé Arlequin & Scapin accourent effrayés, & racontent à Coraline, que Liſidor furieux contr'eux trois, veut faire éclater la plus cruelle vengeance. Coraline raſſure Arlequin, & le conduit avec elle dans le Château, laiſſant Scapin pour obſerver tout ce qui ſe paſſera.

Liſidor & Radote attaquent Scapin, & veulent l'obliger de leur apprendre où eſt Coraline & Arlequin ; Scapin tout tremblant leur dit que ſi Liſidor lui promet de le prendre à ſon ſervice, il ne lui cachera rien. Liſidor

s'engage & l'accepte pour Domeſtique ; Radote eſt charmée de ce qu'il aura Scapin pour camarade, & ſort. Scapin découvre à Liſidor que Coraline & Arlequin ſont enfermés dans le Château ; Liſidor lui ordonne de frapper à la porte. Scapin, après quelques lazzis de peur, ſe détermine à obéir.

Le Château ſe briſe, & Coraline ſort avec Arlequin, tous deux habillés en Egyptiennes. Scènes en Français, après laquelle Coraline & Liſidor s'en vont. Arlequin fait une ſcène d'Aſtrologue avec Scapin, & ſe mocque de lui ; il s'en va, Scapin reſte. Radote voyant de quelle maniere Arlequin a quitté Scapin, raille celui-ci, & ils ſortent enſemble. Liſidor dit à Roſelinde de ſe préparer à retourner vers ſon pere. Arlequin rit de ce qu'il a fait à Scapin. Liſidor appercevant Arlequin, tire ſon épée ; Roſelinde l'arrête, & lui dit que c'eſt à elle à ſe venger ; elle prend l'épée de Liſidor, & s'avance vers Arlequin, feignant de vouloir le tuer ; Arlequin s'étonne de ce changement. Roſelinde lui dit tout bas que c'eſt un ſtratagême. Coraline avec un bouclier éblouit la vue de tous ceux qui ſe préſentent devant elle, & enleve Arle-

quin au milieu d'un tourbillon. La décoration change ; plusieurs Chasseurs & Chasseresses paraissent & forment un divertissement qui finit le troisieme acte.

Scapin paraît habillé en Officier ; Lisidor lui dit de se résoudre à combattre Coraline & Arlequin ; il lui ordonne de monter à cheval, & de se mettre à la tête de son armée ; Scapin y consent ; Lisidor sort, & Scapin reste. Arlequin en Officier apprend à Scapin que Coraline lui a donné le commandement de sa Cavaletie ; Scapin marque sa haine & sa fureur, & après une scène de lazzis, Scapin sort pour monter à cheval. Arlequin reste. Coraline lui dit que tout est prêt, & qu'il faut qu'il s'arme d'un grand courage, parce qu'il a de redoutables ennemis à vaincre ; Arlequin s'effraye & voudrait se démettre de son commandement ; Coraline lui promet de le défendre, & ils sortent ensemble.

Scapin à cheval, suivi de sa Cavalerie, cherche son ennemi & se retire. Arlequin à cheval avec ses Troupes, leur fait faire l'exercice. Scapin arrive avec sa suite ; combat, victoire de Scapin. Lisidor & Radote arrêtent Arlequin & le condamnent à la mort. Co-

raline & Roselinde entre par différens côtés ; Coraline demande à Lisidor la grace d'Arlequin, il la lui refuse. Coraline les rend immobiles ; aussitôt on entend une symphonie ; on apperçoit le Roi des Rayons d'Or avec sa Cour. Il fait des reproches à Lisidor & à Roselinde de ce qu'ils ont contrevenu à ses ordres, & veut les conduire dans son Royaume ; il ordonne qu'Arlequin épouse Coraline ; elle en marque sa reconnaissance ; & avant que le Roi des Rayons d'Or parte, elle lui donne une magnifique fête qui termine la Comédie.

Ce Canevas eut dix-huit représentations ; il est de Veronese, un de ceux qui attirerent pendant long-tems une très-grande foule au Théâtre Italien.



LA CABALE.

Comédie en un acte, en prose, 11 Janvier 1749.

ARLEQUIN, Portier de la Cabale, offre sa protection à Scapin son camarade. La Cabale personnifiée arrive, suivie d'un Petit-Maître, bel esprit, nommé Brillant ; elle lui reproche de la négliger, & il s'en excuse sur une Tragédie à laquelle il travaille.

La CABALE.

Une Tragédie, mon cher Brillant ! Enfin vous commencez à courir cette carriere. Une Tragédie ! quelle joie parmi tous nos amis ! Sera-t-elle bientôt finie ?

BRILLANT.

Inceſſamment.

La CABALE.

Dites-m'en le ſujet.

BRILLANT.

Cela me ſerait impoſſible, je n'y ai pas encore ſongé.

La CABALE.

Vous n'avez pas encore songé au sujet, & cependant elle sera bientôt finie.

BRILLANT.

Oui, j'ai commencé par travailler plusieurs morceaux sur les différentes passions qui agitent ordinairement les Héros & les Héroïnes de Théâtre ; ces morceaux sont en tirades, & j'ai tâché qu'ils finissent presque tous d'une façon brillante, par deux vers bien sonores ; mes madrigaux entre le jeune Prince & la jeune Princesse, qui se trouveront amoureux l'un de l'autre, sont faits ; il ne s'agit plus à présent que d'imaginer une action, & que d'arranger les scènes, où je ferai entrer le tout à la faveur des vers de liaison.

La CABALE.

Vous me promettez un songe.

BRILLANT.

Oui, & un oracle ; peut être même une reconnaissance à chaque acte.

La CABALE.

Ne m'en dites pas davantage ; je suis

enchantée, extasiée ! voilà ce qui doit faire le fond d'une Tragédie, & non ces grands tableaux d'histoire par lesquels on prétend élever l'âme. On a beau me vanter les traits de Génie, la force & l'expression avec laquelle ils sont peints ; j'ai promis d'y bâiller, & je tiens parole. Dès que l'amour ne domine pas dans une Piece, je la trouve sans intérêt ; & si j'en faisais jamais, je voudrais que jusqu'aux Confidens, jusqu'aux Gardes y fussent amoureux ; je le dis publiquement, votre Corneille m'ennuie.

BRILLANT.

Ma foi, Madame, je ne vois guères à présent que les Etrangers qui l'estiment.

La scène troisième est celle d'un Colporteur ; elle mérite d'être placée.

La CABALE.

Que voulez-vous ?

Le COLPORTEUR.

Vous présenter mes très-humbles respects.

La CABALE.

Qui êtes-vous ?

Le COLPORTEUR.

Un homme toujours prêt à vous servir & le Public. J'ai été Clerc, Soldat, Garçon de Caffé, Oncle pendant trois mois auprès d'une fille galante; Baron - Suisse tout un hyver, Médecin Etranger, Souffleur dans une Comédie de Province, Commis, Bretteur, Records, & à présent j'ai l'honneur d'être Colporteur.

Ce Colporteur annonce à la Cabale qu'il est aussi employé l'après midi *avec ses Etrangers.*

La CABALE.

Que voulez-vous dire avec vos Etrangers?

Le COLPORTEUR.

Voyant la Paix faite, & que Paris alloit redevenir plus que jamais la Capitale des Nations; j'ai fait courir des billets dans les hôtels garnis, & ils m'ont déja procuré quelques Ecoliers.

La CABALE.

Et qu'apprenez-vous à ces Ecoliers?

Le COLPORTEUR.

Moyennant vingt sols par heure,

(on me loue même, si l'on veut, pour la journée), tout Etranger nouvellement arrivé, peut m'envoyer chercher. Je l'accompagne au Cours, au Thuileries & aux autres promenades publiques, & dès que nous rencontrons quelque personne de l'un ou de l'autre sexe, un peu distinguée par son rang, sa naissance, ou ses talens, je la lui fais remarquer, je lui dis son nom, son surnom, sa qualité; j'y joins le sobriquet, les plaisanteries, les avantures, tristes ou ridicules, en un mot toutes les petites anecdotes qui ont couru, ou qui courent sur elle; c'est une petite idée qui m'est venue. . . . . .

La CABALE.

Et dont le Public doit vous être fort obligé.

Le COLPORTEUR.

Si mes Ecoliers veulent que je les suive à l'Opéra, à la Comédie, je leur nomme de même les Acteurs & Actrices.

La CABALE.

Et toujours avec [illegible] doux?

Le COLPORTEUR.

Toujours; je me suis aussi chargé par mes billets, de leur fournir toutes les chansons & épigrammes de ce fameux Poëte. . . .

La CABALE.

Je sai qui vous voulez dire.

Le COLPORTEUR.

Il m'aime beaucoup, & ne fait pas un couplet malin, qu'aussitôt il me l'envoye; c'est un bien galant homme.

La CABALE.

Et vous aussi à ce qu'il me paraît; mais pour vous ériger en Historien de la Cour & de la ville, avez-vous d'assez bons mémoires? . . .

Le COLPORTEUR.

Si j'ai de bons mémoires, Madame! si j'ai de bons mémoires! J'ai une sœur Revendeuse à la toilette, à Versailles; une cousine Sage-Femme, rue Saint Honoré; ma femme est Coëffeuse, & mon oncle Tailleur de corps de l'Opéra.

Suit une scène de médisante, qui veut prouver que tout le monde se hait,

& que par conféquent on doit haïr tout le monde.

Elle ajoute :

La MÉDISANTE, *rapidement.*

Il femble même que l'on craigne que cet efprit de haine qui circule fans ceffe dans la nature, ne vienne à s'éteindre; on tâche de l'établir de bonne heure entre les deux fexes ; à peine pouvons-nous parler, que nos Gouvernantes nous difent qu'il faut chaffer d'auprès de nous les petits garçons, ne point jouer, ne point badiner avec eux ; plus nous grandiffons, & plus on nous peint les hommes comme des monftres, dont nous ne faurions trop nous garder à l'âge de quinze ou feize ans ; dans la crainte du mal qu'ils peuvent nous faire, nous tâchons de leur paraître aimables ; de leur côté ils nous recherchent ; peu à peu ils ne nous paraiffent pas fi monftres ; il y en aura même quelqu'un que nous trouverons extrêmement doux, complaifant, apprivoifé ; on defire, on croit s'aimer, on s'unit & bientôt on éprouve que ce tems qui nous a femblé fi beau, n'était au plus qu'une treve, une fufpenfion d'antipathie, qui femblable à un fleuve arrêté

dans son cours, devient un torrent dès que l'on est marié.

La CABALE.

Mais vous avez bien vêcu, dit-on, avec votre mari?

La MÉDISANTE.

Mais oui, assez-bien. Il est ordinairement à Versailles, & moi à Paris; & il y avait six mois que je ne l'avais vu; lorsque je le rencontrai avant hier dans une garde-robe, avec une de mes femmes que j'ai chassée, de peur qu'elle ne continuât de l'attirer chez moi.

A cette scène, succede celle d'un Marquis, puis celle d'un Comédien; une jeune fille qui voudrait débuter à la Comédie vient à son tour; enfin Arlequin vient avec Scapin, à qui il a promis sa protection, & pour lequel il a fait un Mémoire où sont déduites toutes les qualités dudit Scapin, qui est une bête, un animal, un yvrogne, un vaurien; Scapin est tout étonné & s'emporte contre Arlequin, qui l'assure que le Mémoire doit être ainsi conçu, pour piquer d'honneur la Cabale, qui aura plus de gloire à avoir fait placer un si mauvais sujet.

Les violons fe font entendre, & terminent par un Vaudeville la Piece, qui n'a pas befoin d'un autre dénouement, puifqu'elle eft fans intrigue.

VAUDEVILLE.

Dans un folide & jufte écrit,
Fuir le clinquant & la baffeffe
D'un aimable & galant habit,
Savoir embellir la fageffe,
Voila le bon efprit.
Dans le brillant Phœbus d'un Ode,
Prodiguer un fervile encens,
A quelques traits éblouiffans,
Immoler raifon & bon fens,
Voila l'efprit à la mode.

✠

Des autres goûter le récit,
Vouloir que tout le monde plaife,
Se prêter à tout ce qu'on dit,
Et mettre chacun à fon aife,
Voila le bon efprit.
Du cercle, Cenfeur incommode,
S'emparer de tout l'entretien,
Ne trouver brillant que le fien,
Parler beaucoup, ne dire rien,
Voila l'efprit à la mode.

✠

Tenir avec gens qu'on choisit,
De doux propos qu'on assaisonne,
Répandre un sel qui divertit,
Sans jamais offenser personne,
Voilà le bon esprit.
Dans une histoire que l'on brode,
Charger vivement les portraits,
D'amis mettre au jour les secrets,
Accabler les absens de traits,
Voilà l'esprit à la mode.

✠

Comme au grand, parler au petit,
Au faible, comme au fort complaire,
Généreux, sans faste & sans bruit,
Faire des plaisirs & les taire,
Voilà le bon esprit.
Fuir ceux que la peine incommode,
Chercher ceux de qui l'on attend,
Du moindre service qu'on rend,
Faire le Public confident,
Voilà l'esprit à la mode.

✠

Avant de se rendre érudit,
Se mettre au fait de sa Patrie,
Savoir Paris avant Madrid,
Savoir l'Europe avant l'Asie,
Voila le bon esprit.

Connaître le Peuple antipode,
Sans Savoir où Londre est placé;
Dans l'histoire Grecque versé,
Sur la nôtre être à l'A-B-C;
Voilà l'esprit à la mode.

⁂

Sans regarder comme on conduit
La barque de la république,
Vivre en repos dans son réduit,
Et bien régler son domestique;
Voilà le bon esprit.
Des Grands censurer la méthode,
Fronder tout haut les Potentats,
Pour arranger tous les Etats,
A son chez soi ne penser pas,
Voilà l'esprit à la mode.

⁂

Veiller lorsque le soleil luit,
Dormir quand il faut qu'on repose,
Faire tout dans le tems prescrit,
Placer en son lieu chaque chose,
Voilà le bon esprit.
Vivre sans regle & sans méthode,
Brusquer quand il faut réfléchir,
Prolonger quand il faut finir,

Raiſonner quand il faut agir,
Voilà l'eſprit à la mode.

✠

On ne peut trop louer l'Auteur de cette Piece, de la retenue avec laquelle il a écrit un ouvrage, qui portait naturellement à la ſatyre, & dans lequel il pouvait facilement s'égayer aux dépens de pluſieurs Auteurs ; elle eſt de M. de Saint Foix, & eut quelque ſuccès ; mais le Vaudeville qui y contribua beaucoup, eſt de Panard, le ſeul peut être qui a excellé dans ce genre, qu'il a pour ainſi dire créé lui-meme, & qu'on néglige trop aujourd'hui.



LE RETOUR DE LA PAIX.

Comédie en un acte, en vers libres, 22 Février 1749. (1)

LA Joye personnifiée, & fille de la Paix qu'elle représente, ouvre la scène avec une Actrice de ce Théâtre, qui la félicite sur les changemens qu'elle va ramener sur les arts & sur les plaisirs qui vont reparaître ; elle ajoute que pour la recevoir :

Un Spectacle Français
Eut été plus décent, plus digne de la paix ;
Mais le bon goût chez nous a déserté la
scène ;
Depuis qu'ils ont réglé notre gouvernement ;
La seule force Italienne
Triomphe & regne impunément.
Cinq ou six vieux lazzis, qu'on ne fait que
rebattre,
En forment tout le nœud, comme le sel pi-
quant ;

(1) La scène est à Paris, sur le théâtre de la Comédie Italienne.

Les machines en font les grands coups de théâtre,
Et les Ballets le dénouement.

La Joye lui répond que tout est justifié par leur réussite, mais l'Actrice est indignée de ne devoir ces succès qu'à des secours si honteux.

La Décence paraît, & s'annonce par la noblesse & la simplicité de son maintien. Elle veut emmener la Joie au Théâtre Français, & l'Actrice Italienne s'y oppose.

La DÉCENCE, *à la Joie.*

On brûle de nous voir marcher d'intelligence ;
Nous gagnerons à cet accord charmant ;
A mon art, pour briller, il faut de l'enjouement,
Et pour plaire, la Joie a besoin de Décence.

La Joie répond que les Héros du Théâtre Français savent intéresser les Spectateurs sans elle, & l'on passe en revue les Pieces qui ont réussi depuis peu sur ce Théâtre, telles que Catilina de Crébillon : le Méchant, de M. Gresset, &c. Leur éloge rempli toute cette scène à laquelle succede celle d'Arlequin en

Bouquetiere (1), qui remet à la Joye une lettre de recommandation de la part d'un de ses amis. C'est Arlequin lui-même qui est reconnu, auquel on fait danser un tambourin, à la fin duquel il fait la culbute.

M. Bruyant, Avocat, & M. Prudent, Officier, un bras en écharpe, viennent prier la Joye d'être leur Juge. L'Avocat tient pour la guerre, & le second fait valoir les avantages de la Paix.

M. BRUYANT.

La Guerre sur la Paix mérite l'avantage ;
Pour le prouver en quatre mots,
Je suis, quoiqu'Avocat, précis en mon langage.
C'est elle qui fait les Héros,
Sous qui tout plie, à qui tout rend hommage.
Mais à la préférer, la raison qui m'engage,
Elle fait le soutien, la grandeur des Etats.
D'un tas de Vagabonds elle purge la ville,
Des plus mauvais sujets, fait d'excellens Soldats.

---

(1) Fanchon, Bouquetiere de la Comédie Italienne, était alors fort célebre pour son talent à composer des bouquets & à glisser des billets doux.

A tout le monde elle eſt utile ;
Le Financier y gagne comme nous ;
Le Beau-Sexe, l'été nous voit d'un œil plus doux ;
Les Abbés même en ſont plus agréables ;
Les femmes ſont ſix mois ſans revoir leurs époux,
Et trouvent au retour leurs Amans plus aimables.

M. PRUDENT.

Oui, quand nous revenons eſtropiés, meurtris,
Nous ſommes à leurs yeux des objets fort jolis.
Les éloges que vous en faites,
A la guerre, Monſieur, ont beau donner le prix,
Elle ne plaît qu'à des femmes coquettes,
Qu'importune l'aſpect de leurs triſtes maris ;
Mais elle eſt le fleau, mais elle eſt l'épouvante
D'une épouſe fidelle, ou d'une tendre Amante.
Elle eſt la terreur des amis,
Elle eſt l'effroi d'une mere tremblante,
Chacun craint pour les jours d'un objet qu'il chérit,
Un coup fatal ſouvent le lui ravit.

Le bon Mari, l'Amant conſtant, le Fils unique,
Eſt par malheur, le premier emporté;
Et l'ingrat Petit-Maître, ou l'époux tyrannique,
Revient toujours en parfaite ſanté.

La JOIE.

Oui, le malheur s'attache à la fidélité.

M. PRUDENT.

La Guerre brille envain, trop d'horreur l'accompagne.
Chaque état, à tout prendre, y perd plus qu'il n'y gagne;
Si Mars, de Libertins délivre la Cité,
D'utiles Laboureurs il prive la Campagne;
Le Commerce languit, & les Arts ſont aux fers,
Tous les Spectacles ſont déſerts.

M. BRUYANT.

Avec plus de ſplendeur, l'hyver, ils refleuriſſent;
Pour l'eſprit & les Arts, bien loin qu'ils dépériſſent,
Mille Eſſains tous nouveaux, de Poëtes ſont nés.

M. PRUDENT.

C'est encore, Monsieur, un fléau de la Guerre;
Tous les honnêtes gens en sont assassinés.

La JOIE.

Leurs écrits, cette année, affligent moins la terre.

M. BRUYANT, *avec enthousiasme*.

Rien, quoi que vous disiez, n'égale les combats;
J'aime à les lire dans l'histoire.
Là, de César j'accompagne les pas;
Je me transforme en lui, je jouis de sa gloire;
Tout cede à l'effort de mon bras,
A ma voix la victoire vole,
Et je suis triomphant quand je parle aux Soldats.

La JOIE, *à M. Prudent.*

Ah! nous sommes perdus; coupez-lui la parole.
S'il harangue l'armée, il ne finira pas.

M. BRUYANT.

Compagnons, suivez-moi; marchons contre Pompée.
Ce fer que j'ai tiré, va lui. . . . . .

M.

M. PRUDENT.

Dans le fourreau,
Monſieur, remettez votre épée,
Vous êtes un Céſar nouveau.
Dans votre Cabinet, & loin de la mêlée,
Vous y voyez de loin toujours la guerre en beau;
Si comme moi, de près vous l'aviez contemplée,
Dégoutante de ſang, horrible, échevelée,
Votre âme s'en ferait tout un autre tableau.

La JOIE.

Oh! d'une horrible peur elle ſerait troublée.

M. BRUYANT.

Non, vrai, d'honneur; je ſuis intrépide.

M. PRUDENT.

Au Barreau.

La JOIE.

Ce n'eſt pas ſon champ de bataille,
C'eſt au Palais Royal que ſa valeur travaille;
C'eſt-là qu'il prend des murs, qu'il livre des aſſauts,
Et qu'il y fait monter notre Cavalerie.
L'autre jour, il faut que j'en rie,

Monsieur, d'un bras vainqueur, y plantait
nos drapeaux,
Quand un coup de Canon parti de la Bastille,
Déconcerte le Siege, où son courage brille,
Et fait pâlir notre Héros.

M. BRUYANT.

Jugez notre Procès pour trancher tout propos.

La JOIE.

Il l'est déjà, Monsieur.

M. BRUYANT.

Comment donc, je vous prie?

La JOIE.

Mais aujourd'hui qu'on le publie,
La Paix a gain de cause, & la Guerre a perdu.
Mon Arrêt est celui que LOUIS a rendu,
Et qui prouve pour nous sa tendresse infinie.

M. PRUDENT.

Ce jour est le plus beau, le plus doux de ma vie;
C'est pour la Paix que j'ai tant combattu,
Je n'ai plus de regret à ce bras qu'il m'en coute,
Il est trop bien payé, puisqu'elle en est le prix;

Et pour la rendre à mon pays,
Je verſerais mon ſang juſqu'à la moindre goute.

M. BRUYANT.

Par cet Arrêt je me vois confondu ;
Mais je ne me tiens pas encore pour battu.
Je ſens, dans ce moment, ma fureur qui redouble.
J'irai ſouffler demain la diſcorde au Palais,
Et pour mieux me venger de vous & de la Paix,
Aux Spectacles, ce ſoir, je cours porter le trouble.
Malheur aux Pieces qu'on jouera.
Pour commencer, d'abord je vais a l'Opéra,
Voir la belle Platée, & ſon Peuple aquatique.
On entendra, Madame, une belle Muſique.

M. PRUDENT.

Tout beau, je ſuis ſon zélé Serviteur ;
Et, qui plus eſt, le défenſeur
De la tranquillité publique.

M. BRUYANT.

Je puis pour mon argent, exercer ma critique.

M. PRUDENT.

Pour elle encore un coup, montrez vous circonſpect ;

A son pere, sur-tout, portez plus de respect.

M BRUYANT.

Mon esprit en cela . . . .

M. PRUDENT.

Se brouille.

Ce fameux Maître en géré-sol,
Fait mieux croasser la Grenouille,
Que les autres ne font chanter le Rossignol.

M. BRUYANT.

Je cours donc aux Français, leur école est publique;
J'y vais moraliser un peu,
Et saluer Madame Enrique.

M. PRUDENT.

Non, arrêtez; je suis partisan de leur jeu.

M. BRUYANT.

Votre amitié défend tout le monde, morbleu,
Et de tous les côtés me ferme le passage;
Mais il faut, sur quelqu'un, que j'exerce ma rage.
Rien ne me retient plus; & puisqu'il est ainsi,
La foudre va tomber sur ce théatre-ci.
Il mérite la préférence.

M. PRUDENT.

Prenez garde, je ſuis leur ami familier ;
Et, qui les outrage, m'offenſe.

M. BRUYANT.

Vingt Eſcadrons ne ſauraient m'effrayer ;
Et de ce même pas, je deſcends au Parterre.

(*D'un ton tragique.*)

Si de flâmes, de cris, Paris eſt affamé,
Jamais de tant de feux cet Hôtel n'a fumé.
A mon aveugle ardeur tout ſera légitime,
Juſques à mes voiſins, tout ſera ma victime.
L'Artificier tremblant aura beau ſe cacher,
L'ouvrage de ſes mains deviendra ſon bucher.
Je ne reſpecterai, dans ce déſordre extrême,
Ni le Décorateur, ni l'Orqueſtre lui même;
La Piece, les Acteurs, je vais tout foudroyer.
Mes cris immoleront Scapin tout le premier.
Je ferai de leur Sale, une ſeconde Troye,
Et d'un coup de ſifflet, je percerai la Joie.

(*A la Joie.*)

De votre Arrêt, alors voyant les triſtes fruits,
Reconnaiſſez les coups que vous aurez conduits.

(*Il ſort.*)

La JOIE.

Ah! ſi vous n'arrêtez la rage qui l'inſpire,

La Guerre va renaître au lieu même où je
fuis.

M. PRUDENT.

Non ; la Paix régnera, j'ofe vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que tant que je ref-
pire,
Bruyant & fes pareils auront beau cabaler,
Il fuffit de ce bras pour les faire trembler.
Dans ce moment raffurez donc votre ame.
Au Parterre, à mon tour, je cours me tranf-
porter ;
Pour vous, pour nos amis, j'y parlerai,
Madame,
Et comptez qu'en tout tems, pour s'y faire
écouter,
Un Officier manchot, fans aucune hyper-
bole,
Vaut cinquante Avocats des plus forts en pa-
role.

(*Il fort.*)

La Joie s'adreffe ainfi au Parterre.

Malgré l'appui dont il l'ofe flatter,
La Joie eft incertaine, elle attend fa Sentence;
Mais la Paix doit vous la dicter.
Le jour qu'on la publie, eft un jour d'indul-
gence,
Au Parterre, Meffieurs, elle doit habiter.

Cette Piece eut douze représentation; elle est de M. de Boissy, qui ne manquait pas, ainsi que nous l'avons observé, de saisir tous les évenemens intéressans pour le Public, & de les lui présenter d'une maniere agréable

---

Cette année les Comédiens Italiens firent la clôture de leur Théâtre par Samson, suivi d'un Compliment, composé de trois scènes, dont nous rapporterons les traits principaux.

Thalie l'Italienne, ouvre la scène avec la Critique, dont elle tâche de captiver la bienveillance par des discours flatteurs.

La CRITIQUE.

Treve de compliment, ma petite Thalie.
Tenez, appellez-moi par mon nom, s'il vous plaît.
La Critique n'a point honte de ce qu'elle est.
Je suis Française, moi ; chez vous la flatterie,
Encor mieux que l'accent, dénote la Patrie,
Vous encensez par intérêt ;
Encens perdu, vaine industrie ;
Point de faveur chez moi, quand je donne un Arrêt.

Un homme ennuyé survient, & pré-

tend que plus il fréquente le Spectacle ; & plus sa maladie augmente ; Thalie offre de le guérir, & lui propose d'abord la Parodie qu'il rejette. Ensuite les Lazzis d'Arlequin, qu'ils trouvent trop longs. Ses Feux d'artifices lui paraissent trop courts. Ses Ballets ; il aime mieux ceux de l'Opéra. Ses Décorations ; il répond que son esprit n'est pas dans ses yeux. Enfin la Critique l'engage à se rendre aux Français.

L'ENNUYÉ.

Leur Théâtre aujourd'hui n'est tendu que de noir.
Spectres, Tombeaux, Spectacles sanguinaires,
Meurtres d'enfans, de cousins & de peres,
Poisons, assassinats, rage, horreur, désespoir,
Tout amour est banni des nouveaux caracteres,
De leur grandeur il les ferait déchcoir.
Leur comique, tristement tendre,
Sententieux, hors de propos,
Agit pour effrayer, s'exprime par sanglots.
Beau divertissement à prendre ! (1)

Thalie dit qu'elle redoute beaucoup

(1) Ce trait de critique tombe sur le genre

ces Spectateurs froids que rien ne divertit.

La CRITIQUE.

Vous me craignez donc moins?

THALIE.

Critique utile & ſage,
Le ſeul nom de l'ennui m'abbat, me décourage;
Jugez ſi ſon aſpect me glace, m'engourdit;
Mais votre attention m'honore, m'enhardit;
Des ſuccès à venir vos avis ſont le gage.

La CRITIQUE.

Me jurez-vous d'en faire uſage.

THALIE.

Oui.

La CRITIQUE.

Devant les témoins que vous voyez ici?

THALIE.

Oui.

LA CRITIQUE.

Vous y gagnerez, & ces Meſſieurs auſſi.
Meſſieurs, vous entendez le ſerment qui l'engage,
Qu'elle y manque, on verra beau jeu;
Je reſte parmi vous pour y ſouffler le feu.

. . . .

---

des Tragédies de Crebillon, & ſur le larmoyant des Comédies de la Chauſſée.

THALIE.

Oui, qu'elle demeure avec vous.
Nous perdrions encor à lui fermer la porte ;
Mais vous serez pour rabattre ses coups.
A chercher le mauvais son ascendant la porte,
Et le vôtre à saisir le bon.
Contre nous elle plaide, à vous est la Justice,
Elle obéit au caprice,
Le Parterre a la raison.

Ce Compliment est de Roy, & fut très-applaudi ; celui que le même Auteur fit pour la rentrée du Theâtre, ne le fut pas moins. La premiere scène se passe entre Ariste & une Impatiente, qui voudrait que l'on dépêchât promptement, Pieces, Ballets & Feu d'Artifice, pour en venir d'abord au Compliment. La Comédie Italienne paraît, & l'impatiente. Elle la prie de réciter bien vîte son compliment ; ce qu'elle fait à peu près dans les termes ordinairement employés ; reconnaissance, zele, & soumission aveugle pour les décrets du Parterre. Ce compliment qui fut fait le 14 Avril 1749, fut ainsi que celui de la clôture, précédé de Samson.

LA COMETE.

Comédie en un acte, en vers libres, ſuivie d'un Divertiſſement, 11 Juin 1749.

Le Théâtre repréſente le Palais de la Comete décoré de maniere à ne s'y pas méprendre ; c'eſt le lieu de la ſcène ; le Ridicule, ſous ce nom de la Comete & les habillemens d'une femme, ſe montre d'abord avec la Mode, qui a ainſi traveſti cette divinité. Arlequin & Scapin, qui ont perdu au jeu, peſtent contre la Comete, Coraline qui y a gagné, vient la remercier. Suit une ſcène d'une Marquiſe médiſante, qui eſt chargée par la Comete de recevoir la viſite d'une vieille Vicomteſſe, amoureuſe du Chevalier Papillon qui ne l'aime point & qui eſt Amant de la Marquiſe.

La MARQUISE.

Mon bel aſtre, bon jour ; je viens dans ce moment
Vous conſulter avec empreſſement.
Je ſuis une veuve à la mode,

Que le plaisir attache, & la gêne incommode;
Je voudrais me donner une espece d'état,
Qui fut unique, & qui me distinguât
D'une façon particuliere;
Par une attache singuliere,
Je voudrais être avec éclat,
Le modele de la journée;
Avoir tout l'agrément, tout le mérite neuf.

La COMETE.

De petite Maîtresse en charge de l'année.

La MARQUISE.

Oui, de sept cent quarante neuf.
A commencer de cette après dînée,
Je voudrais enchérir même sur les Marquis.

La COMETE.

Vous en avez déjà le brillant coloris.

La MARQUISE.

Pour en atteindre l'excellence,
Trois qualités en regne embarrassent mon choix,
Et je ne sais à laquelle des trois,
Accorder la prééminence.

La COMETE.

Et ces qualités sont ? Parlez.

La MARQUISE.

La médisance,
La raillerie, & la critique enfin;
Ces trois vertus du genre humain,
Qu'on professe si bien en France,
Vers qui je sens mon cœur également enclin,
Daignez, pour décider mon esprit incertain,
M'en bien marquer la différence.

La COMETE.

Elle frappe aisément, sans avoir l'œil trop fin;
La Médisance a la prudence
De verser son venin sucré,
Sur les absens qui n'ont pas de défense;
Son triomphe est sans risque, & toujours assuré.
La raillerie a plus d'audace,
Elle attaque les gens en face,
Présente le fleuret au premier qu'elle voit;
La victoire, pour elle est d'autant plus parfaite,
Qu'à ses perils elle l'achette,
Et qu'en donnant des coups, sa valeur en reçoit.

La MARQUISE.

Elle me plaît par cet endroit,
Et la Critique?

La COMETE.

Elle est plus mesurée ;
Mais moins brillante que ses sœurs,
Elle prodigue moins les fleurs,
Dont la Médisance est parée,
Et n'a point la gaieté, ni le souris mocqueur
De la piquante raillerie ;
Dans sa démarche elle est unie ;
Sans partialité, d'un bras toujours égal,
Elle pese dans sa balance
Le bon & le mauvais, le bien comme le mal,
L'équité la conduit & dicte sa Sentence.

La MARQUISE.

Cette critique-là n'aura pas l'affluence,
Elle est de l'autre siecle, & d'un fort mauvais ton ;
J'en sais une, entre nous, qui joliment déchire,
Et qui s'est fait un grand renom.

La COMETE.

C'est sa parente, la Satyre ;
Pour mieux cacher son fiel, elle usurpe son nom.

La MARQUISE.

N'importe, à moins de frais on peut s'y rendre habile ;

Chacun la ſuit comme la plus facile,
Et la plus vive en même tems.

La COMETE.

L'emploi, pour qui l'exerce a ſes déſagrémens,
Qui font réfléchir les moins ſages ;
Mais les autres partis ont leurs déſavantages.
Médire, eſt d'un Poltron qui craint ſon ennemi,
Et qui le perce par derriere ;
Railler eſt d'un franc étourdi,
Qui de gaieté de cœur ſe fait plus d'une affaire,
Et finit par être haï.
Critiquer, d'un Pédant, dont l'eſprit méthodique,
A force de juſteſſe a l'art de m'endormir ;
Et lancer la ſatyre, attire une réplique
Fâcheuſe à prononcer, & plus dure à ſentir.

Voici de quelle façon on parle de Rameau, & de la Tragédie d'Ariſtomene.

Le CHEVALIER, *liſant ſon Poëme à la Comete.*

. . . .

» Au théâtre Lyrique, au théâtre Français,

» Eclate en même tems une double mer-
» veille,
» L'une frappe l'esprit, l'autre étonne l'oreille;
» Le Cothurne, prêt à déchoir,
» Voit tout à coup, renaître son espoir,
» Et l'Empire chantant a trouvé son Cor-
» neille ».

La COMETE.

Son esprit créateur lui mérite ce nom;
Avec Paris je me récrie,
Quel vaste! quel fécond génie!
Il enfante en un an Zaïs, Pigmalion,
Les Fêtes de l'Hymen, où son talent suprême
Est après tant de vœux secondé du Poëme;
Il met Platée au jour; & l'aimable Naïs,
Dont le gosier nous charme autant qu'il nous étonne,
D'un cinquieme laurier aujourd'hui le couronne,
De cette main qu'applaudissent nos cris,
Lorsqu'au Dieu de la danse elle livre le prix,
Que depuis si long tems tout le public lui donne.

Le CHEVALIER.

Cette fécondité que vous admirez tant

Dans ce riche amphion, de nouveaux feux
m'anime,
Et voici comme je l'exprime.

(*Il chante.*)

L'Astre de l'Opéra brille dans ſon couchant,
De toute la lumiere
Que le Soleil d'été répand
Dans le midi de ſa carriere.
C'eſt un nouveau jour qui te luit,
Triomphe, heureux Empire;
Sa clarté diſſipe la nuit,
Et l'Envie étonnée, en frémiſſant l'admire.

La COMETE.

» Et l'Envie étonnée, en frémiſſant l'admire!
Vous avez pillez ce vers là,
Dans la nouvelle Tragédie;
Aux dépens de la Comédie,
Pour le coup, Chevalier, c'eſt louer l'Opéra.

Le CHEVALIER.

Je dérobe, il eſt vrai, mais le bon goût me
mêne,
Soit que je vole en mes écrits,
La Muſe des accords, ou ſa ſœur Melpomene,
Je m'adreſſe à leurs favoris,
Et c'eſt toujours du beau que je choiſis;

Je prends les vers d'Aristomene,
Et la musique de Naïs.

La COMETE.

Aristomene est grand en Poésie,
On ne peut pas rimer plus richement.

La VICOMTESSE.

Et sa conduite ?

Le CHEVALIER.

Elle est un peu hardie ;
Au milieu des écueils il se jette souvent,
Et disparaît aux yeux sur le flot qui l'emporte.

La COMETE.

Oui, mais pour revenir sur la Mer triomphant,
Et pour nous enrichir des trésors qu'il apporte.

La VICOMTESSE.

C'est, je l'avoue, un Plongeur excellent ;
Mais une marche plus unie. . . .

La COMETE.

Convient au médiocre & vulgaire talent.

Le CHEVALIER.

Cet essor qu'il se donne ? . . .

La COMETE.

Est l'essor du Génie,

Qui ne brille jamais ſi bien qu'en s'égarant.

Le CHEVALIER.

On doit s'aſſujettir pourtant
Aux regles de la Tragédie.

La COMETE.

Des regles il eſt beau de ne jamais ſortir ;
Mais pour aller au grand, plus beau de les franchir.

La VICOMTESSE.

Chacun doit l'admirer, puiſqu'il eſt à la mode.

La COMETE.

Il mérite de l'être, il réuſſit ſans fraude.

La VICOMTESSE.

Mais non pas ſans bonheur, &c.

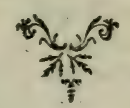
La derniere ſcène était celle du petit Vicentini avec Mademoiſelle Camille ; tous deux ſe diſputaient ſur la danſe ſérieuſe & comique. Cette ſcène n'avait rien de piquant non plus que le reſte de la Piece, ſi ce n'eſt la critique de celles que l'on jouait alors, auſſi la Comete n'eu t-elle qu'un médiocre ſuccès & peu digne de M. de Boiſſy, qui en eſt l'Auteur ; elle n'eut qu'une repréſentation.

DÉBUT DE Mᵉ. FAVART,

Marie-Justine-Benoîte du Ronceray, épouse du sieur Favart, débuta au Théâtre Italien, le 5 Août 1749, par le rôle de Marianne dans l'Epreuve, & celui de la Débutante dans la Petite Comédie des Débuts. Elle dansa ensuite dans le Ballet qui finit ces deux Pieces, & ne montra pas moins de talent pour la danse que pour la déclamation; elle fit depuis le plus grand plaisir dans le Ballet des Savoyards, dans les Amans inquiets, les Indes dansantes, les Amours champêtres, l'Embarras des richesses, Bastien & Bastienne, Ninette à la Cour, & enfin dans tous les rôles qu'elle a remplis. Nous assurons hardiment, malgré le sentiment de quelques personnes, toujours avides de la nouveauté, que cette estimable Actrice n'a point encore été remplacée dans ces rôles, pour ce qui regarde la partie de la Comédie; & nous n'avons besoin pour en convaincre ceux qui pourront en douter, que de les envoyer à la premiere représentation qui se donnera de la Fée Urgele.

Madame Favart est née à Avignon,

d'André du Ronceray, ci-devant Muſicien de la Chapelle du Roi, & depuis de celle du Roi Staniſlas, & de Claudine Bied ſon épouſe, auſſi Muſicienne du même Prince; elle avait paru en 1745, ſur le Théâtre de l'Opéra Comique, ſous le nom de Chantilly; depuis la ſuſpenſion de ce Spectacle, elle était entrée dans celui de Pantomimes, & le douze Décembre de la même année, elle épouſa le ſieur Charles Simon Favart, connu par les ſuccès d'un grand nombre de Pieces qu'il a données ſur tous les Théâtres de Paris. Elle fut reçue à la rentrée de Pâques de l'année 1752, & obtint la part vacante par la retraite de Mademoiſelle Flaminia.



LE BALLET DES SAVOYARDS.

1er. Septembre 1749.

Un pere de famille Savoyarde, paraît descendre des montagnes, suivi de toute sa famille, qu'il conduit en France, où il ne porte que son industrie & sa gaieté, & assure ses enfans, qu'il n'en faut pas davantage pour être bien reçu dans ce Pays charmant, dont il leur fait la peinture dans les couplets suivans.

Là, l'esprit le plus pesant
Aime mieux, par convenance,
Devenir mauvais plaisant,
Qu'ennuyeux par son silence;
Tous propos sont amusans,
Souvent on rit d'avance,
Allons tous en France,
Mes enfans,
Allons en France.

✠

On y voit les Médecins,
Raisonner Musique & danse,
Et par des propos badins,
Egayer une Ordonnance;

Là, les gens à cheveux blancs,
Ont la gaieté de l'enfance;
Allons tous, &c.

✕

C'eſt-là que les Avocats,
D'une gaillarde éloquence,
Par mille traits délicats,
Réjouiſſent l'Audience;
Les Abbés y ſont galants,
Tout eſt gai par influence;
Allons tous, &c.

✕

En ce charmant pays-là,
Par l'induſtrie on s'avance;
Souvent on nous chargera
De meſſages d'importance;
Soyons actifs & prudens,
Sur-tout gardons le ſilence;
Allons tous, &c.

✕

Tous les Savoyards forment des danſes, après leſquelles ils montrent la curioſité qu'ils annoncent ainſi :

Vous allez voir, Meſſieurs, Meſdames,
Tout ce que vous allez voir;
Un Fat qui dit du bien des femmes,

Et qui les ſert ſans eſpoir ;
Un Guerrier conſtant & diſcret,
Qui rougit près d'un jeune objet;
Ah ! la rareté merveilleuſe!
La Piece curieuſe.

⁂

Voyez deux petites Maîtreſſes,
Qu'une amitié tendre unit ;
Point de noirceurs dans leurs careſſes,
Le cœur parle & non l'eſprit;
Voyez comme par ſentiment,
L'une céde à l'autre un Amant;
Ah! la rareté, &c.

⁂

Ah ! remarquez un beau modele
D'amour envers un mari ;
C'eſt une épouſe jeune & belle,
Qui pleure un Vieillard chéri ;
Elle va deſcendre au tombeau,
Pour s'y joindre à ſon tourtereau ;
Ah ! la rareté, &c.

⁂

Vous allez voir un Petit-Maître,
Qui cache ſes rendez-vous ;
Heureux ſans le vouloir paraître,
Il brûle ſes billets doux ;

Aux égards dûs à la vérité,
Il immole ſa vanité;
Ah! la rareté, &c.

✕

Une Coquette ſurannée,
Qui n'a plus ſoin de ſon teint,
Qui ſongeant au tems qu'elle eſt née,
Renonce au ton enfantin;
Des Belles louant les attraits,
Sans gliſſer un perfide mais. . . .
Ah! la rareté, &c.

✕

Un Auteur qui ſe rend juſtice,
Un Critique ſans humeur,
Un jeune Page ſans malice,
Une Prude ſans aigreur,
Un Valet devenu Commis,
Qui cite ſes anciens amis;
Ah! la rareté, &c.

✕

Un bel eſprit ſans perfidie,
Sans orgueil & ſans jargon,
Qui de la bonne Compagnie,
N'a point pris le mauvais ton,
Et qui ne déchire jamais
Ses Amis par de malins traits

Ah ! la rareté merveilleuse,
La Piece curieuse !

✕

Ce Ballet, qui amena au Théâtre Italien autant de monde, que la Piece la plus accréditée, ne fit pas moins de plaisir à la Cour, lorsqu'il y fut exécuté en 1754. Madame Favart y chanta alors les deux Ariettes Italiennes. *Amor & fatto come occelletto*, & celle *se in me sol speranza avete*. Dans lesquelles elle fit beaucoup de plaisir.

DEBUT DE Mlle. AUGUSTE.

Mademoiselle Auguste débuta le 30 Décembre 1749, dans différens Ballets, dans lesquelles elle fit voir beaucoup de légereté, de force & de précision.

DEBUT DE Mlle. REIX.

Mademoiselle Reix débuta aussi pour le même talent & avec le même succès, au mois de Janvier suivant. Elle a depuis dansé sur le Théâtre de l'Opéra, sur celui de la Comédie Françaife, dans les Pays Etrangers, & a

reparu à la rentrée de Pâques 1765, avec le ſieur Pitrot ſon mari, ſur le Théâtre Italien, où elle n'a reſté que très-peu de tems.

Les Comédiens fermerent leur Théâtre, le 14 Mars 1750, par Samſon, ſuivi du Compliment ordinaire, & ils le rouvrirent le 7 Avril par la même Piece, précédée d'un Compliment dialogué, dont nous allons donner un leger extrait.

M. Miracle ouvre la ſcène avec une Marquiſe, à laquelle il reproche de venir, après un mois d'abſence, ſe régaler à la Comédie Italienne.

La MARQUISE.

Voulant me réjouir, où fallait-il aller?

M. MIRACLE.

Chez les Français, morbleu! le ſucculent tragique,
Farci de ſentimens, & fort de politique;
Le haut comique aſſaiſonné
De morale & de pathétique,
Voilà des alimens pour un goût rafiné.
Ici quel eſt le mets délicat ou ſolide?

C'est l'ombre d'un repas ; on en sort toujours vuide,
C'est du sec, c'est du vent, de la mousse, des riens.

La MARQUISE.

Soit, j'ai moins d'appétit que vous ; mais je soutiens
Que ce que vous nommez le plus léger service,
Est celui qui souvent amene la gaieté.

M. MIRACLE.

Ici le fruit est mal monté.
Qu'ils sont gauches vos gens d'offices !

La MARQUISE.

Vous en voulez de loin à ces pauvres Acteurs.

M. MIRACLE.

Souvent j'ai pris contre eux la défense des mœurs,
Car j'en ai . . . .

La MARQUISE.

Sur ce point chacun vous rend justice.

M. MIRACLE.

N'a-t-on pas vu souvent ces ineptes Farceurs,

Mauvais ſinges en tout, par leurs froids bâte-
lages,
Dégrader, diſloquer les plus grands perſon-
nages,
Des Grecs & des Romains, des Rois, des Em-
pereurs ;
Avec de fauſſes couleurs,
Défigurer les ouvrages
Des plus célebres Auteurs,
Dont le Public devrait encenſer les images ?

La MARQUISE.

Mais de ces illuſtres Rimeurs,
La Parodie a-t-elle excité les clameurs ?
En ont-ils éprouvé du déchet à leur gloire ?
Non, l'*Agnès* de *Chaillot*, chez plus d'un Cu-
rieux,
De la tragique *Inès*, rafraîchit la mémoire.

M. MIRACLE.

Ah ! quel blaſphême affreux !

La MARQUISE.

Calmez vous ; à préſent on fait des Tragédies,
Portant en ſoi leurs Parodies ;
Et le Théâtre Italien
Chargerait ſans ajouter rien.
Mais ſon ſilence aux Auteurs dramatiques,

Epargne-t-il les plus âpres Critiques ?
Qu'y gagnent ces Messieurs au fond des Cabinets ?
Des Feuilles périodiques,
Vont remplacer les sifflets ;
Un instant, au Théâtre, eut fait couler ces traits ;
Mais le Lecteur, à tête reposée,
Savoure l'analyse avec art composée ;
Il y voit relever jusqu'aux moindres erreurs ;
Le Public détrompé, retracte des suffrages
Mandiés à genoux, chez tant de Protecteurs,
Ou payés par avance à des Cliens à gages.

Astraudi s'avance pour faire un Compliment. M. Miracle demande à la Marquise, si l'éloquence est tombée en quenouille ; cependant il trouve la petite jolie, & lui propose de venir le haranguer le lendemain chez lui. Il sort, & la Marquise reste avec Astraudi à qui elle se fait connaître pour une Muse, & en cette qualité, Astraudi la prie de composer quelques ouvrages pour leur Théâtre ; mais elle s'en défend parce que, dit-elle, il semble que les Auteurs soient honteux de travailler pour un Théâtre, sur lequel le

Parterre ne demande point à voir l'Auteur (1). Elle ſort, & Aſtraudi adreſſe aux Spectateurs un compliment qui finit par ces vers :

Vos bontés cette année ont ſurpaſſé nos vœux,
Et depuis que la Troupe eſt introduite en France,
On ne ſe ſouvient pas d'un ſuccès plus heureux. (2)
Le zèle s'accroîtra par la reconnaiſſance.

Ce Compliment eſt, ainſi que les précédens, du Poëte Roy défunt ; il fut très-applaudi.

---

(1) M. Poinſinet, trop jeune alors, n'avait pas encore honoré ce théâtre de ſes productions, qui depuis miſes en muſique par M. Philidor, lui ont mérité l'honneur d'être demandé le premier ſur ce théâtre, quoique MM. Legrand, Autreau, Deliſle, d'Allainval, Riccoboni, Dominique, Romagneſi, Marivaux, Boiſſy, l'Abbé de V. & Favart, y euſſent déjà donné quelques Pieces aſſez paſſables.

(2) Ces ſuccès ne furent dus qu'aux Feux d'Artifices, au début de Madame Favart, & au Ballet des Savoyards, car aucune Piece nouvelle ne réuſſit cette année.

DEBUT DE FRANÇOIS RICCOBONI.

François Riccoboni, fils de Louis Riccoboni & d'Helene Baletti, dite Flaminia, avait débuté comme nous l'avons dit le 10 Janvier 1726, par le rôle d'Amoureux dans la Surpriſe de l'Amour; il avait depuis quitté le Théâtre Italien avec ſon pere en 1729, & y avait remonté avec ſa mere en 1731; il y joua dans le Français, dans l'Italien & dans les Parodies, avec un égal ſuccès, & danſa avec applaudiſſemens juſqu'en 1736, qu'il quitta pour la ſeconde fois ce Théâtre pour aller jouer en Province; il y revint encore l'année ſuivante 1737, & malgré ſon inconſtance, il ne fit pas moins de plaiſir au Public dont il fut toujours bien reçu; il paraît enfin l'avoir quitté ſans retour à la clôture de 1750: perſonne n'ignore que le ſieur Riccoboni joignait aux talents d'Acteur, ceux d'Auteur diſtingué; les Pieces qu'il a faites à lui ſeul ſont :

Les Effets de l'Eclipſe, Comédie

en un acte, suivie d'un divertissement.

Zéphire & Flore, Pastorale héroïque en trois actes & en vers libres, avec des divertissemens.

Le Sincere à Contretems, Comédie en vers, en un acte.

Hyppolite & Aricie, Parodie en un acte en prose & vaudevilles, de la Tragédie lyrique du même nom.

Les Heureuses Tromperies, Comédie en cinq actes, en prose.

Le Ballet pantomime des Filets de Vulcain.

Le Ballet pantomime d'Orphée.

Arlequin Phaëton, Parodie en un acte en prose & vaudevilles, de la Tragédie lyrique de Phaëton.

Le Prince de Surennes, Parodie en vers en un acte, de la Comédie héroïque du Duc de Surey.

Quand Parlera t-elle, Parodie en un acte en vers, de la Tragédie de Tancrede.

Les Caquets, Comédie en trois actes en vers.

Le Prétendu, Intermede, en deux actes, mélés d'ariettes, par M Gaviniés, & les Amans de Village, aussi en deux actes, mêlés d'ariettes, par M. Bambini.

Quant à toutes celles qu'il a faits en société avec Dominique & Romagnesi, nous renvoyons aux articles de ces Auteurs, pour éviter les répétitions.

LE PROVINCIAL A PARIS, OU LE POUVOIR DE L'AMOUR ET DE LA RAISON.

Comédie en trois actes en vers, 4 Mai 1750.

Un homme de Robe, de Province, envoye à Paris son Neveu, pour s'y former, & il l'adresse à un ancien ami fort gai, très-honnête homme, & assez Philosophe. Cet ami a deux nieces, Cidalise est jeune, coquette, légere, badine, semblable à nos jolies femmes. Lucile est aimable, timide, & telle, en un mot, que les femmes estimables doivent être.

Le jeune Provincial n'a que vingt ans; il trouve Cidalise charmante, prend ses goûts, son ton, ses airs, & ne s'apperçoit pas seulement de Lucile.

Celle-ci a pris de l'inclination pour

lui, elle la combat en vain, elle eſt plus forte que ſa raiſon; tout ce qu'elle peut gagner ſur elle-même, c'eſt de cacher ſa foibleſſe.

Les choſes ſont dans cet état, lorſque Liſimon, l'oncle de Province, arrive, & vient s'éclaircir par lui même, des progrès de ſon jeune neveu; il l'examine, & ne trouve en lui qu'un fat. Cependant Oronte, ſon vieil ami, qui eſt enchanté du jeune Provincial, a conclu ſon mariage avec Cidaliſe, qui aux yeux de l'oncle de Province, ne vaut pas mieux que ſon étourdi de neveu Liſimon peu content de ſon voyage, veut abſolument s'en retourner.

LISIMON.

Je partirai, vous dis-je.

ORONTE.

Oh! je veux, mon cher Maître.

LISIMON.

Vous me preſſez en vain. . . .
L'ennuyeuſe Province a pour moi plus d'appas,
Que ce brillant Paris à qui je ne plais pas.

. . . .

Au Fauxbourg Saint-Germain j'ai riſqué ma
viſite,
J'ai cru que le même art, qui dans ce quar-
tier ci,
Dans plus d'un fameux cercle avait tant réuſſi,
Dans l'autre me rendrait un ſemblable ſer-
vice;
Mais c'eſt un autre monde où j'ai paru no-
vice,
Au point qu'il doute encore ſi j'ai le ſens com-
mun.

ORONTE.

La franchiſe ſans-doute aura choqué quel-
qu'un.

LISIMON.

Non, Monſieur, ſans vouloir vous faire un
vain phantôme,
J'ai trouvé qu'on parlait tout un autre idiôme;
Que cet autre quartier eſt un autre univers;
Qu'ici paſſer un Pont, c'eſt traverſer les Mers;
Que tous vos habitans, d'humeur douce & fa-
cile,
Sont hors de leurs foyers, étrangers dans leur
ville;
Et que pour ſe flatter de plaire dans Paris,
Il faudrait qu'un homme eût mille ſortes d'eſ-
prits.

ORONTE.

Un homme raiſonnable a de l'eſprit partout ;
A Paris plus qu'ailleurs, il contente ſon goût.
La raiſon que tu fais habiter en Province,
Entre nous, m'a paru d'un mérite ſi mince,
Que je n'ai jamais pu dans ſes plus beaux ſéjours,
Y tenir, tu le ſais, plus de cinq ou ſix jours.
Qu'y trouve-t-on, dis-moi ? Faux Savans qui diſſertent,
Ou Médiſans cruels, & qui vous déconcertent;
Froids Railleurs, qui riant tout ſeuls de leurs propos,
Courent après l'eſprit, & ne ſont que des ſots ;
Eternels Raconteurs, & de la même hiſtoire,
Dont il faut, malgré ſoi, ſe charger la mémoire ;
Ou Diſcoureurs plus gais, gliſſant d'un ton précis
Des impromptus qu'ils ont appris de pere en fils ;
Triſtes Complimenteurs, que leurs lourdes careſſes
Rendent fort impolis par trop de politeſſes, &c.

Par bonheur, Cidaliſe ſe met dans

la tête de se moquer de la triste, de la timide Lucile ; & elle imagine, pour connaître mieux son caractere, & comme une chose fort plaisante, que le jeune Provincial fasse semblant de l'aimer.

Son projet tourne contre elle-même. Le jeune homme trouve dans Lucile un caractere qui l'enchante. L'amour lui ouvre les yeux sur les ridicules de Cidalise, & sur ses propres travers. Il estime, il adore Lucile, il se corrige. L'amour fait ce miracle, & d'un jeune fat, il fait un amant fort tendre, & un très-galant homme.

Cette Comédie est de M. Moulier de Moissy, alors Garde du Roi. Elle avait été faite pour les Comédiens Français, qui la reçurent ; mais l'Auteur s'étant impatienté de leur lenteur ordinaire à jouer les Pieces des jeunes Auteurs, il la leur retira, la remit en trois actes, & la fit jouer sur le Théâtre Italien, où elle eut quinze représentations très-applaudies.



LE RÉVEIL DE THALIE.

Comédie en un acte, en vers libres, 17 Juin 1750.

THALIE est endormie : une foule de mauvaiſes Pieces l'ont plongée dans le plus profond aſſoupiſſement ; il eſt queſtion de la réveiller s'il eſt poſſible ; l'Oracle prononce que pour l'en tirer, il faut attendre que l'on ait trouvé un Auteur qui puiſſe le faire comprendre.

Momus, qui joue le rôle principal, s'occupe à chercher cet Auteur. Peut-être, dit il, que le véritable, eſt celui qu'en ces lieux on remarque le moins.

Cidaliſe arrive ; c'eſt une femme aimable, qui repréſente tout le Corps ; mais elle ne vient point pour reveiller Thalie ; elle ſe borne, dit-elle, à l'eſprit de ſon état qu'elle recherche. Quel eſt donc le motif qui l'amene ? Le voici :

CIDALISE.

Je ſais qu'à mes dépens ſouvent vous oſez rire ;

Mon petit Dieu, ſoyez bien averti,
Que vous faites ſur terre un vrai métier de dupe
Souvent des femmes on s'occupe,
Mais c'eſt pour en tirer parti.
Corrigez-vous de la ſatyre,
Goûtez plutôt le charme de ſéduire,
Votre plaiſir naîtra de ce projet.
La ſéduction eſt charmante,
Et quand les Médiſans la prennent pour objet,
C'eſt le bonheur qui fournit le ſujet,
Et c'eſt le dépit qui plaiſante.

MOMUS.

Le plaiſir eſt toujours relatif à l'eſprit;
C'eſt un être flexible à chaque caractere;
De ſa variété tirant tout ſon crédit,
Sa figure eſt changeante, & ſa forme arbitraire.
Pluſieurs femmes, ſur-tout, penſent le bien choiſir,
Et n'attrapent qu'un ridicule;
A les examiner j'occupe mon loiſir,
Et j'en plaiſante ſans ſcrupule.

CIDALISE.

Préciſément vous donnez dans le faux.
Un ſentiment vaut mieux que toutes vos fineſſes.

Vous devriez excuſer nos défauts,
Et profiter de nos faibleſſes.

Momus n'eſt point galant, il préſide à la raillerie.

Cidaliſe lui répond :

C'eſt un vilain département ;
Votre ſociété doit être trop piquante,
Un mortel qui ſait être Amant,
Vaut bien mieux qu'un Dieu qui plaiſante.

Un bon Citoyen ajoute à ces vers la tirade ſuivante.

Et voilà contre vous le ſujet qui m'irrite.
Vous ſavez aux vertus donner un mauvais tour.
Regardez-vous comme un mérite,
D'expoſer tout dans un faux jour ?
Je hais un eſprit qui ne s'ouvre
Que pour voir quelque tache à des dehors flatteurs ;
J'aime mieux le Dieu des erreurs,
Que le Dieu qui me les découvre.
Pour guérir notre eſprit, devenez amoureux ;
Vous ne prendrez plus garde aux actions des autres.
Vous ne ſerez occupé que des vôtres ;

Croyez qu'on n'eſt méchant, que faute d'être
heureux.

A Cidaliſe ſuccéde Damon, homme d'eſprit, répandu dans le monde, qui en connaît tous les ridicules, & qui les paſſe en revue, de la maniere la plus ingénieuſe. Il eſt remplacé par un Auteur Comi-Tragique, à qui l'on eſt redevable du ſommeil de Thalie; Momus lui dit:

Vous avez ſouvent vu de ces femmes étiques,
Dont la face n'eſt pas plus groſſe que cela,
Accabler leur maigreur d'ornemens magnifiques,
Et ſe traîner à l'Opéra.
Le Parterre ébloui, regarde,
Voit un monceau de diamans,
Dont la flâme s'élance, & darde
Les rayons les plus éclatans.
De vos Pieces, voila la peinture comique;
Les détails, ce ſont les brillans,
Et le fonds, c'eſt la femme étique.

Scapin vient à ſon tour; c'eſt un méchant, pour qui le ſommeil de Thalie eſt un tréſor. Il eſt tranſporté, quand il voit ces jolis petits libelles,

Qui ſur ce qui paraît, verſent tous leurs poi-
ſons.

MOMUS.

Moi je vois des Auteurs auſſi froids que des
marbres,
Comme des Nains difformes & courbés,
Qui ne pouvant atteindre aux fruits qui ſont
aux arbres,
Vivent honteuſement de ceux qui ſont tombés.

Eglé, la jeune Eglé, repréſentée par la belle Coraline, remplace cet Acteur. Momus l'inſtruit de tout ce qu'une jeune perſonne doit pratiquer, non pas pour être aimable, mais pour le paraître, ce qui eſt fort ſouvent ſuffiſant. Arlequin & la jeune Catinon forment enfin la derniere ſcène, dans laquelle on imagine une Pantomime, comme le moyen le plus ſûr de reveiller Thalie.

Pluſieurs Bucherons, occupés dans une forêt à leurs travaux, ſont agréablement interrompus par leurs femmes, qui leur apportent des rafraîchiſſemens. Après avoir pris leur repas pendant les danſes des femmes, ils ſe remettent à l'ouvrage; un orage les ſurprend; l'un d'eux tombe d'un arbre; les femmes

effrayées courent chercher deux Médecins pour soulager le blessé. Les Médecins arrivent, visitent le malade, font une consultation comique, dans laquelle ils ne s'accordent pas. Le premier ordonne la saignée, le Chirurgien appellé veut procéder à l'opération; le second Médecin s'y oppose avec colere ; la dispute s'échauffe : après plusieurs lazzis plaisans, ce dernier ordonne au Chirurgien d'apporter au malade du meilleur vin. Le Bucheron en boit, se trouve guéri à l'instant, & fait par des entrechats, l'éloge du remede. Chacun félicite le second Médecin, & se réjouit de l'heureux succès de son ordonnance. Ainsi finit cette Piece, dont les détails charmans, & la vivacité des traits, auraient réveillé Thalie de l'assoupissement le plus létargique; on ne sçut d'abord à qui l'attribuer, elle passa pendant quelque tems pour être de M. Marcouville; mais comme elle se trouve insérée dans les œuvres de M. de V. de l'Académie Française, il n'est plus douteux qu'elle appartient à cet Auteur, dont les connaisseurs avaient reconnu le style facile & spirituel ; à la premiere représentation elle était intitulée : *le Sommeil de Thalie ;* mais on lui donna

depuis le titre plus convenable, ſous lequel nous venons de la préſenter; elle eut douze repréſentations, & fut repriſe la même année avec ſuccès.

DEBUT DE LA SIGNORA OLIVA.

Le 24 Novembre 1750, *la Signora Oliva* débuta dans Arlequin Valet Etourdi, Canevas Italien, dans lequel elle joua le rôle d'Amoureuſe, & ne fut point reçue.



LE PEDANT.

Ballet Pantomime, 16 Décembre 1750. (1)

Les Ecoliers & les Ecolieres ont tous le livre en main, & les yeux baissés ; le Pedant gesticulant dans sa chaire, appelle le premier Ecolier & la premiere Ecoliere, à qui il fait dire leur leçon ; il en fait de même aux autres, paraissant content des uns, mécontent des autres ; il leur donne à chacun leur emploi, & sonne pour appeller Pierrot.

Pierrot, après s'être fait appeller long-tems, arrive lentement à demi endormi ; le Pedant le gronde & lui demande ce qui lui est nécessaire pour s'habiller & sortir ; Pierrot s'appuye sur le Pedant, & s'endort ; le Pedant se recule, & Pierrot tombe sans se reveiller ; le Pedant en fureur, prend Pierrot par une oreille, le releve, & lui fait faire le tour du Théâtre ; Pier-

(1) Le théâtre représente une Ecole. Le Pedant est dans sa chaire, au milieu de ses Ecoliers.

rot témoigne être bien réveillé ; se tâte & cherche son oreille en pleurant ; le Pedant les lui tire toutes deux & Pierrot charmé de les sentir, se met à rire.

Le Pedant lui demande sa robe ; Pierrot part & revient en traînant la robe d'un bout à l'autre du Théâtre ; nouvelle impatience du Pedant ; Pierrot, avec bien de la peine, passe les bras du Pedant dans les manches de la Robe ; ce dernier lui fait voir qu'elle est couverte de poussiere ; Pierrot fait signe qu'il va y remedier : il sort & revient avec un sceau & un balai, sans que le Pedant s'en apperçoive ; il trempe le balai dans le sceau, & nettoye le Pedant de la tête aux pieds ; celui-ci se retourne, se met en colere de nouveau & va trouver Pierrot, qui s'est mis sur un siege, s'éventant avec son chapeau comme étant bien las ; le Pedant pour le châtier tire sa férule, & lui fait tendre la main sur la sienne ; Pierrot retire sa main, & le coup tombe sur celle du Pedant ; Pierrot se met à rire de toutes ses forces ; son Maître veut en venir au dernier châtiment ; il tire de sa ceinture une poignée de verges, & fait signe à Pierrot de se

mettre en état de recevoir ſix coups; il témoigne n'en vouloir rien faire, le Pedant lui commande d'obéir; Pierrot au déſeſpoir va prendre les trois Ecolieres pour en être témoins, & pour compter les coups; le Pedant voyant ſa ſoumiſſion, lui donne ſa main à baiſer, lui pardonne, & renvoye les autres à leurs places. Le Pedant demande ſon chapeau, Pierrot va le prendre.

Le Pedant cherche les livres dont il a beſoin pour aller en ville donner des leçons; Pierrot, durant ce tems, ayant fait tous ſes efforts par derriere le Pedant pour lui mettre le chapeau ſur la tête, & n'y pouvant parvenir, va prendre une échelle, la lui poſe ſur le dos, & lui met enfin ſon chapeau.

Le Pedant fait ſigne à ſes diſciples de s'occuper au travail, pendant ſon abſence, & ſort.

Durant la ſcène précédente, les Ecoliers & Ecolieres jouent entr'eux; & quand Pierrot ſort, & que le Pedant ſe retourne de leur côté, ils affectent de lire avec précipitation; Pierrot voyant ſon Maître ſortir ſe livre à la joie, joue avec les Ecoliers, & fait aller un ſabot.

Le Pedant rentre; les Ecoliers ſurpris ſe remettent à leurs places; Pierrot

rot continue toujours, & donne quelques coups de laniere au Pedant qui le pourſuit ; ils ſortent tous deux.

Les Ecoliers vont voir ſi le Pedant eſt ſorti, en étant ſûrs, ils danſent entr'eux, & ſont interrompus par deux Payſannes & deux Payſans, portant chacun une corbeille.

Les deux Payſans & les deux Payſannes forment un pas ; après quoi les deux Payſans ſe joignent aux Ecolieres qu'ils trouvent à leur gré: les Payſannes en font autant avec les Ecoliers.

Pierrot entre, & les examine ; il va prendre une robe noire, un grand chapeau, & fait ſemblant de les ſurprendre ; les Ecolieres cachent les Payſans derriere elles ; les Ecoliers ſe mettent au-devant des Payſannes, & reconnaiſſant Pierrot, ils le pourſuivent à coups de pied ; il fait ſigne d'appeller le Pedant ; les Payſannes le careſſent, & lui donnent leurs corbeilles : dans une il y a des œufs que Pierrot avale goulument ; dans l'autre de la crême fouettée, qu'il mange de méme, & pendant ce tems les Ecoliers, les Payſannes, les Ecolieres & les Payſans ſe ſauvent.

Pierrot reste un moment seul, toujours occupé à manger ; la Nourrice vient ; ils dansent, & se retirent.

Les trois Ecoliers & les deux Paysannes arrivent en dansant ; un d'eux se détache pour faire sentinelle, les quatres autres dansent un pas qui finit par les Ecoliers qui se jettent aux genoux des Paysannes, en leur baisant les mains, ce qu'elles souffrent avec plaisir.

Le Pedant rentre par le côté opposé à celui où s'est mis l'Ecolier en sentinelle ; il marque sa surprise, & vient se placer au milieu des deux Ecoliers & des deux Paysannes, les deux Ecoliers se sauvent ; les Paysannes veulent en faire de même ; le Pedant les arrête, & les amenant sur le devant du Théâtre, les regarde l'une & l'autre ; les Paysannes cherchent des yeux les Ecoliers ; le Pedant les gronde par ses gestes vifs ; les deux Paysannes se mettent à pleurer ; le Pédant se laisse attendrir, & pleure avec elles ; elles le caressent, il devient doux ; l'une le tire à un coin du Théâtre, & lui témoigne de la tendresse ; il en paraît charmé, & rit avec elle ; l'autre le vient prendre à son tour ; l'emmene de

ſon côté, & feignant de la jalouſie ſe met à pleurer; le Pedant pleure avec elle; l'autre va le rechercher; ils pleurent tous deux; le Pedant ſe trouve au milieu des deux Payſannes, riant avec l'une & pleurant avec l'autre alternativement; ils danſent un pas de trois qui ſe termine par le Pedant, qui ſe met aux genoux des deux Payſannes.

Les Ecoliers l'apperçoivent & vont chercher les Payſans. Le Pedant continue ſes proteſtations; les Payſans font évader les Payſannes & prennent leurs places; le Pedant dans ſon tranſport ne s'apperçoit de rien; il croit toujours être avec les Payſannes, & prenant une main à chacun des hommes, les baiſe avec vivacité, mais ſe relevant pour les embraſſer, il s'apperçoit de ſon erreur & marque ſa ſurpriſe; les Ecoliers ſe moquent de lui, ſe ſaiſiſſent de la férule & de ſes verges, l'obligent de ſe mettre à genoux, lui font tendre la main & lui donnent quelques coups.

Pierrot arrive, & s'étonne voyant ſon Maître en cette poſture; les Ecoliers lui font entendre qu'ils l'ont ſur;

pris faisant l'amour à deux Paysannes. Pierrot lui témoigne son indignation par ses gestes, & sort fort en colere ; le Pedant demande pardon aux Paysans & aux Ecoliers, qui le méprisent.

Pierrot revient gravement avec plusieurs poignées de verges qu'il distribue aux assistans, & se tournant fierement du côté du Pedant, lui fait signe de se mettre en état de recevoir de chacun six coups ; le Pedant se désespere, se tourmente & pleure ; Pierrot toujours grave, lui commande d'obéir, voyant qu'il n'en veut rien faire, il ordonne aux deux Paysans de le saisir, & aux Ecoliers de fouetter hardiment ; le Pedant se sauve ; comme Pierrot est à sa place, les Paysans le prennent, croyant tenir le Pedant, le soulevent, & les trois Ecoliers le fouettent, il crie ; mais croyant toujours tenir le Pedant, il vont leur train ; les Paysans s'appercevant de leur méprise, mettent bas Pierrot, se regardent tous cinq, se mettent à rire ; Pierrot pleure au milieu d'eux.

Les deux Paysannes reviennent en dansant ; les Paysans se joignent à

elles; ils forment un corps de ballet, dans lequel se mêlent les Ecoliers & les Ecolieres.

Pierrot qui s'était éloigné en soupirant, & se frottant, veut se mêler parmi eux, cependant il témoigne craindre une scène pareille à celle qu'il vient d'essuyer; les Paysans le rassurent, & il danse avec eux. Les Ecoliers, pour ne pas être surpris par le Pedant, dressent un trebuchet au fond du Théâtre pendant que les autres dansent; les Paysannes font signe aux Ecoliers & aux Paysans de s'éloigner & de les laisser seules.

Les Paysans & les Ecoliers sont à peine sortis, que le Pedant ne voyant que les deux Paysannes, vient pour les surprendre; comme il est prêt de les saisir, elles s'échappent; il court après elles; ils traversent le Théâtre plusieurs fois; mais lorsqu'il va pour les attrapper, il se trouve enfermé dans une cage où il se démene.

Pierrot vient le voir, & l'appelle à plusieurs reprises pour venir se divertir avec les autres. Les Ecoliers, les Ecolieres, les Paysans & les Paysannes forment le divertissement général qui finit la Pantomime.

Cette Pantomime ne fit pas moins de plaisir au Public, qu'à Verſailles, où elle avait été donnée devant le Roi, ſur le Théâtre des petits appartemens; & c'eſt par ordre de ſa Majeſté, que le programme que nous venons d'en donner fut imprimé ; on ne peut nier cependant qu'elle n'eut beaucoup de reſſemblance avec l'Ecole de Salerne, Pantomime donnée ſur le Théâtre de l'Opéra-Comique, au mois de Juillet 1747, par le ſieur Valois d'Orville.



LE PRIX DU SILENCE.

Comédie en trois actes, en vers libres, 26. Février 1751. (1)

Leandre, frere de la Marquise, demande des nouvelles de sa sœur à Dubois son Valet de chambre, qui lui répond que sa santé va comme son humeur, tantôt mal, tantôt bien.

> A définir elle est étrange ;
> Selon que le vent est tourné,
> A tous les instans elle change ;
> Le matin il fait sombre, & clair l'après dîné ;
> Le soir l'air s'obscurcit, & le tonnerre gronde.

Après ce portrait de la Marquise, viennent tous ceux de ses Amans, qu'elle se plaît à désoler. Elle paraît elle-même, & son frere lui demande s'il est vrai qu'elle se marie ? elle répond que ce mariage n'est qu'une fiction, qu'elle a imaginée, pour allarmer la cohue de ses Amans, & pour s'en amuser.

(1) La scène est à Paris, chez la Marquise.

LEANDRE.

Vous n'êtes point coquette à la rigueur;
Mais vous en avez l'air; & tout pesé, ma
sœur,
La sagesse trop étourdie,
Dont le maintien n'est pas décent,
Nuit plus dans le Public, que le vice prudent;
Qui des traits de la modestie,
Sait se masquer adroitement;
Des dehors, non du cœur, votre gloire dépend.

La Marquise, touché de ce reproche, dévoile le fond de son ame à son frere, & se justifie, en lui avouant qu'elle a été la victime de son premier choix, que le Marquis, d'Amant très-aimable, était devenu un tyran dur, un époux odieux; qu'elle avait déguisé en Public son chagrin, mais qu'au fond du cœur, elle n'en avait pas moins conçu d'aversion pour le mariage, & pour tous les hommes; elle ajoute:

L'éclat de ma fortune a rempli ma maison
D'une foule d'Amans que l'intérêt attire;
De ces avares soins mon cœur n'est point flatté;
Je n'en fais point l'honneur à ma beauté;

C'eſt pour mes biens qu'elle ſoupire;
Voilà l'objet, dont ils ſont tous épris;
Leur avantage les occupe:
Dans ma poſition, il n'eſt que deux partis;
Ou de m'en divertir, ou d'en être la dupe.

Elle dit qu'elle a beau ſe faire ridicule, affecter des airs étourdis, avoir des procédés impertinens, porter ſes écarts juſqu'à l'extravagance, loin de les dégouter, elle en augmente le nombre.

Si mon ſexe, comme eux n'eſt léger, inconſtant,
Railleur, faux, ſingulier, biſarre, inconſéquent,
Il eſt d'un mauvais ton, & leur troupe s'envole;
Il faut leur reſſembler, pour être leur idole.
C'eſt pour les démaſquer que je les flatte tous;
Ils veulent marcher ſur nos traces,
Mais leurs efforts ſont ſuperflus,
Car ils défigurent nos graces,
Ils outrent nos défauts, & non pas nos vertus.

Elle ajoute dans ſa vivacité:

La fureur de parler eſt le vice des hommes;

Ils sont tous indiscrets plus que nous ne le
sommes.

. . . .

Un triomphe éclatant pour leur fatuité,
Est de ternir l'honneur d'un sexe sans défense;
Dont le plus grand défaut est son trop de
bonté
Pour des ingrats, prompts à lui faire offense,
Parce qu'ils sont toujours sûrs de l'impunité.
Les perfides entr'eux ont plus de probité,
Par la crainte qu'ils ont d'une juste vengeance;
Ils font le mal par volupté,
Et suivent l'honneur par prudence.

Son frere lui témoigne alors la crainte où il est, que cette prévention ne fasse tort à Lisidor son ami; ah! ne m'en parlez point, réplique-t-elle.

Je l'ai banni pour le connaître,
Et je l'ai dévoilé; mon art a réussi,
C'est l'inconstant honteux de l'être.

Léandre lui proteste que Lisidor lui est toujours fidele, & qu'il a rempli aveuglement ses ordres: pour suivre Hortense à la campagne; interrompt la Marquise, par un trait de jalousie secrette qui lui échappe. Léan-

dre juſtifie ſon ami, en apprenant à ſa ſœur qu'il eſt toujours triſte loin d'elle. La Marquiſe, pouſſée par ce même dépit qu'elle veut déguiſer, réplique auſſitôt.

C'eſt-là ſon caractere; il aime triſtement,
Il ſoupire, il adore avec mélancolie.
Moi, je hais, il eſt vrai, mais avec enjouement;
Ma haine ſaiſit tout par le côté plaiſant.
Et pour la rendre plus jolie,
Je lui donne toujours l'habit de la folie.

C'eſt dans ce caractere ſoutenu, que la Marquiſe paraît dans toute la Piece.

Dubois, ſon Valet de chambre, vient lui annoncer que Paſquin, Frontin, Jaſmin, la Tulipe, la France, Champagne, Bourguignon, attendent dans l'antichambre, & que chacun d'eux eſt chargé d'un billet doux pour elle. La Marquiſe dit à Dubois de prendre ces billets, qu'elle y fera réponſe; qu'ils n'auront qu'à l'attendre, & que lui, Dubois, la leur remettra. Arlequin entre, comme Dubois ſort, & informe la Marquiſe du retour de Liſidor. Il veut s'étendre ſur l'état préſent de

son Maître, mais elle lui ordonne d'abréger; Arlequin réplique.

Soit; en trois mots je m'énonce,
Madame, Monsieur vous écrit;
Tenez, lisez, faites réponse;
Elle presse, j'attends, j'ai dit.

Pendant qu'elle fait la lecture de la lettre de Lisidor, Dubois rentre chargé de plusieurs billets, qu'il remet à sa Maîtresse. Le premier qu'elle lit est conçu en ces termes:

Qui de nous est l'époux dont vous cachez le nom?
Pour réponse un seul mot; écrivez Rosimon.

La Marquise paraît approuver le laconisme de ce billet, & condamner celui de Lisidor, qu'elle trouve trop diffus.

Avec précision j'aime que l'on s'explique;

Léandre lui répond, pour justifier son ami.

Eh! le peut-on quand on est bien épris?
Non, l'amour est prolixe, & l'orgueil est précis.

Dans l'embarras où elle est, de ré-

pondre à dix billets à la fois, Dubois, qui lui tient lieu de Sécretaire, lui conseille, pour avoir plutôt fait de ne faire qu'une réponse circulaire, qui servira pour tous les dix. La Marquise approuve cette idée, qui doit lui servir pour tendre un piége à tous.

C'est où je les attends; mon frere, l'avouerai-je?
Mon triomphe serait parfait,
Si j'avais le bonheur de rendre d'un seul trait,
Ridicule à jamais leur troupe qui m'assiege;
Si ma juste haine pouvait
En elle humilier tous les hommes ensemble;
Dans chacun d'eux, punir avec éclat
Tous les vices divers que leur sexe rassemble;
Jouer le Fourbe, & châtier l'Ingrat;
Tromper l'Avare, & confondre le fat;
Si je pouvais enfin, rendre guerre pour guerre,
Au médisant qui nous noircit,
Et sans pitié, livrer au sifflet du Parterre
Tous ceux qui contre nous abusent de l'esprit.

Elle rentre avec Dubois, & Léandre sort pour aller rejoindre Lisidor, en disant:

Forçons la haine à lui rendre justice,

Et que l'amour conſtant ſubjuge le caprice ;
Ou l'excès de raiſon qui domine ma ſœur.

Liſidor ouvre le ſecond acte avec Léandre, qu'il a rencontré en chemin, & qu'il oblige de revenir ſur ſes pas, afin de l'informer, avant que de voir la Marquiſe, des diſpoſitions où elle eſt à ſon égard ; il lui demande avec empreſſement ſi elle a reçu ſon billet, & ſi elle y fera réponſe. Léandre lui dit qu'elle eſt occupée à l'écrire ; mais qu'il ne doit pas lui cacher qu'elle le ſoupçonne d'aimer Hortenſe.

Il fallait la déſabuſer, & lui dire qu'elle eſt ta femme, interrompt Liſidor avec vivacité ; Léandre lui répond :

Peux-tu bien me tenir un langage pareil,
Toi, le ſeul confident, le témoin, le conſeil,
Du ſecret Hymen qui nous lie ?
D'un ſilence profond ſa fortune dépend ;
D'un oncle rigoureux tu ſais qu'elle l'attend.

Liſidor s'excuſe par ces deux vers.

Un Amant allarmé s'oublie,
Et ſon trouble le rend diſtrait.

Arlequin ſurvient, & lui apporte la

réponſe de la Marquiſe; Liſidor l'ouvre en tremblant, & y lit ces mots:

C'eſt Liſidor que je choiſis;
Qu'il taiſe ſon bonheur; ma main eſt à ce prix.

Il eſt au comble de la joie; Arlequin s'en glorifie, & ſort enchanté de ſon meſſage.

Léandre qui paraît plus réſervé, recommande à ſon ami la diſcrétion que ſa ſœur exige; lui conſeille ſagement de modérer ſon tranſport, & le laiſſe avec Roſimon, qui entre avec ſa froide gravité.

Roſimon, après un ſalut de protection, conſeille à ſon couſin de ſe retirer. Liſidor le badine ſur ſa confiance phlegmatique. Roſimon, piqué, lui répond:

Mais à la fin je prendrai feu.

LISIDOR.

Toi, prendre feu! je t'en défie;
Malgré tout mon reſpect, trouve bon que j'en rie.

ROSIMON.

C'eſt trop mettre ma gloire en jeu,

A mon amour, quand il perſiſte,
Apprends donc que rien ne réſiſte,
Et mon ardeur eſt faite. . . . .

LISIDOR.

Pour geler?

ROSIMON.

Un feux ſi doux remplit mon ame.

LISIDOR.

Si doux, que ſa chaleur ne doit pas te brûler,
Et tu dois tranſir dans la flâme.

Roſimon, pour le punir de ſa plaiſanterie, devient indiſcret, & lui préſente la réponſe circulaire que la Marquiſe a faite à tous ſes Amans. Liſidor la lit avec autant de ſurpriſe que de douleur, en voyant que c'eſt le même billet qu'il a reçu, & qu'il n'y a que le nom de changé. Roſimon le quitte triomphant.

Pour achever de pétrifier Liſidor, Dorante ſurvient, autre rival, & autre fat, mais plus étourdi que Roſimon, quoique pour le moins auſſi ſot, en formant ſon contraſte. Il vient avec empreſſement & avec enthouſiame, lire

le billet banal qu'il a reçu de la Marquiſe, à Liſidor qu'il fait ſon confident, malgré lui, & ſort enſuite enchanté de ſa bonne fortune, ſans prendre garde au comble d'étonnement de Liſidor, qu'il laiſſe auſſi étourdiment qu'il l'a abordé.

Arlequin vient avertir ſon Maître que ſon Avocat le prie de paſſer au plutôt chez lui, & Liſidor ſe contente de lui faire dire qu'il le verra dans la journée. Dubois rentre, & lui apprend l'aventure du billet circulaire, & de la confuſion de tous les Amans de la Marquiſe. Liſidor n'eſpere pas un meilleur ſort; mais Dubois le raſſure, & la Marquiſe paraît. Il l'aborde en tremblant; elle lui demande ce qui lui inſpire cette crainte; il lui avoue franchement que c'eſt ſon caprice inconcevable, & que le procédé du billet l'a beaucoup ſurpris; vous l'avez ſur le cœur, dit-elle, mais j'ai voulu démaſquer votre ſexe.

A tout Paris je devais cet exemple,
Pour la gloire du mien qui doit donner le ton.

LISIDOR.

Mais il le donne auſſi; vous êtes nos oracles,

Dans les cercles, dans les Spectacles.

La MARQUISE.

Où toujours les premiers vous courez follement,
Pour étaler votre figure,
Et pour faire, Messieurs, briller votre parure,
Plutôt que votre goût & votre jugement.
La nouveauté fait votre yvresse.
Moins frivoles que vous, nous n'y courons jamais
Que quand l'ouvrage est bon, & qu'il nous intéresse.
Notre présence est le sceau du succès,
Et nos larmes font mieux l'éloge d'une Piece,
Que tout ce vain fracas & ces battemens sots,
Que vous donnez mal à propos,
Toujours aux cris, jamais à la justesse.
Si vous en jugez bien, vous êtes nos échos.

(Elle ajoute.)

Mon sexe est fait pour gouverner le monde,
Par la raison, plus que par la beauté.

Lisidor répond galamment.

Tous les hommes ici lui cédent la victoire;
Ils sont à ses genoux, sans être humiliés,
Et moi-même. . . . .

La MARQUISE.

Arrêtez, vous êtes à ses pieds,
Pour sa honte souvent, & jamais pour sa gloire.

Il l'assure que cette gloire n'a rien à craindre de l'hommage respectueux d'un Amant tel que lui; qu'il est fidele, vrai, discret; sincere... & modeste, interrompt la Marquise malignement; elle lui fait entendre, qu'elle a la même opinion de sa constance, que de ses autres vertus. Il se plaint de ce doute injurieux, & dit qu'il est bien mal payé de son exil. Elle lui répond, qu'il y passait les jours avec Hortense. Il se justifie, en lui disant qu'Hortense en aime un autre. Elle lui demande avec vivacité le nom de cet Amant; il lui réplique que c'est un secret qui n'est pas le sien. Ce refus redouble la curiosité de la Marquise, qui donne le choix à Lisidor, ou de lui en faire promptement la confidence, ou d'éviter sa vue pour jamais. Lisidor, que l'intérêt de Léandre oblige de se taire, se récrie contre l'injustice de sa sœur, & lui reproche qu'elle le traite plus mal que ses rivaux. La Marquise répond:

Vous êtes plus coupable, ils ne ſont que des
ſots,
Et c'eſt aſſez contre eux de la plaiſanterie;
Un travers éclatant diſſipe mon ennui,
Il exerce mon ironie,
Je ris d'un ridicule, & je vis avec lui;
Mais un vice maſqué, qui veut tromper autrui,
Me donne de l'humeur, & je le congédie.

Elle le renvoye en conſéquence; je vous donne, dit-elle, encore une heure par grace, pour vous déterminer.

LISIDOR.

O ſerment! . . . ô ſecret! qui tiens mon cœur lié!
Comment rompre aujourd'hui ta chaîne,
Et déſarmer l'injuſte haine,
Sans trahir l'auſtere amitié?

Le troiſieme acte commence par une ſcène entre la Marquiſe & Dubois, devant qui elle ſe félicite d'avoir trouvé le moyen de ſe débarraſſer de ſes Amans indiſcrets. Liſidor revient lui demander encore quelque délai ſur la réponſe qu'il doit lui faire; elle lui réplique qu'il ne l'intéreſſe plus, & le prie de l'en-

tretenir d'autre chose ; elle l'accuse de n'avoir pas mieux gardé que ses rivaux, le secret du billet, & lui apprend que Marton le sait par cœur. Il en rejette la faute sur Arlequin, mais elle le rend responsable de l'imprudence de son Valet. Il passe condamnation, & veut se jetter à ses pieds.

La MARQUISE.

Oh ! point de pathétique.

LISIDOR.

Prononcez mon Arrêt.

La MARQUISE.

Il est tout prononcé,

Elle le condamne à perdre la parole comme ses rivaux. Il y souscrit & lui représente que l'intérêt de son sexe l'engage de même à la discrétion. Ce discours la pique, & elle accepte le parti, Dubois doit être leur interprête ; Arlequin arrive & apprend à son Maître que l'on va juger son procès, qu'il est de rien moins que de cent mille livres, Lisidor demande à la Marquise, par signes, la permission de lui écrire ; elle y consent. Il écrit ; elle prend la lettre,

& la donne à Dubois, qui la lit tout haut.

DUBOIS, *lit.*

Mon intérêt n'eſt rien, mon amour vous l'immole;
Mais au défaut de la parole,
Il m'inſpire lui-même un moyen qui me rit,
C'eſt de converſer par écrit;
Les entretiens font tout; pour animer les nôtres,
Nos gens nous prêteront leurs voix.
Marquiſe, mes billets ſeront lus par Dubois,
Arlequin me fera la lecture des vôtres,
Et nous nous parlerons ſa enfraindre nos loix.

La Marquiſe fait réponſe; Dubois la prend, & la donne à Arlequin.

(*Il lit en imitant le bouffon.*)

J'adopte votre idée; on peut en confidence,
Par cet ingénieux moyen,
S'avouer tout, Monſieur, ſans rompre le ſilence.
Pour profiter des droits d'un ſi doux entretien,
Dites-moi le ſecret d'Hortenſe,
Et mon cœur vous dira le ſien.

Au milieu d'une converſation ſi nouvelle, Roſimon vient l'interrompre; comme il ne s'était pas trouvé à la ſcène qui s'était paſſée au ſecond acte, il n'avait pu être puni comme les autres; il annonce à la Marquiſe, qu'Hortenſe eſt mariée en ſecret. A cette nouvelle elle paraît agitée. Dubois, ſon fidele interprête, qui devine ſon trouble, dit à Roſimon, que Madame voudrait ſavoir quel eſt celui qu'Hortenſe vient d'épouſer. Roſimon répond:

Qu'elle interroge Liſidor;
Chez Hortenſe on dit qu'il préſide;
Il eſt ſon ame en tout, ſon conſeil, ſon appui.

La MARQUISE.

Ah! c'eſt lui-même! le perfide!

LISIDOR.

Douce injure! tranſport charmant!
Vous avez parlé la premiere,
Et je triomphe heureuſement.

Cet amant fidele lui déclare qu'il n'eſt pas l'époux d'Hortenſe. Qui l'eſt donc, s'écrie-t-elle? C'eſt moi, ma ſœur, lui dit Léandre, qui entre tranſ-

porté de joie, & qui vient la détromper, en lui apprenant que l'oncle d'Hortense avait donné son suffrage à leur hymen secret. La Marquise, heureusement désabusée, donne la main à Lisidor, en disant :

Un feu si plein de vérité,
Ne permet plus que je balance,
Recevez le prix du silence,
Que ma main donne à la fidélité.

Cette Comédie est de Boissy, elle fut dédiée à Madame la Marquise de Pampadour, & très-bien reçue du Public, qui trouva le caractere principal naturel & bien soutenu ; plusieurs scènes très-ingénieuses, le sujet peu intéressant à la vérité, mais les détails charmans, & le tout ensemble écrit avec une facilité admirable. Cet ouvrage valut à son Auteur, plus que tous ceux qu'il avait composés jusqu'à lors par la Protectrice qu'il lui fit, & qui lui obtint le Mercure & une place à l'Académie Françaife.

LES

LES AMANS INQUIETS.

Parodie de Thetis & Pelée, 9 Mars 1751. (1)

COLIN, jeune Berger, ouvre la ſcène, & fait connaître les allarmes que lui donne ſon amour pour Tonton, dans lequel il a pour Rival M. la Dune, Entrepreneur des coches d'eau, qui doit le même jour donner une fête à leur Maîtreſſe. Marine, Bateliere, jeune & vive, reproche à Colin ſa triſteſſe, & ſoupconne que l'amour en eſt cauſe; celui-ci s'en défend, mais elle redouble, à l'arrivée de Tonton, qui eſt toute joyeuſe de la fête qu'on va lui donner.

Des Actrices d'Opéra, qui voyageaient par le coche, ont ſans doute payé leur paſſage par des chants & des gambades, avec leſquels elles célebrent la fète de la belle Tonton. Des Batelieres viennent auſſi mêler leurs voix bruyantes aux doux accens des Sy-

(1) Le théâtre repréſente l'intérieur de la Maiſon de Tonton.

rénes d'Opéra, & la Dune qu'elles annoncent, vient déclarer son amour à Tonton, qui l'assure de sa reconnaissance ; mais la Dune lui demande de l'amour ; & lui chante la ronde suivante :

Dans la belle saison,
Mieux que sur la fougere,
Se plaît l'amour fripon,
Le long de la Riviere,
Eh ! riez, riez donc,
Gentille Tonton.

✠

La mere à Cupidon,
Naquit dans l'Onde claire,
C'est pour ça qu'il fait bon
Le long de la Riviere,
Eh! riez, &c.

✠

Un beau Robin mignon,
A flotante criniere,
Rencontra son Trognon,
Le long de la Riviere,
Eh ! riez, &c.

✠

Entrons, dit-il, entrons
Dans ce Bateau, ma chere,
Je vous promenerons

Le long de la Riviere,
Eh! riez, &c.

✕

Il ramait de façon
Qu'il ne pût prendre terre,
Tout doux il dévalion
Le long de la Riviere,
Eh! riez, &c.

✕

Il rompit l'aviron,
Et sans devant derriere,
Zeste, il fit le plongeon
Le long de la Riviere,
Eh! riez, &c.

✕

Faut avoir le bras bon,
Et savoir la magniere,
Pour mener un Tendron
Le long de la Riviere,
Eh! riez, &c.

✕

La Dune ajoute beaucoup d'offres & de promesses à Tonton, si elle veut lui donner son cœur, & il sort brusquement; aussi Tonton dit-elle qu'elle ne croyait pas en être sitôt quitte. Colin s'approche de Tonton, lui marque le chagrin que lui cause l'amour de la Dune.

Tonton redouble ses inquiétudes, en lui apprenant qu'elle est encore aimée d'un Gentilhomme, Seigneur d'un hameau voisin, mais elle le rassure bientôt par les plus tendres sermens d'un amour & d'une constance éternels: ils sortent.

Le Théâtre représente un paysage. La riviere baigne une coline, sur laquelle est un vieux Château flanqué de tourelles.

Marine qui est amoureuse de Colin, paraît avec Nanette sa camarade, qui l'assure très-fort, que Colin ne répond point à son amour, & qu'il est épris au contraire des charmes de Tonton. Cette nouvelle afflige Marine, qui voyant arriver Tonton, tâche de gagner sa confiance; & de pénétrer son secret; sitôt qu'elle s'apperçoit que Colin ne lui est pas indifférent, elle lui fait entendre qu'elle en est aimée elle-même, & elle la laisse en proye à la jalousie qu'elle vient de faire naître dans son cœur. La Couture, Valet de chambre de Brettifer, vient déclarer à Tonton l'amour de son Maître, & la bergere affligée, congédie cet Ambassadeur avec assez d'humeur. Colin parait: Tonton l'accuse d'incons-

tance, il cherche à ſe juſtifier, mais d'abord inutilement. On entend tirer du château, & battre de la caiſſe ; Tonton apprend à ſon ingrat que c'eſt Brettifer qui vient lui déclarer ſon amour, & qu'elle ne va pas manquer d'y répondre. Colin la menace à ſon tour de découvrir à ce Seigneur toute leur intelligence, & de préſenter ſon cœur au-devant de l'épée de Brettifer. Tonton allarmée, veut l'obliger à ſe retirer.

COLIN.

AIR: *Ma Fanchon ne pleurez pas.*

J'obéirai, ſi je vois
Finir ta rigueur extrême.

TONTON.

He bien ! mon cher, éloigne toi,
Je crains ; c'eſt prouver que je t'aime ;
Que cela ſoit dit en deux mots,
Apprends à ſortir à propos.

Brettifer vient annoncer ſa flâme au ſon du tambour, & prétend que ſon amour ne doit pas faire moins de bruit, que les charmes qui l'ont fait naître. Tonton lui reproche qu'il n'a jamais fait que voltiger de belles en belles ;

Brettifer en convient, mais il ajoute que le triomphe de Tonton en sera plus beau.

TONTON.

VAUDEVILLE.

De Momus, Fabuliste.

Un Papillon vole de rose en rose,
Et rend hommage à toutes à la fois.
De lassitude enfin il se repose
Sur quelque fleur; est-ce là faire un choix?
Coquets, fixez ma Fable, est-elle obscure?
Lure, lure, lure, &c.

BRETTIFFER.

AIR: *L'a-t-il levé la Gorgerette.*

Prenez un peu plus d'assurance,
Aux discours d'un fidel Amant.
Pour vous prouver clairement
Quelle doit être ma constance,
Vous allez dans le moment
Avoir un Divertissement.

TONTON, *sur le ton du dernier vers.*

La belle preuve assurément!

Des Meûniers, des Meûnieres, des Gardes-chasses & des Bucherons forment

une entrée, à la fin de laquelle Brettifer chante :

Que le Cor au loin dans la plaine,
Porte le ſon
D'un ſi beau nom ;
(*Avec le cœur & le Cor.*)
Tontaine, Tontaine, Tonton.

Après pluſieurs couplets, répétés alternativement par le chœur, on joue la tempête de l'Opéra, & la féte eſt interrompue par la Dune, qui paraît armé d'un croc dans un batteau accompagné de deux Batteliers. Il reproche à ſon frere de venir lui enlever ſa Maîtreſſe, qu'il n'eſt pas diſpoſé à lui abandonner ainſi :

BRETTIFER.

AIR : *Paris eſt en grand deuil.*

Modérez-vous, Cadet,
Tonton eſt mieux mon fait ;
Je ris de votre audace.
J'emmene mon Balet,
Je laiſſe mon Valet,
Vous parler à ma place.

Brettifer ſort avec les Danſeurs & les Danſeuſes.

La DUNE.

Air : *Les Trembleurs.*

Si ſon humeur eſt altiere,
La mienne n'eſt pas moins fiere ;
J'ai pouvoir ſur la Riviere,
Je puis lui jouer d'un tour ;
Si je perce une barriere,
Qui retient l'eau priſonniere,
Toute ſa gentilhommiere
Sera noyée en un jour. (1)

Lacouture conſeille à la Dune, d'aller plutôt conſulter une vieille Sorciere, qui lui dira ſa bonne avênture. La Dune conſent à ſuivre ce conſeil ; il ſort ; & le Théâtre change, il repréſente l'intérieur d'une carriere ; dans le fond, ſur un monceau de pierres, eſt la figure d'un gros chat ; Arlequin paraît en Bohëmienne, entourée d'aveugles des Quinze-Vingts, en robbe, on joue le commencement de l'air *ô Deſtin.*

(1) Il faudrait que l'inondation fût forte, puiſque le Château de Brettifer, eſt ſur le haut d'une Coline.

La BOHEMIENNE.

Air : *De l'Opéra.*

O Destin ! quelle prudence
Peut s'oppoſer à tes rats?

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Sans mérite un Faquin s'avance,
Tu fais un Docteur d'un Midas ;
Tu mets Jaſmin dans l'opulence,
Par des reſſorts qu'on ne ſait pas.
Tels brilleraient à l'Audience,
Que tu fais marcher aux Combats,
Et tels ſemblent nés pour la danſe,
Qui portent de graves rabats.

Colin vient pour la conſulter, mais elle ne veut rien lui dire, parce qu'il n'a pas de quoi la payer ; elle lui dit de s'en aller, & il lui répond qu'il doit reſter en ces lieux pour y ſoupirer ſon douloureux martyre, elle prend le parti de ſe retirer elle-même, lorſque la Dune, qui arrive, l'en empêche, & dit que c'eſt plûtôt à lui à quitter la ſcène ; il ſort, & la Bohëmienne après avoir reçu de l'argent & fait ſa conjuration, répond :

La BOHEMIENNE.

AIR : *Sont les Garçons du Port au Bled.*

Si quelqu'un épouſe Tonton, (*bis.*)
Il en verra naître un Poupon, (*bis.*)
Bien plus gros Seigneur que ſon pere ;
Le reſte eſt un profond myſtere.

(*La Bohemienne ſe retire avec les Aveugles.*)

La DUNE.

AIR : *Ah ! Nicolas, ſois moi fidele.*

Pourquoi me cache-t-on le reſte ?
Cela me donne du ſoupçon ;
Il faut bien mieux reſter garçon,
Que d'encourir un ſort funeſte ;
Quand une femme a tant d'appas,
Nage toujours, ne t'y fie pas.

(*Il ſort.*)

Le Théâtre repréſente une campagne ; Brettifer arrive avec Marine, qui lui apprend que ce n'eſt pas ſon frere que Tonton aime, mais un Berger, nommé Colin. Brettifer ſe met d'abord en courroux & chaſſe Marine, mais il s'appaiſe en voyant paraître

Tonton, qu'il entretient encore de ses amours ; elle s'excuse d'y répondre, sur ce qu'étant Batteliere, elle dépend de M. la Dune. Mais celui-ci, effrayé par l'Oracle, écrit à son frere qu'il renonce à cette Bergere, & qu'il la lui céde de bon cœur. Ainsi plus d'excuse pour Tonton, qui se trouve très-embarrassée, & qui se trouble encore davantage, lorsque Brettifer lui nomme Colin, il sort en menaçant. Le Berger arrive, & après une scène de tendresse, des Gardes chasses, envoyés par Brettifer, se saisissent de son Amant & le conduisent en prison ; Tonton le suit.

Brettifer revient avec Lacouture, qui lui apprend la raison qui a engagé la Dune à renoncer si promptement à Tonton ; Brettifer le trouve très-sensé, & chante.

Hélas ! hélas, mon cher, malgré ses charmes,
La crainte étouffe mon ardeur ;
Mais prenons un air de victoire ;
Timides effets de ma peur,
Tournez au profit de ma gloire.

Tonton vient le supplier de rendre la liberté à Colin. Marine qui se repent

d'avoir trahi les feux de ces Amans; lui adresse la même priere; Brettifer fait venir Colin, & après quelques reproches qu'il adresse à Tonton, il lui dit qu'il ne peut mieux se venger d'eux, qu'en les mariant ensemble.

BRETTIFER.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

(*à Colin.*)

Mon ami, je ne veux point
Traverser ta bonne fortune,
Pour te prouver en tout point,
Que mon cœur n'a plus de rancune,
Chez toi j'agirai sans façon,
Comme l'ami de la maison.

COLIN.

Je vous retiens dès à présent,
Pour Parain du premier enfant.

On chante la gloire de Brettifer, qui a vaincu son amour, & la Piece finit par un divertissement général.

Cette ingénieuse Parodie est de M. Favart. Elle fut très-bien reçue du Public ; elle eut dix-sept représentations; c'est-à-dire, huit avant Pâques, & neuf après la rentrée du Théâtre.

Les Comédiens firent la clôture de leur Théâtre le 27 Mars 1751, par les Amans Inquiets, précédés de l'Apparence Trompeuse & l'ouverture se fit le 26 Avril, huit jours plus tard que de coutume, à cause du jubilé, par la même Parodie, précédée des Débuts, & d'un Vaudeville, qui servit de Compliment pour la clôture & pour l'ouverture.

VAUDEVILLE.

Cléon, déja sur le retour,
Brûlait pour une Coquette;
En vain il peignait son amour,
Et prodiguait la Fleurette;
Son hommage était des plus foux,
Tant qu'il ne parla que tendresse;
Il offre contrats & bijoux,
Pour lui d'abord on s'intéresse,
Et voila comment
Il faut faire un compliment.

✕

TONTON, Mde. FAVART.

Par vos propos, Amans de Cour,
Croyez-vous charmer une ame?
Ce n'est point par un joli tour,

Qu'il faut prouver votre flâme ;
Quand l'esprit est si babillard,
Le cœur n'a pas grand chose à dire,
Hélas, il suffit d'un regard
Où le sentiment se fait lire ;
Oui, voilà comment, &c.

✕

COLIN, M. ROCHARD.

Te souviens-tu que dans nos bois,
D'un Loup je domptai la rage ?
Tous nos Bergers, à haute voix,
Célébrerent mon courage ;
Si ta bouche ne put s'ouvrir,
Ton cœur avait eu trop d'allarmes ;
Mais je vis briller le plaisir
Dans tes yeux, encore pleins de larmes ;
Ah! Voilà comment, &c.

✕

Quand Lise chante sous l'ormeau,
On s'empresse pour l'entendre ;
C'est toujours éloge nouveau,
Sur sa voix légere & tendre ;
Charmé du plaisir qu'elle fait,
Avec transports chacun l'admire ;
Lucas est le seul qui se tait ;

Mais il la regarde, il ſoupire;
Et voilà comment, &c.

NANETTE, Mlle. CATINON.

Chaque Berger d'un air Coquet,
S'en vient le jour de ma fête,
M'engager à prendre un bouquet,
Par un compliment honnête;
C'eſt à qui louera mes attraits,
Avec plus d'eſprit & d'aiſance;
Blaiſe ne ſait rien dire. . . Mais.
Mais il fait parler ſon ſilence;
Et voilà comment, &c.



LE MAI.

Ballet Pantomime, 18 Mai 1751.

Nous ne donnerons de ce divertissement, que les couplets de la Musette, qui ont fait une si grande fortune, & qui méritent bien d'être conservés.

Mde. FAVART.

Dans nos hameaux, la paix & l'innocence
Des cœurs contens, remplissent les desirs,
Et l'enjouement soumis à la décence,
Sans en rougir anime nos plaisirs;
L'heureux Amant, toujours tendre & fidelle,
Dans ses discours, peint la sincérité;
Et lorsqu'il jure une flamme éternelle,
Sans se masquer, il dit la vérité.

M. ROCHARD.

Si quelquefois au bord d'une onde pure,
La jeune Iris consulte ses appas,
Elle ne veut composer sa parure,
Qu'avec les fleurs qui naissent sous ses pas;
Ainsi, fuyant une grace étrangere,
Elle tient tout de sa propre beauté;

Et le ſeul art qui plaiſe à la Bergere,
C'eſt l'art d'aimer avec fidélité.

Mde. FAVART & M. ROCHARD
en duo.

Quand la nature ici ſe renouvelle,
L'amour paraît ranimer ſes ardeurs;
Mais nous brûlons d'une flamme ſi belle,
Que la ſaiſon ne peut rien ſur nos cœurs.
Les vrais liens d'une égale tendreſſe,
Ne ſont point faits pour dépendre du tems;
Pour les ſerrer, nous les chantons ſans ceſſe,
Et notre amour eſt toujours au printems.

Les paroles ſont de M. Marcouville, & la Muſique de M. des Broſſes, Penſionnaire de la Comédie Italienne, déja connu par ſon talent pour la compoſition de pluſieurs Ballets, dans leſquels il avait fait entendre de la Muſique très-agréable.

Fin du cinquieme Volume.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce cinquieme Volume.

A.

B.

C.

G

P.

R

S.

T.

V.

Z

Fin de la Table.

